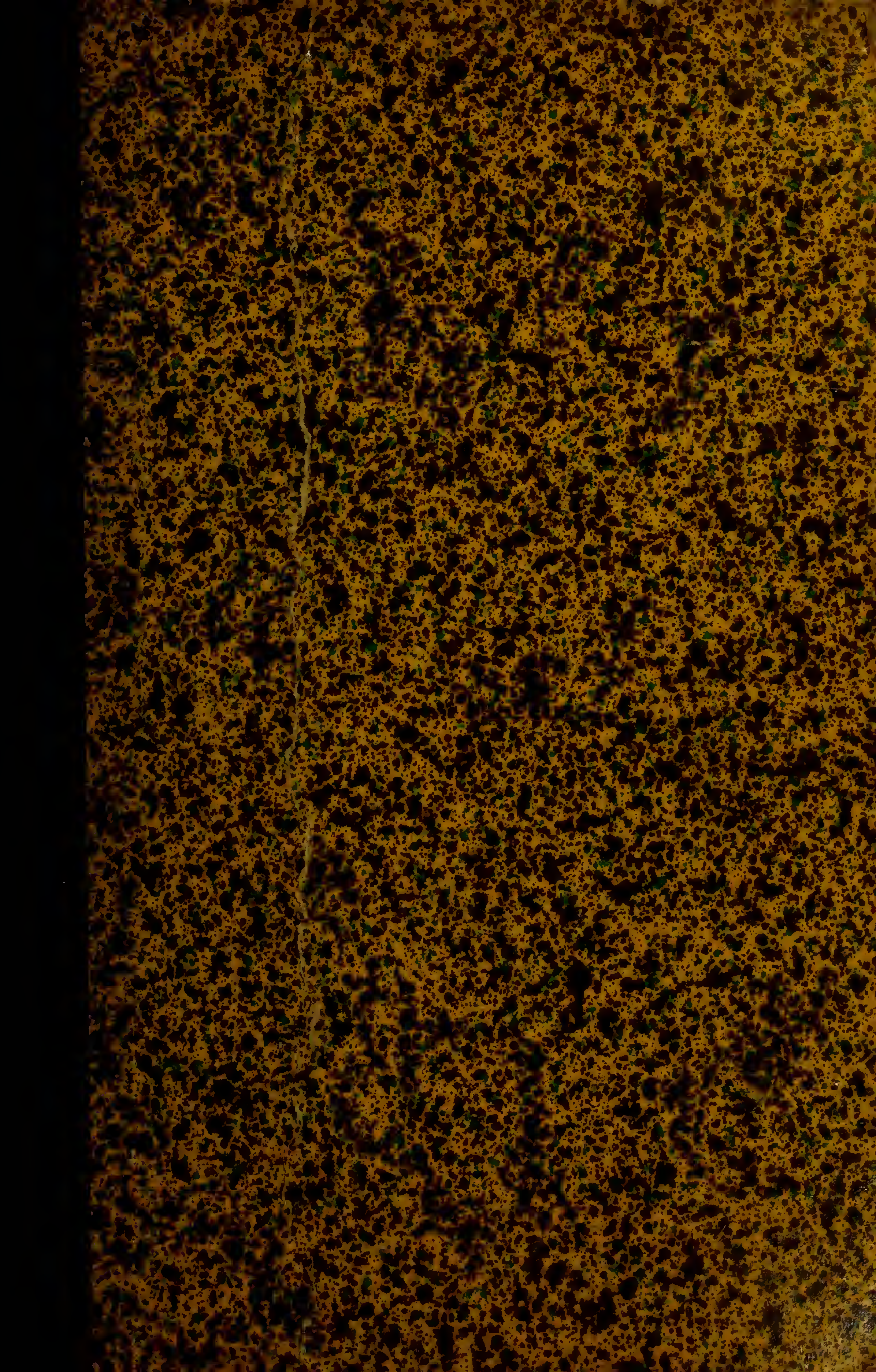



22101566319



FIGURES CONTEMPORAINES



ÉDITION DE GRAND LUXE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, 500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE

AVEC TOUS LES PORTRAITS GRAVÉS A L'EAU-FORTE

PAR **A. Lalauze, L. Dautrey, W. Barbotin, E. Van Muyden**

JUSTIFICATION :

50 exemplaires sur papier *Japon impérial*, avec une suite de tous les portraits tirés à part à la sanguine, numérotés de 1 à 50........	Prix :	200 fr.
50 exemplaires sur papier *vélin d'Arches,* avec une suite de tous les portraits tirés à part à la sanguine, numérotés de 51 à 100......	—	150 fr.
400 exemplaires sur papier *teinté d Arches,* numérotés de 101 à 500.	—	75 fr.

Figures Contemporaines

TIRÉES DE

L'ALBUM MARIANI

SOIXANTE-QUINZE BIOGRAPHIES, NOTICES, AUTOGRAPHES ET PORTRAITS

Gravés sur bois par A. BRAUER, D. QUESNEL, H. SORENSEN et A. PRUNAIRE

Préface de JULES CLARETIE
de l'Académie Française

QUATRIÈME VOLUME



PARIS
LIBRAIRIE HENRI FLOURY
1, Boulevard des Capucines, 1

1899

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU TOME IV.

S. S. le Pape LÉON XIII.
Le Président M^{c}-KINLEY.

AICARD (Jean).

DU BARAIL (Général comte).
BARTHOU (Louis).
BLACHE (Docteur R.)
BLANC (Charles), Préfet de Police.
BOGELOT (Mme Isabelle).
BOUGUEREAU (William).
BRASSAC (Docteur).

DU CAZAL (Docteur).
CHERBULIEZ (Victor).
CLAIRIN.
COLLIN (Raphaël).
COSTA DE BEAUREGARD (marquis).
COTTET (Charles).

DORIAN (Mme Tola).
DRUMONT (Édouard).

ENNERY (Adolphe d').
ESPARBÈS (Georges d').
ÉTOURNEAU (Révérend Père).
FABRE (Ferdinand).

FERAUDY (de).
FLEURY (Tony-Robert).

GAYRAUD (abbé), député.
GÉROME.
GIRARD (Mme Simon).
GRENIER (Docteur).

HAQUETTE (Georges).
HARPIGNIES (Henri).
HAUSSONVILLE (Comte Othenin d').
HENNIQUE (Léon).
HERMANT (Abel).

IBSEN (Henrik).

KAHN (Zadoc), grand rabbin de France.

LABBÉ (Docteur Léon).
LANDELLE (Charles).
LAMBERT (Eugène).
LARROUMET (Gustave).
LASSALLE (J.-L.).
LASSERRE de MONZIE (Henri).
LAURENS (Jean-Paul).
LAVEDAN (Henri).
LÉVY-DHURMER.
LOCKROY (Édouard), ministre de la marine.

MAIZEROY (René).
MARTIN (Henri).
MARY (Jules).
MASSA (Marquis Philippe de).
MERCIÉ (Antonin).
MEUNIER (Mgr), évêque d'Évreux.
MIRBEAU (Octave).
MONTÉGUT (Maurice).
MONTÉPIN (Xavier de).
MONTESQUIOU (Comte Robert de).
MUCHA.

NADAR (Père).

OHNET (Georges).
OLLIVIER (Émile).

PAOLI (Xavier).
POZZI (Docteur Samuel).

RACHILDE (Mme Alfred Vallette).
RÉGNIER (Henri de).
REYER (Ernest).
RIVIÈRE (Théodore).
ROSTAND (Edmond).

SELVES (J. de), préfet de la Seine.
SUEUR (Mgr), archevêque d'Avignon
SULLY-PRUD'HOMME.

THOMAS (Jules).

VANDAL (Comte Albert).
VAPEREAU (Gustave).
VIERGE (Daniel).

WECKERLIN.

XAU (Fernand).



EN PRÉPARATION

Pour paraître dans le Ve volume et suivants :

M. FÉLIX FAURE, président de la république française.
S. M. OSCAR II, roi de suède et de norwège.

Allais (Alphonse).
Allouard (Henri).
Andrieux (L.).
Annunzio (Gabriel d').
Antoine.
Attanoux (comte d').

Barbier (Pierre).
Baric.
Barot (Odysse).
Barthet (Mme).
Baschet (Marcel).
Bartholomé.
Beers (Jan Van).
Béraud (Jean).
Berger (le commandant Léon).
Bernhardt (Mme Sarah).
Beyle.
Besnard (Albert).
Bienvenu (Léon) (*Touchatout*).
Bisson (Alexandre).
Blanc (E.), *Explorateur*.
Blanchard (docteur Raphaël).
Bogdan (docteur Georges).
Boncza (Mlle Wanda de).
Bonnetain (M. et Mme Paul).
Boucher (Alfred).
Boyer (Rachel).
Brandès (Mlle Marthe).
Brazza (Pierre Savorgan Cte de).
Brieux (Eugène).
Brouillet (André).
Bruant (Aristide).
Bruneau (Alfred).
Burani (Paul).

Cahu (Théodore).
Caran d'Ache.
Carlier (J.).
Carrier-Belleuse (Louis).
Carriere (Eugène).
Chamberet (Paul de).
Charpentier (Gustave).
Chaperon (Eugène).
Chebroux (Ernest).
Cody (le colonel).
Cohen (Jules).
Cordonnier.
Courtés (V.).
Coutan.
Courboin (Eugène).
Cipriani (Amilcare).

Dagnan-Bouveret.
Danbé (Jules).
Dayot (Armand).
Debans (Camille).
Decourcelle (Pierre).
Denis (Pierre).
Deramecourt (Mgr), *Évêque de Soissons*.
Detouche (Henry).
Dion (comte de).
Docquois (Georges).
Donnay (Maurice).
Dorchain (Auguste).
Ducasse (Mlle Alice).
Dubut de Laforest.
Dupré (Julien).
Durand (Mme Marguerite), directrice de « *La Fronde* ».

Essarts (Emmanuel des).

Falguière.
Ferrary (Maurice).
Ferrier (Gabriel).
Feydeau (Georges).
Fournier (Louis-Edouard).
Frémine (Charles).
Fuzet (Mgr), *Évêque de Beauvais*.

Gabriel (Mgr), *Évêque d'Oldensburg*.
Galipeaux.
Gandara (A. de la).
Garibaldi (Riciotti).
Gascogne (Jean) (*Em. Ratoin*).
Geffroy (Gustave).
Gervais (Paul).
Gervex (Henri).
Ghil (Réné).
Giffard (Pierre).
Goron (*ancien chef de la Sûreté*).
Got.

Gouel (docteur).
Grau (Maurice).
Guérin (Mgr Paul).
Guesde (Jules).

Guilmant (Alexis).
Guillaume (Albert).

Hamaide (docteur).
Hauck (Mme Minnie), (comtesse de Hesse-Varteg).
Hennequin (Maurice).
Henner.
Henriot.
Henrivaux (Jules).
Hervilly (Ernest d').
Hourst (lieutenant).

Indy (Vincent d').

Jourdain (Frantz).

Kahn (Gustave).
Kératry (comte de).
Kirchoffer.
Labitte (Alphonse).

Laborde (Rosine).
Lacôme (Paul).
Lalauze (Ad.).
Lambert fils.
Lamothe.
Lamy (Franc).
Lara (Mlle D.)
Léandre (Charles).
Le Gall (O.), *Directeur du Cabinet du Président de la République.*
Leloir (Louis).
Lenoir (Alfred).
Legoux (baron Jules).
Léon (Révérend Père).
Le Roux (Hugues).
Levasseur, Trésorier payeur général de Constantine.
Lhermitte.
Ling-You.
Livet (docteur Guillaume).
Loïe Fuller (Melle).
Lugné-Poe.
Luigi-Loir.
Lumière.
Lyon (Gustave).

Margueritte (Paul et Victor).
Marni (Jeanne).
Marquet de Vasselot.
Maurceley (Baude de).
Mars.
Mérat (Albert).
Messager (André).
Meunier (Constantin).
Meyer (Arthur).
Michel (Gustave).
Miclos (Mme Roger).
Minil (Renée du).
Mily-Meyer (Mme).
Monginot.
Monroy (Richard O').
Morand (Eugène).
Moreau (Chocarne)
Moreau (Adrien).
Moreau de Tours (Georges).

Moréas (Jean).
Muyden (Evert Van).
Murer (Eugène).

Nibor (Yann).
Nion (François de).
Normand (Jacques).

Octon (Vigné d').
Oedipe (du Mans).
O' Rell (Max).
Ou-Tai-Tchang (*Directeur de la Mission impériale de Chine en Europe*).

Paris (Auguste).
Perret (Marius).
de Peyrebrune (Mme de).
Pinero (Arthur).
Poilpot (Th).
Pont-Jest (René de).
Puech (Denys).

Quinton (Mme Marie), (*La Belle Meunière*)

Ram Baud (Mme-Yveling).
Ravanne (Gustave).
Reclus (Élisée).
Regnoul.
Réjane (Mme).
Retté (Adolphe).
Renié (E.).
Rictus (Jehan).
Rochard (Émile).
Rochas (Colonel de).
Rodenbach (Georges).
Roll (Alfred).
Royer (Vte Clément de).

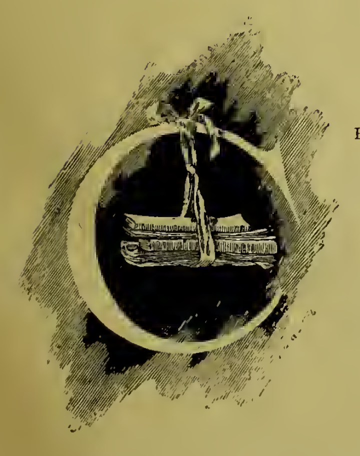
Saillat (Révérend Père).
Sain (Édouard).
Saïn (Paul).
Sainsère (Olivier), *conseiller d'État.*
Saint-Gaudens.
Saint-Pierre (G. C.)
Sasse (Marie).
Segond-Weber (Mme).
Sisos (Mme Raphaële).
Soulès (Félix).
Sullivan (Sir Arthur)
Swarte (Victor de).

Thiébaud (Georges).
Tofani.

Vallat (Gustave).
Vaudère (Mme Jane de la).
Vaux (baron de).
Vitasse (chanoine).
Vintras (docteur A.)

Weerts (J. J.)
Whistler (J. M. N.)
Widor (Charles).
Willy (M. *Gauthier Villars*).
Wyns (Mme Charlotte).

PRÉFACE



Ce n'est pas un Album, bien qu'il lui donne ce nom, que Mariani a voulu former, en collectionnant, une à une, ces *Figures Contemporaines;* c'est un Musée.

Le plus vivant, le plus intéressant, le plus attirant des Musées. Tout un temps, tout un Panthéon, toute une réunion d'amitiés et de gloires. Les bibliophiles se disputent ces livres où les physionomies de nos Contemporains nous apparaissent dans la variété de leurs expressions, accompagnées d'autographes suggestifs, de dessins exquis, de *Caprichos* délicieux. Les historiens plus tard consulteront ces pages, interrogeront ces visages et ces signatures, peindront notre temps d'après ces témoignages et je prévois quelque thèse future proposée à la science des commentateurs, sous ce titre inspiré de

cette galerie unique et supérieurement artistique : « *Angelo Mariani et ses amis* ».

La maison de Socrate, toute petite, était assez grande pour contenir toutes les amitiés du philosophe. Les albums de Mariani, déjà nombreux, ne suffisent pas à contenir toutes les affections qu'a su inspirer le philanthrope. Je dis philanthrope et je sais bien pourquoi. Il ne m'appartient point de parler ici, chez lui, en quelque sorte, de tout le bien que fait ce galant homme, ce charmant homme. Ce sont des confidences que je garde pour quelque causerie personnelle. Je ne dois, — puisqu'on me le demande, — saluer aujourd'hui que « les hôtes » de mon ami Mariani, les Contemporains dont les soixante-quinze visages forment le quatrième volume des *Figures Contemporaines*.

Elles sont variées, ces Figures, et curieuses, présentant, en leur vivant contraste, le tableau même de notre époque, si troublée, si singulière, parfois si inquiétante, — si amusante, au demeurant, dans le tohu-bohu et la fièvre de sa vie cinématographique. Et quelle antithèse plus spirituelle que celle que nous donne ici le hasard! Un volume qui s'ouvre sur la figure ascétique et pensive du pape Léon XIII et qui se ferme sur le visage aimable et parisien de M. Fernand Xau! Un *Musée,* puisque j'ai dit le mot, où le général du Barail coudoie Mme Tola Dorian et où Gérome montre son énergique figure d'Arnaute tout près du Dr Grenier, musulman de conviction (et brave homme), comme M. Jourdain était mamamouchi! Le président des États-Unis M^c^-Kinley et M. Henri Lasserre, M. Drumont et M. Zadoc-Kahn! Je ne sais rien de plus ironique parfois, — et de plus piquant toujours, — que ces rapprochements inattendus, ces promiscuités souriantes : le secrétaire perpétuel de l'académie des Beaux-Arts, l'érudit historien de Marivaux, M. Gustave Larroumet, à côté de M. Henri Lavedan, ce Marivaux du *Nouveau Jeu;* M. Henri Lasserre, l'auteur de *Notre-Dame de Lourdes* (le livre le plus lu de ce temps-ci), coudoyant M. Édouard Lockroy, le moins crédule, le plus spirituel et le plus patriote des Ministres.

Et qu'aperçois-je là? Le visage paterne et pensif d'Henrik Ibsen, tel que je le vis à Christiania. Et c'est entre le comte d'Haussonville, souriant et fin, et le Grand-Rabbin de France, que je rencontre ce portrait de l'auteur d'*Hedda Gabber*. Entre cet officier supérieur de cavalerie qu'est le sympathique Ernest Reyer et le poète pensif, à douce figure, qu'est Sully-Prudhomme, les traits agréables et troublants de Mme Rachilde. Entre Weckerlin, cet artiste du Danube, bon alsacien et bon français, et M. Vapereau, le dispensateur de la gloire, Daniel Vierge, le robuste et grand coloriste. Voici notre ami, le Dr Pozzi. Il pourrait voisiner avec Clairin, qui, comme lui, fait partie du *dîner des Sphenopagônes,* — ou barbes pointues; — non, le sénateur est là coude à coude avec un Prélat, l'Évêque d'Évreux, et non loin de M. Georges Ohnet et de M. Émile Ollivier.

Que de gloires, de glorioles et de gloriettes dans cet *Album!* Que de renommées diverses! Poètes, peintres, statuaires, hommes d'Etat, romanciers, comédiens, polémistes. M. Victor Cherbuliez près de M. Raphaël Collin! Et M. Louis Barthou, l'orateur, l'ami des livres, près de M. Bouguereau. Et Mme Bogelot, la femme dévouée et vaillante, montrant son bout de ruban rouge près de Jean Aicard, enflammé aussi pour le bien, disant en vers ce que la directrice des *Libérées de Saint-Lazare* fait très simplement en prose.

Le Docteur Pozzi n'est pas seul à représenter la science, ni l'évêque d'Évreux la religion, ni Gérôme la peinture; je salue tour à tour, dans la galerie attirante, le docteur Labbé, l'éminent chirurgien, sénateur aussi, et qui, entre tant de cures admirables, a fait celle-ci, qui nous est chère : si Mariani est vivant, il le doit au docteur Labbé. Que glorifié soit le savant qui nous a conservé un ami! M. Charles Cottet, le peintre des marins bretons, le sombre visionnaire des partances pour les pêches d'Islande et Mgr Sueur, archevêque d'Avignon, dont le dernier voyage à Rome est, pour le caractériser d'un mot, *historique*, ont pris place dans ce nouveau volume. Que ne puis-je signaler toutes ces *Figures!*

Parmi tous ces vivants, jeunes et vieux, gloires d'hier ou de demain : M. Edmond Rostand, aussi célèbre que l'est désormais son héros : *Cyrano*, Antonin Mercié qui sculpta le *Gloria Victis*, Lévy-Dhurmer, qui peignit Mlle Moréno, et Charles Landelle, l'auteur du portrait de Musset; le marquis de Massa et le comte de Montesquiou, Octave Mirbeau et Xavier de Montépin, Adolphe d'Ennery et Abel Hermant, Cherbuliez et d'Esparbès, Harpignies et le très aimable et remarquable administrateur M. de Selves, ô antithèses! — Je vois un mort, le pauvre et excellent, — excellent comme homme et comme écrivain, — Ferdinand Fabre. J'écrirais aujourd'hui, s'il eût vécu : *de l'Académie Française*, à la suite de son nom; et son vieil ami Jean-Paul Laurens, dont j'aperçois ici le mâle visage de Michel-Ange Toulousain, en serait heureux. Mais si l'Album Mariani n'est pas l'Institut, c'est, je l'ai dit, un Panthéon de bibliothèque. Les amateurs de livres en savent le prix; l'avenir, encore une fois, le recherchera comme un monument précieux, monument de gloire élevé par un homme de goût, artiste et philanthrope, à ses amis, à ceux qu'il a rencontrés, élus, aimés, — monument de reconnaissance rendue par la plume, le pinceau, le croquis, les vers, les pensées, à celui qui les *panthéonisa* ainsi, par ceux dont Mariani fit les privilégiés de son choix.

Je me rappelle avec quelle bonne humeur sérieuse Alexandre Dumas fils, à qui j'avais demandé son portrait et une pensée pour Mariani et son album, me disait :

— Mon cher, une pensée, mais c'est plus difficile à trouver qu'une comédie!... On écrit une scène en une matinée, combien faut-il de jours et de jours pour trouver une pensée de La Rochefoucauld? D'abord, il faut

être La Rochefoucauld. Mais une pensée pour Mariani, une pensée bien serrée, profonde, aiguisée, définitive, donnez-moi un an!

— Comme pour la *Route de Thèbes?*

— A peu près.

Dumas est mort avant d'avoir terminé, — il y manque la scène finale, — la *Route de Thèbes*, mais il eût trouvé bien vite la pensée qu'il eût donnée à Mariani pour son album. J'imagine que, lui, qui disait qu'en toutes choses, la suprême habileté, c'est la bonté, eût écrit à notre ami quelque ligne dans le genre de celle-ci :

« *Mon cher Mariani, vous avez résolu le grand problème : dans votre cordial comme dans votre vie, le suprême bien, c'est la bonté!* »

Et il n'est pas un des *pourctraicturés* du présent Album qui ne soit tout prêt, je pense, à contresigner cette vérité, qui, lorsqu'il s'agit de Mariani, est une banalité.

Jules Claretie
de l'académie française.

30 novembre 1898.





LÉON XIII

PONTIFEX MAXIMUS

ESSAI BIOGRAPHIQUE



'ÉTAIT le soir du 7 février 1878, l'horloge de la basilique de Saint-Pierre venait de sonner les 3/4 de cinq heures. A peine troublé par les allées et venues des gardes nobles, des prélats domestiques et des cardinaux, un silence de mort régnait au Vatican.

Le Camerlingue de la sainte Église, Joachim Pecci, cardinal de l'ordre des prêtres, accompagné des hauts dignitaires de la cour Romaine, pénétrait en ce même moment dans la chambre mortuaire où reposait Pie IX, et, s'inclinant vers la couche funèbre, par trois fois avec un marteau d'argent, il frappait respectueusement le chef du suprême Pontife, en l'appelant par son nom de baptême : Giovanne, Giovanne, Giovanne, et le silence de la mort répondant seul à cet appel, d'une voix solennelle et douloureuse, le Camerlingue dit à ceux qui l'entouraient : « Il papa è realmente morto. »

Après un règne de 31 ans 7 mois et 22 jours, le pape Pie IX était entré dans sa glorieuse immortalité (1).

Onze jours après, suivant les règles de l'Église et lorsque les cérémonies di-

(1) Saint Pierre avait régné à Rome 25 ans 2 mois et 7 jours, de l'an 42 à l'an 67. Sur les 263 papes qui se succèdent de Saint Pierre à Léon XIII, douze seulement, dont Pie IX et Léon XIII, ont régné plus de 20 ans.

tes « Novendiali (1) « furent terminées, le soir du 18 février, les soixante et un cardinaux présents à Rome entrèrent en conclave. Le lendemain 19, après la messe, l'auguste assemblée réunie à la chapelle Sixtine, procéda à deux scrutins, l'un le matin et l'autre le soir. Sans donner de résultat décisif, ce double vote laissait pronostiquer déjà le nom du futur élu en lui attribuant plus de 30 voix.

Le mercredi 20 février, eut lieu un nouveau scrutin qui devait être le dernier. Et quand, au dépouillement du vote, le scrutateur annonça pour la quarante-quatrième fois le nom du cardinal Joachim Pecci, aussitôt, d'un mouvement spontané, pleins de respect et de vénération, tous les membres du Sacré Collège se lèvent et par acclamation proclament Pape celui que la majorité requise des deux tiers venait de choisir et de désigner pour le suprême Pontificat (2).

Conformément aux prescriptions canoniques, le nouvel élu répond aux interrogations qui lui sont faites par le sous-doyen du Sacré Collège : qu'il accepte la haute dignité dont il vient d'être investi, par ce glorieux suffrage, et qu'il régnera sous le nom de Léon XIII.

Joachim-Vincent-Raphaël-Louis Pecci qui, sous le nom de Léon XIII, tiendra dans les pages de l'histoire de l'Église et dans celles de notre siècle une place d'honneur, est né le 2 mars 1810 à Carpinetto, au diocèse d'Anagni.

C'était le sixième et dernier enfant né du colonel Dominique-Louis Pecci avec Anna-Prospera Buzzi. Le nouveau Pontife comptait, au jour de son élection papale, 68 ans moins 18 jours.

L'histoire de ses premières années nous apprend qu'après de brillantes études au collège de Viterbe, Joachim Pecci entra en 1825 au collège Romain pour y suivre les cours triennaux de philosophie et de science. Arrêté en ses études par une grave maladie, qui fut suivie d'une longue convalescence, Pecci vint demander à l'air natal, à l'exercice corporel et particulièrement aux fatigues de la chasse, le rétablissement d'une santé compromise par un excès d'étude et d'application.

Inscrit en 1830 comme étudiant en théologie, Joachim Pecci obtint, en 1832, le grade de docteur en cette science sacrée. Pendant cinq années consécutives, il poursuit et perfectionne ses études en suivant les cours de la Sapience, où il prend successivement les mêmes grades de docteurs en droit canonique et en droit civil.

Ces succès brillants et les éminentes qualités de sa haute intelligence, l'avaient d'ores et déjà désigné à l'attention de Grégoire XVI, Pape glorieusement régnant alors, et qui bientôt l'honore du titre de prélat domestique et quelques mois plus tard le nomme référendaire à la cour « della segnatura ».

Ordonné prêtre le 13 novembre de la même année, son sacerdoce est, pour le jeune prélat, comme le signal d'une marche rapide vers les honneurs et les dignités ecclésiastiques, dont il porte glorieusement les charges et les responsabilités.

En 1838, délégué apostolique de Bénévent, il tient d'une main ferme le gouvernement civil de cette province qu'il purge bien vite des bandes de brigands et de criminels dont elle était infestée.

Nommé, trois ans plus tard, administrateur pontifical de Pérouse, c'est

(1) Grégoire X, en 1276, ordonne que les cardinaux attendraient les absents pendant 10 jours, à partir de la mort du pape. Qu'on célébrerait pendant neuf jours, dans la ville où il résida it et dans les principales villes des États Romains, des cérémonies funèbres en son honneur. Ces prescriptions furent confirmées par Pie IV et Grégoire XV. C'est le 3me jour des « Novendiali » qu'en la première réunion des cardinaux l'anneau du pêcheur est brisé. Cet anneau qui sert à sceller les brefs porte, avec l'image de Pierre jetant ses filets, le nom du souverain Pontife régnant.

(2) Des 61 cardinaux qui faisaient partie du conclave du 28 février 1878, deux cardinaux seulement sont à l'heure présente encore survivants : le cardinal Martel, vice-chancelier de l'Église Romaine, né en 1806; le cardinal di Canofsa, évêque de Vérone, né en 1809.

Léon XIII a vu mourir 122 cardinaux, c'est deux fois le nombre du Sacré Collège.

au milieu de cette mission difficile et délicate, qu'il conduisait avec une prudence et une sagesse consommées, que Grégoire XVI le désigna pour lui confier, en 1843, la nonciature de Belgique.

Un peu plus de deux ans après, à la mort de l'évêque de Pérouse, pleins du souvenir de l'administration de Monseigneur Pecci dans l'Ombrie, le clergé et les notables supplièrent le Pape de leur donner pour évêque le nonce de Bruxelles. Et Grégoire XVI, sachant de quelle utilité serait à l'Église la présence et le ministère d'un tel pontife dans ce centre redoutable du parti révolutionnaire, accéda à leurs vœux, et, préconisé évêque de Pérouse le 19 janvier 1846, Monseigneur Pecci prit possession de son siège le 26 juillet 1846, jour de la fête de sainte Anne, patronne bien-aimée de sa mère.

A cette date, à Grégoire XVI avait succédé, en la chaire de Pierre, l'immortel Pie IX.

Pendant les trente et une années qu'il occupa le siège de Pérouse, Monseigneur Pecci illustra son pontificat par des œuvres éminentes de foi et de charité qui en même temps qu'elles procuraient la gloire de Dieu et opéraient le salut des âmes, lui captivaient les cœurs de tous ; et tous le vénéraient comme un Saint et l'aimaient comme un père. Et quand, le 19 décembre 1853, le pieux évêque fut promu aux honneurs de la pourpre Romaine, ce fut, dans le diocèse entier, un enthousiasme d'allégresse et de bonheur. Tous les rangs se confondirent pour apporter aux pieds du nouveau cardinal le témoignage touchant de l'amour, du bonheur et de la reconnaissance de ses chers diocésains. Appelé par Pie IX, le 21 septembre 1877, à la haute dignité de Camerlingue de la sainte Église, ce fut avec un véritable déchirement de cœur que le cardinal Pecci se sépara de ses chers diocésains et quitta Pérouse pour résider à Rome où l'appelait sa nouvelle et importante fonction.

Quelques mois après, son élection au suprême Pontificat, inspirée sans doute par l'Esprit-Saint, mais aussi sollicitée par les œuvres éminentes d'une vie si active et si apostolique, vint couronner, dans l'auguste personne du cardinal Pecci, tous les honneurs et les dignités dont il avait été si légitimement comblé.

Assis glorieusement en la chaire de Pierre depuis plus de 20 ans, Docteur de l'Eglise, avec une science marquée au coin d'une intuition presque surnaturelle, Léon XIII a parlé, et admirablement écrit, des choses de Dieu, de la religion, du gouvernement des peuples, de la paix et de la concorde dans le sein des nations, des devoirs des grands et des obligations des petits.

Ses Encycliques et ses Brefs Apostoliques ont inondé l'Univers par leur nombre et surtout par la douce et sainte lumière dont ils ont éclairé les esprits, les cœurs et les volontés. Théologien, philosophe, et poète à ses heures, la science universelle qu'il possède, et qui le caractérise lui donne, au milieu du monde savant, la gloire et l'honneur indiscuté d'une légitime préséance.

Aujourd'hui encore, malgré son grand âge, Léon XIII porte vaillamment la lourde charge de la direction spirituelle de l'univers catholique. Plein de sagesse et de douceur, au milieu des orages et des tempêtes suscités contre elle, il tient d'une main ferme et sûre le gouvernail de la barque de l'Église. En lui, les fidèles vénèrent avec un respectueux amour filial le père de leur âme, le vicaire de Jésus-Christ. Les autres, sans le marchander, payent un large tribut d'admiration à l'éminence de sa foi et de ses vertus qui, unies à une grande libéralité d'esprit, l'ont fait plus d'une fois choisir pour être l'arbitre toujours heureusement écouté dans les conflits et les délicates questions d'intérêt qui surgissent de peuple à peuple, de nation à nation. L'impérissable souvenir du triomphe de son jubilé sacerdotal en 1888, ces dons innombrables, aussi rares que précieux, amoncelés dans les salles immenses du Vatican et parmi ces dons, brillant d'un éclat merveilleux, les diamants offerts par le successeur des Mages

de l'Arménie, cet hommage d'un roi païen, uni à celui du monde chrétien, proclament plus éloquemment que tout discours, la gloire universelle du Pontife aimé et vénéré. Parmi ses titres à notre religieuse admiration et à notre filial attachement, il en est un qui domine tous les autres, même celui de Pape des ouvriers (1); ce titre c'est celui de sa paternelle affection pour la France qui, toujours la fille aînée de l'Église, reste surtout aussi la fille bien-aimée de Léon XIII.

J'ai vu Rome, j'ai été frappé de stupéfaction devant ces ruines indestructibles dont un peuple de géants a semé cette terre féconde en souvenirs. Mon âme a tressailli d'une sainte émotion en ces incomparables basiliques où la foi a réuni tous les chefs-d'œuvre de la sculpture et toutes les audaces de l'architecture, les tableaux les plus merveilleux et les marbres les plus riches et les plus rares; mais devant le grand pape, mais aux pieds de Léon XIII, en face de ce regard de feu qui donne à cet auguste vieillard comme un rayonnement, une auréole lumineuse d'intelligence et de sagesse surhumaines, ainsi qu'un illustre écrivain anglais, je ne puis que dire :

I came to see
I thought to write
I am but dumb (2).

En cette détresse de mon impuissance, j'emprunte à un savant, pèlerin de Rome, M. Vigné, ce beau portrait du Pontife, dessiné d'une main de maître :

« Quel étrange vieillard que Léon XIII! Pâle, extraordinairement pâle, non pas de cette pâleur creuse, tourmentée, presque jaune, d'agonisant, que les vieux peintres espagnols répandaient sur la face du Christ et qui tant nous émeut dans la pénombre des églises, mais d'une pâleur neigeuse, albescente, uniforme et douce comme celle dont les grands primitifs illuminaient les traits de leurs vierges moribondes, sous la divine lumière italienne.

« Une maigreur d'ascète encore spiritualisée par l'éclat continu d'un regard où semble se réfugier tout ce qui reste d'une vie robuste et des ardeurs que la vieillesse commence à trahir.

« Le front modérément découvert a des reflets de marbre et les rides y sont à peine visibles. Une couronne de cheveux blancs sort de la calotte blanche et fait à ce pâle visage comme un nimbe d'argent qui le pâlit encore. Le nez, plus que tout, trahit la race italienne par sa minceur, la rectitude de ses lignes; les ailes sont à ce point exsangues qu'elles paraissent translucides. Sous la griffe de l'âge, la bouche a gardé son dessin délicat, presque mièvre; la lèvre fine, sinueuse, décolorée comme la lèvre d'un blessé, s'ouvre sur quelques dents branlantes et jaunes qui seules accusent la vieillesse, sans détruire l'harmonie de ce noble visage.

« Le corps, d'ailleurs, est resté droit, et si sa maigreur apparaît sous les plis de la robe blanche, son attitude et ses lignes éloignent toute idée de sénilité et de décrépitude.

« La main petite, bien faite, pas trop maigre, repose blanche, quasi diaphane, sur la blanche soutane, comme la main d'une convalescente sur la blancheur des draps, et le brillant de l'anneau, l'éclat des pierres mettent en relief le bleuté délicat des veines.

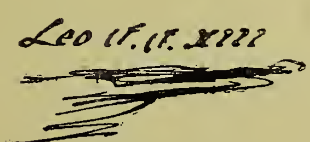
« Cette main est douce au toucher, un peu molle, mais affectueuse et cordiale et je l'ai serrée avec une émotion vraie, mêlée aussi d'une grande satisfaction artistique. »

Abbé Debionne.

(1) Encyclique « Rerum novarum » sur la condition des ouvriers, 15 mai 1891.

(2) J'étais venu pour voir
J'avais pensé écrire
Et je suis et reste muet.





S. S. le Pape Léon XIII

(*Priant*)

Portrait inédit, d'après un croquis récent exécuté au Vatican

Par Théobald CHARTRAN.



Fac-similé de la grande Médaille d'or envoyée par S. S. le Pape Léon XIII
à M. Mariani le 2 janvier 1898.

N° 41515

Sua Santità, si è compiaciuta commettermi di far ringraziare nell'augusto Suo nome l'egregio donatore, e, ad attestargli anche in modo sensibile la Sua gratitudine, la stessa Santità Sua si è pure degnata di destinare al predetto Signor Mariani una medaglia d'oro colla Sua venerata effigie

Aff.mo per servirla
M. Card. Rampolla

Roma 1° Genn. 1898



Mc KINLEY

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS



'Amérique, « a dit M. Paul Bourget, l'auteur d'*Outre-Mer* », est une patrie dont chaque ville est une patrie, une République dont chaque ville est une république, un immense corps dont chaque ville est un corps. » Les États-Unis forment une grande nation dont Washington est le cerveau, réfléchi, calme, déterminé, paisible; dans ce cerveau un esprit veille, travaille et dirige : le Président.

Le Président est l'homme représentatif des Américains! C'est en lui que doivent s'incarner l'honneur, l'intégrité, le génie de la République.

En élevant M. Mac Kinley à la présidence, la Chambre des représentants a bien mérité des États-Unis.

M. Mac Kinley succéda au président Cleveland. Le 4 mars 1897 il se rendit solennellement au Capitole pour y prêter serment à la Constitution.

En ce jour la « *Pensylviana Avenue* », qui conduit de la gare au palais néo-grec, se trouvait transformée en voie triomphale. A midi précis, le mercredi, le nouvel élu, sans uniforme, sans troupes, sans escorte, vêtu d'une simple redingote, débarqua à Washington et se rendit à pied au Capitole.

M. Mac Kinley pénétra seul dans le palais. Quelques instants après, il parut au balcon, accompagné du Président du Sénat. Là, ayant étendu sa main sur la Bible ouverte, le successeur des Jefferson, des Munroë, des Pierce, des Lincoln, prêta le serment à la Constitution.

Quoi de plus grand, de plus impressionnant que cette cérémonie dont la simplicité démocratique et le caractère désintéressé et modeste se trouvent comme empreints d'une noblesse antique et d'une consciencieuse honnêteté! Et voici les fermes et hautes paroles du message présidentiel : « La politique des États-Unis a toujours été de cultiver la paix et l'amitié avec les nations. Washington a inauguré une politique de non-intervention en restant libre d'engagement à l'extérieur. Les États-Unis poursuivront une politique étrangère, ferme, digne, juste, impartiale, attentive à sauvegarder l'honneur national

et exigeant partout le respect des citoyens américains. Les États-Unis ne veulent aucune guerre de conquête. La paix est préférable à la guerre dans presque tous les cas. L'arbitrage est la vraie méthode de régler tous les différends internationaux et locaux. »

Quoi de plus sage, de plus philosophique, de plus conciliant que ces paroles.

Quand M. Mac Kinley les a prononcées, il était sincère.

M. Mac Kinley ne l'a pas moins été le jour où il a reconnu, que pour l'honneur américain, que pour la justice, pour l'humanité, pour le droit isolé en la personne des Cubains, la guerre était inévitable. Guerre douloureuse, longue et acharnée et qui coûta bien du sang et bien de l'argent aux deux nations! Mais malgré les sentiments pacifiques de son chef, malgré sa sagesse, le gouvernement de Washington ne pouvait hésiter. M. Mac Kinley proposa, la Chambre des Représentants adopta, et de la paix bucolique de la Maison-Blanche, de la *White House* toute tranquille, partirent des ordres belliqueux, concis, énergiques et prévoyants. Rien ne fut épargné pour assurer le succès de cette guerre. En quelques jours, une flotte puissante fut réunie, une armée solide et vaillante, composée principalement de volontaires de toutes les classes de la société, fut équipée et constituée. La précision, l'adresse et la vigueur avec lesquelles M. Mac Kinley a mené les opérations de guerre demeurent merveilleuses. Le voyage de M. Mac Kinley à travers les États de l'Union a été triomphal. De Boston à Philadelphie, de Baltimore à San Francisco, tous les cœurs s'unissaient pour acclamer le Président et ses actes. Nul doute que M. Mac Kinley n'apporte dans les négociations de la paix, en ce moment discutée par les commissions des deux pays réunis à Paris, le même esprit d'ampleur, la même sagacité que dans la trame compliquée des opérations de guerre.

La guerre terminée, à l'exemple de l'illustre hôte de Mount Vernon, du vénéré Washington, M. Mac Kinley a repris, à l'ombre des beaux jardins de sa maison, le cours de ses travaux. Les États-Unis ont aujourd'hui besoin de calme et de travail. Le grand labeur économique et industriel, un instant interrompu par la crise, ne saurait durer. Les halls, les docks vont recommencer à s'emplir de marchandises, les cités à vivre d'une nouvelle force et d'une nouvelle jeunesse. L'économie et la neutralité, les deux grandes vertus gouvernementales de M. Mac Kinley, vont redevenir les deux grandes maximes gouvernementales.

M. Mac Kinley a donné à son pays la preuve d'un attachement et d'un dévouement inaltérables. A le voir, avec sa figure régulière et harmonieuse, où la bonté et la sagesse sourient, à le rencontrer dans les rues de Washington, aussi bienveillant et aussi résolu, on songe à ces calmes héros d'Athènes et de Lacédémone dont le savant Plutarque nous a narré la vie. M. Mac Kinley est un grand citoyen, un grand politique, un grand démocrate.

Avec John Adams, James Madison et Lincoln, il reste l'honneur de l'Amérique, l'un des successeurs les plus aimés du pur Washington!

MAC KINLEY, président des États-Unis d'Amérique, est né en 1844, a été nommé à la Présidence le 10 février 1897, à la suite du malentendu qui avait séparé M. Cleveland de la Chambre des Représentants. M. Cleveland avait opposé son veto à la loi de l'immigration. Par 193 voix contre 37, la Chambre des Représentants repoussa ce veto. M. Mac Kinley fut élu et prêta serment à la Constitution le 4 mars 1897. Après la prestation du serment, M. Mac Kinley se rendit à la Maison-Blanche. Le soir, il présida un banquet de 10.000 couverts. Les honneurs furent faits par Mme Mac Kinley, éblouissante de charme et de jeunesse dans sa robe de satin blanc lamée d'argent, garnie de dentelles de Venise et de pierreries. Chaque année, au 1er janvier, le Président donne de 6000 à 8000 poignées de mains à ses innombrables visiteurs. Son secrétaire particulier (*private secretary*), dépouille une moyenne de 800 lettres par jour: il répond à toutes!



EXECUTIVE MANSION,
WASHINGTON

William McKinley
June 14 - 1898

My dear Sir:

Please accept thanks in the President's behalf and my own for your courtesy in sending a case of the celebrated Vin Mariani, with whose tonic virtues I am already acquainted and will be happy to avail myself of in the future, as occasion may require.

Very truly yours,

John Addison Porter

Secretary to the President.



JEAN AICARD

Jean Aicard est depuis longtemps connu du public, apprécié par les littérateurs, très admiré par ses amis. C'est un de ces chanteurs du Midi, en qui la Poésie vibre naturellement, comme chantent les cigales sous l'influence du soleil, et dont l'âme est ouverte à tous les frissonnements de la Nature.

Nous ne saurions mieux le présenter ici qu'en empruntant ces quelques lignes, dues à la plume aussi sincère qu'enthousiaste d'un de ses biographes :

« Un Méridional dans le meilleur sens du mot. Une de ces belles figures sympathiques qui se distinguent aussitôt dans la foule et que l'on n'oublie pas. Une physionomie très expressive, avec cette émaciation qui prouve l'intense activité psychique. Un regard de feu respirant l'incessant travail de la pensée en proie à ce que les Grecs appelaient le *Daïmon*. Une barbe brune à deux pointes, les cheveux plantés droits et fièrement rejetés en arrière, pour découvrir toute la hauteur du front superbement marqué du sillon des idées. Avec cela, dans le sourire, dans les yeux, dans le visage, une indicible bonté, la bonté sincère de l'enfant ouvrant son âme à qui veut y lire et n'ayant sur les lèvres aucune parole qui ne vienne du cœur. Un poète, en somme, étranger aux mesquines banalités de la vie, et si bien emporté vers les étoiles dans l'envolée de ses rêves qu'il ne croit qu'au vrai et au beau. »

Son œuvre, abondante et inspirée, dénote une prodigieuse activité cérébrale; et s'il est depuis longtemps célèbre, bien que jeune encore, c'est qu'il commença de bonne heure à faire vibrer pour tous la lyre que le Dieu des arts et de la lumière a mise entre ses mains. Il avait à peine achevé ses études qu'il publiait ses pre-

miers vers, *Jeunes croyances*, qui fut salué comme un début de maître et qui fut admirativement commenté par la critique.

Cela lui valut d'être reçu membre de l'Académie littéraire du Var; et bien des gens s'étonnent que ce très académisable poète ne soit pas encore de celle du Pont des Arts.

Depuis lors, tous les ans, il mit au jour une œuvre nouvelle. Inlassablement inspiré, il chanta la Nature et l'Humanité, les magnifiques spectacles de celle-là, les douleurs et les joies de celle-ci, aborda même les problèmes les plus hauts de la métaphysique dans *Dieu et l'homme*, œuvre de pensée profonde nourrie d'idéal et d'aspirations élevées.

Son œuvre capitale, *Jésus*, est l'appel de l'homme vers le mystère révélé, et le déroulement harmonieux et poétique de la vie du Christ, sa morale pure et accessible à tous, ses miracles, ses consolations, la sûreté de la justice, sa commisération envers les pécheurs, sa philosophie profonde et universelle, la beauté surhumaine de ses actes les plus terrestres, le don précieux qu'il nous légua en réalisant l'Eucharistie, et sa passion, son Testament d'amour, sa mort, son ascension, la gloire de son éternité!

Son *Livre des Petits*, tout le monde, dans le Midi, le connaît et l'aime. Ses fanatiques prétendent même que, mieux que Lamartine et Hugo, il a compris, senti et exprimé l'âme des enfants.

Il apparaît génial aux uns, il est très discuté par d'autres; cela est l'indice d'un tempérament original et d'une œuvre importante. Il plane haut dans le ciel des idées autant qu'il sent l'émotive beauté de la nature terrestre. Son style, coloré, verveux, limpide, charme comme une chanson d'amour. Sully-Prudhomme a dit de lui :

« Disciple harmonieux de l'antique cigale,
Je ne te saurai rendre aucune joie égale,
A la sereine ivresse où m'ont plongé tes vers;
N'en fais que de pareils ou n'en fais jamais d'autres :
Plains et n'imite pas la tristesse des nôtres
Où ne se sont mirés ni les cieux ni les mers. »

Dans *Miette et Noré*, un chef-d'œuvre, poème et roman d'amour que l'on a voulu rapprocher de *Hermann et Dorothée*, le poète a fait passer son âme pleine d'humanité tendre et largement compréhensive.

En somme, son œuvre, par l'envergure et la diversité, mérite d'attirer l'attention de toutes les catégories de lecteurs, si toutefois il est encore des gens qui se cantonnent dans une catégorie spéciale de lectures et d'auteurs restreints.

Son théâtre tient une place importante dans son œuvre, et les pièces qu'il a fait représenter ont obtenu de francs succès. Sa traduction de l'*Othello* de Shakespeare est très remarquable.

Vers le mois de Juin, chaque année, le poète abandonne son appartement abrité derrière les frais ombrages du Luxembourg pour le plus vivifiant soleil de la Provence et les plus vastes horizons de la mer bleue.

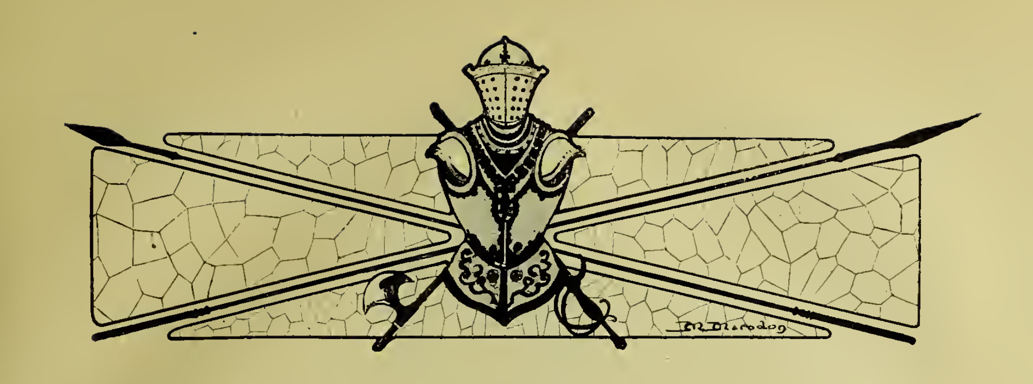
JEAN AICARD est né à Toulon, le 4 février 1848. A dix-neuf ans, publie ses « *Jeunes croyances* », débute au théâtre de Marseille (1869); par « *Au clair de la lune* », *Pygmalion* (Odéon 1872); *Mascarille* (Comédie Française 1872); *Othello* (1878); *Davenant*, 1 acte; *Smilis*, quatre actes en vers aux Français (1884); le *Père Lebonnard*, quatre actes en vers (Théâtre Libre, 1889); *Don Juan*. quatre de ses œuvres poétiques : *Poèmes de Provence*, la *Chanson de l'enfant*, *Miette et Noré*, poème sur *Lamartine*, furent successivement couronnées par l'Académie Française ; le *Dieu dans l'homme*, 1885, œuvre de profonde Métaphysique; *le Bord du désert* (1886); *le Livre des Petits* (1886); *L'Éternel cantique*, *Visite en Hollande*, Le *Livre d'Heures de l'Amour* (1887); *Jésus* (1896).

Romans: *Roi de Camargue*, le *Pavé d'Amour*, l'*Ibis bleu*, *Fleur d'Abime*, *Diamant Noir*, l'*Été à l'ombre*, *Notre-Dame d'Amour*, *l'Ame d'un enfant*. M. Jean Aicard est Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique, ancien président de la Société des gens de Lettres.



« Le mouton disait : Notre Père
Que votre sainfoin soit béni ! »
V. Hugo

Les deux distiques font la paire :
Que béni soit Mariani.
Jean Aicard



Le Général comte du BARAIL



Une des figures les plus intéressantes de notre temps, auquel on s'étonne cependant de la voir appartenir. Pour notre époque désenchantée, le Général Comte du Barail incarne tout un passé glorieux et magnifique, que nous aimons à évoquer dans la lumineuse pénombre de l'Histoire. Notre imagination assimilerait volontiers ce héros des Guerres d'Algérie aux plus immortels acteurs de l'Épopée Napoléonienne. Il nous plairait d'entendre conter cette belle vie de soldat par le claironnant écrivain qui a nom Georges d'Esparbès, d'assister à toutes les étapes de cette carrière rapide et brillante, de confondre en une même admiration le combattant de la *Smalah* avec l'un des seize maréchaux du Premier Empire : Lannes, Masséna ou Jourdan. A l'intime orgueil que de tels noms font naître en nous, équivaut, pour ainsi dire, la sincère vénération que nous impose le souvenir des grandes luttes auxquelles prit part le général du Barail, notre contemporain.

Les Parisiens matinaux, qui aiment à s'égarer, aux premières heures du jour, dans les solitaires oasis du Bois de Boulogne, durent rencontrer souvent, au cours de leur flânerie, un cavalier de belle prestance chevauchant bien en selle, selon les meilleurs principes d'école. Ce cavalier dont l'allure militaire se reconnaissait au port de la moustache et de l'impériale, blanches toutes deux, n'était autre que le général du Barail. Ses soixante-dix-huit ans sonnés n'ont, en effet, nullement altéré sa vigueur physique et morale. L'âge a neigé sur ses cheveux, mais son cœur a gardé la chaude tonalité de la jeunesse. Par le courage et l'endurance, il est resté tel qu'aux jours lointains où il menait, en plein désert, la dure existence du soldat en campagne. Il fit dernièrement une chute de cheval, qui le tint alité

plusieurs semaines. Sans une faiblesse, il supporta les suites de cet accident trouvant toujours, pour les amis qui, le venaient visiter, un sourire aimable et un mot consolant. Et, à tous, il exprimait son inquiétude de n'être jamais assez promptement rétabli pour remonter en selle et reprendre ses promenades quotidiennes, si malencontreusement interrompues.

C'est comme simple soldat, à l'âge de dix-neuf ans, que le général du Barail entra au service en 1839. Six mois après, il était nommé brigadier et devenait sous-lieutenant en 1842. Chacun des grades qu'il a conquis depuis lors représente une action d'éclat. On trouverait peu de carrières militaires où l'avancement ait été aussi rapide et où la faveur ait tenu moins de place.

Le général du Barail prit part à cette conquête de l'Algérie qui coûta à nos troupes tant d'héroïques efforts. Un officier résumait ainsi cette terrible guerre : « Une résistance admirable, de la part des Arabes. Des hommes qu'il fallait tuer deux fois; des villes qu'il fallait prendre à la baïonnette, sous un feu écrasant, maison, par maison, rue par rue. » On sait la dernière parole du colonel Combes, mortellement blessé sous les murs de Constantine, au général Valée : « Ceux qui seront assez heureux pour revenir de ces assauts-là, pourront dire qu'ils auront vu de belles et glorieuses journées ». — Le général du Barail, alors sous-lieutenant, a vu ces journées de bataille, « où la fumée de la poudre obscurcissait les rayons du soleil d'Afrique ». On se battait même la nuit; et ce devait être un grandiose spectacle que ces nuits de feu au désert, éclairées seulement par la flamme des bivacs et par celles des amorces.

Le général du Barail était colonel au 1er cuirassiers, lorsqu'il fut désigné pour faire partie de l'expédition du Mexique. Il ne tarda pas à conquérir le grade de général de brigade.

Promu divisionnaire, quelque temps avant la déclaration de guerre à la Prusse, il fut un des plus opiniâtres lutteurs de cette néfaste époque. On sait la part qu'il prit aux combats qui se livrèrent autour de Metz. Il chassa les Prussiens de Pont-à-Mousson, ce qui permit au maréchal Canrobert de faire sa jonction avec l'armée devant Metz.

Cet effort devait d'ailleurs être inutile. La capitulation de Bazaine mit le comble à notre désastre. Le général du Barail fut au nombre des cent mille prisonniers livrés à l'Allemagne.

A son retour en France, il reçut le commandement du troisième corps, qu'il conserva jusqu'au jour où il fut nommé Ministre de la Guerre. Il fit, comme tel, d'importantes réformes. Il créa plusieurs régiments nouveaux, édicta une loi sur les nouveaux forts de Paris et sur les services religieux dans l'armée de terre.

Ayant quitté le Ministère, le général du Barail garda le commandement du neuvième corps d'armée jusqu'à sa mise en disponibilité, après quarante-deux ans de service effectifs, sans interruption.

Telle est, brièvement résumée, la noble vie de ce soldat. Elle se passe de commentaires.

DU BARAIL (Général Comte), né en 1820. Nommé brigadier en 1839, six mois après son entrée au service: sous-lieutenant le 24 juillet 1842. Décoré après la prise de la Smalah. Capitaine adjudant-major, le 16 août 1848. Fut investi du commandement du 1er régiment de spahis en 1852. Se signala à la révolte de Laghouat. Lieutenant-colonel au 1er chasseurs d'Afrique en 1855. Colonel du 1er cuirassiers le 30 décembre 1857. Prît part à l'expédition du Mexique et devint de ce fait général de brigade. Fit la campagne de 1870, comme général de division. Le général du Barail commandait à Gravelotte le 2me régiment de chasseurs d'Afrique, qui perdit le tiers de ses soldats.

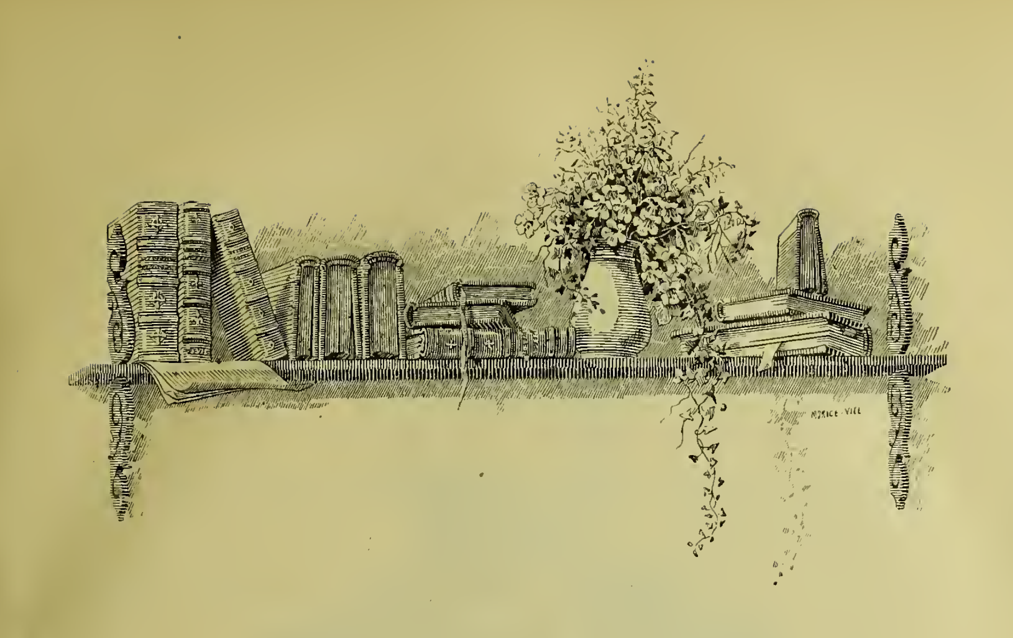
Prisonnier sous les murs de Metz. Retour en France. Ministre de la Guerre le 24 mai 1873.

Le général du Barail, lors de sa mise en disponibilité, comptait trente-quatre campagnes, huit citations à l'ordre du jour des armées d'Afrique et du Mexique. Il avait été fait Grand Officier de la Légion d'honneur le 20 avril 1871. Le Général du Barail a écrit un livre de « *Mémoires* » qui permet de présumer sa nomination prochaine à l'Académie Française.

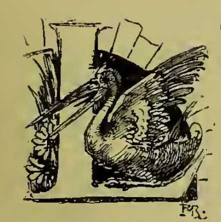


Le vin de Mariani produit des effets tellement surprenants qu'il est à souhaiter que l'armée profite, elle aussi, de ce puissant réconfortant.

F. du Barail



LOUIS BARTHOU



ouis Barthou a dépassé à peine la trente-cinquième année et, cependant, il possède sur le gouvernement des peuples et la direction des affaires publiques une expérience aussi approfondie que l'homme d'État le plus consommé et le plus sagace. En pleine jeunesse, il est vétéran déjà dans un emploi où beaucoup n'ont pas atteint encore à un âge avancé de la vie.

M. Barthou, à 32 ans, fut nommé, en effet, ministre des Travaux Publics.

N'est-ce point là un beau succès et digne des plus valeureux?

M. Gustave Guiches, dans une excellente étude consacrée à M. Barthou, au lendemain de cette nomination, s'écriait, en manière d'éloge : « « Le jeune Ministre n'a point de passé. » Quel compliment, pour un ministre, vaut celui-là? N'avoir point de passé, en politique, c'est être franc, intègre, loyal, nouveau; c'est n'avoir point à son actif tout un tribut ancien de compromissions, de concessions, d'abandons, de faiblesses. « N'avoir point de passé, » pour un ministre équivaut au « n'avoir point d'histoire! » qu'on attribue aux peuples heureux. Et c'est là, en effet, un privilège de bon augure, parfaitement digne de susciter notre confiance et notre espoir.

S'il est vrai qu'un bon architecte de maisons est capable de devenir un excellent conducteur d'hommes, il est vrai aussi qu'un ministre des Travaux Publics peut parfaitement donner un éminent ministre de l'Intérieur. De l'étude écono-

mique d'un pays à son étude biologique et sociale il n'y a pas loin; du boulevard Saint-Germain à la place Beauvau, le chemin est court aussi.

M. Louis Barthou s'en est aperçu déjà.

Et ces deux ministères, dans des emplois cependant si différents, ont été tenus par lui avec une maîtrise égale, avec un scrupule aussi considérable.

Étant « Excellence » des Travaux Publics, M. Barthou présidait lui-même les commissions les plus techniques des mines, des entreprises de construction les plus savantes. Étant ministre de l'Intérieur, M. Barthou ne construisait-il pas, en d'éloquents discours et par les moyens d'une politique habile, de sérieux moyens de défense contre l'accroissement du radicalisme outré ou du socialisme militant?

L'homme qui avait étonné M. Challemel-Lacour devait être le même qui deviendrait le collaborateur fidèle de M. Méline, le même qui le soutiendrait et qui le surprendrait aussi par la sûreté de ses jugements, la lucidité de sa méthode et par un remarquable talent de parole.

Car M. Barthou traite un peu la politique comme un savant traite la science. Il avance avec réfléxion, avec sûreté, avec une clairvoyance difficile à tromper.

C'est un sincère, un convaincu et surtout un travailleur.

Ses interventions sont justes et motivées. Il ne se hasarde point dans les périls des situations fausses. Le courage ne lui manque pas non plus au milieu des perturbations de partis les plus bruyantes et les plus animées. On sait de lui plusieurs exemples qui le prouvent; quand il défendit Jules Ferry, par exemple, au risque de se voir huer par toute une opposition systématique, ou encore quand il attaqua Clémenceau et contribua à le faire tomber.

S'il cesse d'être ministre, M. Barthou retourne à sa députation d'Oloron.

Là, M. Barthou est chez lui.

Oloron-Sainte-Marie est sa patrie; Oloron la première l'envoya siéger à la Chambre par une majorité importante; Oloron fut son berceau et demeure son séjour de prédilection. Ces sites des Pyrénées sont si beaux, si protecteurs, ils dispensent si bien la santé, la force, le courage! M. Barthou retourne vers eux comme vers les amis de son enfance. C'est là qu'il se retrempe et qu'il va passer sa meilleure saison. Au retour, il est plus solide pour les luttes oratoires, plus ferme dans les travaux de l'État.

M. Louis Barthou est l'un des hommes d'État sur lesquels la France est en droit de compter.

Très bibliophile, M. Barthou se délasse des préocupations de la politique dans le culte et la passion des livres. Sa bibliothèque déjà importante est formée avec un goût sûr et délicat. Il est l'un des cinquante membres de la société des *Amis des Livres*, dont Mgr le duc d'Aumale fut le Président.

BARTHOU (Jean-Louis), député, né à Oloron-Sainte-Marie le 25 août 1862. Docteur en droit. Débuta par quelques articles à l'*Indépendance des Pyrénées*. Se porta comme candidat républicain dans l'arrondissement d'Oloron aux élections du 22 septembre 1889; fut élu par 7.035 voix contre 6.695 donnés à M. La Caze, fils du sénateur et candidat conservateur. Réélu en 1893 par 10.143 voix et le 8 mai 1898 par 11.645 voix, sans concurrent. Ministre des Travaux Publics, cabinet Dupuy (mai 1894-janvier 1895). Ministre de l'Intérieur, cabinet Méline pendant plus de deux ans (avril 1896-juin 1898).

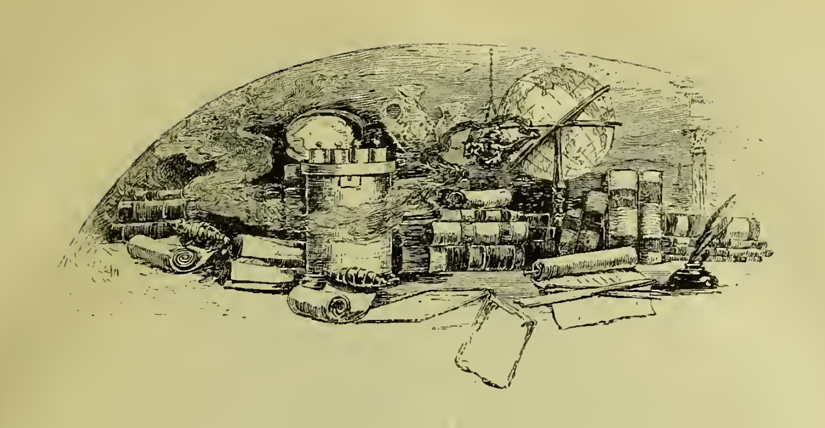


Ministère de l'Intérieur

Cabinet du Ministre

Aux successeurs éventuels qui s'étonnent et s'inquiètent de la durée exceptionnelle du cabinet Méline je livre le secret .... pour un voyage lointain : tous ses membres boivent du vin Mariani.

Louis Barthou



LE DOCTEUR R. BLACHE



YGIÉNISTE distingué, le Dr BLACHE fait partie d'un groupe de savants dévoués à une cause humanitaire, — groupe qui se recommande par un certain nombre d'adhérents aussi éminents que les docteurs Roux, Hérard et Archambault. On sait à quelle tâche admirable s'est consacrée cette pléïade et au prix de quels efforts elle est aujourd'hui à peu près parvenue au noble but si vaillamment poursuivi : assurer la protection et la sauvegarde de l'enfance. Parmi les hommes éminents qui assumèrent le soin de mener à bien cette entreprise, le docteur BLACHE est un de ceux qui, pour avoir le plus largement contribué à en hâter la réussite, se sont acquis des titres valables à notre unanime reconnaissance.

Dans la plupart des œuvres où l'enfance est en jeu et qui tendent à améliorer son sort, l'influence du docteur BLACHE est sensible ou apparente. Sa bienfaisance n'est pas pour lui un prétexte à faire étalage de grandeur d'âme. Elle se manifeste souvent de façon occulte et agit d'autant plus efficacement qu'elle se sait à l'abri des curiosités et des malveillances. Le docteur BLACHE n'est point l'homme des titres honorifiques, dont on peut tirer vanité sans qu'il en coûte grand'chose. Un rôle actif où son dévouement puisse utilement s'employer convient mieux à ses sentiments philanthropiques. Il lui plaît d'être, à l'insu de tous, la cheville ouvrière de certaines associations infantiles. — Sa science s'est mise au service de ses idées humanitaires et les seconde en auxiliaire infatigable. — Il pratique d'ailleurs le bien comme un devoir naturel, dont tous les hommes, selon lui, devraient avoir l'instinct inné.

Ce savant est en tous points, selon la belle appellation dont Paul Adam a qualifié les médecins, « un amant de la vie ». Il aime la vie, non pour lui, mais

pour tous ceux qu'il y rattache, pour toutes les jeunes existences qu'il dispute à la mort guetteuse et qu'il conserve à l'avenir. Les générations futures lui devront des recrues d'hommes. Ceux qui l'ont approché savent avec quelle sollicitude il s'intéresse à tout ce qui touche à l'enfance. C'est vers elle qu'il a dirigé ses études scientifiques. Il a mis en lumière, il a combattu et aidé à combattre les maladies qui menacent l'enfant. Il a suivi pas à pas son développement, depuis la naissance, il a déterminé l'hygiène indispensable de la première heure. Et, tout ensemble, il a fait œuvre de praticien émérite, de philanthrope qu'aucune épithète ne saurait caractériser.

Comme un grand nombre de médecins d'aujourd'hui qui ont franchi le cap de la cinquantaine, le docteur Blache fit ses premières armes à l'école du grand Trousseau. Mais il eut pour véritable maître, son père, le célèbre thérapeutiste qui fut Président de l'Académie de médecine. Il appartient d'ailleurs à une famille essentiellement médicale, où la valeur semble un don héréditaire qui se transmet de père en fils. Son grand-père était le docteur Guersant, dont il a publié lui-même le remarquable traité de *Pathologie infantile*. On voit donc qu'en ses tendances, aussi bien qu'en sa compétence, le docteur Blache a de qui tenir. La clientèle de son père lui est restée fidèle et n'a pas eu lieu de s'en repentir. Car il est doué comme il convient pour ne pas démentir une glorieuse lignée.

Il est avec le docteur Léon Petit, M. Gueneau de Mussy et quelques autres médecins, l'un des créateurs de l'œuvre d'Ormesson, où sont admis et hospitalisés les enfants pauvres, de 3 à 16 ans, atteints manifestement de tuberculose pulmonaire. Les enfants y sont soumis à un régime spécial et traités dans des conditions d'air et d'hygiène aussi parfaites que possible. Cette fondation charitable fut peut-être restée longtemps à l'état de projet, sans la générosité d'un donateur qui, en 1888, légua au comité d'organisation une superbe propriété à Ormesson, ce qui permit au docteur Blache et à ses amis de mettre à exécution la belle idée qu'ils avaient conçue.

Ces existences de savants, vouées à l'abolissement de la souffrance humaine sont bien faites pour rehausser le prestige de notre société actuelle, qui n'est pas encore en pleine décrépitude, comme certains moralistes tendraient à nous le faire accroire.

Et c'est pourquoi nous ne saurions assez prodiguer les hommages d'admiration et de respect aux hommes éminents qui, comme le docteur Blache, donnent tort, par leur exemple, aux avertissements inquiétants des pessimistes.

BLACHE (docteur R.), né à Paris en 1840. Externe des hôpitaux en 1862; reçu interne en 1865, il était, en 1868, lauréat de l'Institut (Prix Monthyon) et reçu docteur en médecine en 1869.

Ses travaux scientifiques sur les maladies des enfants sont considérables et des plus estimés. Il s'y révèle comme un hygiéniste de la plus haute compétence.

Citons entre autres un mémoire sur *Les causes de la mortalité des nouveau-nés et les moyens d'y remédier* (1866); *Essai sur les maladies du cœur chez les enfants* (1869) (thèse de doctorat); *De la diarrhée chez les Enfants et de son traitement* (1877); *De la malformation des dents comme symptôme de la syphilis chez les enfants* (1879); *Études sur les Biberons* (1879); *Mémoires sur le développement physique de l'enfant depuis sa naissance jusqu'au sevrage* (1880); *De l'allaitement maternel au point de vue des avantages que l'enfant et la mère elle-même peuvent en retirer* (1880); *Hygiène et éducation de la première enfance* (1880); *De la dilatation de l'estomac chez l'enfant* (1886); *Étude sur l'asthme chez les enfants* (1890); *Clinique et thérapeutique infantiles* (1894); (2 vol. de la collection Charcet-Debove), *La Sérothérapie antidiphtérique. Vaccin du croup* (1894).

Le docteur Blache est Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1871. Il a été élu membre de l'Académie de médecine, en remplacement de M. Majolin. Il est, en outre, membre honoraire de la *Société Anatomique*, Vice-Président du comité médical de *l'Œuvre des enfants tuberculeux d'Ormesson*, membre du comité départemental de la *Protection des Enfants du premier âge*. Secrétaire général de la *Société Protectrice de l'Enfance*. Trésorier général de *l'Association des médecins de France*.



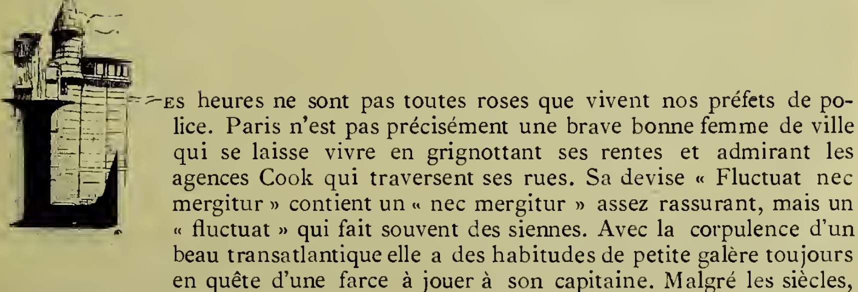
*Lorsque nous nous trouvons en présence
d'une affection lente, dépressive, à laquelle
l'adulte n'offre qu'une résistance latente
et le vieillard une réaction nulle, n'oublions
pas que la vitalité inhérente à l'enfance
peut favorablement modifier la situation,
si nous savons employer à temps le tonique
merveilleux connu sous le nom de Coca Mariani.*

Dr Blache



CHARLES BLANC

PRÉFET DE POLICE



Les heures ne sont pas toutes roses que vivent nos préfets de police. Paris n'est pas précisément une brave bonne femme de ville qui se laisse vivre en grignottant ses rentes et admirant les agences Cook qui traversent ses rues. Sa devise « Fluctuat nec mergitur » contient un « nec mergitur » assez rassurant, mais un « fluctuat » qui fait souvent des siennes. Avec la corpulence d'un beau transatlantique elle a des habitudes de petite galère toujours en quête d'une farce à jouer à son capitaine. Malgré les siècles, c'est une gamine. Quand elle prépare quelque gentille résolution, ce n'est point dans le silence du cabinet, mais bien dans la rue. Elle a toujours besoin de faire des gestes et elle ne saurait avoir une idée sans gesticuler. Il coule du vif argent dans ses veines. Un peu folle, tapageuse, mais pleine de cœur et d'esprit. Bonne fille, peut-être, mais toujours trop prompte à applaudir ou à huer. Une enfant gâtée.

Le préfet de police est la gouvernante de cette enfant gâtée. Vous imaginez que son rôle ne consistera pas à assister en spectatrice aux ébats de la jolie donzelle. Il devra parfois relever les jupes de son élève pour une petite correction, mais quel tact il lui faudra employer. La demoiselle est chatouilleuse. Aussi le

plus souvent la sagesse ordonne au préfet de police de temporiser, de sourire, de surveiller de l'œil en flattant de la main.

Un préfet de police parfait doit être un moraliste, un diplomate et un psychologue. M. Blanc, le nouveau venu, qui succède à l'adroit M. Lépine, a été fort bien accueilli. C'est un homme de courage et d'action. Il ne saurait lui déplaire d'être arrivé à la préfecture en des jours quelque peu troublés.

Ce lui sera une occasion de prouver que sa férule n'est pas un attribut vain. Il la brandit d'ailleurs sans menace, d'un geste plutôt avertisseur, à peu près à la façon du chef d'orchestre qui s'efforce de rallier ses musiciens, lorsqu'ils cessent de jouer à l'unisson. M. Charles Blanc n'est pas homme à s'effrayer de la plus discordante cacophonie. À peine un instrument fausse-t-il dans le vaste concert qu'il dirige, qu'il s'empresse de le rappeler à l'ordre et d'éviter ainsi le chaotique désaccord qui menaçait de se produire. On eut raison de se fier à son énergique initiative.

La douceur de ses façons n'est qu'une sorte de vernis sur la plus sûre fermeté. Avec lui les plaisanteries les plus courtes seront toujours les meilleures.

Il est né à Gap en 1857. C'est donc un jeune. Son père honora les assemblées délibérantes; le sénateur Xavier Blanc fut aussi président du célèbre Club Alpin Français.

Il fit ses études à Louis le Grand et s'y fit remarquer. Il fit son droit et suivit les cours de l'école des Sciences Politiques. Reçu docteur, il enseigna quelque temps l'économie politique à l'Association Philotechnique. Ces étapes ne sont que le prélude à sa vie militante. Sous-chef de cabinet à l'Agriculture, sous le ministère Gambetta, M. Charles Blanc est nommé sous-préfet des Sables d'Olonne en 1884. De là, il passe à Hazebrouck, puis à La Flèche. M. Poubelle, alors préfet de la Seine, l'appelle à ce moment à la direction de son cabinet. C'était une création: mais les sympathies qu'inspire le nouveau titulaire écartent les résistances du Conseil Municipal. Par les grâces de son caractère, il triomphe de la sourde mauvaise humeur de nos édiles parisiens. Quand il les quitta pour la Préfecture des Deux-Sèvres, ils allèrent même jusqu'à lui exprimer des regrets vifs et sincères. Préfet à Niort, M. Charles Blanc y réussit pleinement.

Le voici maintenant à la direction de la Sûreté Générale. Il saura rendre d'importants services. Pour ses débuts, il a des fêtes retentissantes à « organiser » au point de vue de la sécurité : la visite des souverains russes : l'arrivée à Cherbourg, le séjour à Paris, le voyage à Châlons, le départ. Minutes graves, solennelles où la joie de recevoir de tels hôtes s'ombre d'une angoisse intime. M. Charles Blanc reçut la croix de notre Légion d'honneur avec le grand cordon de Saint-Stanislas, mais on peut croire que la meilleure récompense fut le grand succès de l'entreprise.

Quelques jours avant son avènement à la police, il eut encore à organiser la sécurité d'une autre souveraine : l'impératrice d'Autriche au cap Martin. La grand'-croix de François-Joseph lui fut un témoignage de la gratitude de l'étrangère de marque.

Enfin, il est nommé à la Préfecture de Police. Il avait fait ses preuves, il ne démentira pas sa bonne renommée. C'est une intelligence remarquable, un esprit des plus déliés, des plus souples. Déjà il plaît, ce préfet nouveau, à la taille élevée et robuste. La moustache brune se relève sur une barbe point trop longue taillée en pointe et derrière le lorgnon habituel, un regard franc, qui sourit sans difficulté.

BLANC (Charles), préfet de police depuis 1897, en remplacement de M. Lépine. Né à Gap en 1857. Fils d'un sénateur. Études à Louis le Grand. Écoles de droit et des Sciences politiques. Cours d'économie politique à l'Assoc. Philotechnique, sous-chef de cabinet à l'Agriculture sous le ministère Gambetta. Sous-préfet aux Sables, à Hazebrouck, à La Flèche. Directeur du cabinet du préfet de la Seine, M. Poubelle. Préfet des Deux-Sèvres. Directeur de la Sûreté générale. Enfin préfet de police. M. Ch. Blanc est Officier de la Légion d'honneur.



Préfecture
DE
Police

Cabinet du Préfet

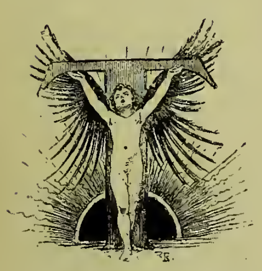
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Mon cher Mariani, Comme je ne veux pas me brouiller avec le plus aimable des hommes, ni me montrer ingrat envers votre précieux élixir, je vous envoie pour votre Album portrait et autographe avec ma cordiale poignée de main

Charles Blanc



Madame ISABELLE BOGELOT



Tous ceux qui s'occupent des questions pénitentiaires et des questions féminines, connaissent la Directrice générale de l'*Œuvre des Libérées de Saint-Lazare*, Madame Isabelle Bogelot. Les qualités maîtresses de cette femme de bien sont la dignité, la franchise, l'esprit de justice, une volonté à la fois primesautière et persévérante.

Née à Paris, de parents originaires du Pas-de-Calais, Madame Bogelot joint au jugement solide et pratique des gens du Nord, l'entrain et la générosité du peuple de Paris.

Une nature moins active que celle de Madame Bogelot se fût contentée du calme du foyer domestique, des joies de la maternité; mais restée orpheline très jeune, élevée dans la famille de Maria Deraisme, elle y reçut cette forte éducation qui trempa son caractère et le rendit propre aux idées généreuses.

Un jour, M. Bogelot rapporta chez lui le bulletin de *l'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare*. Madame Bogelot le lut, fut frappée des misères révélées et se dit qu'il appartenait à toutes les honnêtes femmes de se baisser vers les autres, de leur tendre une main secourable. Une réunion était annoncée pour le surlendemain : après avoir pris l'avis de son mari, toujours prêt, lui aussi, à seconder un élan généreux, Madame Bogelot se rendit à la séance. Là se trouvait déjà une autre femme de grand cœur, Madame Émilie de Morsier qui, de ce jour jusqu'à sa mort, resta l'amie fidèle de Madame Isabelle Bogelot.

A dater de cette époque, la vie de Madame Bogelot s'identifie avec l'Œuvre. Collaboratrice dévouée de la fondatrice-directrice, M[lle] de Grandpré, elle devient directrice-adjointe de la nouvelle Directrice Générale, Madame de Barrau, lorsque M[lle] de Grandpré se retire, puis Directrice Générale, à son tour, après le départ de Madame de Barrau.

Et, à ce propos, rappelons que le titre de l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare* en définit imparfaitement le but et le fonctionnement. Cette œuvre ne se borne pas à venir en aide aux libérées de la prison de Saint-Lazare, elle suit également les femmes condamnées à des peines dépassant un an et internées soit à Nanterre, soit dans d'autres prisons; elle s'occupe aussi des femmes conduites au Dépôt, où viennent échouer nombre de malheureuses qui toutes n'ont pas commis un crime ni même un délit. Indépendamment des personnes adressées par l'administration pénitentiaire, rapatriées par l'Œuvre ou momentanément recueillies dans *le petit asile temporaire* (créé sur l'initiative de Madame Bogelot et largement imité depuis), le Secrétariat reçoit d'autres femmes envoyées par des Membres de l'œuvre ou venues spontanément. La Directrice Générale entend de véritables confessions et trouve le remède lorsqu'il est possible. Ajoutez à cela les *sujets*, fournis par la *mise en liberté provisoire*, par l'application de la *loi Bérenger*, par *la libération conditionnelle*, sujets qu'il faut diriger et surveiller. L'action multiple d'une telle œuvre s'exerce grâce surtout à l'ascendant personnel, au dévouement absolu et désintéressé de la Directrice Générale, qui sait inspirer à ses collaboratrices les plus modestes le sentiment du devoir et de la responsabilité morale.

Là ne se borne pas encore la mission que s'est imposée Madame Isabelle Bogelot : témoin de fautes résultant souvent d'iniquités sociales, elle n'a cessé de réclamer un traitement plus juste de la femme. Dans tous les congrès auxquels elle a participé, à Rome, en 1885, à Lausanne en 1887, à Washington en 1888, à Paris en 1889, à Bruxelles en 1891, à Chicago en 1893, Madame Bogelot a été l'interprète des revendications possibles et a toujours fait entendre le langage de la raison et de la modération. Aussi, cette Parisienne, cette Française qui, malgré une santé délicate, n'a pas craint les fatigues des longs voyages, des pénibles traversées, a-t-elle été partout honorée et écoutée.

Par un juste retour, celle qui pensait toujours aux autres et jamais à elle-même, n'a pas été oubliée de nos gouvernants ; de hautes récompenses honorifiques lui ont été décernées à la demande unanime de ses collègues. *Officier d'Académie en* 1888, Madame Isabelle Bogelot fut nommée *Chevalier* dans l'ordre de la *Légion d'honneur* en 1894, au retour de son second voyage aux États-Unis, où elle avait si dignement représenté les femmes de notre pays.

Ajoutons, pour terminer cette notice bien incomplète, qu'après la guerre de 1870, Madame Bogelot s'intéressa aux *Œuvres de secours aux blessés militaires* et conquit, avec le diplôme d'ambulancière, un second prix décerné à la suite de son service à l'hôpital Beaujon; elle est aujourd'hui présidente d'honneur du Comité de *l'Union des femmes de France*, à Boulogne-sur-Seine, présidente d'honneur de *l'Adelphie* et membre du Jury d'admission pour l'Exposition de 1900 (groupe de l'économie sociale.)

Madame BOGELOT (Isabelle-Amélie), née à Paris, le 11 mai 1838, Directrice Générale de l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare* depuis 1887, officier d'Académie (1888) et Chevalier de la Légion d'honneur (1894).

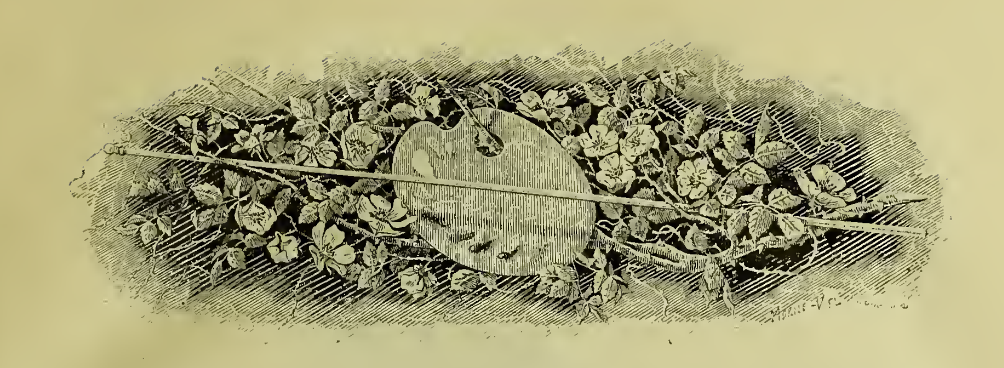


ŒUVRE DES LIBÉRÉES
de Saint-Lazare
Reconnue d'utilité publique par Décret du
26 Janvier 1885

Parler de la bonté du vin Mariani est presque superflu — Tous ceux qui en ont goûté proclament sa valeur

Grâce à ce vin j'ai stimulé des énergies, relevé des courages abattus ; et dans l'œuvre que je dirige, j'ai pu souvent transformer, par la vertu de votre vin, de pauvres anémiées qui fussent tombées en cours de route en vaillantes acceptant la lutte pour la vie

Isabelle Bogelot



WILLIAM BOUGUEREAU

L'IMPASSE qui s'ouvre au n° 73 de la rue N.-D -des-Champs est glorieusement habitée et les édilités futures se trouveront fort embarassées, quand il s'agira d'y placer une plaque commémorative. Cette cité, en effet, pourra revendiquer trois parrains également illustres : le statuaire Jules Thomas, les peintres J.-P. Laurens et WILLIAM BOUGUEREAU. Tout en haut d'un coquet hôtel « un atelier merveilleusement éclairé : le modèle est en pleine lumière gaie et blanche; devant la toile, M. BOUGUEREAU peint : sans arrêt, se posant ici, puis là, avec une mobilité surprenante, le pinceau semble doué d'une vie propre. On sent, à le voir aller et venir agilement de la palette à la toile, que celui qui le manie est passionné pour son art. Et de fait, M. BOUGUEREAU est un travailleur acharné, qui se couche tôt pour pouvoir se lever dès l'aube et profiter du jour naissant. C'est pourquoi, bien qu'adorant la musique, il n'en entend pas souvent.

Sa peinture est trop connue pour que nous ayons à l'analyser ici; la lithographie a rendu populaire chacune de ses œuvres. Ses préférences vont aux sujets allégoriques ou mythologiques, mais il s'est cependant essayé à la peinture religieuse, sans que son inspiration s'en trouve jamais amoindrie.

Aujourd'hui que le temps a déjà passé sur ses toiles exposées au Luxembourg, il est intéressant et instructif de voir combien la couleur en a gagné, comme l'ensemble se tient; son dessin, d'une solidité et d'une perfection rares, suffirait seul à assurer la durée de ses œuvres. Comme tous les forts, il a donc bien fait de laisser les détracteurs crier autour de lui, sans s'émouvoir le moins du monde de leurs criailleries.

C'est, d'ailleurs, le propre du grand artiste de susciter, de son vivant, les violentes querelles d'esthétique, où s'affirment le parti pris et l'incompétence des uns, la loyauté et la clairvoyance des autres. BOUGUEREAU assiste en spectateur aux luttes des deux clans opposées qui combattent à cause de lui. S'il se soucie peu de certaines attaques, qui n'arrivent ni à l'indigner, ni même à le faire sourire, il est, en revanche, extrêmement sensible à la bonne et sincère parole de ceux qui veulent bien étudier et juger son œuvre en toute impartialité. Une juste critique, — si tant est qu'une juste critique puisse lui être adressée, — sera plus précieuse qu'une excessive flatterie à son tempérament d'artiste, qui ne répudie aucune occasion de s'élever toujours plus haut dans son incessante ascension vers l'Idéal et la Beauté.

M. BOUGUEREAU débuta à Paris comme élève de M. Picot, et obtint, en 1850, le grand prix de Rome avec Baudry; le sujet était : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Arape.* Lorsqu'il revint à Paris, en 1854, il fit de la peinture décorative dans plusieurs hôtels aristocratiques. En 1855, il commença à exposer au Salon, et n'a pas cessé depuis lors. Il a exécuté bon nombre de peintures murales dans différentes églises de Paris, entre autres à Sainte-Clotilde, à Saint-Louis, à Saint-Augustin.

Chaque année, la foule des visiteurs se presse devant les toiles qu'il expose au Salon. Un Américain lui a acheté un tableau cent mille francs.

Sa vie est strictement réglée et régulière : invariablement, pendant tout le cours de l'année, il se lève à sept heures, et se met aussitôt au travail; à midi, il déjeune dans son atelier avec un potage et deux œufs, puis fume une pipe et se remet au travail ; à 4 heures, il reprend un potage, retravaille et dîne à 7 heures avec la conscience et l'appétit d'un homme qui n'a pas perdu sa journée. Le soir, il lit.

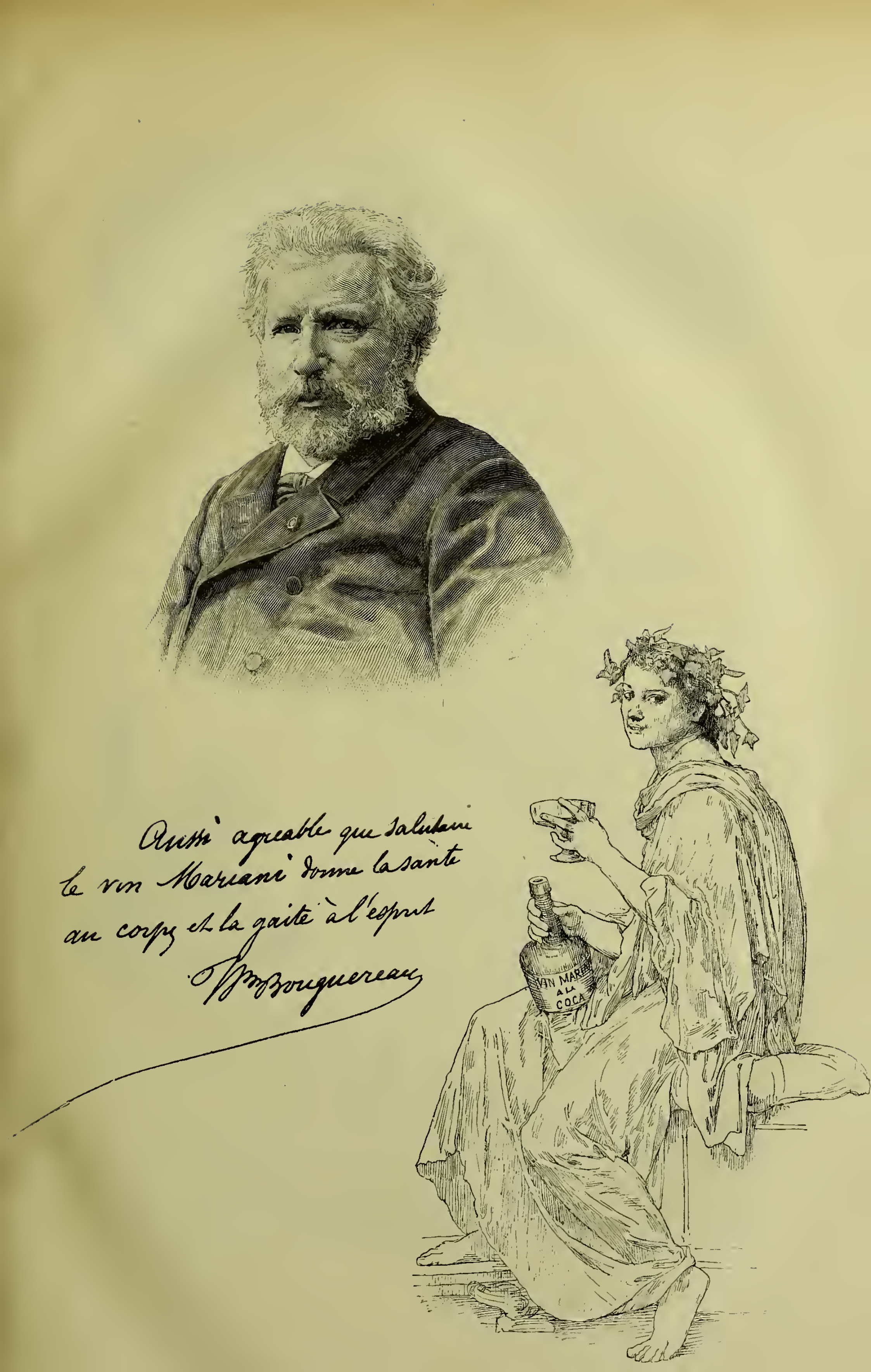
Il ne va ni dans le monde, ni au théâtre. La peinture est sa seule passion, et elle emplit sa vie. Il aime le rêve : les titres de ses tableaux suffiraient à le prouver; mais la franchise de son esprit, son bon sens devant les réalités pratiques de la vie lui ont conservé dans le rêve des qualités précieuses de limpidité et de clarté. Il a, d'instinct, la passion du Beau; du reste, on sait qu'il est toujours le premier à mettre la main sur les plus merveilleux modèles de Paris.

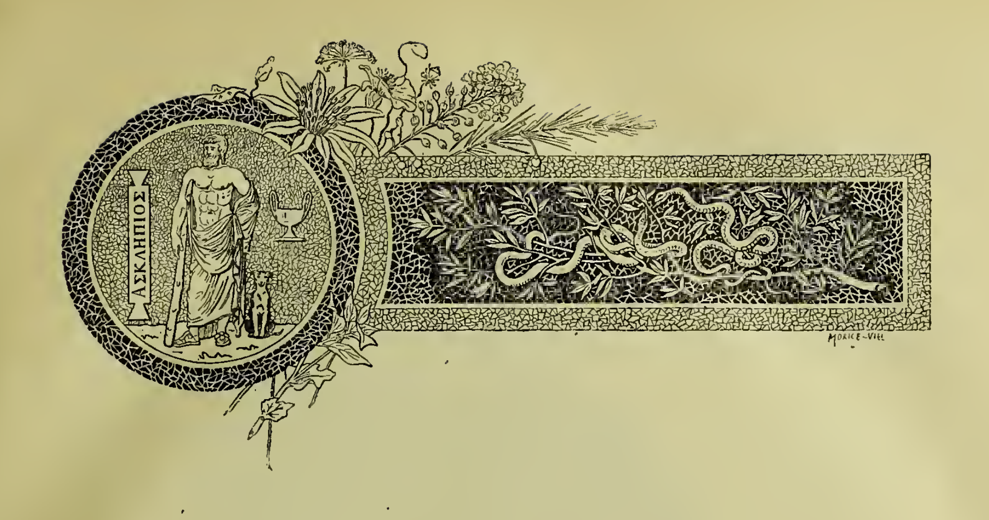
BOUGUEREAU (ADOLPHE-WILLIAM). — Né à La Rochelle, le 20 novembre 1825; entre à vingt ans passés à l'École des Beaux-Arts de Paris; élève de Picot; grand prix de Rome en 1850. De retour à Paris en 1854; expose à tous les Salons depuis 1855.

Il obtint sa deuxième médaille dès cette même année 1855; sa première médaille en 1857, et. en 1867, par une curieuse anomalie, la troisième médaille, qu'il n'avait pas encore eue. Le 15 août 1859, il fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur, et promu Officier de cet ordre en 1876, il remplaça Pils à l'Académie des Beaux-Arts, le 8 janvier 1876.

Il a plusieurs tableaux au Luxembourg.

Voici les titres de quelques-unes de ses œuvres, remarquées aux expositions annuelles : *le Triomphe du Martyre, ou le corps de sainte Cécile apporté dans les Catacombes ; l'Empereur visitant les inondés de Tarascon ; le Printemps ; l'Été ; l'Amour ; l'Amitié ; l'Amour fraternel ; l'Amour blessé ; les Quatre heures du jour ; le Jour des Morts ; les Remords ; le Sommeil ; Convoitise ; la Sœur aînée ; Enfants endormis ; Baigneuse ; Petites maraudeuses ; Italienne à la Fontaine ; Flore et Zéphyr ; Vierge consolatrice ; la Jeunesse et l'Amour,* etc., etc.


Aussi agréable que salutaire
le vin Mariani donne la santé
au corps et la gaité à l'esprit
W. Bouguereau
VIN MARI
A LA
COCA



LE DOCTEUR BRASSAC



La Science, comme la Foi et le Militarisme, a ses héros et ses missionnaires, qui partent aux lointaines colonies, où tant d'autres vont chercher fortune, dans le seul but d'y exercer un dévouement et une bravoure qu'ils paient souvent de leur vie. Les fièvres, les épidémies qui sévissent aux pays chauds sont autant de fougueux bataillons qui fondent sur eux à l'improviste. Les contagions les guettent, les pestilences embusquées les enveloppent de leurs émanations malsaines. Conscients des maux qui les menacent, ils ne se départissent en rien de leur ferme courage, ne pensant qu'à leur devoir d'abnégation et de dévouement.

C'est par cette courte esquisse du rôle des médecins de la Marine qu'il convenait de commencer la biographie du docteur Brassac. Car sa carrière peut être choisie comme un exemple du dévouement à toute épreuve.

Pendant la guerre de Crimée, sa conduite fut admirable. Une violente épidémie de typhus s'abattit, dans la Mer Noire, sur l'équipage du *Christophe Colomb,* frégate-hôpital où il servait en qualité de chirurgien. Qu'on s'imagine la situation de ce médecin de vingt-cinq ans, aux prises avec une fièvre terrible et mystérieuse qui, d'un moment à l'autre, peut le gagner lui-même, prostrer ses forces et le réduire à une inaction funeste. Qu'adviendrait-il alors de ces hommes déprimés que le moindre manque de soins vouerait à une mort certaine? Les plus minutieuses précautions sont impuissantes à assurer la sécurité du médecin militaire. Et cependant il lui faut réagir, enrayer les progrès du mal, être toujours sur la brèche et trouver quotidiennement l'énergie et l'endurance qui raniment son zèle et le gardent de toute défaillance néfaste. Seule,

une prodigieuse tension de volonté peut accomplir ce miracle. On ignore trop de quelle trempe d'esprit sont ces hommes, préservateurs des vies humaines qui, dans l'accomplissement de leur lourde et superbe tâche, n'ont pour tout espoir, pour toute planche de salut que l'appui de leur science et de leur fermeté.

A son retour de Crimée, le docteur Brassac fut promu chirurgien de deuxième classe, s'embarqua quelques semaines après pour la Guadeloupe, où il servit cinq ans dans la colonie et ses dépendances. Il parcourut les principales îles des Antilles, principalement celles où l'appelait quelque dangereuse mission. C'est ainsi qu'il fut envoyé à la léproserie de la *Désirade*, où il entreprit ses études sur la lèpre grecque ou éléphantiasis, — études qu'il devait poursuivre et compléter par la suite à la Trinidad, à la Basse-Terre, au Vénézuéla et aux Indes. Il fonda même à la Basse-Terre, en 1870, une léproserie où, durant deux années, il essaya sur un certain nombre de malades atteints de l'horrible mal, des traitements qui firent l'objet d'un long rapport, précis et documenté.

Entre temps, le docteur Brassac avait passé ses examens de doctorat, et, comme médecin de première classe, avait été délégué à Cherbourg, où sévissait une meurtrière épidémie de choléra. Deux missions successives le firent séjourner à Pondichéry, une troisième, moins importante, au Sénégal. Lors de sa dernière station à la Guadeloupe, qui fut toujours sa colonie de prédilection, encore qu'il y eût été très gravement éprouvé, à deux reprises, par des atteintes de diphtérie, il eut à combattre une série d'épidémies de fièvre jaune qui atteignirent mortellement deux de ses meilleurs collègues du corps de santé.

Le définitif retour en France du docteur Brassac date de 1888. A Brest, où il prit, en dernier lieu, la direction du service de santé, et où il termina sa carrière active, son enseignement a laissé de durables souvenirs. Le docteur Brassac est actuellement médecin consultant à Vichy, où il jouit d'une égale faveur auprès du public élégant qui a coutume, chaque année, d'aller s'approvisionner de santé en la fameuse station thermale.

BRASSAC (docteur Pierre Jean Marcellin), né le 19 avril 1831, à Crayssac, près Cahors. Fit ses études en cette dernière ville, et fut admis, en 1850, à l'École de Médecine Navale de Toulon. Entra au service en 1852, avec le grade de chirurgien auxiliaire et fut nommé, l'année suivante, entretenu. En cette qualité, il embarqua successivement sur divers vaisseaux-écoles et fit la campagne de Crimée.

Chirurgien de deuxième classe en mai 1857, le docteur Brassac fut envoyé à la Guadeloupe, où il servit durant cinq années consécutives. A son retour en France, il se fit recevoir docteur en médecine, et présenta en 1863, une thèse considérable : *Considérations pathologiques sur les pays chauds.*

Reçu médecin de première classe en novembre 1865, le docteur Brassac fut chargé de diverses missions à Cherbourg, au Sénégal, aux Indes, qui lui valurent la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il fonda, en 1870, une léproserie à la Basse-Terre (Guadeloupe), comme secrétaire du Conseil supérieur de la Marine, à Paris (1875). Nommé la même année médecin principal, chef du service de santé à la Guadeloupe, médecin en chef de l'Hôpital Saint-Mandrier, et de la Nouvelle-Calédonie. Officier de la Légion d'honneur en juin 1882.

Après une dernière et quatrième station à la Guadeloupe, le docteur Brassac fut appelé, en 1888, au Conseil supérieur de santé de la Marine, à Paris, et délégué deux ans plus tard, par le Ministère de la Marine, au Congrès international de médecine à Berlin.

Depuis lors, le docteur Brassac a dirigé l'École supérieure de santé, à Bordeaux. Il prit ensuite la direction du service de santé à Brest, qu'il quitta, le 19 avril 1896, du fait de son admission à la retraite, par application de la loi sur la limite d'âge.

L'année précédente, le docteur Brassac avait été promu commandeur de la Légion d'honneur.

Le docteur Brassac a collaboré aux *Archives de médecine navale*, au *Guide du médecin praticien*, au *Dictionnaire des sciences médicales*.

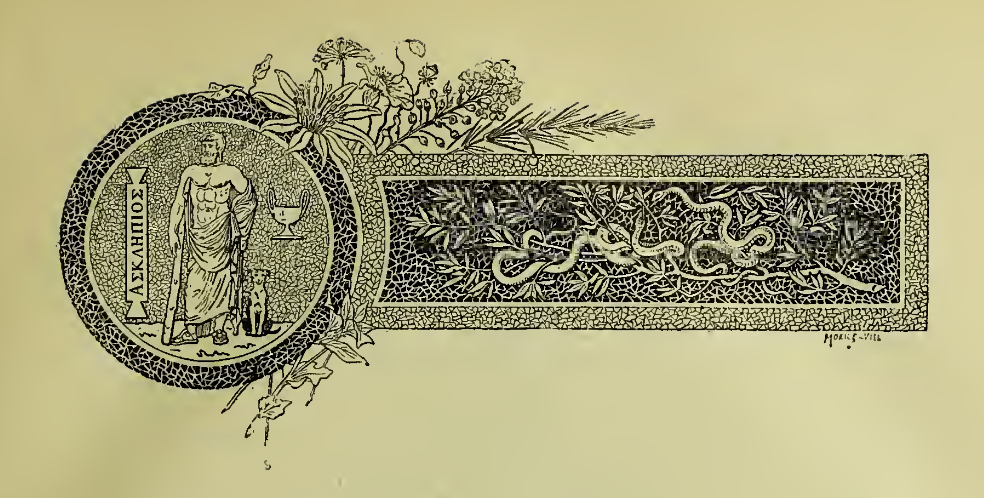


Monsieur Mariani

En conseillant l'usage du vin Mariani, je n'ai pas obéi à une vogue certes bien méritée, je n'ai songé qu'à remplir des indications très réelles et précises, et les résultats obtenus dans ma longue carrière n'ont fait que confirmer l'excellence de cette précieuse préparation.

Brassard

commandeur de la Légion d'honneur



LE DOCTEUR DU CAZAL



ERTAINS noms, accidentellement évoqués, apparaissent subitement à notre esprit comme des exemples de loyauté et de droiture. Et, nos souvenirs une fois rassemblés, il est bien rare que le nom qui nous a frappés de la sorte ne soit pas celui d'une personnalité digne en tous points de s'imposer aussi spontanément à notre sympathie.

La sympathie soudaine qu'éveille en nous le nom du Dr du Cazal est faite d'admiration et de respect. L'admiration va au savant, à l'éminent Professeur dont les études thérapeutiques ont eu un retentissement justifié par le considérable apport d'observations qu'elles offraient à la Pathologie médicale; le respect s'adresse à l'homme, au médecin militaire qui, naguère, en des circonstances que nous rappellerons tout à l'heure, n'hésita pas à sacrifier ses intérêts à une conviction que le devoir professionnel lui commandait d'affirmer avec une stricte fermeté.

Au moral, le Dr du Cazal est un doux, un modeste, un simple, un de ceux qui semblent vivre en dehors du monde extérieur. Les graves problèmes scientifiques qui hantent sa pensée et l'obligent à une incessante concentration ont miraculeusement sauvegardé son esprit de toutes les préoccupations mesquines, de toutes les petitesses et de tous les calculs qui sont aujourd'hui choses courantes. Et, chez lui, cette rare abstraction n'est nullement incompatible avec une affabilité qui contraste agréablement avec l'hypocrisie admise des faciles expansions. Sous sa franchise cordiale, apparaît une sincérité qui lui confère une valeur exceptionnelle.

Après quatre années passées à l'École du service de santé militaire de Strasbourg, le Dr du Cazal présenta à la Faculté de cette ville une remarquable thèse qui lui valut, outre le titre de Docteur en médecine, une mention d'autant plus honorable qu'il avait vingt-quatre ans à peine lorsqu'elle lui fut décernée. Mais ce premier succès ne fit que redoubler son ambition. Le jeune

Docteur serra précieusement son diplôme, et tout en suivant la carrière qu'il lui donnait le droit d'exercer, se mit en devoir d'obtenir le brevet définitif qui devait l'élever au Professorat. Un labeur considérable lui permit, entre temps, d'adresser à la Société des Médecins des Hôpitaux, dont il n'avait pas tardé à faire partie, d'intéressantes communications scientifiques, par lesquelles il se révélait comme un hygiéniste de premier ordre. La pathologie et l'hygiène, toutes deux si étroitement liées, firent également l'objet des articles qu'il publia, à cette époque, dans diverses revues spéciales, et qui attirèrent sur lui l'attention du monde médical. Sa nomination de Professeur agrégé à l'École du Val-de-Grâce, en 1878, ne priva pas de sa collaboration les journaux scientifiques dont il était devenu l'un des « leaders ». Car peu de temps après être rentré en maître dans l'établissement où il avait été élève, il publia, dans la *Revue des sciences médicales*, un long mémoire *Sur le rôle pathogénique des microbes*, où se trouvaient très complètement et pour la première fois résumées les applications médicales de cette science nouvelle dont le génie du grand Pasteur venait de doter la Pathologie.

Son temps réglementaire terminé au Val-de-Grâce, le D[r] du Cazal avait été envoyé à Clermont-Ferrand, en qualité de médecin-chef des salles militaires de l'hôpital. Mais ce poste, pour élevé qu'il soit, ne pouvait convenir qu'imparfaitement à ce savant dont le Professorat était la vocation tout indiquée. Aussi fut-il bientôt rappelé à Paris, à la plus grande consternation de ses malades, qui s'étaient habitués à ses soins dévoués et à sa bonté.

Pendant dix ans, il occupa au Val-de-Grâce la chaire qui lui avait été confiée et sut pendant ce temps se concilier surtout l'affection et l'estime de ses subordonnés.

Le D[r] du Cazal fut ensuite envoyé à Nice comme médecin-chef de l'Hôpital militaire et c'est peu de temps après, alors que tous le croyaient appelé à gravir l'échelon suprême de la hiérarchie médico-militaire, qu'il demanda inopinément sa retraite.

Nous croyons savoir la cause de cette soudaine décision. On se rappelle sans doute que le pauvre Max Lebaudy, peu de temps après son incorporation au régiment, fut envoyé au Val-de-Grâce pour y être soumis à un examen médical. Le D[r] du Cazal, chargé de cet examen, reconnut toutes les apparences de la tuberculose chez le jeune soldat millionnaire. Malgré les affirmations qui donnaient tort à son opinion, le D[r] du Cazal maintint, avec une admirable énergie, son diagnostic que les événements n'ont que trop malheureusement confirmé.

Et il ne se départit pas de sa courageuse attitude, lors du retentissant procès qui suivit la fin malheureuse du *Petit Sucrier*.

A la suite de ces pénibles incidents, le D[r] du Cazal sollicita et obtint la chaire de professeur de clinique médicale à la Faculté de Clermont-Ferrand et celle-ci a tout lieu de se réjouir de cette résolution, qui lui a valu le concours du Professeur du Cazal, l'un des maîtres de la médecine contemporaine.

DU CAZAL (D[r]), né à Montdidier (Somme), le 19 février 1843. Après avoir fait ses premières études en Algérie, au lycée d'Oran, il entre en 1863, à l'École du service de santé militaire de Strasbourg. Reçu docteur en médecine en 1867, avec une thèse sur *L'emploi du curare dans le traitement de l'épilepsie,* qui obtint une mention honorable.

Nommé Professeur agrégé au Val-de-Grâce, en 1878. Médecin-chef de l'Hôpital militaire de Clermont-Ferrand en 1883. Rappelé au Val-de-Grâce, en 1888.

M. du Cazal qui est, depuis 1878, membre titulaire de la Société médicale des Hôpitaux de Paris, a été élu, en 1898, membre correspondant de l'Académie de médecine. Il est officier de la Légion d'honneur et occupe actuellement la chaire de clinique médicale à la Faculté de Clermont-Ferrand.

Bibliographie. *Mémoires : Du rôle pathogénique des Microbes,* en collaboration avec le D[r] Zuber. *De l'application des bains froids au traitement de la fièvre typhoïde. Sur la contagion par les livres,* avec le D[r] Catrin etc., etc...



Le vin de Coca est
le meilleur des toniques
comme Mariani est le
meilleur des amis.

[signature]



VICTOR CHERBULIEZ

Il semblerait que les hommes célèbres nés en Suisse puissent se comparer par quelques vertus communes et puissent être groupés entre eux, aux yeux de l'historien, par plusieurs points ressemblants de caractère. M. Victor Cherbuliez ne fait pas exception à cette règle. Il est devenu, par l'harmonie de son talent et la belle ampleur de son style, l'un des enfants les plus illustres de la Confédération. C'est à côté de Saussure, de Necker, de Madame de Staël, que M. Victor Cherbuliez prend place dans la galerie Genevoise. Sans doute y a-t-il aussi Calvin et Rousseau. Mais jamais, dans ses œuvres, M. Victor Cherbuliez ne s'est rapproché de la manière un peu froide, noble et sévère du théologien protestant, non plus, d'ailleurs, que de la fervente et passionnée révolte de l'Encyclopédiste. Le style de M. Cherbuliez a conservé toujours la régularité rhythmique de ces glaciers de son pays d'origine, couverts perpétuellement de neiges; si de temps en temps, des récits où le sentiment le dispute au tragique des aventures viennent troubler la sereine beauté de ses chapitres, il faut penser que, des montagnes les plus blanches et les plus élevées, descendent quelquefois de ces avalanches imprévues qui détruisent les villages.

L'âme de M. Cherbuliez s'est primitivement empreinte de cette dualité de méditation calme et de tragique élan qui demeure toute la vie. Élevé, de bonne heure, dans une atmosphère laborieuse d'étude et de science, il a connu d'abord les arides et studieuses leçons du professorat familial. Victor Cherbuliez avait pour père André Cherbuliez, maître de littérature grecque et latine à l'Université de Genève, et pour oncles Antoine Cherbuliez, l'économiste célèbre, et

Joël Cherbuliez, l'un des libraires les plus réputés de la capitale suisse. Aussi, cette enfance forcément réfléchie, calme et simple, prépara la vie régulière de plus tard. Un peu de cette sérénité de l'origine se répercuta à la tranquillité future, et, aujourd'hui, M. Cherbuliez est devenu le très noble romancier que prépara le précieux étudiant d'autrefois.

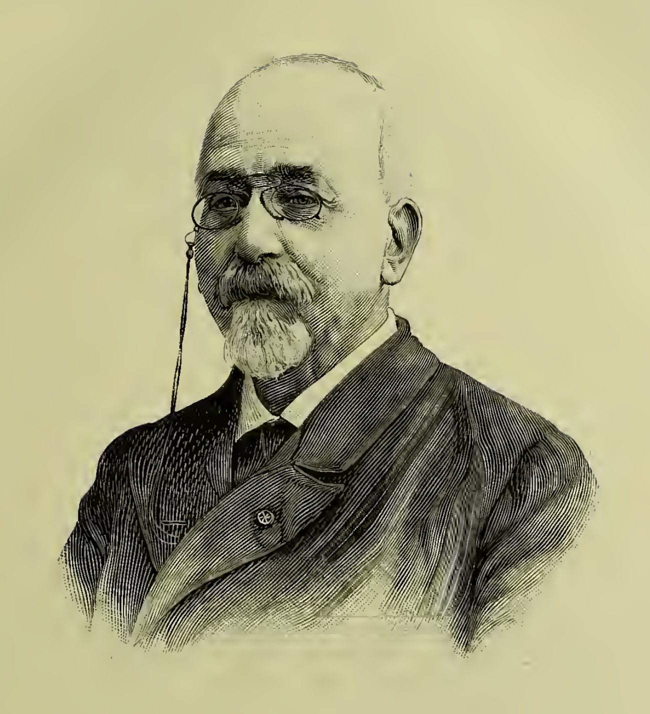
L'auteur du *Comte Kostia* a fui, comme jadis, l'agitation fébrile des centres. Le voici installé rue de Tournon, dans ce coin le plus paisible du vieux faubourg aristocratique. Cette rue bordée d'anciens hôtels, spacieuse et propre, que le voisinage du Sénat entoure même de solennité, convient éminemment au philosophe du *Cheval de Phidias*. Les jardins proches ajoutent encore à l'apaisement du lieu; le bruit sourd et étouffé d'un omnibus ne parvient qu'à grand'peine jusque chez l'académicien. L'appartement de M. Cherbuliez fait, en effet, partie d'une antique construction du quartier; un escalier monumental y reçoit les visiteurs et la discrétion de l'endroit, dès le seuil, charme, semble-t-il, aussitôt, domine et séduit.

Le maître, lui, est d'une affabilité simple et douce, d'une allure accueillante et bonne. Les cheveux, la moustache, la royale, déjà sont d'un blanc d'argent. A la bonté du regard, à l'accent de la voix, on reconnaît aussitôt l'homme de talent et d'expérience dont la longue et noble carrière, exempte de tapage et de réclame, sut commencer si courageuse pour s'achever si paisible. Le jeune linguiste et le jeune savant d'autrefois que Berlin, Paris et Genève trouvèrent si fidèle à leurs cours de philosophie et d'histoire; le professeur qui ne dédaigna pas de monter en chaire pour léguer, à son tour, à d'autres, les trésors d'érudition qu'il avait reçus en apanage, est devenu ce maître respectable que ses lecteurs aiment tant et dont les romans sont si recherchés.

La Vocation du comte Ghislain, *le Prince Vital*, le *Fiancé de Mlle de St-Maur* sont dans les bibliothèques les meilleures. M. Cherbuliez n'en a pas moins écrit (à part cette série de récits où l'élévation de pensée est rehaussée par un style voisin de celui de George Sand) des livres de voyages, d'histoire et de morale. Ce compatriote de madame de Staël, a, en effet, publié en 1870 : *L'Allemagne politique depuis le traité de Prague; l'Espagne politique* (1877), *Hommes et choses du temps présent* (1883). Le théâtre aussi l'a tenté. L'un de ses drames, *Samuel Brohl*, fut joué à l'Odéon; l'autre, *L'Aventure de Ladislas Bolski*, eut quelque succès au Vaudeville. C'est dire sous quelles formes successives s'est exprimé ce grand esprit. C'est dire aussi combien l'estiment ceux qui ont conscience de son grand caractère, de son cœur généreux et de son intelligence élevée. Cet homme d'élite, pour notre honneur et celui de l'illustre compagnie à laquelle il appartient, réclama, en décembre 1880, sa qualité de Français.

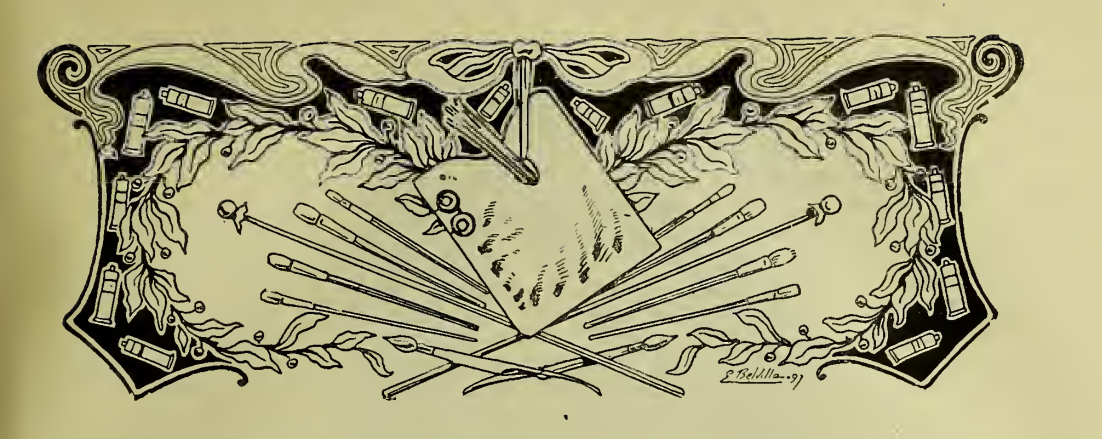
CHERBULIEZ (Charles-Victor), romancier et académicien français, né à Genève le 19 juillet 1829, descend d'une ancienne famille protestante française qui se réfugia en Suisse, lors des persécutions qui suivirent la révocation de l'Édit de Nantes. Cette circonstance permit au célèbre romancier de revendiquer sa qualité de Français, en décembre 1880, lorsqu'il désira reprendre la nationalité de ses ancêtres. Victor Cherbuliez publia un premier volume en 1860, sous le titre suivant : *A propos d'un cheval, causeries athéniennes*. Le livre eut du succès, et, en 1864, une seconde édition en fut publiée sous le titre du *Cheval de Phidias*. M. Cherbuliez successivement publia : *Le Comte Kostia* (1863); *le Prince Vital* (1864); *Paul Méré* (1864); *Le Roman d'une honnête femme* (1866); Le *Grand œuvre* (1867); *Prosper Randoce* (1868); *l'Aventure de Ladislas Bolski* (1869); *la Revanche de Joseph Noirel* (1872); *Miss Rovel* (1875); *Samuel Brohl et Cie* en 1877; *l'Idée de Jean Têterol* (1878); *Amours fragiles* (1880); *Noires et rouges* (1880); la *Ferme du Choquart* (1883); *la Bête* (1887); *la Vocation du Comte Ghislain* (1888); *Une Gageure* (1890); *L'Art et la nature* (1892); M. Victor Cherbuliez a remplacé Dufaure à l'Académie française le 8 décembre 1881; il a été fait Chevalier de la Légion d'honneur le 9 août 1870, Officier en janvier 1892.

En outre il a réuni en volumes divers travaux : *L'Allemagne Politique* (1870). — *Profils Étrangers* (1889).



Les sceptiques prétendent que pour qu'un élixir opère, il faut croire à sa vertu miraculeuse. Le vin Mariani me paraît exquis et je me trouve bien d'en boire. Que sera-ce quand j'aurai la foi ?

V. Cherbuliez.



CLAIRIN



Jaune et rose, voilà les couleurs dominantes des toiles lumineuses de Clairin, le peintre de l'Espagne, du Maroc, de l'Italie et de tout l'Orient. C'est le chantre du soleil, dorant les murailles, les gens ou le désert. Il aime le grand plein air habité de monuments, de pittoresques costumes et chauffé par des rayons d'or... Cependant, il partage son amour entre l'Orient et la Bretagne. La vieille terre française eut ses premiers aveux. Les premières toiles de Clairin célèbrent les rochers noirs et la mer terrible et les sauvages pêcheuses de la côte... Mais racontons les étapes de cette vie de grand travailleur.

Né à Paris, il fut élève de Picot et de Pils et se lia avec Henri Regnault. Ce fut une amitié très belle et très forte. Les deux jeunes gens virent ensemble la Bretagne, l'Italie, l'Espagne. Ils retournent à Rome, puis en Espagne, et de là passent au Maroc; long séjour à Tanger. La guerre les rappelle en France. Les voilà mobiles. A Buzenval, ils se battirent côte à côte; on sait que Regnault y trouva une mort glorieuse. Clairin fut désespéré. Il resta à Paris jusqu'à la fin de la Commune, puis il retourna, seul, hélas! au Maroc. Il y vécut un an et demi dans la solitude, amassant des matériaux pour plus tard.

De retour en France, il voulut bien se charger de terminer les quatre grands panneaux décoratifs dont son vieux maître Pils avait reçu la commande, pour l'Opéra. Clairin s'en tira avec honneur. Aussi, l'architecte Garnier demanda-t-il au jeune artiste de participer à la décoration du beau monument qu'il édifiait. On lui confia d'abord l'exécution de deux petits plafonds auprès des peintures de Baudry. Puis six panneaux près du buffet, six panneaux représentant des *mois*. Enfin le grand plafond de la rotonde du Buffet qui n'est ouverte que les jours de

Bal Masqué. Après ce long travail, Clairin reprend ses voyages: Italie, Espagne, Algérie; cette fois (1895) il pousse jusqu'à l'Égypte. Comme il se rendait au mont Sinaï à dos de chameau, chantant et riant, il fut pris d'une maladie étrange, et propre au désert, qui faillit l'emporter. Il fut sauvé au Caire par deux médecins français malgré le choléra qui sévissait.

Aujourd'hui, il pense toujours à l'Égypte avec l'espoir d'y pouvoir retourner bientôt. La contrée n'a encore été, en effet, que très peu explorée par les peintres. Toute une partie de l'atelier de Clairin est tapissée d'études rapportées de là-bas. C'est féerique. Ce rapprochement continuel : une civilisation énorme et le désert des sables qui sont venus le battre, comme une mer jalouse des hommes et de leur imagination... Clairin possède dans cet atelier la matière de cinquante toiles superbes. On en verra une au prochain Salon et j'ai pu admirer le projet d'une autre, une armée traversant le désert, qui est curieuse, et bien grandiose.

Grand, mince, élégant, une jolie tête fine, aux moustaches courtes et une petite barbe grisonnante, Clairin est un homme aimable, spirituel et agréable. Son atelier de la rue de Rome, d'où l'on entend la continuelle respiration des locomotives de la gare Saint-Lazare, est un salon où tout un groupe d'amis aime à se retrouver... Au milieu, trône une grande toile presque achevée, que le maître peintre exposera peut-être en mai prochain. Cela peut s'appeler *la Vague*, mais en donnant à ce mot tout son sens terrible et en songeant qu'elle personnifie une puissance sous-marine. C'est la grande vague méchante qui se lève, superbement furieuse, corps de femme enveloppante et griffes de sirène mauvaise; la tête est casquée d'algues mystérieuses et farouches. Ce sera peut-être le chef-d'œuvre de ce peintre, qui en a signé déjà plusieurs.

Comment nous y reconnaître dans cet amoncellement de toiles, d'aquarelles, d'études, de portraits, d'illustrations? J'ai pu feuilleter discrètement un petit cahier où l'artiste inscrit œuvre par œuvre toute sa vie. C'est effrayant.....

Les décorations de châteaux et d'hôtels qu'il fit ne peuvent se compter; mais nous pouvons au moins citer les théâtres et monuments publics dont il fut chargé d'orner les plafonds et les panneaux : le théâtre de Cherbourg (1882), l'Éden de Paris, puis le Grand Théâtre, le Théâtre de Tours; un panneau dans la salle de concert, deux dans la salle de jeu de Monte-Carlo; la grande rotonde de la Bourse de Commerce; un panneau à la Sorbonne (1890) et les décorations de la villa du Président de la République, M. Félix Faure, au Havre.

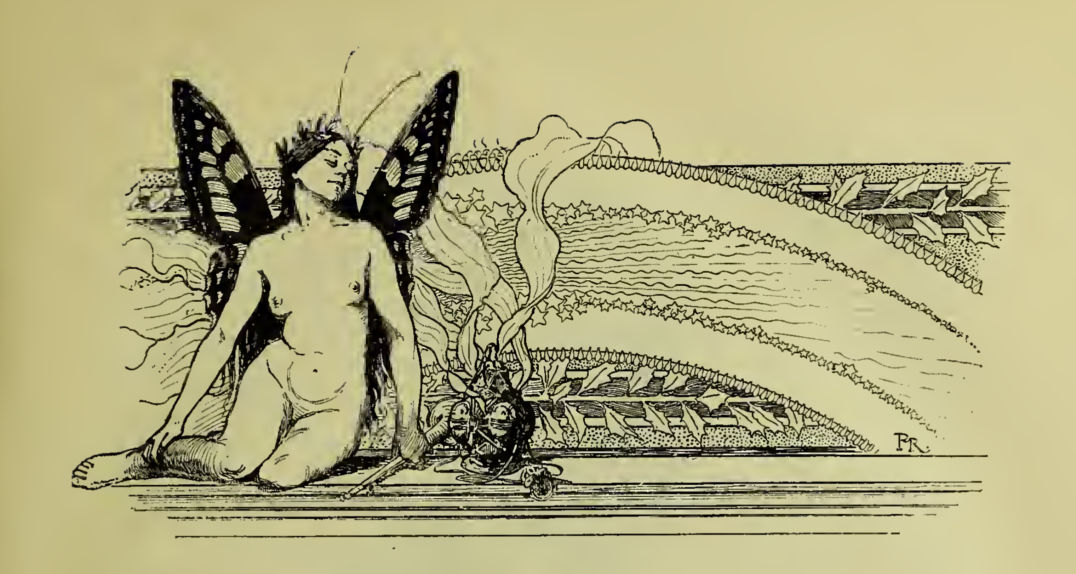
CLAIRIN (Jules-Victor-*Georges*), peintre français, né le 11 sept. 1843, à Paris; élève de Picot et de Pils, fut dès l'École des Beaux-Arts, l'ami d'Henri Regnault. Expose régulièrement au Salon depuis 1866. Obtint une médaille de 3e classe en 1882, une de 2e classe en 1885, une médaile d'argent à l'Exposition universelle de 1889. Chevalier de la Légion d'honneur en 1888. Officier de la Légion d'honneur depuis 1896. Aux Salons, il convient de citer, chronologiquement: *Épisode du conscrit de 1813* (1866); *Brûleuses de varech en Bretagne* (1868); *Pilleurs de la baie des Trépassés* (1868); *Les Volontaires de la liberté*, épisode de la révolution espagnole de 1868 (1869); *Portrait de Mme Sarah Bernhardt* (1873) qui fut très remarqué et qui trône aujourd'hui en place d'honneur au fond du vaste hall de la grande tragédienne, boulevard Pereire; le *Massacre des Abencérages à Grenade* (musée de Rouen); *Un conteur arabe à Tanger* (1874); *Portraits* (1877); *Moïse* (musée de Nevers); *le Fils du cheïk* (1878); *Frou-Frou;* et de nouvelles *Brûleuses de varech à la Pointe du Raz* (1882); *Après la victoire, ou les Maures en Espagne* (musée d'Agen) (1885); *les Funérailles de Victor Hugo* (1887); *Philippe IV et l'Infante entrant dans la cathédrale de Burgos* (1888); *Mounet-Sully, dans le rôle d'Hamlet* (1888); *Intérieur d'église à Florence* (1889); *l'Armée française dans l'église Saint-Marc, à Venise* (1890); *l'Espagne* en 1523, (1891); projets pour les Gobelins, 1892; *Cléopâtre* d'après Sarah Bernhardt; Rose Caron dans *Salammbô* (1893); le cabinet du Président de la République, M. Félix Faure; *Sœurs de charité se promenant sur lalagune*, à Venise; les *Convalescentes rentrant à Murano*, Venise (1896); *Une des entrées du temple de Louqsor* (Égypte) *pendant l'inondation; Soldats Français au milieu des ruines du temple à Karnak* (Égypte) 1897.

Outre ceux de Sarah Bernhardt et de Mounet-Sully, d'Alexandre Dumas fils (non achevé), M. Clairin a exécuté un grand nombre de Portraits.



ENVOI L. COCA.
MARIANI

Grace à votre vin généreux
Le désert est devenu pour moi très gai et très peuplé -
merci Monsieur Mariani G. Clairin



RAPHAEL COLLIN

« Et ego in Arcadia! » a écrit la main même du Poussin sur le marbre tumulaire qui décore le chef-d'œuvre le plus pur qui soit né de son inspiration idyllique et de sa contemplation profonde. « Et ego in Arcadia! » semble avoir répété, un peu plus tard, Prud'hon. Toute une tradition se propage dans ces mots. M. Raphaël Collin, lui, eût pu, à son tour, les graver, et en appliquer le sens aux sites délicats de ses peintures, aux paysages harmonieux de ses tableaux. La plupart des scènes qu'il se plaît à y retracer se passent vraiment en Arcadie. Les figures qu'il dessine ont la pureté antique; la plupart se meuvent dans un décor paisible, virgilien et printanier. Son idéal est vraiment très doux. L'amour de la nature s'y traduit fortement. Le paysage clair et vaporeux qui entoure les amants, les bergers ou les nymphes de la plupart de ses tableaux ressemble à celui qu'on imagine en rêve, comme sites d'exil au bonheur, au songe ou au sommeil fugace de nos pensées.

Un mois de mai éternel dore les coteaux et les vallées des lieux enchanteurs que fréquentent les pâtres de Raphaël Collin. Oui, vraiment, c'est le Poussin adouci par Prud'hon. Du Poussin, M. Collin affectionne les lointains et les fonds aux couleurs sobres et aux courbes régulières; de Prud'hon., il rappelle la poésie dans les sujets et la finesse dans l'expression. Il est régulier, puriste et correct, comme le premier, et, en même temps, églogueen, charmeur et juvénile, comme le second. Théocrite corrigé par Longus, voilà l'impression ambiguë et exquise à la fois qui subsiste de la contemplation des meilleures de ses toiles : *Daphnis et Chloé* ou *Floréal*, par exemple.

En 1877, Mario Prot, parlant du *Daphnis et Chloé*, écrivait déjà : « Rien de plus charmant, de plus suave, de plus chaste; le tableau de M. Collin restera l'une des pages les plus éblouissantes du jeune art moderne. »

Charmant, suave et chaste, ces épithètes, seules, dépeignent tout l'artiste. Autour de ses idylles enveloppées comme d'un voile fluide de pudeur, flotte on ne sait quelle lueur de félicité et de repos, d'alanguissement et de joie tranquille, de silence délicieux et de trouble ingénu. C'est ainsi que *Floréal*, le tableau qui se trouve exposé au Luxembourg, est un chef-d'œuvre de fraîcheur et de naturel, de printanière beauté et de saisissante finesse. La grâce de cette jeune femme étendue dans l'émeraude de l'herbe, le geste mutin avec lequel elle mordille le brin de paille, la perfection de ses formes virginales et non encore épanouies, le sourire délicieux prêt à éclore aux commissures des lèvres et aux cils des yeux étonnés, tout concourt à faire de ce tableau un modèle de genre.

L'*Été*, ce beau panneau aujourd'hui transporté dans la galerie de M. Pontus Furstenberg, à Gothembourg, en Suède, est, aussi, bien charmant : « Ces baigneuses, si paresseusement étendues sur le pâle gazon d'un parc, plongeant dans les buées grises du matin leurs corps souples et blonds, modelés sous les caresses de la lumière diffuse, nonchalamment drapées dans des étoffes à la dernière mode, n'aspirent pas au rang de déesses ou de muses, écrit M. André Michel. Il leur suffit d'être jolies et d'offrir aux regards, dans un concert de verts cendrés, de roses pâles, de bleus fondus et d'oranges discrets qui hantent en sourdine, le sourire de leur beauté. » Voilà qui est délicieux ! Cette fois M. Collin a revêtu son doux paganisme de modernité. Il a peint des femmes actuelles, et il a augmenté de vie sincère et ardente les formes de ses songes. Son rêve de beauté ne se confine point à des décors. Il peint aussi des êtres connus et moins parfaits, de simples hommes : ses portraits sont réputés, et, valent par la ressemblance autant que par la grande valeur des tons. D'ailleurs, lui-même s'avoue fantaisiste un peu philosophe et de goûts choisis. « Je suis japonisant, dit-il, avec un fin sourire de bonhomie, montrant d'exquis netzkès et de précieuses céramiques du Nippon. Je suis aussi horticulteur. » En effet, Raphael Collin est tout cela tant l'artl e tourmente. Et, encore, il n'est pas que cela ! Il a fait aussi de la décoration de faïence et, pour M. Deck, il a exécuté une suite d'œuvres très individuelles. A Limoges, à l'Académie royale de Worcester, chez le grand faïencier Minton, on trouve aussi de ses œuvres dans ce genre.

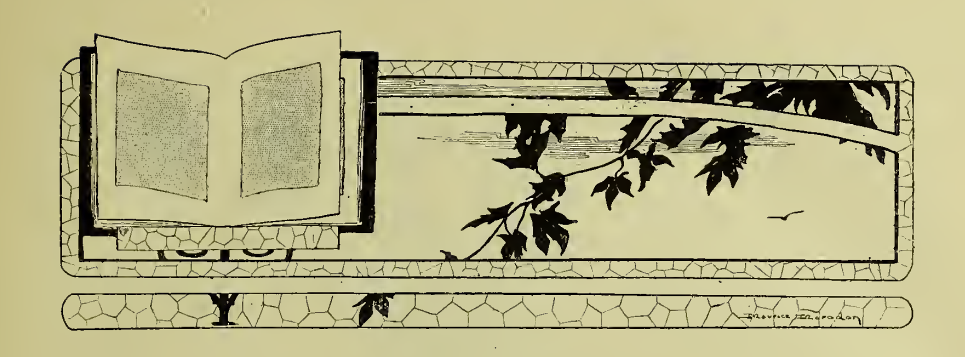
Collin (Louis-Joseph-Raphael), né à Paris le 17 juin 1850, fit ses études au lycée Saint-Louis et au collège de Verdun où il étudia, en compagnie de Bastien-Lepage, les premiers éléments du dessin avec Fouquet, le maître à dessiner du collège. Ne concourut point pour Rome; aborda le salon et obtint d'emblée une médaille avec *le Sommeil* exposé en 1873. Deux figures de femmes, *Vénitienne et Jeune Fille de Bâle*, exécutées dans le goût des maîtres de la Renaissance, furent remarquées au Salon suivant. En 1875, le ministre des Beaux-arts acquit, de lui, pour le musée d'Arras, une jeune fille nue se mirant dans une source, *l'Idylle*. A exécuté : *Le portrait de Jane Essler*, dans son rôle des Beaux Messieurs de Bois-Doré (pour le foyer de l'Odéon) en 1876; *le portrait du peintre d'émaux Grandhomme* (en 1878) ; *le portrait de M. Hayem père* (en 1879); *Portrait de jeune Fille, la Musique* en 1880. *Portrait d'homme* (en 1881) et *un grand portrait de Jeune Fille, sa sœur*, premier essai de plein air : en 1892, un grand tableau de plein air, *Idylle*, très remarqué au Salon, actuellement chez M. Davis, à New-York; *Portrait de petite fille* (en 1885); d'autres portraits d'enfants (en 1886); en 1887, un *portrait de Dame en toilette de soirée* et *un panneau décoratif*, chrysanthèmes; son grand panneau, *Été*, qui lui valut la croix. En 1890 un portrait de *Jeune Fille* et « *Adolescence* ». En 1891 un plafond pour le foyer du théâtre de l'Odéon et un portrait de dame à cheveux gris; en 1892, *Au bord de la mer* et un portrait *de Jeune Femme accotée à une barrière de Parc*; en 1893, *La Poésie*, panneau au Salon des lettres, à l'Hôtel de Ville et un morceau de nu très apprécié : *Le Sommeil*; en 1894, une tête de *Jeune fille* actuellement au musée de Bucharest, et *Éveil*, grande figure nue en 1895; grand portrait de *Jeune fille en blanc accotée à un arbre* et un petit tableau : *A la croisée*, en 1896. *Intimité* et une petite figure nue *Biblis*, en 1897 et *Peinture* (1898) destinée à la décoration du nouvel Opéra-Comique. M. Raphaël Collin est Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1884.



Toute ma reconnaissance
à Monsieur Mariani
pour son inappréciable
vin de coca –

R. Collin





LE MARQUIS

COSTA DE BEAUREGARD

Le délicat écrivain d' « *Un homme d'autrefois* » est lui-même un sincère amant des traditions qui constituaient l'ancienne France. Il se laisse aller à subir le nostalgique attrait d'un Passé qu'il évoque en ses plus séduisantes apparences. Son âme dérive au cours des choses de jadis et glisse sur l'eau calme du fleuve qui mène aux siècles défunts. Elle s'attarde, en ce long voyage, aux paysages entrevus, aux spectacles qui apparaissent entre les brumes du souvenir. Profils de donjons délabrés, décors estompés de rêve, personnages qui sont l'incarnation d'une race, — c'est tout le panorama du Passé ressuscité qui défile sur les rives lointaines où sont obstinément fixés les yeux de cet artiste grand seigneur, trop tard venu en une époque dont toutes les manifestations sont faites pour surprendre souvent et pour choquer quelquefois la subtile aristocratie de ses sentiments.

Aussi s'est-il appliqué à reconstituer le temps où il eût voulu vivre, à créer autour de lui une factice ambiance, ou son élégance native puisse évoluer plus aisément. De là, sa vocation. L'Histoire lui est un moyen de contenter ses goûts et ses aspirations. Mais il la conçoit en poète qui trouve en elle la réalisation de son idéal. Né au siècle dernier, il eût été poète, de par ses instincts. Il eût été le compagnon des plus diserts Abbés de cour, des plus érudits Encyclopédistes, qui, entre deux madrigaux, rimés en manière de passe-temps, s'adonnaient à de fructueuses discussions philosophiques, quand ils ne guerroyaient pas en l'honneur du Roy.

« La fade macabrerie de ces temps » comme disait Verlaine, a éveillé

chez le Marquis Costa de Beauregard le besoin de se reporter en arrière, de s'isoler dans un entourage où sa personnalité ne fût point dépaysée. Cet entourage, il l'a trouvé parmi les hommes de sa lignée, parmi ceux de ses pairs dont il s'est fait l'historiographe. Il s'est plu à les camper devant nous en leurs plus nobles attitudes, à faire revivre toutes les vertus qui étaient leur apanage et qu'il connaît pour cette raison qu'il en a lui-même hérité. Il sous-entend volontiers, plutôt qu'il ne les supprime, ce que le comte de Ségur appelait « les petits côtés de l'Histoire ». Non point qu'il ait aveuglément le respect des mœurs d'autrefois. Mais il rencontre en elles tant d'exemples capables de compenser leurs travers, qu'il néglige ceux-ci dans un but qui rend bien excusable cette partialité. Tous ses efforts tendent, en effet, à nous ramener au culte des belles traditions d'antan qui mériteraient d'être mieux et plus fidèlement observées : telles, la famille, la religion. Dans l'Histoire, il a cherché, pour en faire les protagonistes de ses livres, des héros dont le caractère pût s'imposer à notre esprit et le faire se hausser jusqu'à ces grands modèles. Il s'essaie à nous préserver du contact des vulgarités. Son désenchantement est visible à travers les gemmes de ses phrases, lorsqu'il évoque les temps lointains qui sont siens et que, pris au charme de ce mirage, la réalité déplaisante lui apparaît soudainement. Mais ce n'est là qu'un malaise passager. Bien vite, il retourne à son rêve, à la vie fictive qu'il s'est créée, aux chères illusions qui dissipent ses tristesses et ses regrets.

« S'il est vrai, dit-il dans un de ses livres, que les choses aient une âme, il est vrai aussi que les vieilles demeures reflètent le caractère des races qu'elles ont abritées. » Aussi aime-il ces muets témoins des grandes choses qu'il raconte. Par l'exacte peinture des milieux, il met en relief ses personnages, et ses tableaux valent ainsi par une impeccable harmonie. Des sujets qu'il traite, il dégage la plus subtile poésie. Il anime chacune de ses figures, par le soin qu'il prend de les environner d'une atmosphère familière. Son style est clair compréhensif, élégant, sans affectation. La force en est dissimulée sous une prestigieuse souplesse, représentative des êtres et des décors ressuscités.

L'écrivain lui-même vit dans le cadre qui lui sied. On comprend mieux le Marquis Costa de Beauregard, lorsqu'on a pénétré dans son hôtel ancien de la rue de Bourgogne. Des cours solidement pavées, de larges marches, des salons où les meubles disent leur siècle, des couloirs longs où les tableaux font la haie et, tout au bout de ce cloître, la cellule du moine noble, cerclée de bibliothèques et où le jour tombe clair sur les feuillets blancs, près d'un feu de bois qui chante les vieilles chansons, dédaignées des calorifères modernes. Et, dans tout ce cabinet, le parfum épandu des bonnes choses du passé, qu'on retrouve aussi dans les livres de la bibliothèque et dans les ouvrages du maître de céans.

COSTA DE BEAUREGARD (Marquis), Historien, ancien Député, membre de l'Académie Française. Né à la Motte-Cervolex (Savoie) en 1835. Il a été élu à l'Académie le 19 janvier 1896, en remplacement de Camille Doucet, et reçu le 25 février 1897, par M. Édouard Hervé.

Bibliographie. *Un homme d'autrefois* (1875), chez Plon. *La Jeunesse du Roi Charles-Albert*, (1889). *Les Dernières années de Charles-Albert* (1890). *Le Roman d'un Royaliste* (1892). *Prédestinée* (1897). Le Marquis de Beauregard a publié en outre diverses études en brochures.

Il est Chevalier de la Légion d'honneur.



Je suis remercié, Monsieur, de votre aimable envoi; mais, il n'en était pas besoin pour que je fusse reconnaissant à l'inventeur du vin Mariani.

Mis Costa de Beauregard



CHARLES COTTET



uelques peintres de la jeune école, délaissant les chemins battus de l'allégorie et de l'histoire, ont voué leur talent à l'interprétation de la nature, telle qu'elle apparaissait, sous un spécial aspect, à leur âme visionnaire.

Dans la phalange de ces artistes personnels, l'une des premières places convient à M. Charles Cottet, le sombre peintre de l'Armorique, dont il traduit étrangement les sites sauvages et désolés, les mers grandioses, la triste population de marins, de pêcheurs, de simples et braves héros qui semblent avoir, en leur âme, recélé tout le morne caractère du terrible élément mouvant sur lequel ils vivent, en un perpétuel contact avec la mort guetteuse, qui les y prendra quelque jour. Sous ce titre général : *Au pays de la mer*, M. Charles Cottet a compris une série d'œuvres où se trouvent retracées les scènes pittoresques de la rude vie des marins, où les multiples aspects de l'Atlantique et de la Manche, sont intensivement rendus. L'art de M. Cottet communique une indéfinissable sensation d'émoi, qui enveloppe d'un large souffle de tristesse et de térébrante angoisse. En ses marines, ses paysages, ses intérieurs bretons, Cottet reste toujours le visionnaire hanté par les côtes rocheuses du Finistère, par l'existence des gens de mer, et ses toiles, aussi bien que les plus merveilleuses pages de Pierre Loti, nous initient à leurs rares joies, à leurs deuils fréquents, à leur dur labeur.

De tels sujets, pour être compréhensivement interprétés, nécessitaient une facture spéciale, un pinceau souple, procédant à larges et vigoureuses touches. M. Cottet excelle à mettre ses personnages en relief, sans recourir à la méthode des heurts et chocs de couleurs, qui facilitent l'indication et la précision des plans. Il a le secret des empâtements sans lourdeur, habilement clairsemés et distribués. Ses toiles révèlent un sens profond de l'éclairage et des jeux de

lumière. Ses effets de lune ou de soleil versent des rais de clarté douce sur les personnages et les paysages qui les environnent.

Une bourse de voyage, obtenue en 1894, lui permit de visiter l'Italie et l'Égypte, d'où il revint avec une forte provision de curieux souvenirs. Ses impressions d'Orient diffèrent complètement des chatoyantes visions qui nous sont familières. COTTET a vu les pays de soleil, selon son tempérament. Son observation s'est consacrée principalement aux abruptes roches d'Assouan, à l'étude des *Fellah*, accablés par le pénible esclavage séculaire auquel ils sont asservis; COTTET a été séduit par leurs attitudes de parias résignés et tristes, par les sombres haillons, — plus sombres encore à cause de leur éclat ancien, — dans lesquels ils se drapent. Et les toiles exposées par le peintre des Bretons à l'exposition des Orientalistes ne contrastent en aucune sorte avec le caractère de mélancolie que nous étions accoutumés à rencontrer chez cet artiste.

Les qualités d'exécution qui contribuent à mettre en valeur l'idée première de ses œuvres, M. COTTET en est quelque peu redevable aux deux grands artistes qui dirigèrent ses premières études, sans gêner en rien l'impulsion de son tempérament. Il ne fit, en effet, qu'une courte station à l'École des Beaux-Arts. Ses maîtres véritables furent Roll et le merveilleux Puvis de Chavannes, dont la mort récente vient d'endeuiller l'art français.

A trente-cinq ans, Charles COTTET a réalisé déjà une œuvre importante, dont les critiques n'ont pas été seuls à apprécier les mérites, et sa réputation a dépassé les cénacles où se confinent certains artistes de talents. Une de ses toiles, *Rayons du soir, port de Camaret,* est au musée du Luxembourg et l'État a acquis, au salon de 1895, l'*Enterrement en Bretagne,* que le musée de Lille s'honore de posséder.

Un second tableau de COTTET, exposé cette année au Champ-de-Mars, pourra bientôt être admiré par les fervents d'art qui fréquentent les galeries du Luxembourg. Cette toile forme un grand tryptique, qui symbolise, en trois de ses phases les plus caractéristiques, l'existence des gens de mer. Les titres de ces trois panneaux suffisent d'ailleurs à les dépeindre. Celui du centre nous fait assister au *Repas d'Adieu;* à droite, *Celles qui restent;* à gauche, *Ceux qui s'en vont.*

C'est là une toile qui comptera parmi les meilleures de Charles COTTET. Ne nous hâtons pas, toutefois, de l'affirmer, car certainement il nous réserve, en ses œuvres à venir, la surprise de le voir se surpasser encore.

COTTET (CHARLES), né au Puy, le 12 juillet 1863. Exposa tout d'abord aux Champs-Élysées, en 1889, *la Bonne Vieille* (collection du Prince régent) et la *Salle verte à Camaret.*

Depuis la fondation du salon du Champ-de-Mars, M. COTTET en a été l'un des plus assidus exposants. Voici les toiles qu'il a réunies sous le titre collectif : *Au pays de la mer :*

Les Fritonsennes (Camaret), *Rayons du soir, port de Camaret* (1893). *Le Pardon de saint Jean à Landaudec* (Finistère). *La Sortie des barques de pêche* (Camaret). *Nuit de lune* (1894). *Enterrement en Bretagne. Deuil marin. Le Travail. Cabaret et quelques marines* (1895). *Vieille aveugle. Jeune veuve. Vieux pêcheur. Jours de deuil. Presque nuit. Trois Capitaines. Au mouillage* (nocturne) (musée de Philadelphie). *Clair de lune dans le port. Clarté du couchant dans le port* (1896). *Soir orageux* (*des gens passent*). *Femme pauvre* (*soleil d'hiver*). *Vieux cheval dans la lande. Jeunes filles et vieilles femmes. Vieille marchande de pommes. Soir d'automne. Mer verte. Mer bleue. Portrait* (*étude*). *Venise la nuit, Venise le matin* (1897). *Tryptique* (1898). Trois de ces tableaux ont été acquis par l'État.

En 1896, il exposa chez Bing vingt-cinq *Vues de Venise* et *Chioggia,* où il étudiait l'atmosphère changeante sur la lagune.

Membre de la Société nationale des Beaux-Arts, M. COTTET a été élu associé en 1893 et sociétaire en 1894.



D'après Ménard.

Un verre de Mariani...
Et, l'on verra sur leurs visages
« Le regret du départ banni. »
Resplendir de lointains mirages

Ch. Cottet



TOLA DORIAN



Madame Tola Dorian, princesse Metzchersky, avant de devenir la femme de notre compatriote Charles Dorian, est assurément une des figures les plus curieuses et les plus noblement attachantes de ce temps. De patrie russe, et longtemps avant le rapprochement politique des deux peuples, elle a aimé la France d'une fidèle tendresse et en a fait son pays d'adoption et c'est, je crois, le seul écrivain d'origine étrangère pour qui notre langue, et mieux, notre âme, n'aient pas de secrets. Non qu'elle ait abdiqué le génie originel, très vivace dans la mélancolie hautaine et souvent désespérée de son œuvre, ni cette soudaineté d'élan vers la joie et la douleur — plus souvent vers la douleur — qui caractérise la race slave, non que le souffle héroïque des larges plaines d'Ukraine ait cessé d'y rouler la blancheur, ensanglantée par les couchants, de ses neiges et le galop échevelé des chevaux cosaques. Mais de notre monde occidental elle a sondé, jusque dans sa lumineuse horreur, la civilisation corrompue, et de notre clair et sonore dialecte elle s'est assimilée toutes les ressources, élève de Victor Hugo en prose, de Leconte de Lisle en poésie, mais bien elle-même cependant, aussi bien dans ses romans et dans son théâtre que dans ses vers.

D'elle-même elle a justement dit qu'elle était l'hirondelle étrange

Qui toujours émigra du côté des hivers.

La souffrance humaine, sous toutes ses formes, dans tous ses modes douloureux est faite d'attirances pour l'immense pitié et la révolte généreuse de son

être toujours penché vers quelque misère, toujours prêt à se ruer, comme des torrents jumeaux, vers le grand fleuve où depuis l'origine des âges, coulent les l armes et le sang des races. *Indignatio fecit versum*, a dit Juvénal, et cette fière devise, elle la pourrait revendiquer pour tout ce qu'elle a pensé et écrit, fraternelle qu'elle est à tout ce qui souffre, véhémente à toute tyrannie, toujours la tête et les mains tendues vers le spectre auguste de la Justice et de la Liberté. Et cette âme d'insurgée éternelle est enveloppée des plus aristocratiques dehors, et toute ces colères d'esclave secouant sa chaîne, brûlent au cœur d'une des plus exquises patriciennes de ce temps.

Je n'oserais faire son portait, après l'image définitive qu'en a tracée mon maître Banville, dans un de ces Courriers parisiens où tant de figures contemporaines revivront dans la dure immortalité d'une véritable jeunesse. Je cite seulement : « La poétesse et la grande dame se trahissent par l'air bon et douloureux de ce visage allongé et mince, et par toute cette nature immatérielle, sérieuse, appliquée, nerveuse, volontaire. L'œil avide du ciel, étrange et doux, le nez fin, la bouche longue et pensive, la joue un peu creusée, une absolue distinction sans coquetterie idéalisent un de ces types qu'on admire comme en rêve, car ils sont modelés par l'âme elle-même : aussi cette tête courageuse et souffrante laisse-t-elle dans l'esprit une vision inoubliable. La petite main délicate exprime la résolution et la bravoure, on devine qu'elle fait obéir les chevaux domptés aussi bien qu'elle caresse les dentelles et les fleurs cueillies. Oui, c'est la figure d'une amazone que son cheval emporte dans la brise folle, tandis que le rythme, coursier plus fougueux et échevelé que tous les autres, entraîne sa pensée au bord des abîmes et dans les profonds gouffres du ciel. Et la vue de cette femme fait songer à Achille en proie à son amère tristesse, confondant les plaintes de sa lyre avec les sanglots de la mer gémissante et à ces chants divins qui, dans le camp soudainement charmé, se mêlaient alors au bruit retentissant des armures. »

Et, bien qu'il eut été tracé depuis plusieurs années déjà, rien n'est à changer à ce portrait, et il semble, qu'en en dessinant les dernières lignes, par cet instinct divinateur qui fait le poète et confondait autrefois son nom avec celui du prophète, Banville ait devancé le tableau qu'offre aujourd'hui même la vie de Tola Dorian, vivant en plein hiver, dans la solitude d'une plage de l'Océan, avec, pour compagnons, ses beaux chevaux d'Ukraine dont le vent marin enfle les crinières, cependant qu'elle-même rythme sa pensée aux clameurs de la tempête et à la musique tumultueuse des flots. C'est là qu'elle vient de composer cette admirable nouvelle *Sainte Russie*, dont le *Magazin international* vient d'avoir la primeur, laquelle suffisait, seule, à la renommée d'un écrivain.

Mais son œuvre est considérable et peu déjà défier le temps. — Je ferai d'abord sa part au poète des *Larmes lyriques*, des *Vespérales* et des *Roses remontantes* que quelques élus connaissent seuls, encore, en attendant que le livre les effeuille dans toutes les mains.

En prose, il faut lire, avant tout, dans l'œuvre de Madame Tola Dorian, les *Ames slaves* dont la préface est d'une rare magnificence, et de belles traductions de Schelley. Très audacieuse au théâtre, elle a donné *Tamar*, *Mater*, *Mineur et soldat*, et *Virginité fin de siècle,* virulente satire de nos mœurs bourgeoises, et continué, dans sa plus noble tradition, ce que le théâtre Libre avait tenté de nouveau et de généreux. La représentation attend encore un drame superbe, le *Précurseur*, qui mérite certainement l'hospitalité, malheureusement problématique aux choses vraiment élevées, de notre première scène.

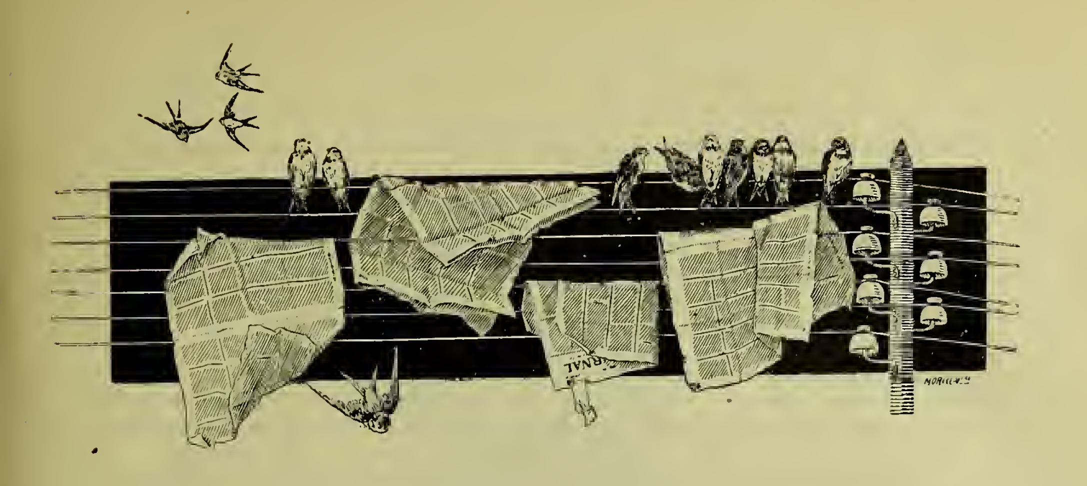


A Mariani

Ton vin pourpre est un fard joyeux
Qui met du rose aux blêmes joues
Et rallume les feux
Des grands yeux,
Et des petits cœurs, Amour, dont tu joues

Ton vin rouge est le sang vivant
De la Terre que les Soleils fous dorent
Il fait chanter l'enfant
Il rend le gaga triomphant,
En un Mot : les Femmes l'adorent !...

Lola Dorian
Princesse Metchersky



ÉDOUARD DRUMONT



ELUI-LA est de ceux qui disent : Venez, orages désirés! Il ne redoute pas les tempêtes et se laisse aisément assaillir par cet océan furieux qui s'appelle l'opinion publique.

DRUMONT était né pour les grandes luttes, les audacieuses entreprises, les batailles indécises qui effraient les esprits timorés et les gens de peu de foi.

La bureaucratie n'était pas son fait. Il fallait une autre auréole à ce front vaste qui recélait des amoncellements de colère. Et l'on se souviendra longtemps, à la Préfecture de la Seine, où Drumont fit un stage, de cet employé exécrable qui interrompait tout à coup sa besogne administrative, pour fixer, dans le vide, un invisible ennemi.

« Afin de ne pas voler plus longtemps l'État », DRUMONT se hâte de jeter la paperasserie aux orties. Le journalisme le tente. Il ne tarde pas à officier sur les autels de ce dieu ingrat. La *Chronique Illustrée* eut, à cette époque, des articles de DRUMONT, en échange de deux repas donnés chaque semaine! Un portrait littéraire d'Émile de Girardin valut au débutant de lettres la bonne fortune d'entrer à la *Liberté*, aux appointements fabuleux de quinze louis mensuels.

De tels gains permettent à DRUMONT de réaliser quelques petites économies — et, en même temps, un rêve cher. La *France juive*, qu'il venait d'écrire, n'attendait plus qu'un éditeur. Elle l'aurait peut-être attendu longtemps, si DRUMONT n'avait résolument tenté ce qu'il appelle encore aujourd'hui « son acte le plus courageux ». Pour assurer l'impression de ce livre, il n'hésita pas à risquer les quelques sous péniblement amassés, au risque, si l'ouvrage

échouait ou passait inaperçu, de se trouver, non seulement sans ressources, mais voué à la haine générale.

Le succès, hésitant un moment, s'affirma définitivement d'une façon éclatante.

L'ouvrage eut plus de cent éditions. Inconnu, la veille, ou peu s'en faut, DRUMONT comptait le lendemain parmi ses fidèles la moitié de ses lecteurs.

Depuis lors, chaque effort nouveau fut marqué par un succès. DRUMONT éprouva bientôt le besoin d'avoir une feuille à lui, où il pourrait défendre librement ses idées, et ses partisans sont, par le monde, en nombre incalculable, depuis la création de la *Libre Parole*.

Au point de vue « journalistique », on peut dire d'ÉDOUARD DRUMONT qu'il a fait une petite révolution dans l'art de comprendre et d'écrire le « Premier Paris ».

Il a rompu avec les traditions surannées des bulletiniers politiques qui alimentaient généralement l'article de fonds avec des considérations sur la politique ministérielle, sur les discussions parlementaires, ou encore en empruntant au répertoire des querelles de partis un chapitre cent fois écrit. DRUMONT a élevé le débat, il a élargi l'horizon.

Balayant aux quatre coins du journal les miettes de la politique, il a parlé à ses lecteurs non en politicien, mais en philosophe, qui se propose d'apprendre à ceux qui le lisent non à penser d'après « la ligne du journal », mais à se créer d'eux-mêmes une opinion personnelle.

Ce sont des pages d'histoire sociale, ces articles quotidiens, des morceaux d'une haute éloquence, de virulentes satires, écrites dans une forme très originale, dans un style toujours très châtié.

Quoi que l'on pense de ces rigoureuses Catilinaires, il faut reconnaître qu'elles sont faites avec une sincérité et une indépendance absolues, et, comme l'un de ses biographes, on peut dire de DRUMONT :

« C'est la sincérité faite homme.

« Les gens qu'il traîne sur la claie, on peut être sûr qu'il ne leur a jamais demandé un service, qu'il ne les connaît même pas; ceux qu'il entoure de son affection et qu'il recommande à l'admiration publique, il n'est pas davantage leur obligé »...

A côté du polémiste, de l'Antisémite farouche, il y a un artiste très raffiné, un citadin épris de son *Vieux Paris*, sur lequel il a écrit le délicieux volume que l'on sait. Un pasteur d'abeilles qui tous les ans va à Soisy-sous-Étiolles faire provision de sensations bucoliques et qui est le plus doux et le plus aimable des philosophes. C'est là le DRUMONT intime, celui dont les amis connaissent toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et qui échappe aux interviewers et aux biographes.

DRUMONT (ÉDOUARD), écrivain et polémiste français. A collaboré au *Gaulois*, au *Journal officiel*; au *Bien public*, où il tint, pendant quatre ans, la critique littéraire; de la *Liberté*, il passa au *Petit Journal*, en qualité de critique d'art. Aborda le théâtre, en 1874, avec un acte en collaboration qui fut représenté au Gymnase : *Je déjeune à midi.*

BIBLIOGRAPHIE : *Les fêtes nationales de Paris* (1878), *Mon vieux Paris* (1879), couronné par l'Académie française. *Le Dernier des Trémolin*, roman : les *Papiers inédits de Saint-Simon*, la *France juive; la France juive devant l'opinion, la Fin d'un monde*, la *Dernière bataille, le Testament d'un antisémite : Le Secret de Fourmies.*

La plupart de ces derniers ouvrages ont été traduits dans toutes les langues, reproduits dans tous les pays, et ont suscité un formidable mouvement, non seulement en France et en Algérie, mais aussi en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Amérique...

M. ÉDOUARD DRUMONT est député d'Alger, depuis quelques mois (1898).



Si le vin Mariani avait existé plus tôt,
Mathusalem ne serait pas encore mort. Quant à
Faust il n'aurait pas eu besoin de conclure un
pacte infernal : en sortant de son laboratoire,
il aurait pu épouser Hébé, la déesse de la
Jeunesse.

Edouard Drumont



ADOLPHE D'ENNERY

L'ART populaire, d'émotion, de passion, de mouvements tragiques, dans les œuvres d'ADOLPHE D'ENNERY, s'est trouvé tout à coup se manifester comme il avait été impossible de le voir jusqu'ici, avec une simplicité de moyens unique, avec un agencement nouveau dans l'écriture du drame à grand spectacle. Hausser le fait-divers, coutumier, quotidien, jusqu'à l'œuvre de sang, de sanglots et de rires qui écrase de sa vérité et de sa violence la foule oppressée et palpitante, telle a été l'impulsion vigoureuse donnée par ADOLPHE D'ENNERY au théâtre contemporain.

ADOLPHE D'ENNERY, vraiment, comme Eugène Sue, comme Alexandre Dumas père, a été le bon magicien dont les tours de force neufs et ardus surent amuser et donner de l'émoi au peuple enthousiasmé et accueillant. Que de larmes ses héroïnes n'ont-elles point fait verser! que de doux sourires les femmes de son esprit n'ont-elles point éveillé sur les lèvres! Le magicien n'avait point pourtant de secret autre que celui des passions du cœur. S'il a été si populaire, si recherché, si en honneur auprès des humbles, des simples, des petits, c'est qu'avec des moyens de peinture voyante, bien que large, il a su animer, pour eux, sur la scène, le geste des acteurs, en concordance avec les gestes mêmes de la vie ordinaire.

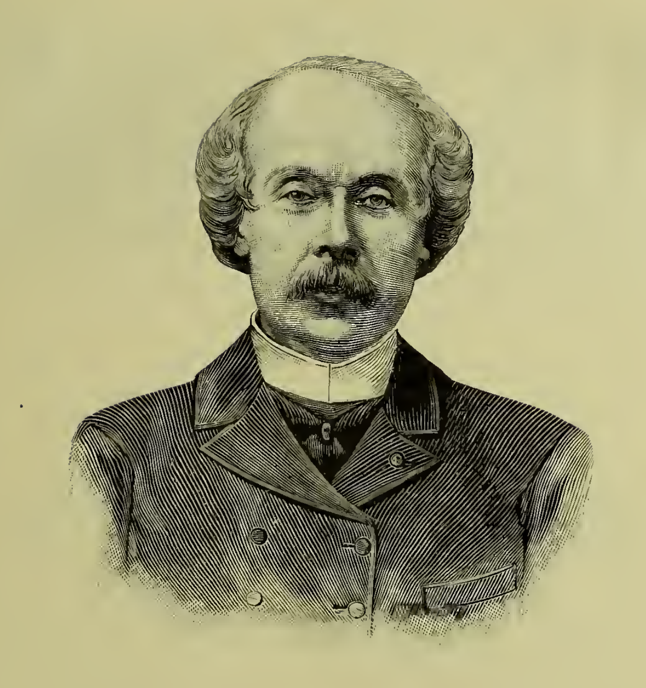
Servi par une fécondité et une imagination dont il serait difficile de citer de nombreux exemples, M. D'ENNERY, durant sa laborieuse carrière, écrivit environ deux cent dix pièces : Drames, revues, vaudevilles, opéras, féeries, comédies, opérettes, formant un total de six cent cinquante-neuf actes. Immense gerbe! Colossal bouquet aux variétés multiples de fleurs! Tout s'y trouva réuni, depuis le drame sombre aux crimes ténébreux jusqu'au vaudeville où le rire ne désarme pas; depuis le vaudeville grotesque et ironique jusqu'à la tragédie terrible de l'épopée d'histoire. C'est un monde tout entier, avec ses peines, ses bonheurs, ses

misères, ses mystères, ses gloires. *Le marquis de Carabas* y coudoie l'*Oncle Tom; Mauricette* y attend *les Deux Orphelines; Pulcinella* y fréquente *Rothomago;* le *Prince Toutou* y fait signe à *Gaspard Hauser; Cartouche* y complote avec *Aladin*, l'homme de la lampe merveilleuse. Vraiment, n'est-ce pas délicieux et ne peut-on s'empêcher d'admirer l'homme qui donna un peu de sa vie et un peu de son souffle à ces personnages issus de son cerveau? Ne peut-on cesser d'être reconnaissant à ce peintre qui, s'il peignit de couleurs violentes, des images naïves d'Épinal, les peignit du moins avec une harmonie si amusante, un entrain et un brio si éclatants que les yeux même les mieux habitués à Shakespeare et à Hugo y trouvent encore beaucoup de charme et beaucoup de séduction. Corneille n'efface point Alexandre Hardy. Alexandre Hardy a été l'ADOLPHE D'ENNERY du siècle de Racine absolument comme Marlowe et Ford avaient été ceux du siècle shakespearien. Et Marlowe, Ford, Alexandre Hardy, ADOLPHE D'ENNERY expriment, dans les siècles, avec une netteté rare et forte, ce côté populaire du théâtre qui demeure le grand bonheur du grand nombre.

Sa première pièce fut écrite en collaboration avec M. Charles Desnoyers. Elle portait deux titres à la façon de toutes les pièces romantiques : *Émile ou le fils d'un pair de France.* Comme ce titre évoque une Époque! Comme il rappelle l'ancien régime avec ses mœurs, ses costumes, ses manières, tout cet apparat extérieur de vieux portrait qui a vraiment du charme! Plusieurs pièces populaires qui suivirent, à peu de distance, ce modeste début, lui ouvrirent l'accès de toutes les scènes du boulevard, et bientôt son talent de dramaturge, universellement reconnu, s'affirma fortement. Ses qualités scéniques lui valurent, de bonne heure, d'être nommé directeur du *Théâtre Historique.* Mais M. D'ENNERY était trop créateur pour rester directeur. Au bout de quinze jours, il reprit sa liberté. Vers la fin de 1855, il s'occupe cependant encore du *Théâtre du peuple* ou du *Théâtre du prince Impérial.* Puis il abandonna toutes les entreprises de direction définitivement. Il se contenta de produire. Et quelle production géante fut la sienne! depuis cette pièce de début jusqu'à *Michel Strogoff* et aux *Deux Orphelines.* Aujourd'hui M. D'ENNERY, dans la gloire de cette vie finissante qui ressemble à un beau crépuscule, entouré de l'estime de tous, achève des jours si bien remplis, supportant avec courage la douleur terrible qui vient de le frapper; la compagne si dévouée de sa longue existence, la bonne Madame d'Ennery, est morte récemment laissant le fécond romancier inconsolable.

DENNERY ou D'ENNERY (Adolphe-Philippe), né à Paris, le 17 juin 1811. Parmi les deux cent dix pièces qu'il a produites, seul ou en collaboration, nous citerons : *Émile* (1831), *la Grâce de Dieu* (1841); *Le changement d'uniforme* (1835); *Doña Silvia* (1836); *l'Hôtel des Haricots* (1837); *Femmes et pirates* (1838); *Le dernier oncle d'Amérique* (1840); *Fargeau le nourrisseur* (1842); *Les mémoires de deux jeunes mariés* (1843); *Marjolaine, Colin-Tampon* (1844); *Le porteur d'eau, Bulletin de la grande armée* (1845); *La Mère de famille* (1846); *Mademoiselle Agathe* (1847); *Le chemin de traverse* (1848); *Le marquis de Carabas et la princesse Fanfreluche* (1849); *Les mémoires de Richelieu* (1853). A ces comédies et vaudevilles ajoutons les drames : *L'honneur de ma fille* (1835); *Dolorès; 1814 ou le Pensionnat de Montereau* (1836); *Le Tremblement de terre de la Martinique* (1840); *Feu Peterscott* (1842); *Le marché de Londres* (1845); *L'Angelus* (1846); *La duchesse de Marsan* (1847); *La case de l'Oncle Tom* (1853); *Les oiseaux de proie* (1854); *Le Fou par amour* (1857); *Histoire d'un drapeau* (1860); *Le lac de Glénaston.* imité de l'anglais (1861); *La Prise de Pékin* (1861); *Rothomago* (1862); *La Chatte merveilleuse* (1862); *Marengo* (1863); *Aladin ou la Lampe merveilleuse* (1863); *L'aïeule* (1863); *Marie de Mancini* (1864); *Les mystères du vieux Paris* (1865); *Les Amours de Paris* (1866); *Linda di Chamounix, Grâce de Dieu* (1867); *Le premier jour de Bonheur* (1868); *Le Dompteur* (1869); *Le Centenaire* 1872); *Les Deux Orphelines* (1874); *Le Tour du monde en 80 jours* (1874); *La Comtesse de Lérins* (1876); *Une cause célèbre* (1877); *Les Enfants du Capitaine Grant* (1878); *Michel Strogoff* (1880); *Les mille et une nuits* (1881); *Le Voyage à travers l'impossible* (1882); *Le Cid*, opéra (1885); *Martyre* (1886); *le Trésor des Radjahs* (1894). Ses collaborateurs furent : MM. Anicet-Bourgeois, Gustave Dumanoir, Alexandre Dumas père, Grangé, Brésil, Dugué, Desnoyers, Foucher, Clairville, H. Crémieux, Charles Edmond, Lambert-Thiboust, Jules Verne, Gabriel Ferrier, Dartois, Decourcelle, etc... On a vu en 1862 et 1863 jusqu'à 5 pièces à la fois de M. D'ENNERY représentées sur les théâtres de Paris.

M. D'ENNERY est Commandeur de la Légion d'honneur.



Sur le conseil de mon médecin je bois, chaque jour, depuis une semaine, deux verres de Vin Mariani et, déjà, je me sens rajeuni de dix années.

Je vais continuer de me traiter par ce merveilleux élixir jusqu'à ce que je n'aie plus que vingt ans.

Ad. d'Ennery.



GEORGES D'ESPARBÈS



M. Georges d'Esparbès est l'homme des étonnements. Ses deux pervenches d'yeux ne cessent de s'éclore sur des découvertes et le *Ah!* effrayé et sourd qu'il a devant certaines révélations vient d'un homme qu'il ne serait probablement pas difficile d'ébahir. En revanche, je ne connais non plus personne qui soit plus que lui une cause de continue stupéfaction. Sa simplicité est plus diverse que les complications un peu jeunes et ridicules de certains.

Tout aussi bien, il eut été maréchal d'empire ou marquis faisant des mots dans les ruelles après s'être battu sur le Rhin. Il sait raconter aux petits enfants blottis dans la lumière projetée par ses prunelles, des histoires touchantes comme celles de Perrault et, aux enfants devenus grands que sont les hommes, il narre de hauts poèmes de sang, d'horreur et de merveilles.

Au moment que l'on croyait morte l'épopée, il publie la *Légende de l'Aigle*. Après cette œuvre pour laquelle il emprunta l'embouchure des Ouragans, peu s'attendaient à un dialogue de muguets, au chuchotis d'ailes que sont *les Yeux Clairs*. Dans ces deux volumes nous étaient présentées des âmes du peuple, des âmes d'enfants étudiées par un qui les aime et qui considère alternativement la vie en avant et en arrière, avec sérénité, avec bonté, avec des yeux d'amour et d'excuse.

Ce sont ces mêmes âmes simples qu'il nous dévoile encore dans ses récits de guerre du dix-huitième siècle, la *Guerre en Dentelles* et dans ses deux derniers

livres parus en contes dans le *Journal*, le *Centenaire* et les *Demi-Solde*. Le soldat de tous les temps a toujours eu une âme rudimentaire. Mais la très réelle poésie de la guerre, qui est celle du danger et de l'action, a su inspirer l'écrivain et les choses simples comme les êtres simples qu'il nous montre sont en même temps des choses grandes et des êtres beaux.

Tempérament fougueux, ayant de la poudre dans le sang, en même temps amoureux de la poésie des batailles, il a fait surgir devant notre âme de triomphantes et prenantes visions. Il est un des rares écrivains de sa génération qui aient compris que l'*action* est la première loi, le plus haut but, la suprême beauté de la vie. Le rêve lui-même n'est rien sans l'action. C'est l'action qui seule le vivifie et le réalise sous la forme d'un symbole matériel.

M. Georges d'Esparbès possède au plus haut degré ce don de création, cette faculté de rendre dans leur intensité ses illuminations intérieures qui dénote l'artiste puissant et subtil. Fervent de l'action, il était destiné à saisir toutes les beautés de la guerre; écrivain solide et prestigieux, il devait les rendre avec ampleur, selon un concept personnel.

Chanter notre épopée, en exalter les grandeurs, plus qu'un autre, de tempérament et d'hérédité Georges d'Esparbès était apte à le faire. On ne comprend jamais mieux l'histoire d'un peuple que si l'on porte en soi le faisceau et la quintessence de ses qualités caractéristiques. L'auteur de *la Légende de l'Aigle* est un vrai fils du pays de France. Depuis des siècles sa famille se perpétue, exclusivement française, là-bas, sous le soleil, à Valence d'Agen. Son père, ancien cavalier aux *Houzards de la Mort* lui a légué, avec le goût des grandes sabrées et des tueries, la religion de l'héroïsme.

Tous ces dons d'une intelligence exclusivement française, M. Georges d'Esparbès les a prêtés ou plutôt les a rendus aux héros de ses livres. Il nous les présente avec toute l'admiration qu'il leur consacre. Ils défilent devant nous. âmes simples et mystérieuses à la fois, capables d'effrayantes et inhumaines bravoures.

Certes M. Georges d'Esparbès, — et c'est là qu'il s'affirme un splendide poète — a élevé jusqu'au symbole ce type dû vieux grognard broussailleux, relique d'Austerlitz, dont la moitié de la mâchoire, le nez ou les oreilles sont resté dans le fameux *tumulte*. Il n'en demeure pas moins que son œuvre allie aux magies du rêve le drame poignant des réalités.

Malgré cela, aucune phraséologie pompeuse. M. G. D'Esparbès fait fi des périodes ampoulées dont les mots soufflent comme de gros hommes asthmatiques. Son style est vigoureux et presque laconique dans sa magnificence. La phrase, à tels passages, est prête à se rompre, à éclater sous la poussée des idées et des symboles, à tels autres, elle est caressante, enveloppante comme un souvenir, et lorsqu'il faut rendre l'effarant tumulte de la bataille, G. d'Esparbès trouve des mots, des tronçons de mots qui sifflent aux oreilles comme des boulets rouges et des balles de mort.

On dit du livre d'Alfred de Vigny, *Grandeur et servitude militaire*, qu'il devrait être dans toutes les casernes. Au même titre, les livres de M. d'Esparbès seraient de véritables éducateurs de toutes les vertus du soldat. Je les considère parmi les plus propres à faire aimer la Patrie.

D'ESPARBÈS (Georges) est né à Valence d'Agen, le 24 mars 1864. Il rejoignit sa mère à Paris à l'âge de neuf ans. De quinze à dix-huit, il fut élève à l'école municipale Turgot. On le rencontre ensuite aux *Hydropathes* et au *Chat Noir*. Puis grande halte : quatre ans de service militaire. Peu après sa sortie du régiment, il entra au *Gil Blas*, ensuite au *Journal*, où il est encore. Ses livres sont : *La Légende de l'Aigle*, les *Yeux Clairs*, la *Guerre en Dentelles*, *le Centenaire*, les *Demi-Solde*. *Le Roi* (pour paraître prochainement).



Mon cher Monsieur Mariani,

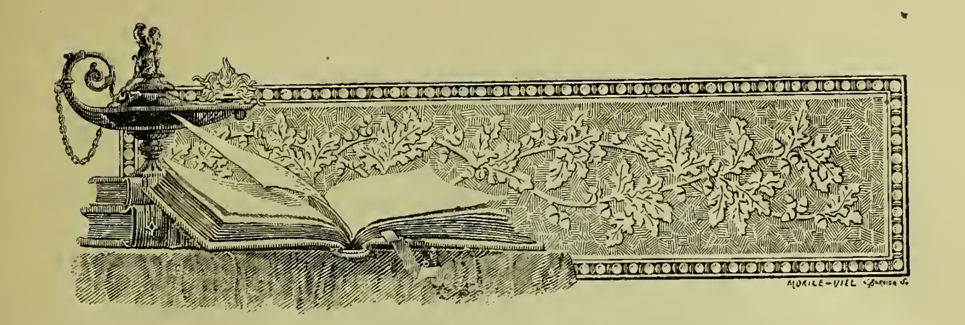
Puisque le public m'a fait l'honneur, depuis quelques années, d'attacher mon nom à la mémoire de l'« Homme au petit chapeau » et de sa Vieille-Garde, qu'il me soit permis, à propos de l'un et de l'autre, d'exprimer ici un regret.

J'ai pensé, en buvant votre admirable et généreux vin, que si l'Empereur vous avait connu, il vous eût fait prince, pair, Grand Échanson de Sa Majesté Impériale et Royale, et Maréchal-Sommelier de la Grande Armée !

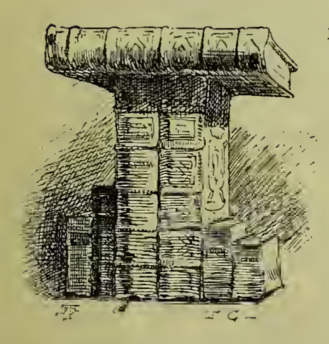
Et de même que vos buveurs ont depuis longtemps supprimé l'hiver, peut-être que les Immortels de 1812, grâce à votre vin, n'eussent vu qu'une promenade hygiénique dans la désolante retraite de Moscou...

Remerciements et amitiés.

Georges d'Esparbès



LE R. P. ÉTOURNEAU



RÈS solidement charpenté, le R. P. ÉTOURNEAU a l'allure d'un bon géant non dépourvu d'élégance dans la vigueur et dans la force. Toute sa personne indique l'aisance, la facilité de l'effort. Le R. P. ÉTOURNEAU est en sa pleine maturité de la puissance, et ses quarante-cinq ans sonnés se sont inscrits sur son visage en signes de virilité et d'assurance. Le front large domine la physionomie et la baigne d'intelligence. Le port de tête est simple, et les yeux n'affrontent le regard que pour le mieux sonder en profondeur. Le sourire, retroussant légèrement les lèvres aux commissures, annonce l'indulgence et la bonté. Au demeurant, une attitude décidée, qui dénote un homme accompli, moralement doué et armé de vaillance et de conviction pour assumer l'honneur périlleux d'être, en cette fin de siècle sceptique, un sincère champion de la Foi.

C'est par une vocation avisée que le R. P ÉTOURNEAU, dès sa majorité révolue, entra chez les Dominicains pour y faire son noviciat. Nul mieux que lui n'était de trempe à devenir un prédicateur, capable de gagner des cœurs, — on pourrait même dire des esprits, — à la Foi qu'il se destinait à servir avec une rare ferveur. Secondé par des avantages naturels, qui viennent appuyer ses qualités morales, le R. P. ÉTOURNEAU entend l'apostolat chrétien comme une mission sans défaillances de bonté et de devoir, comme une conception humaine de la sublimité divine. Le bon apôtre doit, selon lui, donner toute son âme à Dieu et réserver aux hommes une large part de son cœur.. Cette doctrine d'amour, il l'a longuement exposée dès sa première conférence à la chaire de Notre-Dame, devant une assemblée d'élite : « L'apostolat, a-t-il dit, doit être actuel et immuable. Immuable, parce qu'il vient de Dieu, qui ne se modifie pas, dont l'idée ne peut

subir de transformation ni d'alternatives; actuel, parce qu'il s'adresse à des hommes dont les besoins intellectuels varient d'une époque à l'autre ». — Cette parole est mieux qu'un programme, c'est une franche proclamation. Elle a laissé à l'auditoire choisi qui l'écoutait une impression vivace, et le Cardinal Richard a eu raison de féliciter sans réserve le R. P. ÉTOURNEAU. Des hommes tels que lui, mettant en œuvre leurs idées, sont bien faits pour maintenir le prestige de l'Église qu'ils représentent dignement.

Le PÈRE ÉTOURNEAU avait vingt-sept ans, lorsqu'il fit, en public, ses débuts de prédicateur, à la Cathédrale de la Rochelle. Quelques années plus tard, il prêcha sa première grande station quadragésimale à la Cathédrale d'Autun, où l'avait fait venir Mgr Perraud, dont le frère, l'Abbé Charles, comme on l'appelait familièrement alors dans les cénacles catholiques, avait pour le jeune néophyte Dominicain cette sympathie que fait naître, entre deux esprits de même race, une étroite affinité de sentiments. — A Paris, le PÈRE ÉTOURNEAU est l'orateur attitré du public croyant. Ses sermons, où il aborde des questions neuves, où il défend des thèses hardies, d'une dialectique serrée, qui tendent pour la plupart à annihiler l'antagonisme inexplicable de la Foi et de la raison, rallient à la piété bien des âmes incertaines, fortifiées par la conviction, par la logique d'une telle parole.

Appelé, depuis un an bientôt, à soutenir la réputation de la première chaire du monde catholique, le R. P. ÉTOURNEAU est à la hauteur de la lourde tâche qui lui incombe. Outre qu'il s'est affirmé comme un orateur véritable et que ses discours restent, à la lecture, d'une envergure superbe et d'une haute perfection de style, il est servi par des dons naturels qui mettent son verbe en valeur et en accentuent la portée. Comme à Lacordaire, son illustre prédécesseur, un tempérament maçonné à chaux et à sable lui facilite la continuité dans la lutte. Les registres sonores de sa voix lui permettent de remplir, sans fatigue apparente, avec tous les jeux d'inflexion, d'harmonie et d'intonation, les vaisseaux les plus étendus; tels ceux de Notre-Dame de Paris. Son geste est sobre et sait rhythmer à temps voulu son éloquence. Dans les passages familiers, il croise parfois ses bras, que l'on s'attend toujours, l'illusion aidant, à voir s'ouvrir, comme des ailes, pour une large bénédiction.

Le Père Étourneau a innové un système d'enseignement qui consiste à substituer à la brutale affirmation, à l'évidence qui se veut imposer d'elle-même, la libre discussion de laquelle jaillira une plus complète lumière. « Un croyant, a-t-il dit lui-même, n'est pas un aveugle intellectuel, et les incrédules n'ont pas la première idée de la Foi, ou la calomnient, quand ils lui reprochent d'être une cécité intellectuelle. Sans doute, le croyant ne voit pas les mystères, mais il est nécessaire qu'il voie tout de même quelque chose qui les lui fasse accepter. »

Pour avoir émis nombre d'idées semblables, le R. P. ÉTOURNEAU est digne d'être comparé à Thomas d'Aquin lui-même, ce prodigieux esprit qui sut faire concorder et marcher de front la science, la raison et la foi.

ÉTOURNEAU (JEAN-BAPTISTE-MARIE-THOMAS), né à la Chapelle Basse-Mer (Loire-Inférieure) le 19 juillet 1853, entra à l'âge de 21 ans chez les Dominicains, et débuta comme prédicateur en 1880 dans la chaire de la Cathédrale de la Rochelle. Il prêcha de nombreuses stations en France et à l'étranger : à Évreux, à Meaux, à Autun, à Alger, à Beauvais, à Nancy, à Rouen, à Dijon, à la Nouvelle-Orléans, aux États-Unis, à Bruxelles, à Paris, etc..., etc... Pendant douze ans il a donné les stations d'été à Trouville. En ces dernières années, il s'est consacré spécialement aux conférences d'hommes. Enfin, en 1897, il a été appelé par le Cardinal Richard à la chaire de Notre-Dame, où il se propose d'exposer « les grandes notions du catholicisme. »

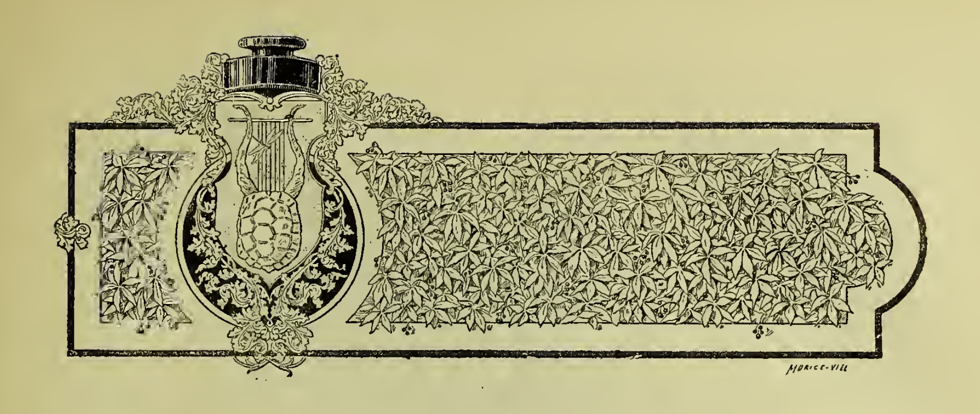
Plusieurs de ses discours ont été publiés : citons entre autres : *L'Éloge de Jeanne Hachette*. L'*Oraison funèbre de Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz*. *Le discours pour l'inauguration de la flèche de la Cathédrale de Dijon*. *Les Pauvres de Dijon*. *La Croix-Rouge de France*. *Le Panégyrique du Bienheureux J. B. de la Salle*. *L'Éloge de Washington*. *L'oraison funèbre du Maréchal de Mac-Mahon*. *Les Conférences de Notre-Dame* (Carême de 1898), etc.



Cher Monsieur Mariani

Les orateurs de l'antiquité disaient, sans vous connaître : C'est le « pectus » qui rend éloquent ; les orateurs d'aujourd'hui disent, après vous avoir connu : „ Rien ne donne du « pectus » comme le vin Mariani. „

Fr. Étourneau



FERDINAND FABRE

Pourquoi faut-il que ces pages, écrites sur Ferdinand Fabre, ne soient toutes joyeuses de l'éloge mérité adressé à l'homme, si celui-ci était encore là pour l'entendre ? Pourquoi faut-il que prenne place, parmi les *Figures Contemporaines*, celui que la postérité, pour en rehausser encore l'éclat de son temple immortel, a dérobé déjà à l'affection des siens? C'est que Ferdinand Fabre, parti pour le repos et pour la gloire, n'a pas disparu complètement d'au milieu de nous et qu'il y est présent encore par le souvenir de sa très grande bonté et de son pur talent.

Ferdinand Fabre est, quoi qu'on dise, encore un *Contemporain*. Son œuvre est trop durable, trop vivante, trop actuelle, malgré tout, pour que son nom soit effacé déjà d'entre ceux des vivants. Quand on a eu une vie toute de probité, de travail et d'honneur, comme la sienne, on en impose même à la mort et le néant, devant la puissance du génie, disparaît pour laisser place à l'immortalité. C'est ainsi que Balzac, durant plusieurs années, s'imposa continuellement au souvenir de ceux qui l'avaient connu; c'est ainsi que Zola écrivait, longtemps après la perte de son ami, « qu'il ne pouvait arriver à se débarrasser de la grande ombre de Flaubert ».

« La grande ombre » de Ferdinand Fabre est ainsi continuellement auprès des admirateurs de sa vie et de ses œuvres. Qu'on relise *Lucifer*, *l'Abbé Tigrane*, les *Courbezon* et la chaude atmosphère de la vie recommence à nous entourer; derrière les personnages tragiques ou simples, derrière les actions compliquées ou ordinaires des héros, l'âme même de l'auteur, bonne et douce, empreinte de cette bonhomie charmante que nous aimons, recommence à briller et à sourire. Des souvenirs de l'enfance et des pages d'étude, des Mémoires champêtres ou délicieux, des romans cléricaux très fouillés, voilà ce que nous retrouvons toujours dans ces livres étonnamment frais et neufs, extraordinai-

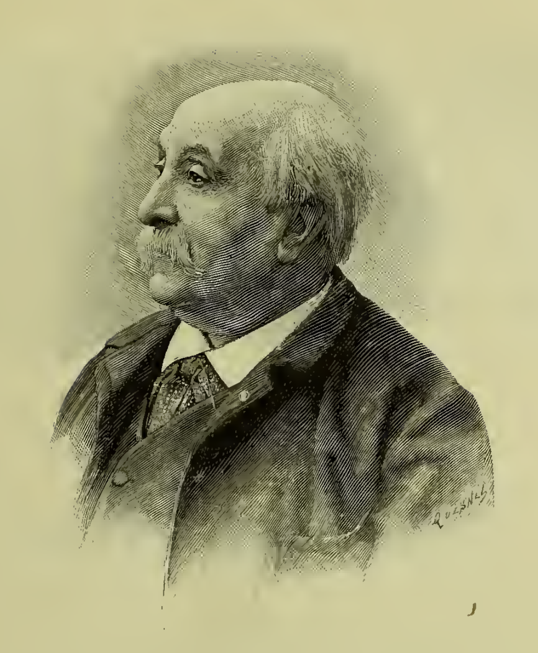
rement étudiés et fidèlement décrits. Les tableaux paysans s'y unissent aux spectacles de presbytères, des sacristies et des évêchés; la naïveté des humbles y coudoie la science, la bonté et aussi la politique trop mondaine de l'Église. M. Jules Lemaître l'a dit : Ferdinand Fabre est un peintre incomparable des prêtres et des paysans. C'est qu'il a eu deux nourrices, la montagne et l'Église. » La montagne l'a reçu tout enfant. C'est elle qui a connu ses jeunes années, qui l'a vu, tout petit, s'intéresser déjà aux mille voix de la nature ; l'Eglise, elle, a formé son esprit précoce, a nourri ses études, lui a donné l'empreinte ineffaçable de ce monde particulier où il devait venir chercher, plus tard, le motif des plus belles scènes de ses romans. « M. Ferdinand Fabre, écrit G. Deschamps, n'a étudié qu'un coin de la Société contemporaine... mais ce champ, il l'a sondé jusqu'en son intime profondeur, et, il a, plus d'une fois, touché le tuf. » Ce jugement est exact. Sainte-Beuve avait prévu, il y a longtemps déjà, la belle destinée de Ferdinand Fabre. Le premier, en appelant « Ferdinand Fabre « un fort élève de Balzac », le grand Critique avait compris quel puissant manieur de phrases, quel philosophe, quel malicieux peintre de caractères serait l'élève du séminaire de Montpellier.

Les types religieux peints par Ferdinand Fabre demeurent célèbres. Tantôt ce sont des figures humbles et douces, tranquilles et apostoliques de curés de campagne. Alors, en voyant le presbytère, le petit jardin, la demeure tranquille d'humilité et de prière, on pense à Lamartine et à *Jocelyn*. Tantôt ce sont aussi des tableaux somptueux de cathédrales, unis à des scènes très étudiées de la vie politique et mondaine des prélats.

M. Fabre n'a pas étudié que ces figures de théologiens ou d'apôtres, que ces physionomies de sectaires, de doux mystiques ou de purs croyants ; il a élargi le cadre de son œuvre jusqu'à la peinture des mœurs et des sujets rustiques. On peut dire de ce Cévenol qu'il a bien aimé ses Cévennes! Relisez les premières pages de *Toussaint Galabru*, quelle saveur saine, rustique, forte, se dégage de ces sites des garrigues, de la Lozère, de ces descriptions de gaves, de torrents, de landes, de bruyères!

Cet homme qui écrivit dans une pure langue de purs livres d'idée, mourut avant que ne s'ouvrissent devant lui les portes de l'Académie. Mais celle-ci en a exprimé ses remords et ses regrets, et c'est en son nom que M. Henri Houssaye, sur la tombe de Ferdinand Fabre, a fait l'éloge de l'écrivain en qui resplendissent toutes les qualités de la race.

FABRE (Ferdinand), né à Bédarieux (Hérault) en 1830, fils d'un architecte, commença ses études au collège de sa ville natale, puis fut placé chez un de ses oncles, curé de Camplong. Deux ans après, il entra au petit séminaire de Saint-Pons et passa au grand séminaire de Montpellier; mais il renonça bientôt à la vie ecclésiastique et vint à Paris. Publia un volume de vers *Feuilles de lierre* (1853, in-18). Donna successivement : *Les Courbezon* (1862), *Julien Savignac* (1863); *Le Chevrier* (1868); M[lle] *de Malavieille* (1865) ; *L'abbé Tigrane, candidat à la papauté* (1873) ; *Le marquis de Pierrerue*, formant 2 séries : *Le Carmel de Vaugirard* et *La Rue du Puits qui parle* (1874); *Barnabé* (1875); *La Petite Mère* (1876-1878); le *Roman d'un peintre* (1878), biographie anecdotique de J.-P. Laurens. A donné depuis : *L'Hospitalière* (drame rustique en V journées — 1880) ; *Mon Oncle Célestin* (1881); *Monsieur Jean* (1886) ; *Madame Fuster* (1886) ; *Toussaint Galabru* (1887); *Norine* (1889) ; *Ma vocation* (1889); *L'Abbé Roitelet* (1890) ; *Un Illuminé* (1890); *Xavière* (1890) ; *Sylviane* (1891); *Germy* (1891). Obtint le premier prix de la fondation Chauchard (1891), conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Décoré de la Légion d'honneur en 1878. Des discours ont été prononcés sur sa tombe par MM. Henri Houssaye, Jules Lemaître, etc...



A M. Mariani
l'ami des Gens de Lettres et
des artistes, dont le vin
régénérateur — une découverte
merveilleuse — a présidé
certainement à la production
de plus d'un chef-d'œuvre.
Témoignage de bien
cordiale sympathie

Ferdinand Fabre



M. DE FÉRAUDY

Tout rond, avec une voix qui claironne; une face joviale, où clignent deux yeux irradiés de malice; une bouche largement fendue pour le rire sonore et dont l'épanouissement ambigu traduit à la fois la rouerie joyeuse et farce de Scapin, l'ironie fine de Figaro, le scepticisme amer de Giboyer. Prenez garde à ces rieurs! Sous les ricanements prophétiques du vieux Bohême qu'Augier campa magistralement, grondent sourdement des éclats de révolte. M. de Féraudy nous le fait sentir. Son comique est à double face. A son rire mystérieux, des sanglots se mêlent parfois.

Élève de Got, M. de Féraudy le remplace heureusement dans la plupart de ses grands rôles. Nous en verrons plus loin la nomenclature détaillée. C'est un des comédiens qu'on rencontre le plus souvent sur l'affiche. Le classique et le moderne le trouvent sur la brèche. Il est Trissotin et Pégomas, Michonnet et Jean Bonnin, Sganarelle et Prabernean, De Grignon et Polonius.

Un de nos meilleurs critiques fit de lui ce croquis, le soir de *Cabotins :* « C'est Pégomas! c'est le Midi!... A lui tout seul c'est la fanfare de la Comédie. Comme le plus verveux des artistes de la baraque, c'est lui qu'on exhibe sur l'estrade, c'est lui qui bonimente, c'est lui qui trompe le bon public sur les merveilles que cache la toile. Venez, mesdames et messieurs, ce n'est pas une pièce comme une autre que nous allons vous montrer; entrez, entrez, c'est extraordinaire! » Par bonheur! derrière le rideau on revoit le bonimenteur qui recommence son boniment : « Écoutez, mesdames et messieurs, ce n'est pas un midi ordinaire que nous allons vous décrire : voyez, voyez, c'est extraordinaire... » Il a raison, c'est un midi peu ordinaire, dont le héros est calme comme un gamin rêveur. Mais de nouveau Pégomas s'agite; sans être le héros, il attire tous les applaudissements et tous les rires. C'est lui la pièce. Et le succès va à lui, à lui seul. Vite,

disons qu'il suffit à cette tâche et que les trépignements sont légitimement gagnés. Il est certain que M. Pailleron a eu un rude collaborateur pour ce succès.

Pégomas est resté un des rôles préférés de cet artiste, avec De Grignon de la *Bataille de Dames*, Michonnet d'*Adrienne Lecouvreur*, Jean Bonnin, le bon Jean Bonnin de *François le Champi*. Je pense qu'il doit aimer aussi Saladin de *Montjoie*, Chantelaur du *Député de Bombignac*, Destournelles de *Mlle de la Seiglière*.

Sans oublier le Florence des *Rantzau* où, à la reprise de 1896, M. de Féraudy remporta un grand succès par sa bonhomie émue et aussi grâce à son talent de chanteur. Le *Voynê* du second acte a produit un effet irrésistible.

Car le comique ne va guère sans l'émotion et un acteur qui ne sait que faire rire est bien incomplet. Il faut entendre M. de Féraudy dans Noël de *La joie fait peur*. Son maître Got y était superbe, Féraudy n'est pas moins impressionnant.

D'ailleurs, M. de Féraudy a repris presque tous les rôles du grand artiste qui voulut se retirer en pleine gloire et le nouvel interprète ne fait pas trop regretter le créateur, ce qui est énorme. Bien des soirs même — et ce n'est pas ingratitude, c'est la marche du temps qui veut cela — on oublie de penser à celui qui fut, pour applaudir franchement, sans arrière pensée, celui qui est.

M. de Féraudy est sociétaire depuis janvier 1887. Il a depuis lors créé ou repris tant et tant de rôles que la nomenclature va tenir, dans la notice, beau coup de place et que nous voici forcés de raccourcir notre biographie.

Il faut bien cependant que nous disions, en terminant, que ce comédien est un poète, de beaucoup de goût, voire même un auteur dramatique très expert.

DE FÉRAUDY (Marie Maurice), sociétaire de la Comédie Française, professeur au Conservatoire et auteur dramatique, né à Joinville-le-Pont (Seine) le 2 décembre 1859. Au Conservatoire, élève de Got. En 1880, premier prix de comédie. Débute à la Comédie Française le 17 octobre 1880, dans Sosie d'*Amphitryon*. Joue le répertoire, double quelques rôles de son maître : — 1882 : 20 février, Mercure d'*Amphitryon*; 4 mars, Joseph du *Petit Hôtel*; 20 mai, Arnould de *La famille Poisson*; 3 août, Guillaume du *Chandelier*; 14 sept., Gaston des *Corbeaux*; 22 novembre, Clément Marot du *Roi s'amuse*. — 1883 : 20 juillet, Dubouloy des *Demoiselles de Saint-Cyr*; 23 novembre, Jean de *Bertrand et Raton*; 23 décembre, Cliton du *Menteur*. — 1884 : 15 janvier, Crispin dans *Maîtres et valets*; 28 mai, crée des Vergettes du *Député de Bombignac*. — 1886 : 15 janvier, Ragueneau du *Molière en prison*; 24 janvier, Charveron de *Chez l'avocat*; 9 avril, Hugonnet de *Chamillac*; Jalabert du *Fruit défendu*; 27 juin, *Une rupture*; 30 juin, la Montagne des *Fâcheux*; 30 juillet, Colombet du *Mari à la campagne*; 17 août, Gontran de *Un Parisien*; 18 août, le laquais de *Ruy Blas*; 6 déc., Scapin de *Monsieur Scapin*. — 1887 : 12 janvier, nommé sociétaire; 23 février, Célestin de *Francillon*; 13 mars, Figaro du *Barbier*; 29, Bridoison du *Mariage*; 28 mai, Osmin de *Raymonde*; 23 oct., Destournelles de *Mlle de la Seiglière*. — 1888 : 17 août, Savourette de *Un Parisien*; 22 sept., Jean Bonnin de *François le Champsi*. — 1889 : 15 janvier, Sganarelle de l'*Ecole des Maris*; 20 mai, Prabernean du *Klephte*; 31 juillet, Diogène de la *Revanche d'Iris*; 14 août, Briqueville de l'*Été de la St-Martin*. — 1891 : 8 mars, Rémonin de l'*Étrangère*; 11 avril, Silvestre des *Fourberies de Scapin*; 2 juin, de Clairville de *La Gageure imprévue*; 11 juillet, Vertineau de *L'Article 231*; 5 août, Hector du *Joueur*; 3 oct., Paradoux de *L'Ami de la Maison*; 9 déc., Cléon de la *Ciguë*. — 1892 : 21 mai, Brigand de *Frou-Frou*; 24 mai, M. Poirier du *Gendre de M. Poirier*; 30 mai, Don Pédro du *Sicilien*; 23 juin, Dubouloy des *Demoiselles de St-Cyr*; 20 octobre, M. Lebonnard de *Une Visite de Noces*; 6 décembre, le Comte du *Monde où l'on s'amuse*. — 1893 : 15 janvier, le rire d'Augier, dans le *Rire français*; 12 février, Antoine dans le *Mariage de Victoire*; 27 mars, Charrier des *Effrontés*; 25 oct., Raphaël dans l'*Amour brode*, 1894 : 12 février, crée Pégomas de *Cabotins*; 21 mai, crée Straforel des *Romanesques*. — 1895 : 24 janvier, Cliton du *Menteur*; 6 février, Giboyer du *Fils de Giboyer*; 1er mars, Crellechant des *Petites Marques*; 17 mars, Covielle du *Bourgeois gentilhomme*; 20 avril, représ. de retr. de Got : Clément Marot du *Roi s'amuse*; 22 mai, représ. de retr. de Mlle Broisat, Figaro du *Mariage de Figaro*; 11 juin, Mortier de *Fidèle*; Marius de l'*Amiral*; 30 juillet, Bassecourt des *Faux Bonshommes*; 25 oct., centenaire de l'Institut, Vadius des *Femmes savantes*. — 1896 : 15 janvier, le Præses de la *Cérémonie*; 16 avril, Noël de *La joie fait peur*; 26 mai, Polonius d'*Hamlet*; 16 juin, de Chantelaur du *Député de Bombignac*; 23 juillet, Florence des *Rantzau*; 2 octobre, Saladin de *Montjoie*. — Il est de plus professeur au Conservatoire et auteur de : *A quoi rêvent les jeunes gens*, un acte avec Bouché (1887); *La 23e valseuse*, un acte avec Berr (1891); *Tic à Tic*, un acte avec Bouché (1892); *Deat-Deat*, un acte (1893).

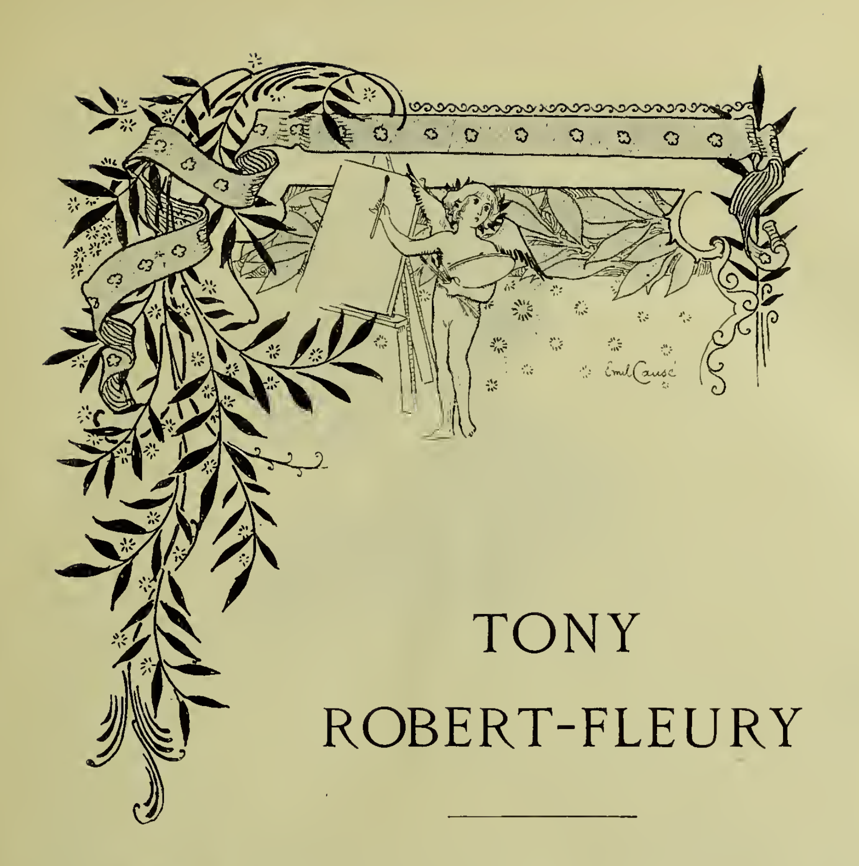


Tous les mots finissant en ou
Ont vanté ce fruit du Pérou,
Mille fois l'adjectif divin
A qualifié votre vin,
Les plus folles rimes en ca
Ont glorifié la Coca

Enfin les éloges en ni
Sont usés pour Mariani,
On a tout dit en vers, en prose
Et vous me demandez d'ajouter quelquechose;
Pour moi, je ne vois qu'un moyen
C'est d'en boire en ne disant rien!

Feraudy

Sociétaire de la Comédie Française



TONY ROBERT-FLEURY

ACADÉMIQUE, l'art de M. TONY ROBERT-FLEURY vaut par la probité du dessin comme par la noblesse généralement décorative du sujet. On peut dire, de cet art, que c'est celui qui convient le plus à une époque de style, d'harmonie et d'apparat. Ainsi l'art de Coypel et de Vanloo sous Louis XIV, l'art de Girodet, de Gros et de David sous Napoléon. A de telles époques, l'âme même de l'artiste apparaît singulièrement en concordance avec l'esprit de la nation, ses tendances, sa gloire même; elle en fait partie intégrante. Aujourd'hui la « manière » de M. TONY ROBERT-FLEURY n'apparaît pas totalement voisine de l'esprit contemporain. Au milieu du trouble des consciences, de la vie et du mouvement incertain des hommes et des choses, le peintre a conservé, fièrement, la belle attitude sculpturale qu'il a su donner si bien aux figures de ses tableaux. Quelque chose de lui s'élève au-dessus de l'époque et la domine. Cela ressemble à l'expression d'une conscience qui aurait mis, dans l'art, tout son effort de probité et qui se serait traduite avec la seule grandeur éternelle que le temps accorde aux œuvres qui ne suivent pas la mode.

Quiconque a vu TONY ROBERT-FLEURY chez lui, a subi le charme de sa conversation chaude et vibrante, s'est trouvé conquis par l'élégance simple de sa

personne, a pu, sans doute, surprendre le secret de cette force puissante que l'indépendance accorde seule aux convaincus. Parmi les toiles et les bibelots, les objets d'art, les feuillages, une image sur la cheminée, se détache celle en buste de Joseph Nicolas Robert-Fleury, son père et son maître vénéré.

Il y a là toute une tradition, comme un héritage légué de talent et d'honnêteté, comme une transmission de pensée, d'inspiration et de noblesse.

Les derniers survivants du romantisme se souviennent bien que le premier Robert-Fleury n'a point quitté ce monde en laissant, vacante, la place si glorieusement occupée pendant sa très longue carrière. A l'exemple de l'illustre et respectueux empereur qui ramassa, un jour, le pinceau du Titien, Tony Robert-Fleury ne laissa pas choir la palette du vieux maître. Il la reçut toute vermeille, toute brillante encore de tons, entre ses mains tendues.

Paul Delaroche et Léon Cogniet tempérèrent, de la sagesse de leur concept et du purisme de leur dessin, la violence du néophyte. Ces maîtres, issus directement de la tradition impériale, ne pouvaient tolérer la fougue du jeune peintre. Leurs conseils, respectueux des formules et fidèles aux vieux adages, n'en furent pas moins fructueux pour le précoce jeune homme.

Depuis quelques années, M. Tony Robert-Fleury n'a plus envoyé, au Salon, d'œuvres d'importance capitale. Il s'est, depuis quelque temps, contenté de compositions restreintes. Cela résulte du dévouement vraiment désintéressé et absolu que le maître professe envers la Société des Artistes Français à laquelle il a sacrifié une grand part de son temps et de ses travaux. Ses confrères ne peuvent que se louer de ce choix clairvoyant. Nul, mieux que M. Fleury n'était désigné pour remplir ce poste avec zèle et entendement. Nous autres, public, nous regrettons seulement que tout ce temps, consacré à l'administration, nous prive d'œuvres nouvelles, attendues, désirées et qui ne viennent pas aussi vite que le veulent les admirateurs.

Il faut dire aussi que M. Tony Robert-Fleury n'est pas le peintre entièrement dévoué à l'Histoire. On lui doit des scènes plus bourgeoises, plus simples et non moins émouvantes. C'est ainsi que, dans son atelier voisin de la place Clichy, se trouvent, sur les chevalets, non loin des toiles de batailles, des épisodes délicieux de la vie quotidienne; à côté des tableaux chamarrés et luxueux, de sobres et délicats pastels. C'est dire la variété et la finesse de ce tempérament d'artiste, ardemment et continuellement parti à la recherche du beau, du noble, de l'expressif!

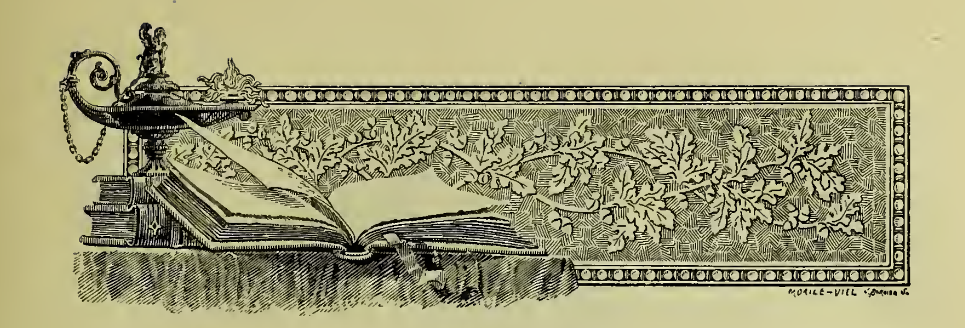
ROBERT-FLEURY (Tony), peintre français, né à Paris, le 1er septembre 1837. Élève de Paul Delaroche et de Léon Cogniet. Débuta au Salon en 1866 par un grand tableau que lui avait inspiré un épisode de la dernière guerre polonaise (*Varsovie, 8 avril* 1861) représentant le massacre de 4.000 habitants sur la place du château de cette ville. M. Tony Robert-Fleury a, tour à tour, exposé : *Les vieilles sur la place de Navone à Rome* (1867); *Deux portraits* (1868); *Le dernier jour de Corinthe* (1870), vaste toile qui fut par la suite exposée au Luxembourg; *Les Danaïdes* (1873); *Charlotte Corday à Caen* (1874); *Pinel, médecin en chef de la Salpêtrière délivrant les aliénés de leurs chaînes* (1876). *Des portraits* (1877); *La Glorification de la sculpture française* (1880), plafond pour le Palais du Luxembourg; *Vauban donnant le plan des fortifications du château de la ville de Belfort; Mazarin et ses nièces* (1883); *Portrait de M. Robert-Fleury* (1886); *Léda, le général Lelerme* (1885); *M. Bixio* (1886); *Ophélie* (1887); *Madeleine* (1889); *1789-1889* (1890); *Le Billet doux* (1891). *L'Architecture* (1892) pour l'Hôtel de ville de Paris. M. Tony Robert-Fleury obtint 3 médailles en 1866, 1867 et 1868. La médaille d'or lui fut décernée en 1870 ; une médaille de 1re classe à l'Exposition de 1878; une médaille d'or à l'Exposition de 1889. Promu chevalier de la Légion d'honneur le 1er novembre 1873; officier le 13 juillet 1884.



Le Vin Mariani est pour
moi une nouvelle connaissance
que je cultiverai.

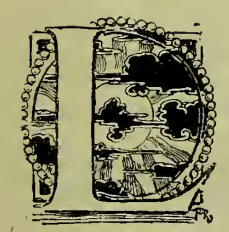
T. Robert-Fleury





L'ABBÉ GAYRAUD

DÉPUTÉ DU FINISTÈRE



A taille moyenne, l'œil franc, le front carré, le geste sobre et l'aspect général très sympathique, L'ABBÉ GAYRAUD conquiert rapidement son auditoire par la simplicité de sa diction et par la logique serrée de ses arguments.

Depuis plusieurs années il s'occupait de questions sociales, lorsque, le 24 janvier 1897, la troisième circonscription de Brest l'envoya siéger à la Chambre. Cette élection fut très contestée et dans la séance du 7 juillet, la Chambre en prononça l'invalidation.

Ce jour-là, M. L'ABBÉ GAYRAUD se défendit avec beaucoup de ténacité et d'esprit; j'extrais de son discours un passage que termine une jolie pointe d'humour. Il répond à l'accusation d'ingérence du clergé dans son élection et se demande en quoi la République peut s'alarmer de voir cette élection sympathique au Saint-Siège, le pape étant républicain :

« Le pape n'est guidé que par le bien général; les vrais républicains qui ont d'autres soucis que de combattre l'Église devraient s'en réjouir. M. Goblet, dans son discours, a dit qu'il pouvait se former une majorité de gauche à laquelle viendraient se joindre des membres de la droite qui adhèreraient à la République. C'est là, en effet, le but qu'il faudrait atteindre et la politique pontificale est favorable aux intérêts de la France. L'invalidation de l'élection serait un acte d'hostilité contre la politique du Saint-Père.

« A quoi servirait d'ailleurs cette invalidation ? Tout le monde sait que je serais réélu. Parce qu'il y a dans cette élection une question de principe engagée pour

la première fois, on a vu les catholiques républicains lutter contre les catholiques monarchiques; les électeurs qui une première fois ont voté pour moi d'après les instructions du clergé voteront pour moi une seconde fois. Un de mes électeurs me disait récemment: « Vous serez invalidé, sans doute? Soyez invalidé vingt fois, pour que nous ayons le plaisir de vous réélire vingt fois. » En rapportant cette parole, je ne veux ajouter qu'un mot: « A la première. » (Applaudissements sur plusieurs bancs. Mouvements divers.)

M. l'Abbé Gayraud a publié plusieurs volumes de théologie, particulièrement sur les questions de la grâce : *Thomisme et Molinisme; Providence et libre arbitre; Saint Thomas est-il prédéterministe?*

Ces deux derniers ouvrages sont une exposition de la doctrine de saint Thomas. Quant à *Thomisme et Molinisme*, c'est une comparaison entre les deux grands systèmes des dominicains et des jésuites, et, en fin de compte, une critique du molinisme.

Ceci mérite une explication.

De toutes les matières sur lesquelles s'est épuisée la subtilité scolastique, il n'en est pas qui ait provoqué autant de gloses et de discussions que la Grâce.

D'après Molina, qui après saint Paul, saint Augustin, saint Thomas, étudia longuement cette question, la grâce n'est pas efficace de sa nature et ne vaut qu'autant que la volonté y acquiesce. C'est cette théorie que combat M. l'Abbé Gayraud.

En outre de ces livres de haute théologie, M. l'Abbé Gayraud a publié, lors des fameuses querelles entre catholiques sur l'adhésion ou la non adhésion à la République, une brochure sur le *Devoir des catholiques français au moment présent*, où il se montre absolument favorable aux idées du souverain pontife.

Il a écrit aussi l'*Antisémitisme de saint Thomas d'Aquin*, où il apparaît antisémite déclaré et une grande quantité d'articles consacrés aux questions sociales et à défendre les idées des démocrates chrétiens.

On voit que M. l'Abbé Gayraud a déjà beaucoup produit. C'est un laborieux et un tenace. Il tient au Parlement, avec autorité et talent, une place importante.

L'appartement qu'habita tout d'abord M. l'Abbé Gayraud, lors de son arrivée à Paris, comme député du Finistère, a quelques chances de devenir célèbre. Il est situé tout en haut d'une vieille maison de la rue Saint-Jacques dont le difficile petit escalier en colimaçon a vu passer pas mal de célébrités présentes ou futures.

Curieuses oppositions du hasard, Clovis Hugues, le rouge tribun, a en effet occupé autrefois ces trois pièces exiguës. Georges d'Esparbès lui avait succédé et M. l'Abbé Gayraud n'a fait que remplacer, dans ce local prédestiné, l'auteur de *La Légende de l'Aigle*.

Abbé GAYRAUD (Hippolyte), docteur en théologie, né à Lavit, dans le Tarn-et-Garonne, le 13 août 1856, fit ses études au petit séminaire de Moissac et chez les jésuites, à Montauban. Il professa à l'Institut catholique de Toulouse de 1886 à 1892 la théologie et la philosophie scholastique; puis au commencement de 1893, il vint à Paris comme prédicateur et prêcha dans les principales paroisses. Le 24 janvier 1897, la troisième circonscription de Brest l'a envoyé siéger à la Chambre en remplacement de monseigneur d'Hulst, mais son élection très discutée a été invalidée le 4 juillet suivant. Réélu le 29 août 1897 et aux nouvelles élections de 1898 par 11.180 voix sans concurrent. Il a publié plusieurs volumes : *Thomisme et Molinisne; Providence et Libre arbitre; Saint Thomas est-il prédéterministe? Le Devoir des catholiques français; L'Antisémitisme de saint Thomas d'Aquin.* Il a particulièrement collaboré au *Monde*, à l'*Univers*, à *La Liberté catholique de Toulouse*, au *Messager de Toulouse* et a commencé il y a peu de temps une série d'articles au *Matin*. De plus, il a disséminé de nombreuses pages dans les revues suivantes : *Revue des sciences catholiques; Annales de philosophie chrétienne; Revue du clergé français; La Quinzaine;* etc...

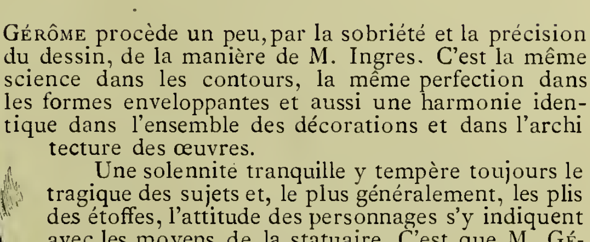


Parmi les précautions oratoires je compte un petit verre de vin Mariani c'est le coup de l'étrier dans la carrière de l'éloquence

abbé Gayraud
député du Finistère



GÉROME



M. Gérôme procède un peu, par la sobriété et la précision du dessin, de la manière de M. Ingres. C'est la même science dans les contours, la même perfection dans les formes enveloppantes et aussi une harmonie identique dans l'ensemble des décorations et dans l'archi tecture des œuvres.

Une solennité tranquille y tempère toujours le tragique des sujets et, le plus généralement, les plis des étoffes, l'attitude des personnages s'y indiquent avec les moyens de la statuaire. C'est que M. Gérôme est aussi un sculpteur habile et qu'il a su établir une relation étroite entre l'exécution de ses peintures et le travail de ses marbres. La différence qui sépare sa *Phryné devant le tribunal* et sa statue polychrôme de *Tanagra* est, en effet, minime. Et il suffirait de cet exemple pour donner au talent de M. Gérôme la définition la plus juste qui lui convienne. Si ce maître ne se laisse pas aller à l'inspiration hasardeuse des impressions de l'instant c'est qu'il s'est pénétré, de bonne heure, auprès de Paul Delaroche lui-même, des principes du dessin et de la construction auxquels il a soumis tous ses travaux. Le plus souvent les sujets choisis par M. Gérôme appartiennent à l'antique; il semble que l'artiste se complaise aux musculatures plus robustes des anciens types et qu'il revienne vers les âges abolis avec un respect et une ferveur qu'expliquent la solidité et la vigueur plastique des héros passés.

Ces conditions d'esthétique exigent une noblesse dans l'expression dont toutes les œuvres de Gérôme portent la nécessaire empreinte. L'artiste s'est toujours reporté vers les âges lointains de l'Égypte et de la Grèce avec vénération. Les ciels de ses toiles ont la tranquillité de ceux de l'Ionie et les draperies larges de ses figures ont flotté déjà il y a des siècles dans les poèmes d'Homère.

Mais la sévérité des lignes n'exclut point l'intérêt des spectacles. Ceux que M. Gérôme a choisis sont toujours remarquables par la grandeur d'une pensée qui y domine, et, si une scène lui convient par le caractère religieux et historique qui

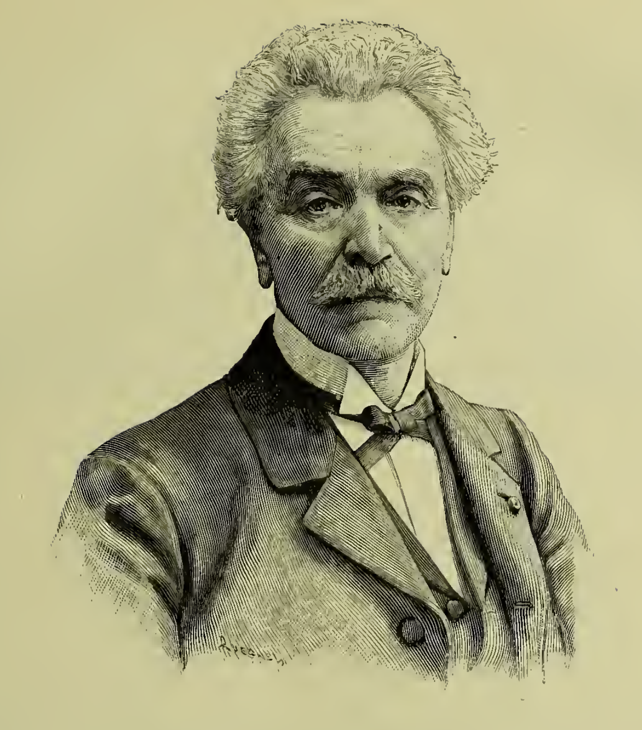
y éclate, il ne manque point de la reproduire avec une conviction aussi grande. C'est ainsi que la même main qui a peint *Bacchus et l'Amour* a exécuté l'*Enfant Jésus et saint Jean*, et que le même crayon qui a tracé le *Socrate venant chercher Alcibiade chez Aspasie* a conçu le *Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau-forte*. Un tel art s'élève vers des concepts généraux de l'esprit et ne se borne pas aux représentations épisodiques de la vie. L'artiste qu'est M. GÉRÔME a compris que le coloris et que le dessin ne pouvaient être haussés à leur expression la plus juste qu'en représentant des sujets naturellement sublimes ou imposants. Cette idée, qui était celle d'Ingres et de Paul Delaroche, était celle aussi des grands maîtres italiens de l'époque primitive. La peinture et la statuaire n'étaient pas seulement pour eux des moyens de réjouissance, c'étaient encore de beaux spectacles dont la contemplation devait ennoblir l'esprit de ceux qui les admiraient.

Les voyages que l'artiste a faits dans les pays d'Orient, notamment en Turquie, sur les rives du Danube et dans la haute et la basse Égypte ont contribué à perfectionner encore cette notion particulière qu'il s'est tracée du beau en art. Depuis, son coloris en a reçu une limpidité, semble-t-il, encore plus parfaite et il a reproduit dans ses œuvres nouvelles, toute cette grâce reposante et religieuse de la mer et des fleuves majestueux, des étendues lointaines de sable et d'eaux qui composent la plupart des paysages asiatiques et africains. Au contraire de Delacroix, M. GÉRÔME a tenté de reproduire la reposante immensité du désert et de la plage.

C'est dans la décoration que M. GÉRÔME s'est offert à nous dans la plénitude entière de son talent. Encore s'est-il joué là des difficultés du cadre, le plus espacé comme le plus exigu. Le pinceau qui a tracé cette frise relativement étroite du vase commémoratif de l'exposition de Londres en 1851 (frise commandée par le ministère d'État pour la manufacture de Sèvres) est le même à qui l'on doit les hautes figures d'une des chapelles de Saint-Séverin (*la Peste à Marseille*, *la Mort de saint Jérôme*). Ainsi s'expliquent les qualités du grand peintre de genre qu'est M. GÉRÔME : on conçoit tout de suite quelle place importante l'attend dans l'histoire de l'art, auprès des maîtres classiques les meilleurs de l'École française. Et, vraiment, oubliant un instant tout le banal du côté mondain des coteries contemporaines, on ne peut s'empêcher d'admirer, comme il sied, cette existence d'artiste vouée entièrement à la cause du Beau. M. GÉRÔME n'est plus, depuis longtemps, le jeune maître qu'aimait Théophile Gautier. Les années ont passé. Mais le maître est toujours vaillant. Et ceux qui visitent aujourd'hui son atelier du boulevard de Clichy, en sortent pénétrés d'un sentiment plus vif encore de vénération envers le grand artiste qui ne cesse d'honorer l'art français d'une production constante et belle.

GÉROME (Jean-Léon), peintre, né à Vesoul le 11 mai 1824, y fit quelques études et vint à Paris en 1841. Il entra presque aussitôt dans l'atelier de Paul Delaroche, sous la direction duquel il suivit un instant les cours de l'École des Beaux-Arts. De retour d'Italie en 1845, il parut pour la première fois au Salon de 1847. En décembre 1863, il a été nommé professeur de peinture à l'École des Beaux-Arts. Depuis 1847, M. Gérôme a successivement exposé : *Jeunes Grecs excitant des coqs; La Vierge; L'Enfant Jésus et saint Jean; Anacréon; Bacchus et l'amour* (1848); *Souvenir d'Italie* (1850); *Pæstum* (1850); *Idylle, étude de chiens* (1853); *Gardeur de troupeaux, Pifferaro; Le siècle d'Auguste et la naissance de Jésus-Christ*, grande toile historique (1855); *La sortie du bal masqué; Les recrues égyptiennes; Sésostris* (1857); *Ave, Cæsar; le Roi Candaule* (1859); *Phryné devant le tribunal; Socrate vient chercher Alcibiade chez Aspasie; Portrait de Rachel* (1861); *Louis XIV et Molière : le Prisonnier* (appartenant au musée de Nantes); *Boucher turc à Jérusalem* (1863); *l'Almée* (1864); *Réception des ambassadeurs Siamois par l'empereur au château de Fontainebleau; la Prière* (1865); *Cléopâtre et César* (1866); *le 7 Septembre* (1815); *Jérusalem* (1868); *Promenade de Harem* (1869); *L'éminence Grise* (1874); *Femme au Bain* (1876); *Vente d'esclaves à Rome* (1884); *Grande piscine de Brousse* (1885). *L'Amour* (1889); *La poursuite; Abreuvoir* (1890). *Lion aux aguets. Un coin du Caire* (1891). *Promenade de la Cour dans les jardins de Versailles* (1896). *Entrée de Jésus à Jérusalem, le jour des Rameaux* (1897). M. Gérôme a exécuté, en outre, pour l'exposition universelle de l'industrie, les figures grandeur naturelle des diverses nations éclairant le phare modeste qui était élevé dans le transept du palais ; il a peint, en outre, le *Saint Martin coupant son manteau* qui est placé dans l'ancien réfectoire de Saint-Martin des Champs (bibliothèque des Arts et Métiers), et un sujet de genre : *Livine rencontrant un jaguar*, qui appartint à Théophile Gautier.

M. GÉROME a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1865. Il a obenu une 3e médaille en 1847; deux secondes en 1848 et 1855 et une médaille d'honneur à l'exposition universelle de 1867. M. Gérôme a été fait Chevalier de la Légion d'honneur au mois de novembre 1855, puis promu officier le 6 juin 1867 et commandeur en 1878. Médaille d'honneur en 1874.



Ce qu'est devenu mon chat, qui par gourmandise a bu une bouteille de vin Mariani !

J. Gérome





SIMON-GIRARD



Il est difficile d'esquisser, en quelques lignes, un portrait ressemblant de Mme Simon-Girard et cela pour deux raisons, dont chaque, comme dit le Cyrano de M. Edmond Rostand, « est suffisante seule » : Tout d'abord, parce que la magie des mots les plus chantants et des épithètes les plus rares serait impuissante à évoquer la grâce et la joliesse charmeuses de cette exquise artiste; ensuite, parce que tous les Parisiens connaissent et aiment, pour l'avoir écoutée et vue à maintes reprises, cette ravissante *fauvette* qui a fait la fortune de tous les temples de l'Opérette où son délicieux ramage s'est fait entendre.

Nous avons sous les yeux, en écrivant ceci, un portrait de Mme Simon-Girard. Ce portait, très fidèle, est d'ailleurs superflu, car le *modèle*, pour quiconque l'a vu, ne serait-ce qu'une fois, reste inoubliable et survit parmi les images enchanteresses qui adornent notre mémoire. Deux yeux d'un bleu qui semble pris à quelque azur méditerranéen et qu'a cernés d'un hâle pâle la baguette, changée en pinceau, d'une maligne fée; un nez qui a été retiré à temps du moule des régularités, pour n'être ni trop effronté, ni trop linéaire; une bouche... Mais nous oublions que nous nous étions promis de ne pas décrire Mme Simon-Girard.

Est-il besoin de dire que la charmante diva est Parisienne? Elle est née non loin du boulevard où sa célébrité a naguère pris naissance, sans pour cela s'y confiner. Mme Simon-Girard est connue bien au delà de l'étroit ilôt qui s'étend entre la Madeleine et la Bastille. Mais c'est là sa patrie intime, l'oasis de prédilection auquel elle revient toujours, pour son plaisir personnel et pour le nôtre principalement.

En Mme Simon-Girard, les mérites de la Comédienne et de la Chanteuse s'équivalent et se complètent. On ne sait trop si l'on doit plutôt suivre des yeux

son jeu parfait ou écouter les inflexions douces et sonores de sa voix. Et tel est l'embarras du choix, qu'on se résoud à adopter à la fois les deux partis : on est tout regard et toute ouïe et l'on se laisse prendre au charme de cette peu commune dualité !

Auguste Vitu apprécia, comme il convenait, Mme Simon-Girard, lorsqu'au lendemain de la reprise de *la Fille du Tambour-major*, où elle créa à ravir le rôle de *Stella*, il écrivait :

« Elle est fine, elle est alerte, elle est gracieuse, elle est attendrie; elle chante divinement. — Enfin, elle est adorable ! » — Notons, en passant, qu'elle a de qui tenir. Sa mère, Mme Caroline Girard, avait été surnommée au Théâtre-Lyrique, où elle tint longtemps une place importante, la perle des Dugazon.

A quinze ans, Simon-Girard, initiée par les leçons maternelles aux premiers secrets du métier, débute aux Folies-Dramatiques dans *la Foire Saint-Laurent*, d'Offenbach. Elle crée ensuite la *Serpolette*, des *Cloches de Corneville*, où s'affirme décisivement son tempérament. Sa verve, sa gaîté communicative ne tardent pas à en faire une des favorites du public. — Ce qu'il faut, avant toutes autres qualités, admirer en elle, c'est cette surprenante facilité d'expression, qui lui-permet de parcourir, en tenant compte des plus subtiles et de plus complexes nuances, toute la gamme des sentiments. « Elle exprime tout, dit Henry Fouquier, avec une rare intelligence et un naturel exquis. »

Pendant douze années, Mme Simon-Girard resta la pensionnaires des Folies-Dramatiques et contribua pour une grande part à la vogue de ce théâtre. Elle fut, et elle est encore, l'étoile que les Directeurs se prêtent difficilement, la belle et étincelante étoile qui brille au firmament du Succès. Et c'est à qui décrochera ce clou d'or qui est la clé du Paradis des recettes.

A l'étranger, en Belgique, en Russie, Mme Simon-Girard n'est pas moins populaire qu'en France. Le Succès durable, — qui, pour d'aucuns, s'appelle triomphe, — l'accompagne en toutes ses pérégrinations.

Les Parisiens choient quelque peu Mme Simon-Girard et la traitent en artiste gâtée. Peut-être craignent-ils que la charmante *Toledad* ne se laisse enlever trop fréquemment par la Province et l'Etranger, qui, naturellement, raffolent d'elle.

SIMON-GIRARD (Mme), artiste dramatique, née à Paris. Débuta aux *Folies-Dramatiques*, où, pendant douze ans, elle joua et créa les rôles les plus divers. Voici les principales pièces au succès desquelles elle prit part : *Madame Favart*, *la Princesse des Canaries*, *la Fille du Tambour-Major*, *Le Beau Nicolas*, de Paul Lacôme, *La mère des Compagnons*, d'Hervé; *Les Poupées de l'Infante*, *les deux Roses*, *le Petit Parisien*, *Fanfan-la-Tulipe*, *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*.

Entre-temps, elle créa *Georgette* de la *Vie Mondaine*, aux Nouveautés; *Pierrette*, de *la Chatte Blanche*, au Châtelet.

Aux Folies-Dramatiques, elle remplaca Mme Marguerite Ugalde dans le rôle de d'*Artagnan*, des *Petits Mousquetaires*, et créa la *Fauvette du Temple*, où elle fut très applaudie.

A la Gaîté elle reprend le *Grand Mogol* et crée le *Voyage de Suzette*.

Après avoir créé à la Renaissance *la Femme à Narcisse* et repris *La jolie Parfumeuse*, Mme Simond-Girard fut engagée aux Bouffes-Parisiens, où elle chanta successivement les *Forains*, *l'Enlèvement de la Toledad*, *la Duchesse de Ferrare*, *la Dot de Brigitte*, *Mam'zelle Carabin*.

Depuis lors, la charmante diva fut engagée au Châtelet, pour les reprises de la *Biche au Bois* et de *Rothomago*.

Mme Simon-Girard fit de nombreuses tournées en Russie et en Belgique. A l'Alhambra de Bruxelles, elle fut très remarquée dans ses créations d'*Ali-Baba* et des *Dragons de la Reine*. La reprise de cette dernière pièce, à la Gaîté, lui valut un de ses plus notables succès.



A Monsieur Mariani

Plus subtil que Rothomago
Vous avez inventé la liqueur sans pareille
Et vous avez mis en bouteille
Toute la gamme de Mireille
Et celle de Madame Angot

Simon Girard



LE DOCTEUR GRENIER

Il est impossible de donner davantage exemple de simplicité que le docteur Grenier. Son appartement ne renferme absolument que le strict nécessaire. La pièce où il nous reçoit contient une table, quatre chaises et rien de plus. Dans la pièce à côté on joue du piano ; ce meuble doit être le seul qui soit superflu dans la maison et peut-être sa présence est-elle cause de la pénurie dont souffre une autre chambre voisine où, pendant ma conversation avec le docteur, on fit entrer quelques visiteurs. Un coup d'œil indiscret me permit de voir que cette espèce de *salle d'attente* était aussi vide que possible ; on n'y eût point trouvé un escabeau.

Le spectacle de cette quasi-indigence n'était point fait pour m'étonner, la légende m'ayant déjà rapporté que le docteur Grenier distribuait tout ce qu'il possédait. On m'avait même raconté qu'à Pontarlier, il avait une fois donné son lit qu'il avait lui-même porté sur ses épaules jusque chez un malheureureux malade. C'est d'ailleurs cette inépuisable bonté, jointe à son réel savoir, qui lui valut dans son pays sa popularité solide et la députation.

Lorsque le département du Doubs l'a envoyé à la Chambre, le docteur Grenier qui ne s'était point fait connaître jusqu'alors en dehors de sa circonscription, est devenu subitement célèbre. On a commencé par railler le costume oriental qu'il porte continuellement, puis on a été forcé de rendre hommage à sa bonne foi, à son aménité et à son intelligence.

Avant de se fixer comme médecin à Pontarlier, où il exerça sept ans, le docteur Grenier avait dû pour des raisons de santé passer quelque temps en Algérie. Là, il avait fréquenté des mahométans, lu le Coran, étudié la religion musulmane

et finalement s'y était converti. Il eut même un moment l'idée d'entrer dans un couvent de muftis pour se faire marabout. Il ne mit pas ce projet à exécution, mais, rentré en France, il y pratiqua du moins avec ferveur sa religion nouvelle.

Il se livre aux manifestations extérieures de son culte sans aucun respect humain et les Parisiens sont maintenant habitués à le voir pratiquer ses ablutions jusque dans la Seine et se prosterner aux heures prescrites pour la prière.

Voici le portrait qu'en traçait un journaliste au moment de son élection :

« C'est un homme d'une trentaine d'années. Le visage, d'un ovale presque parfait, est bronzé légèrement; il est entouré complètement par les bandes de toile blanche qui se rattachent au turban.

« Le front est immense; il se confond avec le crâne rasé. Les yeux sont un peu sombres et troubles, enfoncés dans leurs orbites.

« Une petite moustache noire contourne la bouche et rejoint une petite barbiche noire dont la pointe se redresse obstinément. »

Le docteur Grenier s'est dénommé le *prophète de Dieu* et voici comment il expose les raisons qui l'ont amené à prendre ce titre :

« Il est écrit dans le Coran : « Un jour nous susciterons un témoin pour chaque « peuple. — Tu verras ton peuple à genoux. — Et toi, nous t'avons chargé d'une « mission auprès de ton peuple pour l'avertir. » Beaucoup d'autres passages du Livre sacré ont également trait aux missions que doivent remplir les différents prophètes chez tous les peuples. Eh bien! s'il existe des prophètes (et j'entends par ce mot *des réformateurs de l'humanité suscités par la volonté de Dieu*) parmi les peuples de l'Afrique, pourquoi n'en aurions-nous pas parmi les peuples européens? J'ai senti que ma mission était d'être, chez ce peuple, le prophète de Dieu. »

Quant à son costume oriental, comme on lui demandait s'il comptait le porter à la Chambre, il répondit :

« Il n'y a pas de raison pour que je ne le fasse point. Je l'ai adopté, il y a trois ans (bien que la loi coranique n'oblige pas à le porter), parce que je le crois beaucoup plus sain et beaucoup plus hygiénique que le costume européen, les vêtements arabes devant être lavés plus souvent. De même j'accomplirai ici tous les rites de ma religion. J'ai trouvé, à ce sujet, chez la population de mes montagnes la tolérance la plus complète : j'espère trouver la même tolérance chez la population intelligente de Paris. »

Au point de vue des opinions politiques, le docteur Grenier s'est toujours déclaré indépendant, mais plutôt favorable aux idées radicales.

Il a déposé une proposition au sujet de la Défense Nationale, demandant l'incorporation dans notre armée de tous les contingents indigènes d'Algérie et du Sénégal et l'organisation d'une cavalerie irrégulière avec les contingents des tribus.

Il veut ainsi remédier jusqu'à un certain point à notre infériorité numérique vis-à-vis de l'Allemagne. « Nous négligeons chaque année, dit-il avec raison, cent vingt mille conscrits, excellents soldats, pleins d'endurance et de bravoure. » Il suffit d'ailleurs pour se rendre compte de leur valeur, de se rappeler la conduite des tirailleurs algériens en 1870. Incorporer de semblables éléments dans notre armée, ce serait la renforcer d'une façon utile et il faut savoir gré au docteur Grenier de s'occuper des intérêts de la patrie, lorsque tant d'autres ne songent qu'à spéculer et à augmenter leur bien-être.

Le Docteur GRENIER, né à Pontarlier, le 14 août 1865, fit ses études à Beaume-les-Dames, puis à Paris. Passa quelque temps en Algérie où il se convertit à la religion musulmane. Se fixa comme médecin à Pontarlier où il exerça sept ans. Enfin fut envoyé à la Chambre par les électeurs du Doubs, en 1894. Non réélu aux élections de 1898.



[illegible]

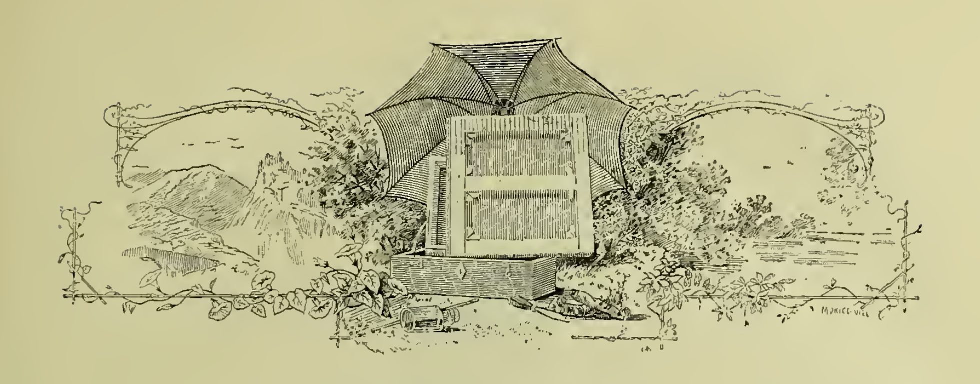
Durant mes sept années de pratique médicale j'ai utilisé fréquemment le vin Mariani pour mes malades ; je n'ai pas eu à regretter de lui faire [illegible] n'est que son usage est défendu dans le Koran pour les gens bien portants. Le vin Mariani s'est toujours montré [illegible] ne fait plus [illegible] bienfait vis-à-vis de mes pauvres malades et je tiens à en témoigner publiquement ici ma reconnaissance

"Dans l'usage du vin il y a des avantages et des inconvénients" (Koran)

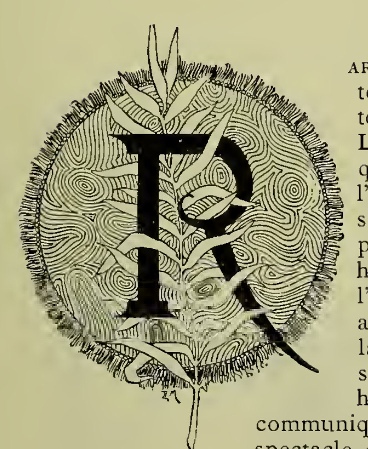
Dr Grenier
Député du Doubs

[illegible]

"Le vin éloigne l'homme du souvenir de Dieu et de la prière" (Koran)



GEORGES HAQUETTE



AREMENT peintre a exprimé, avec une égale intensité de conception, la vie des gens de mer en toutes ses scènes pathétiques et pittoresques. L'art de chic n'est pas son fait. Georges Haquette est de ceux qui estiment que le secret de l'émotion esthétique consiste avant tout dans la sincérité de l'artiste, principalement s'il se propose de rendre une apparence typique de notre humanité. Volontiers, il proclamerait, comme l'hirondelle de la fable, que, pour créer, il faut avoir beaucoup vu et non moins retenu. C'est là, pour lui, la condition *sine qua non* de la personnalité. Tout le reste n'est que « métier » ou habileté secondaire et ne saurait suffire seul à communiquer la sensation spontanée que procure le spectacle d'une œuvre où palpite la vie.

Tel est son *criterium* d'art, qu'il nous a révélé, sans formules, uniquement par la singulière façon dont il le mit en pratique. Il faut avouer, en effet, que l'exemple n'est point banal d'un artiste assez épris de vérité pour conformer son existence aux exigences d'une vie spéciale à laquelle il veut s'initier.

M. HAQUETTE n'a pas, comme tant d'autres, pour faciliter sa tâche, choisi ses modèles parmi les types que nous avons couramment sous les yeux. Le premier devoir d'un naturaliste, vraiment digne de ce nom, doit être d'abandonner les chemins battus et d'atteindre au succès par des voies inexplorées.

Ainsi fit le peintre HAQUETTE, que l'on ne peut guère comparer qu'au plus indépendant des écrivains contemporains, Pierre Loti, dont il a complété et, pour ainsi dire, illustré l'œuvre grandiose.

Tous deux, en effet, nous ont révélé un monde que nous ignorions à peu près : celui des pêcheurs.

Nous ne connaissions guère jusqu'alors, — si ce n'est à travers les récits fantastiques de quelques conteurs sans scrupules, — ces héros simples « qui vivent depuis leur enfance sur les mers froides, au milieu de leurs fantasmagories qui sont vagues et troubles comme des visions ». Loti et HAQUETTE, pour les avoir tous deux étudiés de près, firent un saisissant tableau de leur existence rude et belle.

HAQUETTE peignit tout d'abord des intérieurs de pêcheurs, des scènes prises sur le vif, comme *La part du Bateau* qui est demeurée célèbre. Mais ces intérieurs obscurs, ces études de mœurs familiales ne suffisaient pas à son tempérament d'artiste épris de lumière et d'espace. Un champ plus large d'observation convenait à son instinct et à ses goûts. Le pêcheur dans son action, aux prises avec l'immense mer qui de toutes parts l'environne, et exerçant son art sans souci du danger, lui apparaissait plus grand et s'appropriait mieux à ses aptitudes. Mais un tel spectacle n'est pas de ceux auxquels on assiste tous les jours. HAQUETTE prit bravement son parti. De jeune maître qu'il était, il consentit à devenir le mousse inexpérimenté qui fait durement ses premières armes, à bord des frêles embarcations en partance vers l'inconnu. Ce que nous montre son *Retour du Jeune Mousse*, c'est ce qu'il a vécu lui-même. Couvert d'un ciré, coiffé d'un suroit, botté comme le sont les égouttiers, vous l'eussiez vu, sans vous douter qu'un futur maître se cachait sous cet accoutrement grossier, partir à la lumière tremblante d'un falot, — car les embarquements ne se font que la nuit, — et ramer avec ces hommes aux massives carrures, dont les fortes brises d'ouest ont hâlé le rude visage.

HAQUETTE est donc un pêcheur qui fait revivre le labeur de ses frères et sait en dégager la sauvage poésie.

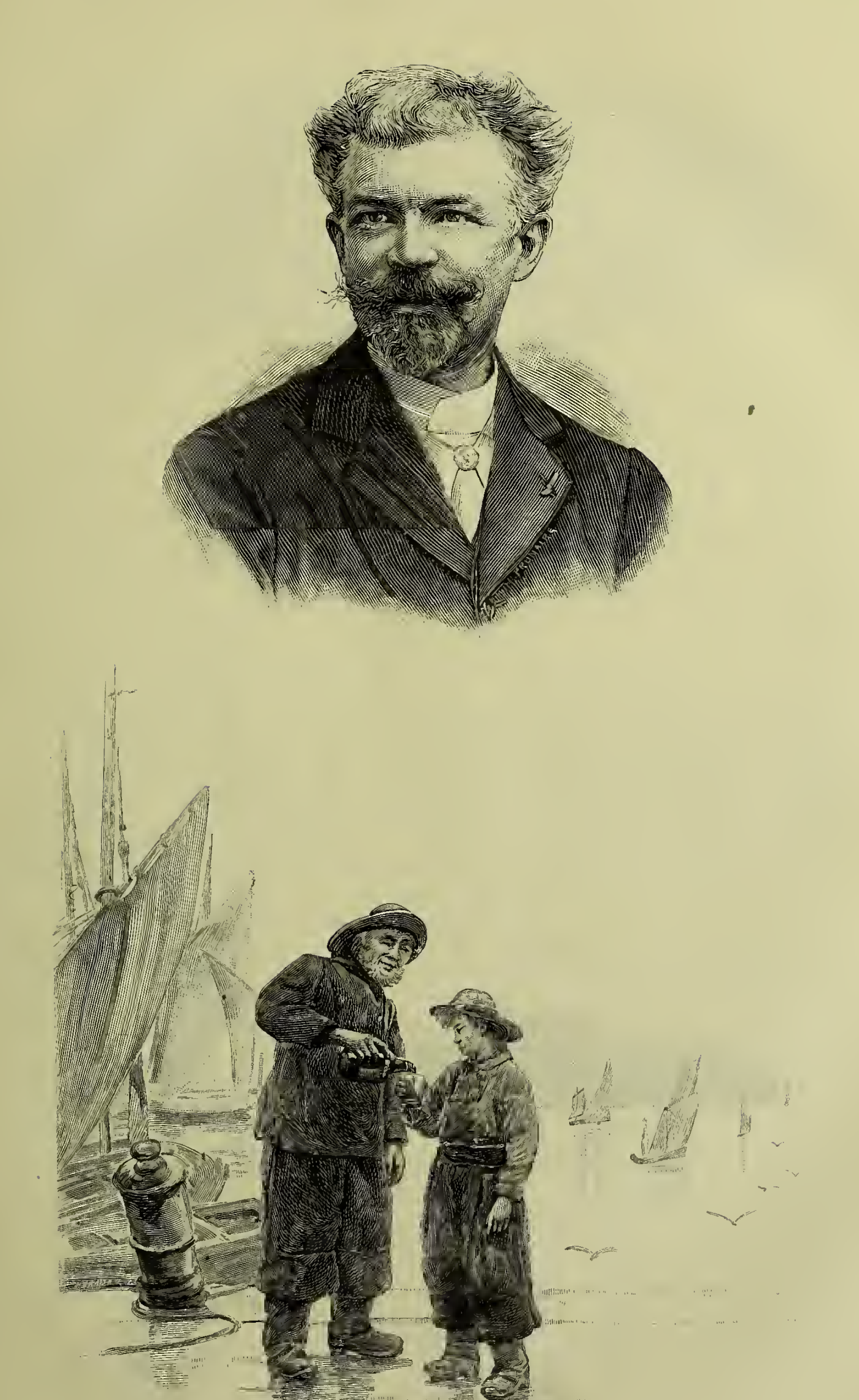
Son tableau, *Un Homme à la Mer*, est un chef-d'œuvre de réalité impressionnante. On évoque, en le contemplant, la belle chanson où Yan Nibor conte la mort d'un matelot, qui se débat au loin pendant que de sinistres albatros tournoient autour de sa tête :

« Quand sur la mer, y a des gros flots,
« Terriens, plaignez les pauv's matelots. »

HAQUETTE, et ce n'est pas là son moindre mérite, nous les fait plaindre, — et aimer.

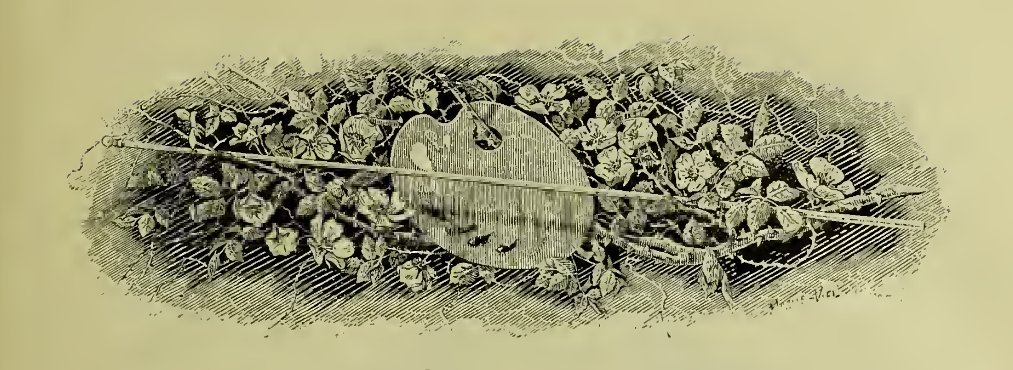
HAQUETTE (GEORGES), né à Paris en 1854, a acquis une réputation comme peintre des pêcheurs. Fit ses études à l'École des Beaux-Arts, sous la direction des maîtres Cabanel et Yvon. Résolument, après avoir appris le dessin et la peinture, il se fit marin. Il put de la sorte prendre sur le vif les scènes pittoresques qui font le sujet de ses compositions.

Citons seulement, parmi ses œuvres capitales : *La part du Bateau*, toile exposée au salon de 1878. — *Le Départ pour Terre Neuve* (1882, au Musée de Dieppe). — *Salut au Calvaire*, 1884. — *Un homme à la mer*, 1886. — *Bénédiction de la mer*, 1890 (Musée de Dieppe). — *Premier embarquement du mousse* (1891). — *Le retour du jeune mousse* (1895). — *Vent arrière*, 1897. — *Pilote allant au devant d'un navire*, 1898. — Mention honorable, 1878. — Troisième médaille, 1880.



Ça c'est du bon, mon gars, du Mariani à la Coca !

G. Haquette



HENRI HARPIGNIES



On ne peut mieux comparer M. Harpignies qu'à un de ces chênes au tronc vigoureux, à la forte ramure, qu'il peint souvent dans ses tableaux; ils sont feuillus et verts, malgré leur grand âge, et portent encore une ample moisson de fruits; ils évoquent invinciblement le souvenir du colosse que La Fontaine a décrit dans les vers, immuables comme un bronze, de sa fable du *Chêne et du Roseau.*

En dépit des années qui ont blanchi sa barbe drue et ses cheveux amplement fournis, M. Harpignies porte haut et droit sa large carrure; sa démarche est ferme, ses mouvements vifs et précis; son œil bleu, pétillant et clair, regarde franchement devant lui; sa voix est mâle, un peu rude, ce qui ne l'empêche pas de devenir très douce lorsqu'il s'adresse à une femme : instinctivement, sa force craint de froisser la délicatesse féminine, que sa nature d'artiste lui fait deviner et comprendre.

C'est un plaisir que de l'entendre rappeler les figures des grands paysagistes de sa génération, conter leurs luttes et les anecdotes dont il sait beaucoup, se lancer lui-même dans des théories d'art qu'il formule avec netteté et précision, trouvant toujours le mot juste qui caractérise et colore une idée. Aussi le charme de sa causerie le fait-il rechercher dans le monde; volontiers, il parle aussi de questions musicales; car c'est un fervent des concerts du Conservatoire, qu'il suit assidûment depuis de longues années, et la musique classique n'a pas de secrets pour lui. M. Harpignies possède un réel et fort appréciable talent sur le violoncelle.

L'animation est grande dans son atelier les jours de réception; on y voit un

magistral portrait de M. Harpignies par Bonnat, puis son buste, des bibelots, des meubles anciens; beaucoup de dames, la plupart ses élèves.

M. Harpignies, au début de sa carrière, chercha longtemps sa voie. Bien qu'il suivît les leçons du paysagiste Achard, il travaillait surtout par lui-même. Il étudia, observa, voyagea. Il parcourut la France, il voyagea en Italie. Ce ne fut qu'en 1853, à l'âge de trente-quatre ans, qu'il exposa son premier tableau, *Le chemin creux*.

On le remarqua à peine. Mais il ne se découragea pas pour cela, et continua à travailler, faisant à la fois de la peinture à l'huile et de l'aquarelle. Son premier succès, le point de départ de sa célébrité, date de 1861 ; ce fut la toile intitulée : *Lisière de bois sur les bords de l'Allier*. En 1866, à quarante-sept ans, il obtint au Salon sa première récompense ; le tableau qui la lui valut, *Le soir dans la campagne de Rome*, est aujourd'hui au Luxembourg.

Comme on le voit, le succès fut long à venir ; il fallait lutter contre les idées courantes, et ce fut l'éternelle histoire de tout artiste qui marche dans une voie nouvelle.

Mais depuis lors, ce succès n'a fait que s'affirmer et que grandir, et voilà plus de trente ans qu'il ne faillit pas. Cela prouve bien qu'il est de bon aloi, et M. Harpignies recueille ainsi le fruit du long et patient travail de toute son existence.

Ingres, alors très avancé en âge, se promenait un jour au Louvre, lorsqu'il y fut rencontré par un sien ami qui lui demanda ce qu'il faisait là. Le vieux maître redressa sa taille voûtée et répondit : « Mon ami, je viens étudier. »

M. Harpignies, lui, ne se contente pas d'aller au Louvre ; grâce à sa merveilleuse santé, à sa robuste constitution, il continue à travailler en plein air, il ne cesse de retremper son talent dans la source vive de toute véritable inspiration, dans l'étude directe de la nature. Et c'est pourquoi il produit toujours de nouvelles œuvres, où jamais on ne rencontre une trace de fatigue ou de faiblesse. Et c'est pourquoi il a l'intuition des secrets du moindre paysage, et la compréhension de la nature. Ses aquarelles sont étonnantes de hardiesse et de fermeté ; un critique nous paraît l'avoir caractérisé brièvement en disant de lui : « C'est un peintre vigoureux et souple, puissant et sincère, qui joint la poésie du style à l'interprétation la plus nette et la plus accentuée de la vraie nature. »

Nadaud, son presque compatriote, qui eut aussi une radieuse vieillesse, semble avoir écrit pour tous deux ces vers, et nous ne serions nullement surpris d'entendre M. Harpignies dire avec lui :

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Ce n'est certes pas une femme ;
Demandez plutôt à madame....
Mais vous êtes trop curieux ;
Nous attendrons qu'elle réclame :
Qui donc a dit que je suis vieux ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Est-ce mon acte de naissance ?
On l'aura fait en mon absence
Pour dépister les curieux.
La vieillesse, c'est l'impuissance :
Qui donc a dit que je suis vieux ?

HARPIGNIES (Henri). — Né à Valenciennes, le 28 juillet 1819. Études en cette ville, puis à Paris. Médaillé aux Salons de 1866, 1868 et 1869. Médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1878. Médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1889.

Œuvres principales : *Souvenir de la Vallée Égerie* (1870). Le *Saut du Loup* (1873), *Un public bienveillant* (1874). Le *Colisée* (1878). Les *Bords du Loing* (1882). Un *Torrent dans le Var*, 1888. *La Loire* (1896). *Sollicitudes. Bords du Rhône* (1897), *une matinée dans le Dauphiné. Le Tévérone*, 1898.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1875 ; officier en 1883.

Médaille d'honneur à l'Exposition universelle d'Amsterdam.

Médaille d'honneur (Salon 1897).





Quelle Merveille que cette vin de coca! J'en prends tous les jours, et j'ai la conviction, mon cher Monsieur Mariani, qu'en suivant régulièrement ce régime agréable je prolongerai mes jours de quelques années

Harpignies



COMTE D'HAUSSONVILLE

(GABRIEL-PAUL OTHENIN DE CLÉRON)



UAND on prononce le nom de M. le COMTE D'HAUSSONVILLE, on éveille immédiatement, chez son interlocuteur, des idées de charité et de pitié compatissante envers les malheureux et les déshérités.

Le Comte actuel est, comme fut son père, à qui il succède dans la présidence des œuvres qu'il a fondées, un homme de bien dans la plus large acception du terme.

C'est cette vertu toute chrétienne qui le signale surtout à l'admiration publique, indépendamment de ses autres qualités et de l'importance de son œuvre politique et littéraire.

Sa carrière politique fut admirable par la fidélité qu'il garda à ses principes, tout le temps qu'il se consacra à la politique active, c'est-à-dire jusqu'au mois d'octobre 1877. Nous extrayons de son programme de cette époque ce passage caractéristique d'une lettre à ses électeurs : « Je ne suis point un monarchiste déguisé, je suis un homme loyal qui ne vous ai point caché mes préférences dans le passé, mais qui, dans les circonstances actuelles, veut le maintien de la constitution de 1875, que j'ai votée. »

Depuis, ses préférences se sont portées vers la littérature, et nous devons à ce changement de très intéressantes œuvres historiques et sociologiques. Son étude sur *C. A. Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres* est très appréciée des admirateurs du grand critique et fort goûtée par les lettrés. Dans *les Établissements pénitentiaires en France et dans les colonies,* il s'efforce d'indiquer des améliorations

genéreuses et pratiques. De 1879 à 1888, ont paru ses *Études biographiques et littéraires*, où il raconte, en un style plein d'intérêt et empreint d' une psychologie très compréhensive de biographe, la vie de George Sand, Prescott, Michelet, Lord Brougham, Prosper Mérimée, Hugh Elliot.

En 1891, il fut désigné par le Comte de Paris comme son représentant à la place de M. Bocher auprès des comités monarchiques; en cette qualité, il a prononcé, tant en province qu'à Paris, plusieurs discours des plus remarquables; il a donné sa démission à la mort du Prince.

Il fait partie de l'Académie depuis 1888; et il se trouve être celui, ou un de ceux qui, parmi les académiciens, ont prononcé le plus de discours. Il a reçu MM. de Bornier, Brunetière, Vandal, comte de Mun, et a fait, en 1896, le discours sur les Prix de vertu. Cela fait, avec le sien, six morceaux d'éloquence.

Dans son somptueux appartement de la rue Saint-Dominique, où la décoration est restée fidèle au passé qu'il aime, M. le Comte d'Haussonville reçoit avec une courtoisie et une amabilité parfaites. Noble, brillant, majestueux, il efface ses satisfactions personnelles derrière les obligations administratives des œuvres de charité qu'il préside et qu'il dirige.

La Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français a fondé trois villages en Algérie et un Orphelinat au Vésinet.

Les villages d'Algérie, d'Haussonville, de Boukhalfa, du Camp-du-Maréchal, sont en pleine prospérité. Au flanc de coteaux verdoyants, ils étagent leurs maisons riantes, les habitants y respirent la santé et la douleur de leur patriotique blessure parfois s'efface avec la paisible mélancolie du paysage.

L'Orphelinat du Vésinet, cette colonie aux portes de Paris, abrite une cinquantaine d'élèves aux joues fraîches, revêtues de leur costume noir avec le fichu rouge sur les épaules et le nœud papillon de moire sur la tête : c'est d'un caractère piquant, et l'animation de cette joyeuse ruche est réjouissante à voir.

C'est à M. le Comte d'Haussonville, à son esprit aussi élevé que pratique et plein d'initiative heureuse, que l'Orphelinat doit surtout son bon fonctionnement, ses embellissements, sa vie.

On y enseigne aux élèves, outre un programme assez complet d'études primaires, la science pratique de la vie et l'amour du travail professionnel, avec le culte de la Patrie. Il existe, leur dit-on, deux patriotismes, qui doivent toujours être indissolublement unis: le patriotisme du clocher et celui de la nation, et le culte local est l'école primaire du patriotisme.

La Société subvient le plus possible, et dans une très large mesure, aux besoins des réfugiés par des subventions, des bourses, des secours en argent, des bons de logement et de nourriture, leur placement et leur naturalisation.

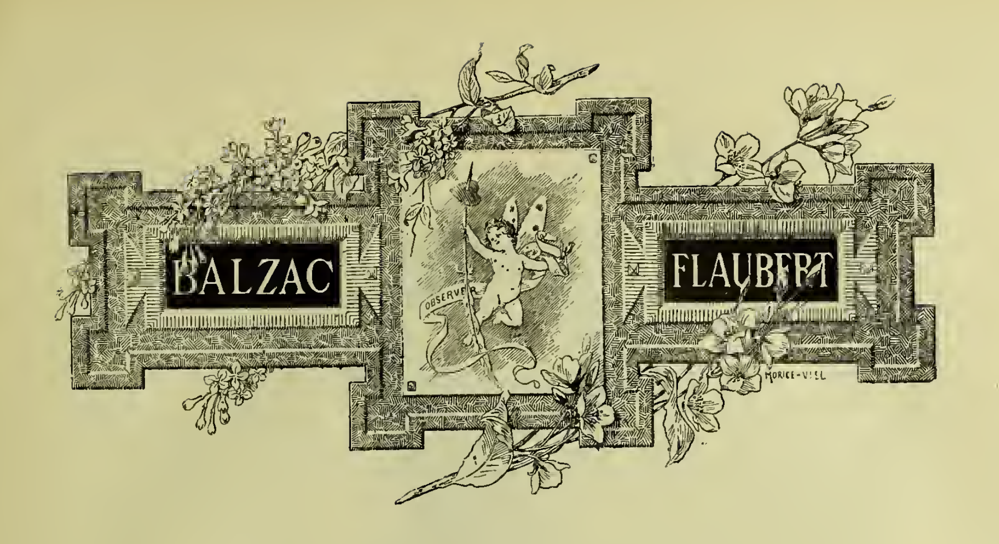
D'HAUSSONVILLE (Comte Gabriel-Paul Othenin de Cléron) est né à Gurcy-le-Châtel (S.-et-M.), le 21 septembre 1843. Est l'arrière-petit-fils de Mme de Staël. Fit ses études et son droit à Paris. Élu représentant de Seine-et-Marne à l'Assemblée nationale le 8 février 1871 par 25,031 voix, siège et vote avec la droite. En 1874, rapport remarquable sur le régime des établissements pénitentiaires. Après le coup d'État du 16 mai, il fut nommé chef du secrétariat particulier du duc de Broglie, président du Conseil. Il a publié : *C. A. Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres* (1875); *les Établissements pénitentiaires en France et dans les colonies* (1876), son *Rapport* à l'Assemblée nationale, couronné par l'Académie Française; *Études biographiques et littéraires* (1879-1888); *l'Enfance à Paris* (1879); *le Salon de Mme Necker, d'après des documents tirés des Archives de Coppet* (1882); *A travers les États-Unis, notes et impressions* (1883); *Misère et Remèdes* (1886); *Madame de Lafayette* (1891); *Socialisme et Charité; Le Père Lacordaire; La duchesse de Bourgogne.* Élu membre de l'Académie le 26 janvier 1888, en remplacement de Caro, et reçu par M. Joseph Bertrand. Président de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français.



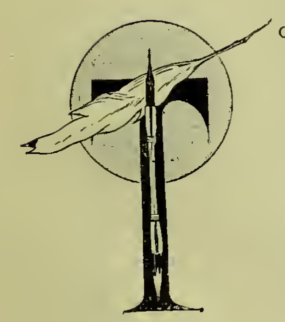
Monsieur

Les petites Alsaciennes de l'Orphelinat du Vésinet ont éprouvé le plus grand bien du vin Mariani. je vous adresse tous mes remerciements

Haussonville



LÉON HENNIQUE



OUTE biographie devrait toujours commencer par un croquis pris sur le vif, montrant, dans son milieu, l'homme qu'on veut faire connaître. Un jeune écrivain, qui doit avoir beaucoup de sympathie pour LÉON HENNIQUE, a écrit ce joli paysage qui cadre si bien au talent solide et clair, et un peu sévère, de l'auteur de *Un caractère :* « Quelques mois à Paris, au fond d'une rue très calme. Puis, avec joie, à Ribemont, sur l'Oise... La maison où naquit Condorcet, une grande et grave maison qu'égaye une merveilleuse famille. Un haut vestibule, avec de larges dalles. Laissons le grand salon plein d'odeurs très vieilles et de souvenirs vénérés. Toujours tout droit : une cour pavée et l'ombre de hauts murs. Voici de vieux pommiers, un puits enguirlandé curieusement de treilles, des roses partout et du buis très sage autour des plates-bandes. « Un jardin de curé », nous dit un jour le maître. Oui, le jardin d'un prêtre très doux de l'art français, dédaigneux des manifestations tapageuses, respectueux des grands noms de l'histoire littéraire, des massifs aux dispositions de l'autre siècle, mais laissant librement fleurir les roses nouvelles et les idées neuves. Un classique *par* hier, mais aussi *pour* demain... Là-bas cette maisonnette, c'est le cabinet de travail. Comme un jet de lumière, comme un bruit de vie et de rire, c'est, quand on entre, l'imprévue apparition des plus merveilleuses affiches de Chéret couvrant les quatre murs. Une toute petite table de travail avec des cartonniers de papier blanc. Au-dessus, une mince bibliothèque, avec, seulement, les livres préférés. Toute proche, la fenêtre, avec le sourire des fleurs, le calme du bonheur... Voici venir notre hôte : grand, l'impériale et la moustache blondes, un regard bienveillant à travers le lorgnon, un air de gentilhomme ou de tout jeune général. Près de lui sa fillette, un mignon bijou de joliesse... »

Le portrait date un peu, la fillette a dû grandir, mais le portraitiste, a bien saisi le charme pénétrant de cette figure et de ce talent. On sent la discrétion de cette vie, la dignité de cette œuvre.

Fils du général Hennique, M. Léon Hennique est né à la Guadeloupe, il y a une quarantaine d'années. *Pœuf*, un petit chef-d'œuvre, est un épisode de son enfance là-bas. Beaucoup de sentiment sans sentimentalité et des détails d'une précision qui donne de la vie toute chaude à l'anecdote. Il publia d'abord quatre romans de l'école de M. Émile Zola : *Élisabeth Couronneau*, *Les Hauts faits de M. de Pothuau*, *La Dévouée*, *L'Accident de M. Hébert*. Il est des cinq collaborateurs des *Soirées de Médan* de M. Zola, avec Guy de Maupassant, J. K. Huysmans, Henry Céard et Paul Alexis. Encore un roman : *Benjamin Rozes*, puis, évolution brusque, *Un caractère*, étude étrange, mystérieuse, troublante d'une vie exceptionnelle. Dans cette dernière œuvre, il se rapproche davantage des frères de Goncourt, avec, toutefois une forte tendance vers l'idéalisme qui ne se montre pas chez les auteurs de la *Faustin*.

Au théâtre, il a donné : *Pierrot sceptique*, en collaboration avec J. K. Huysmans, — cet autre puissant romancier; *L'Empereur Dassoucy*, trois actes en vers avec M. G. Godde; *Jacques Damour*, un acte tiré de la nouvelle d'Émile Zola; *Esther Brandès*, une des œuvres les plus fortes du Théâtre Libre; *La Mort du Duc d'Enghien*, cette page d'histoire toute nue, où il a su mettre « un peu de la brutalité d'une époque »; *Amour*, à l'Odéon, une belle moyenâgerie tragique; au même théâtre, l'*Argent d'autrui*, cette comédie que le procès Panama devait certifier conforme à la réalité; enfin *les Deux Patries* à l'Ambigu.

Les *Deux Patries* sont un drame net, sobre, vrai, noble, à la façon puissante de la *Mort du Duc d'Enghien*. Cela s'échafaude devant nous comme une vision historique de Michelet. La situation est étrangement forte : un homme tout à coup (un homme de ce temps de haut patriotisme que nos mesquineries journalières empêchent de comprendre dans toute sa largeur), un homme tout à coup a deux patries et *il ne peut choisir* . il appartient à l'une et à l'autre, des serments (de ceux qu'on ne peut oublier) le lient indissolublement à la France et à l'Altenberg. Et nous assistons à l'écrasement moral et physique de cet homme : les circonstances veulent qu'il soit anéanti. Le défilé est sans issue : maréchal, il a pu entrer, roi il lui est interdit de sortir de cette situation épouvantable, — non invraisemblable puisque trois Français d'alors, devenus rois, passèrent par ces transes... Ce fut un gros succès littéraire. Je crois bien qu'aux futures reprises le public collaborera à ces succès qui deviendront plus retentissants. Simple, grand, mais timide, M. Léon Hennique avance sur son temps. C'est une qualité de plus, parmi beaucoup d'autres.

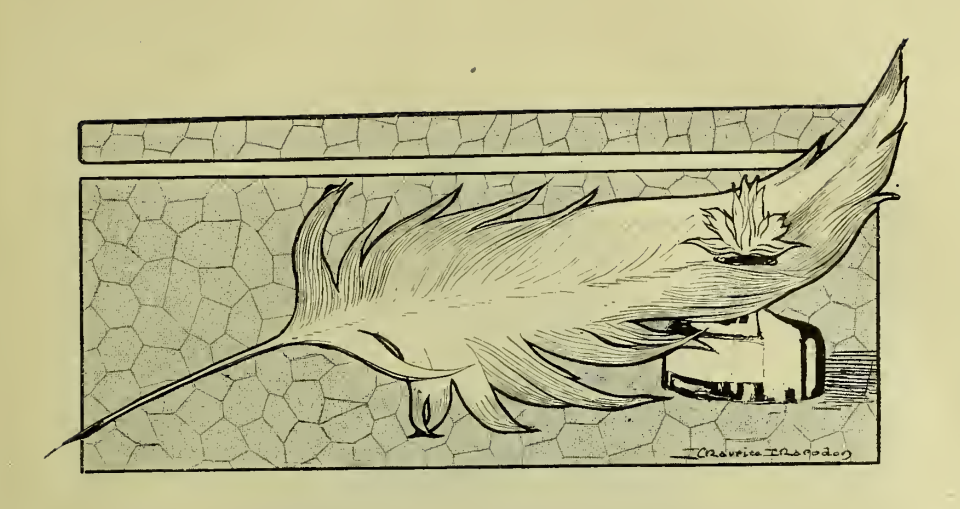
Léon HENNIQUE. — Romancier et auteur dramatique. Né à la Guadeloupe, en 1851 : fils du général Hennique. Débute par un roman : *La Dévouée* (1878). Puis *Élisabeth Couronneau* (1879). Les *Soirées de Médan*, 1888; *Pœuf*, nouvelle; et *Les Hauts faits de M. de Pothuau; La Dévouée, L'Accident de M. Hébert; Benjamin Rozes. Un Caractère*, 1890, dans une nouvelle manière où le monde invisible joue un rôle.

Théâtre : *Pierrot sceptique*, en collaboration avec M. J. K. Huysmans; *L'Empereur Dassoucy*, trois actes en vers, en collaboration avec M. G. Godde, au théâtre Cluny; *Jacques Damour*, d'après la nouvelle de M. Émile Zola; *Esther Brandès*, une des premières œuvres jouées au Théâtre Libre; *La Mort du Duc d'Enghien*, au Théâtre Libre également; 10 déc. 1888. *Amour*, à l'Odéon, trois actes en prose; *La Menteuse*, trois actes au Gymnase, en collaboration avec Alphonse Daudet; *l'Argent d'autrui*, trois actes à l'Odéon; *Les deux patries*, 1895, trois actes et cinq tableaux, au théâtre de l'Ambigu. Chevalier de la Légion d'honneur.



La recette du nectar était perdue, Monsieur Mariani la retrouva. Vive donc Mariani! car il nous a refait le breuvage des dieux couleur de rose brune, de gemme fauve, une jeunesse, une santé plus longues, et une intelligence rébarbative à toute lassitude.

Léon Hennique



ABEL HERMANT

Dans son *home* coquet de l'avenue des Champs-Élysées, entre ses meubles aux formes simples, ses fleurs et ses tentures, M. Abel Hermant présente bien ce caractère à la fois précieux et plein de dignité qui convient aux écrivains de race. Rarement, en effet, se refléta avec une telle fidélité, dans l'allure d'un auteur, ce sens de la noblesse et de la grâce des formes que si souvent il introduisit dans ses œuvres les meilleures. Une sorte de maniérisme, dû sans doute à une sélection naturelle revêt sa vie et sa pensée d'une apparente élégance qui n'est pas sans s'allier à un charme exquis et pénétrant de psychologue. Augmenté du don d'historien qui achève de rendre son esprit si original et si séduisant, le talent de M. Hermant se présente à nous, généralement atténué de la plus agréable des tournures romantiques. Sa langue soignée et toujours d'une correction parfaite encadre, d'un rhythme limpide, le tumulte de ses pensées. Il y a en lui beaucoup de cette recherche détaillée et spirituelle que nous nous plaisons à admirer dans les beaux esprits du XVII[e] siècle.

M. Abel Hermant peint les caractères avec la perfection et le cachet des anciens âges. De sa littérature émane ce parfum lointain de vieux boudoirs et de victoires glorieuses que nous aimons à retrouver encore après des siècles, dans les mémoires de Saint-Simon, les proses de La Bruyère et les lettres de Madame de Sévigné. Seulement, des années accumulées ont ajouté au talent de M. Hermant une sorte de coloris plus vivace en même temps que plus moderne. Avec les guerres de l'Empire et les défaites de la royauté s'est reflétée, dans le cœur du romancier

moderne, une observation et un sensualisme plus en rapport avec nos goûts et avec nos désirs. Avec cela un choix d'expressions constant et une dignité sévère dans le langage rappelle bien le consciencieux purisme des grands auteurs anglais : Scott, Macaulay ou Dickens. De l'ironie se glisse bien souvent à travers cette réserve presque discrète du langage. Cette ironie effleure sans marquer, elle atteint sans blesser profondément ; c'est plutôt là une malicieuse moquerie qu'une attaque qui nuirait. M. Hermant ne sait point apporter de cruauté à ses récits les plus poignants. Sa distinction native ne saurait s'embarrasser d'un dérisoire excès de pathétique. Une spiritualité fine et grave revêt la plupart de ses héros d'un aspect de résignation et de tendresse. S'ils ont encore quelque affinité d'allure avec le Julien Sorel de Henri Beyle, ils présentent à la fois une plus authentique et plus tranquille expression de vérité et de naturel. M. Hermant ne les sépare point aussi artificiellement de la vie immédiate. Qu'il étudie successivement les milieux militaire, universitaire ou social, toujours il procède avec le même tact et le même bonheur d'expressions. Il sait comprendre tout le tragique de ces âmes dont il s'est imposé la mission de sonder les mystères et de saisir les nuances si multiples. Des écrivains de la valeur de M. Hermant donnent certainement raison à ceux-là qui distinguent dans la foule des auteurs, une aristocratie des lettres. Les œuvres de l'importance du *Cavalier Miserey* et d'*Ermeline* apportent une expression nouvelle à la littérature. Il se trouve que cette expression est en conformité avec le plus pur esprit français et qu'elle achève de l'embellir encore par une façon inattendue qu'elle a de le traduire. Rien n'est donc plus louable et plus méritoire. Les silhouettes finement tracées de Nathalie Madoré, d'Ermeline, d'Eddy, de Paddy, sont poignantes de réalité et de compréhension. Nous les aimons à cause de leur grâce alanguie et de leurs peines poignantes. Elles sont pour nous des petites fleurs délicieuses, parentes des plus douces créatures balzaciennes, de cette Madame de Montbazon dont Aloysius Bertrand s'est plu à raconter la mort, aussi de quelques créatures de Georges Sand, de Beyle et de Barbey d'Aurevilly. Une surtout nous attire, nous séduit et nous retient, c'est cette *Aïeule* dont les confidences sont pour nous autant de miroirs du Passé et de qui le cœur encore jeune et pitoyable ne nous prive point des plus fines saillies comme des plus tendres ressouvenirs.

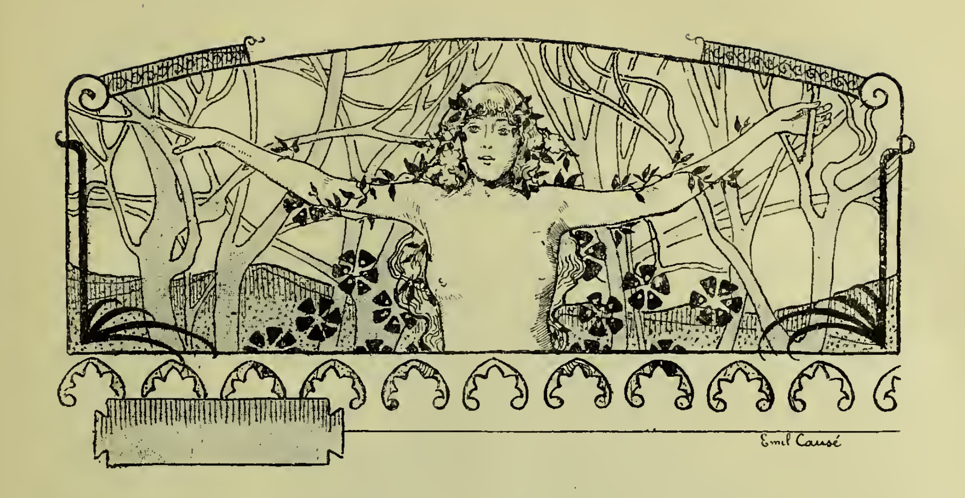
Avec un art qui ne laisse pas que d'être admirable il s'est plu à étudier ce cœur qui battit tant jadis pour la guerre et l'amour, pour les beaux chevaliers comme pour les rudes rencontres. Aussi M. Hermant ne dédaigne-t-il aucun des motifs des créations neuves. Les êtres les plus divers, pourvu qu'ils s'éloignent de la banalité, l'intéressent au même point. Il sait très bien que s'il y a des misères et des sanglots, il y a aussi des joies et des sourires heureux, que la vie est aussi insaisissable et aussi variée que chacun des êtres qui la constituent. C'est pourquoi il est si philosophe et si intéressant, si digne de l'attention qu'on lui accorde. Dramaturge, romancier, poète, M. Hermant s'est diversement manifesté et, chaque fois, avec le plus pur talent. Ce gentilhomme de lettres mérite l'estime la plus haute. Nous le louons à cause même de son caractère et de son œuvre, dignes au plus haut point d'honorer les nouvelles lettres françaises...

HERMANT (Abel), homme de lettres, romancier et auteur dramatique est né à Paris le 3 février 1862. Après avoir fait d'excellentes études, il fut reçu à l'École normale en 1880 et démissionna en 1881. Il débuta, en 1883, par un volume de vers intitulé *les Mépris*. Puis, se livrant exclusivement au roman, M. Abel Hermant donna : *Monsieur Rabosson* (1884), *La mission de Cruchot-Jean-Baptiste* (1885) ; *le cavalier Miserey* (1887), roman de mœurs militaires contemporaines; *Nathalie Madoré* (1888) ; la *Surintendante* (1889); *Cœurs à part* (1890); *Amour de tête* (1890); *Le Frisson de Paris* (1891) ; *Serge* (1892); *Ermeline* (1892); les *Confidences d'une aïeule* (1893) ; *la Carrière* (1894) ; *Eddy et Paddy* (1895); Enfin *la Carrière* (pièce) en 1897, les *Transatlantiques*, au Gymnase (1898).



Je suis un fidèle et un fervent du vin Mariani, et je me fais un devoir de joindre mon témoignage reconnaissant à celui des nombreuses personnes plus notables qui prennent place dans l'Album des Figures Contemporaines.

Abel Hermant



HENRIK IBSEN



Les préoccupations sociales et philosophiques ont, depuis quelques années, trouvé, auprès de quelques poètes et de quelques écrivains étrangers, un accueil si favorable et si enthousiaste que c'est, pour ainsi dire, leur œuvre littéraire qui a propagé universellement les théories préconisées d'abord par les penseurs modernes. Schopenhaüer, Hartmann, en Allemagne, Carlyle et Spencer, en Angleterre, Emerson et David Thoreau, en Amérique, ont été des précurseurs inconscients d'artistes qui ont pu donner aux théories définies par eux un attrait considérable de verité, de vie et de lumière. Leurs découvertes dans le domaine de l'esprit humain ont été les sources originelles où des hommes comme Tolstoï et Ibsen, William Morris et Watt Whitman vinrent puiser quelques-uns des thèmes les plus ordinaires de leurs poèmes et de leurs drames récents. Bien que se trouvant, dès le début de sa carrière, aux prises avec ces difficultés de la vie et ces incertitudes dans l'orientation des idées qui caractérisent même les plus grands, Ibsen a su aussitôt s'affirmer avec une originalité incontestable dans le domaine tragique. « Je reçus le don de souffrance et je devins poète, » dit-il lui-même, par la bouche du scalde Jatgeyr, dans *les Prétendants à la Couronne*. Dès sa jeunesse, effectivement, le grand poète scandinave fut marqué du sceau de la persécution et de l'ingratitude. Il ne rencontra pas, dans son pays,

cette compréhension et cette sollicitude dont les peuples, ces enfants trompeurs et innocents, sont les dispensateurs avares. A l'exemple de Shakespeare, de Robert Burns et de Molière, il connut tour à tour les faveurs enthousiastes et les attaques injustifiées. Cette dure éducation morale, donnée par son pays, n'a pas peu contribué à éveiller en lui ce génie de liberté, d'audacieuse discussion et de hautaine controverse dont son théâtre est le développement admirable. Aussi est-ce avec une sublime émotion qu'il s'écrie quelque part : « A toi, mon peuple, qui, dans une coupe profonde, m'as versé le breuvage amer mais réconfortant où le poète a puisé la force et le courage de combattre jusqu'au seuil du tombeau et qui m'as fait prendre le chemin de l'exil, j'envoie mon salut et ma reconnaissance. Tu m'as donné la meilleure part. » Sublime désintéressement et grandiose affection envers sa mère inaccessible et froide, la vieille terre norvégienne, dont les fjords, les forêts de sapins et les monts rocailleux furent ses inspirateurs premiers, ce cri de HENRIK IBSEN est le pardon que son cœur charitable et humanitaire adresse à la foule oublieuse. Le poète y donne la mesure de son génie et de sa grandeur d'âme. Toute la résignation et toute la charité de son cœur y éclatent. A cette époque déjà il est le grand manieur d'idées nouvelles, le penseur audacieux qui ose placer en présence des notions préconçues de la civilisation moderne, égoïste et utilitaire, le respect de la personnalité et l'indépendance dans les sentiments et dans les devoirs. La voix de ses acteurs est grave comme la justice et terrible comme le jugement. Elle a quelque chose de la rigide et inattaquable morale puritaine, en même temps que de cette sérénité majestueuse et auguste qui donne, aux tragédies des premiers Grecs, cette inimitable et religieuse grandeur. *Brand! Peer-Gynt, les Revenants, Rosmersholm, Solness, la Dame de la mer*, les glorieuses œuvres! Ainsi que Dante symbolisait en Béatrice, en Julie ou en Rachel les présences matérialisées de ses prémisses philosophiques, ainsi HENRIK IBSEN dans *Hedda Gabler*, dans l'Agnès de *Brand*, dans Hilde de *Solness* s'est plu à représenter les figures pittoresques et dominantes des principales expressions de ses rêves.

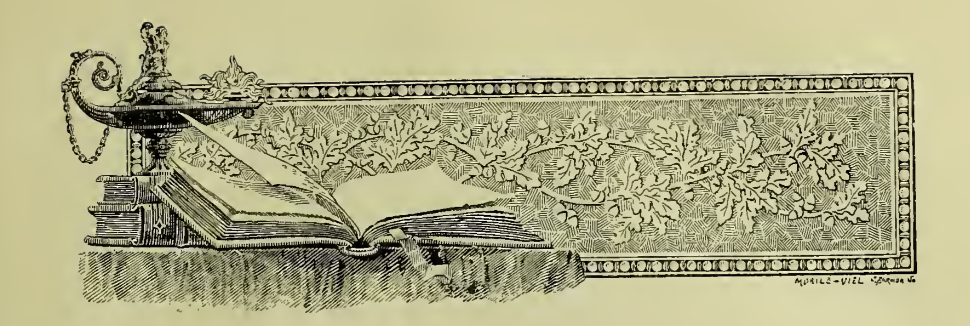
Malgré quelques difficultés matérielles, le théâtre de M. HENRIK IBSEN, s'est, aux soirées de *l'Œuvre*, affirmé au public français comme une manifestation d'art nouvelle et admirable. *L'Ennemi du peuple, Rosmersholm, Solness* ont gagné les suffrages d'un public cependant peu prédisposé à l'audition de spectacles aussi métaphysiques. *Jean-Gabriel Borckman* a été accueilli comme un chef-d'œuvre. Il serait à souhaiter que *l'Œuvre* montât quelque jour l'une des pièces historiques de M. HENRIK IBSEN : *Catilina, l'Expédition des Guerriers* ou *Empereur et galiléen*. « Ibsen est le Carlyle du drame, » a écrit justement quelque part l'un des biographes du grand poète. Mais c'est un Carlyle qui aurait toute l'ampleur d'un Shakespeare. Ibsen est une des consciences d'art les plus hautes de ce temps. Il donne, avec Léon Tolstoï, l'exemple du génie épanoui dans l'entière plénitude de son intégrité et de sa force.

IBSEN (HENRIK), poète satirique et dramatique norvégien, né à Skien, petite ville des fjords, d'une famille de marins allemands et écossais, le 20 mars 1828; se destina à l'exercice de la médecine et entra d'abord dans une pharmacie qu'il abandonna pour se livrer à la littérature. Après avoir publié sous le pseudonyme de *Brynjœf Bjarine*, un drame en 3 actes, *Catilina* (Christiania, 1850), il reprit ses études à l'Université, où il fonda avec ses condisciples, un journal littéraire dans lequel il publia, sa première satire : *Norma ou l'amour d'un homme politique*. Il entra alors en relation avec les poètes Virige et Bjœrnson. M. H. Ibsen devint, grâce à la protection du violoniste O. Bull, l'auteur attitré du théâtre de Bergen et passa en 1857, en la même qualité, à celui de Christiania. En 1863, il fit paraître la *Comédie de l'amour*, poème satirique qui lui valut une subvention pour voyager à l'étranger. Il séjourna quelque temps à Rome où il acheva *Brand*. Outre les ouvrages cités plus haut, M. Ibsen a donné un certain nombre de livres et de drames : *l'Expédition des guerriers, les Prétendants à la couronne, Brand, Peer Gynt, l'Union de la jeunesse, Nora, les Revenants, Un ennemi du peuple, le Canard sauvage, Rosmersholm, La Dame de la mer, Hedda Gabler, Jean Gabriel Borckman*. La plupart des drames cités ici ont été traduits en français par M. le comte Prozor.



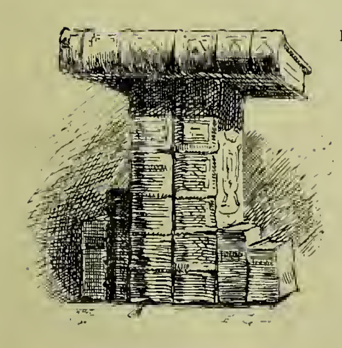
à Monsieur Mariani.

Christiania, 4.9.97.
Henrik Ibsen.



ZADOC-KAHN

(GRAND RABBIN DE FRANCE)



Trois fois par semaine, la maison qui porte le numéro 17 de la rue Saint-Georges est envahie par une foule de visiteurs et, sous la vaste porte cochère, c'est un croisement ininterrompu de gens qui entrent ou qui sortent : gens de toute mine et de toute condition, qui viennent chercher là un bon accueil et franchissent ce seuil avec la certitude de n'être pas rebutés. Et il est rare, en effet, que sur le visage de ceux qui s'en vont apparaisse une déception : tous quittent l'hospitalière demeure, riches de cœur ou de pochette, emportant la parole d'espoir ou la réconfortante obole qu'ils espéraient. Il n'est pas jusqu'aux reporters eux-mêmes, aux pauvres reporters en quête d'interview, qui ne s'en aillent satisfaits. Car, plus encore que l'homme modeste et ennemi de toute réclame, M. le Grand Rabbin Zadoc-Kahn est l'homme affable et bon par excellence, qui ne saurait laisser partir qui que ce soit malcontent, fût-ce même un journaliste.

« C'est une physionomie curieuse et sympathique à tous égards, a dit M. Ernest Jungle, que celle de cet homme dont tous les actes sont emplis d'une foi si profonde et d'une tolérance vraiment admirable. » La douceur qui modère ses gestes et module doucement son verbe est comme un masque transparent sous lequel cherche en vain à se dissimuler la bonté qui rayonne au centre de son âme. Cet astre de bonté qu'il porte en lui laisse filtrer son pur éclat à travers la limpidité de ses yeux tristes. Sous les lunettes jamais quittées, son regard le trahit encore et dénonce clairement sa pitié mal contenue, que suffisent à faire déborder les moindres misères humaines.

Sa bonté est celle du philosophe qu'une foi solidement assise a gardé de l'é-

goïste scepticisme et qu'une étude approfondie de notre société dolente a rallié, non pas à l'impassibilité pessimiste et négative, mais à la saine doctrine d'amour, prêchée par Christ et adoptée par tous les grands penseurs croyants. « Le bien que nous faisons, a-t-il dit dans son sermon d'installation comme Grand Rabbin de France, n'est rien en comparaison de celui que nous voudrions et devrions faire. Nos forces sont limitées et la tâche à accomplir est immense. » C'est à l'accomplissement de cette tâche de charité que toute sa vie s'est donnée. Son cabinet de la rue Saint-Georges est l'asile des infortunes, la clinique des douleurs morales. Et, de fait, dans la longue redingote noire qui sangle sa taille mince et droite, M. Zadoc-Kahn n'est pas éloigné de ressembler à l'un de ces médecins de naguère, qui portaient encore les lunettes et l'austère cravate blanche. Un tel costume sied à ceux qui opèrent des cures merveilleuses dans le frêle organisme du corps ou de l'âme.

Appelé, tout au début de sa carrière, à exercer un ministère sacré qui ne pouvait être raisonnablement confié qu'à un esprit doué des plus hautes qualités de conciliation, M. Zadoc-Kahn s'est tracé un progamme de tolérance auquel il n'a jamais failli. Il s'est appliqué à mettre en lumière les beaux côtés de la religion juive, à apaiser les haines de parti et les dissensions religieuses qui sévissent à notre époque. Voir la concorde et la fraternité régner entre tous les hommes, tel est son idéal superbe et chimérique. Il l'a nettement exprimé, le jour où, sur la tombe du capitaine Mayer, il formula cette admirable profession de foi, dont tous les juges impartiaux qui surent garder leur libre arbitre ne purent s'empêcher de louer la haute et sincère éloquence. En cette proclamation, M. Zadoc-Kahn déplorait les luttes fratricides qui s'engagent entre des hommes de culte différent, mais appartenant tous à une même patrie; il exaltait la solidarité humaine, qui doit planer bien au-dessus des préjugés et des querelles. M. Zadoc-Kahn, depuis lors s'est affirmé à maintes reprises comme un apôtre de la paix, sans se départir jamais du tact et de la réserve que lui imposaient les circonstances. Son attitude loyale, son langage élevé et philosophique lui ont concilié le respect de ses adversaires eux-mêmes.

Il convient, au reste, d'ajouter que le Grand Rabbin de France met au service de ses idées, fort louables en elles-mêmes, un remarquable talent d'orateur. — Secondé par une haute culture intellectuelle, par une érudition qui lui permet d'envisager toutes choses à un point de vue personnel et d'extraire des sujets qu'il traite, fussent-ils des plus épuisés en apparence, une essence et une morale nouvelles, M. Zadoc-Kahn est de ceux qui excellent à émouvoir une assistance, lors même qu'elle serait composée d'incrédules et d'indifférents. C'est assez dire que les fidèles du Talmud ne sont pas seuls à approuver la haute distinction dont M. Zadoc-Kahn a été l'objet, le jour où le ruban de la Légion d'honneur est à juste titre venu consacrer aux yeux de tous la dignité de son caractère.

ZADOC-KAHN, Grand Rabbin de France, né à Mommenheim (Bas-Rhin), le 18 février 1839. Entra à l'École Rabbinique de Metz en 1856 et reçut à Paris, en 1862, le Diplôme de Grand Rabbin. Après avoir été directeur de l'École préparatoire au séminaire Israélite, il fut, par arrêté ministériel du 5 juillet 1867, nommé Rabbin adjoint au Grand Rabbin de France. Promu ensuite Grand Rabbin de Paris le 19 octobre 1868, en remplacement de Lazare Isidor, et, plus récemment, Grand Rabbin de France (1890). Chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois d'août 1877.

Les principaux ouvrages de M. Zadoc-Kahn sont : *L'Esclavage selon la Bible et le Talmud* (1867) ; *Sermons et Allocutions* (3 séries, 1875-94). *Sermons et allocutions à la Jeunesse Israélite* (1878). *Étude sur le livre de Joseph le Zélateur*, recueil de controverses religieuses au moyen âge (1882).

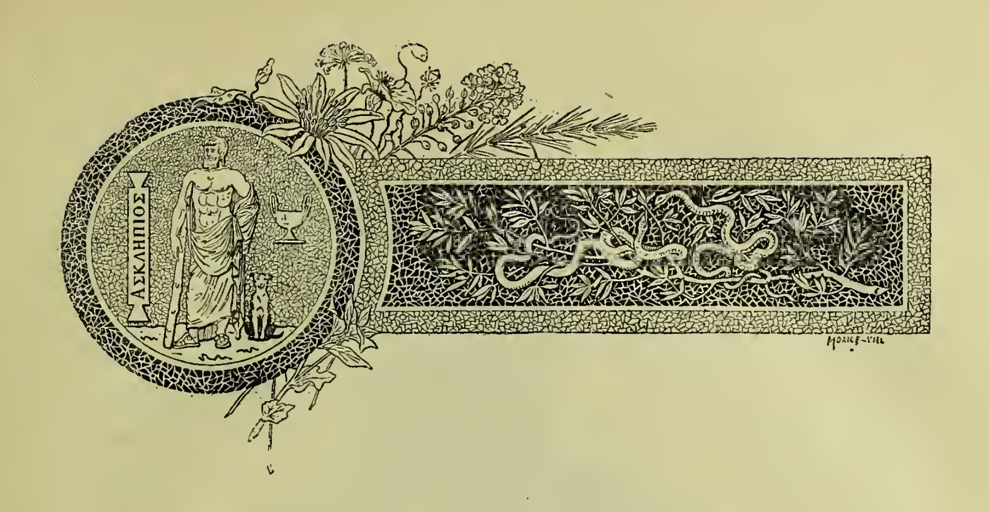


Le Grand Rabbin
du Consistoire Central
des Israélites de France

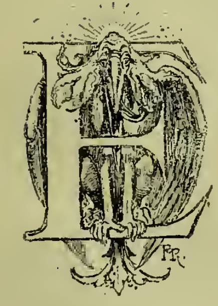
Monsieur

J'avais lu bien des éloges du vin Mariani en prose et en vers, et étais resté un peu sceptique. Avec une rare amabilité, vous m'avez permis de juger par moi-même ; ma conversion est complète. Honneur au vin Mariani !

Zadoc Kahn
G^d Rabbin



LE DOCTEUR LÉON LABBÉ



En même temps que l'un des maîtres de la chirurgie française, le Docteur Labbé est de ceux qui honorent le Sénat, et qui comptent parmi les personnalités en vue de notre Haute Assemblée politique ; car toutes les qualités qui font de lui un merveilleux opérateur, son audace, son extrême franchise, sa promptitude de décision, ont trouvé au Palais du Luxembourg une application nouvelle. Il répare, épure et refait le mécanisme des lois, en le délivrant des routines et des traditions mauvaises, tout comme il remet en ordre l'organisme du corps humain, par l'assainissement ou l'amputation du membre que corrompt la gangrène. — Le règne des esprits scientifiques, qui prévalent à notre époque, nous prépare un avenir meilleur. Et notre politique ne peut que gagner à être dirigée par des hommes qui mettront en œuvre, pour la réformer, toutes leurs facultés actives de logique, de jugement et d'expérience.

Moralement, le Docteur Labbé est bien l'homme de sa profession. Il a toutes les qualités supérieures qu'elle nécessite, mais aussi cette apparente rudesse de caractère qui cache le plus souvent, chez les chirurgiens réputés les plus endurcis, une bonté réelle, encore qu'affranchie par les exigences du métier de toute vaine sensiblerie. La brusquerie superficielle de cet éminent praticien, auquel l'imminence du péril ne laisse pas le temps des apitoiements et des craintes, cache un cœur bon et accessible à une pitié délicate. — Interrogez plutôt les malheureux, les souffrants auxquels le Docteur Labbé prodigue sa charité, ses soins, son dévouement. Ils vous diront à quel point son âme compatit aux souffrances physiques et morales et quelle reconnaissance profonde ils lui gardent.

L'énergie, qui passe souvent pour de la dureté, est pourtant le plus sûr garant de l'habileté du chirurgien. Elle le préserve des hésitations qui pourraient être funestes. Que d'existences le Docteur LABBÉ a sauvées, grâce à la décision qui seconde les principes de sa science profonde et guide en toute sûreté sa main experte et délicate. Cette science technique lui vaut le rang occupé avant lui par Nélaton, par Velpeau, par tous ceux qui furent ses maîtres et dont il est devenu l'émule.

C'est d'ailleurs avec l'assistance de ces praticiens célèbres qu'il fit, à la Salpétrière, la première ovariotomie tentée à Paris. Il a pratiqué, depuis lors, un grand nombre d'opérations très difficiles qui attirèrent sur lui l'attention publique. Qui ne se souvient du grand retentissement qu'obtint, il y a une vingtaine d'années, son opération de « l'homme à la fourchette »? Rappelons brièvement le cas : Un employé des magasins du « Printemps » avait, par une inexplicable maladresse, avalé une fourchette. D'où, une obstruction radicale des voies digestives. — Le Docteur LABBÉ, grâce à une incision résolument tentée, parvint à extraire de l'estomac la fourchette malencontreuse. Ce miracle fit grand bruit, en son temps. Les journaux, les conversations commentèrent longuement le fait et le Docteur LABBÉ fut mis au rang des faiseurs de prodiges. — Connu déjà dans le monde médical, sa réputation s'étendit bien au delà de ce cercle. Elle est, aujourd'hui, universelle.

La place nous est insuffisante pour étudier le rôle politique de M. le Docteur LABBÉ. — Son élection comme sénateur de l'Orne fut un triomphe pour le parti républicain. — Au Sénat, le Docteur LABBÉ a pris l'initiative de plusieurs réformes que lui dictèrent, pour la plupart, sa parfaite connaissance des choses médicales. Ses discours sur le régime des boissons (il est membre de la commission instituée, pour étudier la question du monopole de l'alcool), sur la réforme temporaire accordée aux étudiants en médecine, munis de leur grade de docteur, font de lui un orateur écouté, influent, un de ceux qui gagnent par avance les causes auxquelles ils assurent l'appui de leur talent et de leur compétence. Le labeur scientifique auquel s'est consacré M. le Dr Labbé l'éloigne des luttes de partis. Il n'en a pas moins affirmé ses convictions républicaines. Mais ses tendances le rallient surtout aux idées modernes, aux idées humanitaires de Justice et de Charité. Il nous a prouvé que ce ne sont pas là de vains mots, mais bien le symbole des plus hautes théories, qui valent principalement par le zèle qu'on apporte à les mettre en pratique.

LABBÉ (Docteur LÉON), né le 29 septembre 1832, au Merlerault (Orne), où son père était notaire. Interne des Hôpitaux de 1856 à 1860, Docteur en médecine en 1861, il devint Agrégé de la Faculté le 20 juin 1863. Successivement chirurgien des hôpitaux : la Salpétrière (1865); Midi (1867); Saint-Antoine (1868); Pitié (1872); Lariboisière (1879); Beaujon (1882). Fut longtemps chirurgien en chef de Beaujon.

Le Docteur LABBÉ est membre de l'Académie de médecine, depuis 1879, et de la Société de chirurgie, dont il fut aussi Président. Chevalier de la Légion d'honneur en 1868, il a été promu officier en 1871, et commandeur en 1891.

Élu sénateur de l'Orne, le 24 avril 1892, par 506 voix sur 934 votants, le Docteur LABBÉ a préconisé une réforme tendant à reculer la limite d'âge que ne peuvent dépasser les étudiants en médecine, pour bénéficier des deux années de dispense auxquelles leur donne droit le grade de Docteur. Il a prononcé un remarquable discours sur le régime des boissons; il a pris la défense du service de santé.

Le 28 juillet 1898, le Docteur LABBÉ a été nommé à l'unanimité membre du conseil général pour le canton du Merlerault.

Il est également, depuis plusieurs années, membre de la Commission supérieure de répartition des fonds du Pari mutuel pour les Établissements de bienfaisance. Il prend, comme médecin, une grande part aux travaux de cette œuvre.

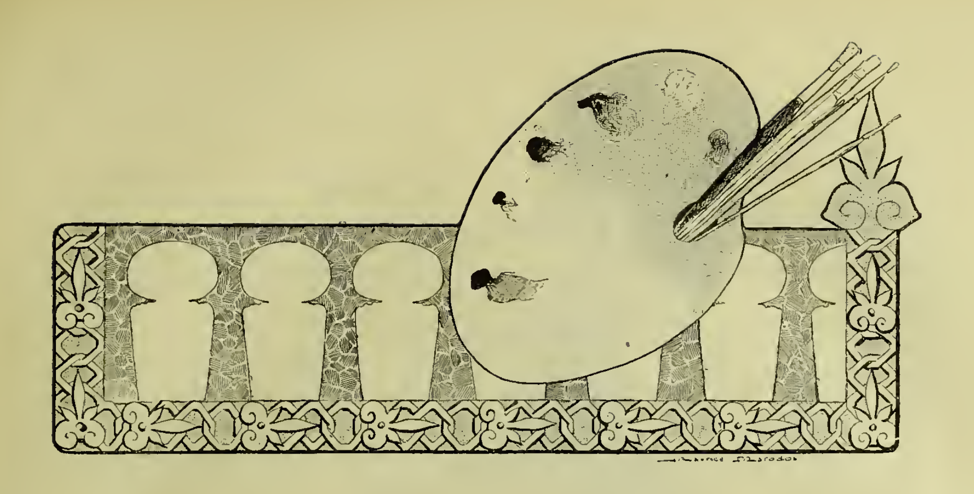
BIBLIOGRAPHIE. *Traité sur la Coxalgie* (Thèse inaugurale). *Leçons de clinique chirurgicale* (1876). *Traité des Tumeurs bénignes du sein*, en collaboration avec Coyne (1876). *Leçons de Gosselin sur les hernies. Mémoire sur l'homme à la fourchette* (Académie des sciences) 1876. — *Chloral; Chloroforme et morphine.* Plusieurs articles publiés au *Dictionnaire encyclopédique*, etc., etc.....



Mon cher Mariani,

Vous prétendez que mon bistouri vous a rendu la vie ! Je ne veux pas vous démentir, mais pour éviter tout retour offensif de la maladie, prenez chaque jour, croyez m'en, un bon verre de votre vin de Coca. Votre bien dévoué !

Dr. Léon Labbé



CHARLES LANDELLE



Charles Landelle habite, quai Voltaire, un ravissant hôtel, tout adorné, du haut en bas, d'objets d'art et de tableaux, signés de lui pour la plupart. C'est un vrai musée intime, à l'embellissement duquel a présidé, — on ne s'y trompe pas, — le goût exquis du maître de céans.

Sitôt introduit, vous gravissez un escalier auquel les bibelots qui l'encombrent donnent des airs de galerie. Le mur qu'il longe disparaît sous de larges nappes de couleurs, qui se précisent, vues de près, en des toiles de toute dimension et de tout genre. Une eau-forte sombre, çà et là, fait ressortir l'éclat brusque de quelque pimpante aquarelle. Et tel est l'aspect séduisant de ce féerique escalier, qu'on s'y arrêterait volontiers, les yeux en extase, n'était le légitime désir de faire une double connaissance : celle du bon maître Landelle, et celle, aussi, de l'atelier où il exécuta tant d'œuvres, ou, pour mieux dire, tant de chefs-d'œuvre.

Quiconque n'a pas vu Landelle assis devant son chevalet ne le connaît pas sous son véritable aspect de travailleur infatigable, d'artiste probe et opiniâtre. A toute heure, on le trouve, en son vaste atelier qui domine la Seine et laisse apercevoir le Louvre sur la rive opposée.

Et Landelle, sans poser son pinceau, reçoit, cause, conte plaisamment ses impressions de voyage, ses chasses au château de Loo, chez le Roi de Hollande, où il passa huit jours. — Et il a vite fait de mettre à l'aise ceux qui ont la curiosité d'aller le surprendre au travail, en pleine ardeur productive.

Retracer la vie de Charles Landelle, c'est faire l'apologie du persistant labeur, auxiliaire indispensable du talent qui se veut affirmer. Landelle est de ces acharnés tâcherons de l'Art qui, même lorsqu'ils ont récolté l'ample moisson de gloire de laquelle tant d'autres se contentent, sèment encore le bon grain, et mettent tout leur espoir en la gerbe future. La continuité d'effort sur

laquelle s'est étayée la réputation de LANDELLE offre le rare exemple d'un renom solidement et justement acquis.

Son œuvre, à tous points de vue formidable, vaut par sa valeur intrinsèque comme par la persistance de volonté qu'elle représente. Soixante années de travail ininterrompu ont porté à plus d'un millier le nombre des œuvres de LANDELLE. Et malgré une telle production, il est peu de ses tableaux qui n'atteignent pas à la perfection.

Après avoir étudié sous la direction de deux maîtres, Paul Delaroche et Ary Scheffer, dont les conseils hâtèrent peut-être sa vocation, en la lui révélant à lui-même, M. CHARLES LANDELLE s'adonna à la Peinture d'histoire, et son premier essai en ce genre fut un véritable coup de maître. A vingt et un ans, il obtient la troisième médaille avec son tableau intitulé : *Fra Angelico de Fiesole demandant à Dieu des inspirations.* Peut-être M. CHARLES LANDELLE avait-il demandé les siennes à Fra Angelico lui-même, au bon moine Giovanni Guido de qui Michel-Ange disait qu'il avait « choisi ses modèles au Paradis ».

Qui ne connaît cette *Renaissance* exécutée par LANDELLE pour le Musée du Louvre, cette grande figure symbolique qui personnifie à elle seule l'art de Raphaël et de Jean Goujon, et synthétise tous les chefs-d'œuvre des maîtres du seizième siècle. Dans l'unité de cette composition, LANDELLE a su fondre une foule d'éléments complexes et de nuances. — Cette souplesse d'exécution est d'ailleurs une des caractéristiques de son talent, adroit avant tout, mais non dénué de force et d'ampleur.

De ses longues pérégrinations à travers tous les pays, — l'Algérie a sa préférence, — LANDELLE a rapporté de vivaces impressions, qu'il a magistralement su fixer sur ses toiles. — Dans la longue, mais incomplète énumération que nous donnons ci-dessous, nous avons essayé de mentionner ses principales compositions. — Cette notice, au reste, vaut un commentaire. — Car le meilleur moyen d'apprécier un tel œuvre, c'est encore de l'embrasser, autant que possible, en son ensemble.

LANDELLE (CHARLES ZACHARIE), portraitiste et peintre d'histoire, né à Laval le 2 juin 1821. — Il débuta au Salon de 1841, avec son propre portrait (donné au Musée de Laval), et n'a cessé depuis lors de figurer aux Expositions annuelles.

Il a produit plus de 1.200 tableaux, portraits, peintures murales, etc. Ses œuvres principales sont : *Fra Angelico de Fiesole demandant à Dieu des inspirations* (1842). *La Charité* (1843), musée de Compiègne. — *Saintes femmes allant au tombeau.* — *Les Enfants de la Gypsi* (1845). — *Splendeur et Décadence de la Courtisane* (1846). — *La Lesbienne Eucharis et les Anges de la Passion* (1847). *Sainte Cécile* (église *Saint Nicolas des Champs*). — *La Renaissance* (Musée du Louvre). *Le Christ entre ses deux Disciples.* — *Dix figures décoratives et huit grisailles* pour la salle des arts de l'Hôtel de Ville (1850-52). — *Portraits* de M[lle] *Fix* (de la Comédie) ; — d'*Alfred de Musset* (1853). — *Le Repos de la Vierge* (Chapelle du Collège d'Aix) (1855). — *Une Bacchante,* pour la Grande Duchesse Marie de Russie. — *La Loi, la Justice et le Droit,* peinture décorative pour le Conseil d'État. — *Portrait de l'Amiral Baudin,* pour le Musée de Versailles (1856). — *Juive de Tanger* (1858). — *Le Pressentiment de la Vierge* (Luxembourg). — *Les Deux Sœurs d'Alvito* (1859), à la Baronne de Rotschild. — *Les femmes de Jérusalem captives à Babylone* (Musée de Montauban). — *La Visite de S. M. l'Impératrice à Saint-Gobain* (1861). — *Le Chemin de la Croix dans un village des Pyrénées* (6 dessus de porte pour le Salon des Aides de Camp à l'Élysée). — *La Femme Fellah,* achetée par Napoléon III. — *L'Arménienne* (1866). — *L'Entrée des prisons de Tanger. Mauresque de Tanger. Mort de saint Joseph et Songe de saint Joseph* (chapelle à Saint-Sulpice, Paris). — *Nymphe des fontaines Vénitiennes* (1880). — *Femme de Jérusalem.* — *Fellatine du Caire* (1881). *Suzanne au Bain. Escalier de la Vierge à Siloë. Bazar des tapis du Caire* (1883). *Le Pays des fruits d'or* (1884). *Le Droit Moderne* (1885). *Aveugle de Biskra avec sa fille* (1886). *Algérienne portant une aiguière* (1889). *La Poterie,* le *Tissage* (Algérie) (1892). *Femme de Tlemcen; Ruth* (1893). *Ouida, petite Kabyle.* — *In vino veritas* (1894). *Verte Erin* (1895). *Mignon. Yamina descendant un Escalier* (1896). *Première Escarmouche. Petite fille de Vintimille* (1897).

M. LANDELLE a exécuté en outre de nombreux portraits. Il a obtenu une médaille de troisième classe en 1842 ; une deuxième médaille en 1845 et une première en 1848.

Décoré de divers ordres étrangers, membre des Académies d'Amsterdam et de Rotterdam, M. CHARLES LANDELLE est Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1855.



Mon cher Monsieur Mariani

Ayant 3/4 de siècle, passé..

Sans avoir bu de votre Vin-jouvence.

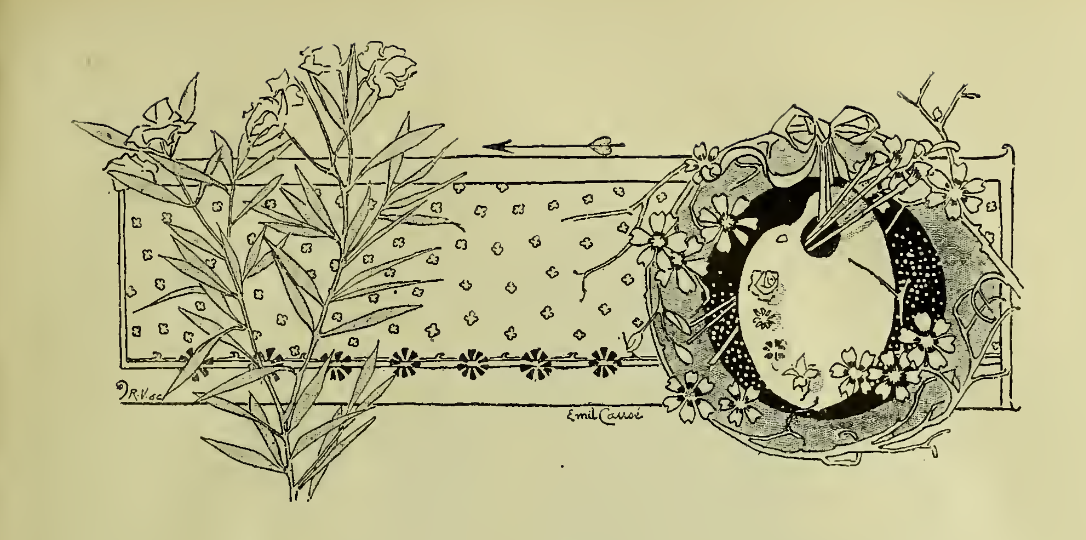
C'est donc fin de siècle au quel

je suis arrivé, maintenant, que

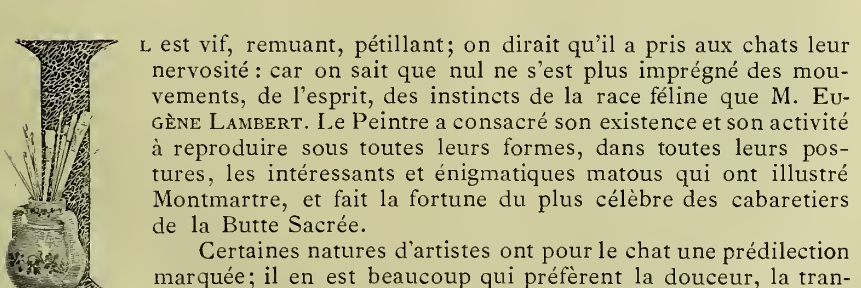
je vais boire de la Coca-Mariani

Bien à vous

Charles Landelle



L.-E. LAMBERT



Il est vif, remuant, pétillant; on dirait qu'il a pris aux chats leur nervosité : car on sait que nul ne s'est plus imprégné des mouvements, de l'esprit, des instincts de la race féline que M. Eugène Lambert. Le Peintre a consacré son existence et son activité à reproduire sous toutes leurs formes, dans toutes leurs postures, les intéressants et énigmatiques matous qui ont illustré Montmartre, et fait la fortune du plus célèbre des cabaretiers de la Butte Sacrée.

Certaines natures d'artistes ont pour le chat une prédilection marquée; il en est beaucoup qui préfèrent la douceur, la tranquillité, l'esprit d'indépendance de ce domestique félin, à la pétulance bruyante et à la fidélité servile du chien. Barbey d'Aurévilly avait un culte pour les chats, ainsi que Moncrif et Champfleury qui se sont faits leurs historiographes. Charles Baudelaire et Maurice Rollinat, son disciple, ont tous deux magnifiquement chanté ces petits sphinx étranges et mystérieux qui hantent, spectres faméliques, les gouttières baignées de lune, ou somnolent dédaigneusement sur les coussins des boudoirs les plus luxueux. Vacquerie, Loti ont consacré des pages ravissantes à ces animaux mystérieux. Charles Cros a interrogé leurs yeux verts où dort un secret, leur « flair plus subtil que notre savoir » :

« Pourquoi cette sérénité ?
« Auraient-ils la clé des problèmes
« Qui nous font, frissonnants et blêmes,
« Passer le printemps et l'été ?.. »

Peut-être les Égyptiens n'avaient-ils pas tort, eux qui vénéraient les chats comme des dieux et les empaillaient dévotieusement dans leurs temples transformés ainsi en de véritables Muséums d'histoire naturelle.

Enfin nous n'oublierons pas non plus qu'un chat noir est indispensable à toute sorcière qui se respecte, parmi les chouettes empaillées de son magasin d'accessoires.

Donc, après avoir hésité quelque temps entre les oiseaux, les pigeons, les oies, les lapins, les intérieurs de cuisine, M. LAMBERT se décida à se spécialiser dans l'étude des chats. Le premier qu'il représenta, en compagnie d'un perroquet, lui valut un franc succès et l'engagea à continuer dans cette voie.

Il avait d'abord essayé ses forces en crayonnant sur bois; puis, il reçut des conseils de Delacroix, et entra ensuite à l'École des Beaux-Arts, dans l'atelier de Delaroche. Ce fut en 1847 qu'il débuta au salon, avec des études d'oiseaux. L'année suivante, il exposa une *Cuisine* et des *Études d'Oiseaux;* en 1849, il envoya des *Oies et Pigeons*, puis successivement des intérieurs d'étable, des renards, des lapins.

A l'Exposition universelle de 1878, il a envoyé toute une série d'aquarelles, dont M. Charles Blanc a dit : « Là, le premier rôle est joué par l'esprit. On ne saurait en avoir plus que n'en a ce peintre ordinaire des races félines. »

Il en faut en effet beaucoup pour reproduire la physionomie de l'animal qui en a le plus parmi tous ceux de la création.

Aujourd'hui, M. LAMBERT continue à exposer et à peindre des chats. Il s'est retiré dans une sorte d'ermitage, où il a toute la tranquillité pour cela. Dans le voisinage de l'Élysée, en une petite rue d'aspect 1830, se trouve un grand, vaste et solennel hôtel; une plaque de marbre sur la façade apprend au passant désireux de s'instruire que La Fayette rendit le dernier soupir dans cet immeuble. Le lieu est donc historique.

Les vieux hôtels de cette époque sont pleins de couloirs et d'escaliers dérobés, de petits appartements qui s'enchevêtrent dans les grands, sans qu'on puisse bien se rendre compte comment; une petite porte donnant sur le vestibule, un petit escalier éclairé par des œils-de-bœuf, le tout dans une note très blanche, puis une porte ornée d'une très belle poignée en argent ciselé, ancienne, c'est là que demeure le peintre des chats.

Chose curieuse, au cours de ma visite, je n'en ai pas vu un seul!

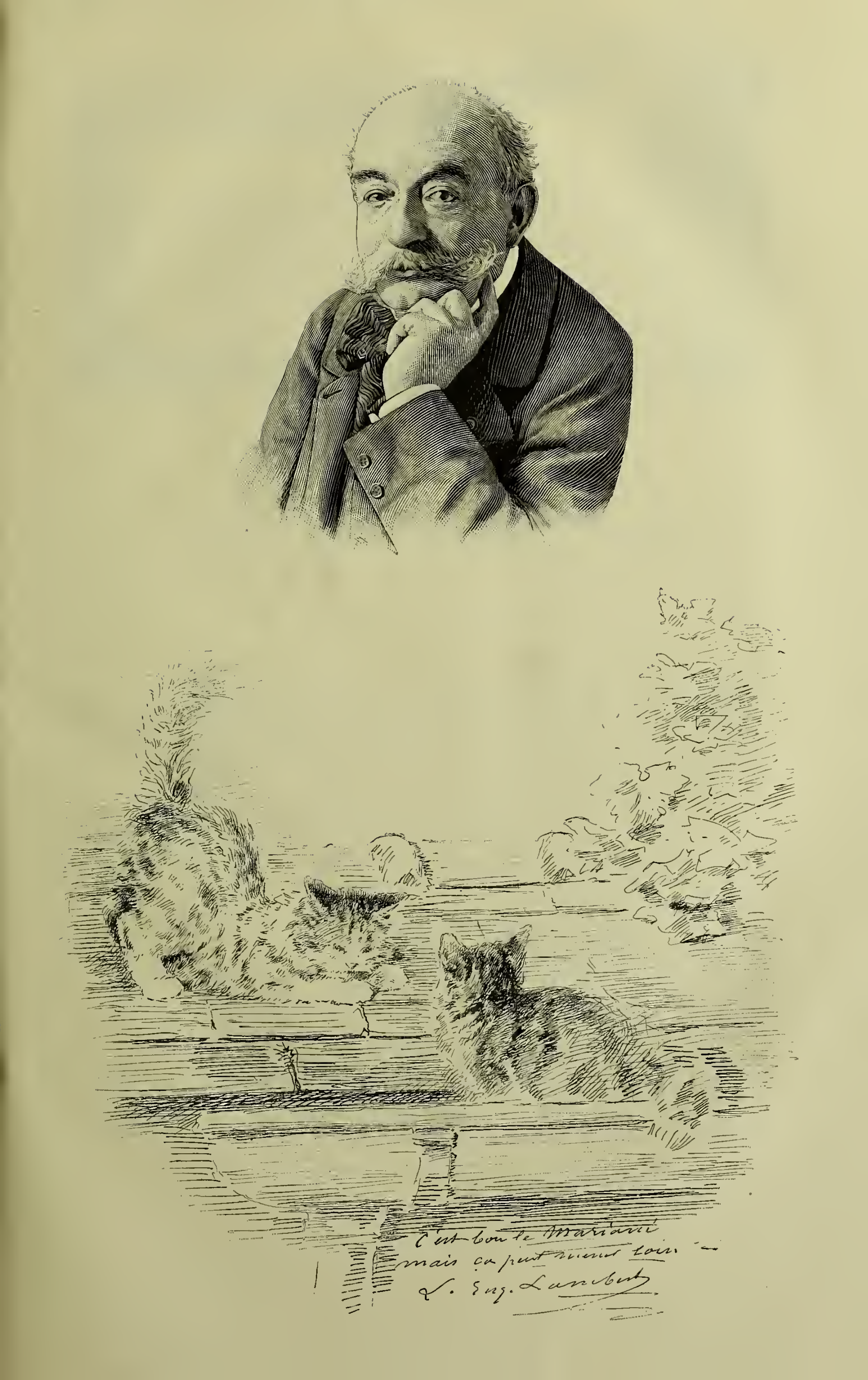
LAMBERT (LOUIS-EUGÈNE), né à Paris, le 24 septembre 1825, élève de Delacroix et de Delaroche à l'École des Beaux-Arts. Peint surtout des scènes intimes où figurent des animaux, chats ou chiens.

Il est membre fondateur de la Société des aquarellistes français, et il a envoyé ses œuvres beaucoup plus aux expositions de cette Société qu'à celles du Salon. On a cependant encore remarqué de lui au Palais de l'Industrie : *Chat et Pie, Chiens de chasse, Nature morte* en 1859; les *Voisins de campagne*, le *Remède pire que le mal*, un *Marché de petite ville*, 1861; un *Marché*, 1863; l'*Abreuvoir* et *Une Chasse à courre* en 1864; *Un Terrier de renards* et une *Horloge qui avance*, en 1865; *Meute passant une rivière* et *Relais de Chasse*, 1866; la *Cheminée du garde* et *Une Place enviée*, en 1867; un *Orage qui gronde* et *Vol avec escalade* en 1868; les *Maîtres de la Maison*, 1869; *Chatte et ses petits* et l'*Antichambre*, 1870; *Convoitise* et *Grandeur déchue*, 1872, etc., etc.

Plus récemment, on a vu de lui *Sido, Pendant l'office, Famille de chats, Envahissement de domicile. — Repas interrompu, Chat dans un fauteuil*, 1891. *Les chats du Cardinal de Richelieu*, 1878. Son tableau, *Coq et Poules*, se trouve au Musée de Nantes.

Il a en outre illustré de dessins et d'eaux-fortes *Chiens et Chats*, de M. de Cherville.

M. Lambert, qui a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1874, a obtenu au Salon plusieurs récompenses : Médailles en 1865, 1866, 1870; rappel de médaille de 3e classe à l'Exposition universelle de 1878.


C'est bon le Mariani
mais ça peut mener loin. —
L. Eug. Lambert



GUSTAVE LARROUMET



Professeur en Sorbonne et muni de tous ses grades universitaires, M. Gustave Larroumet est peut-être le moins « Normalien » des écrivains contemporains. Son impartialité, aisée, se manifeste sans effort. De là cette haute faculté de compréhension qui est la force de son œuvre critique et qui, même lorsqu'elle s'attaque aux analyses les plus ardues, nous communique une sensation de grâce et de sincérité.

Philologue, conférencier et très subtil écrivain, M. Gustave Larroumet, par la manière dont il dissimule son érudition sous le charme d'un sens artistique des plus délicats, nous représente assez le type des Encyclopédistes du dix-huitième siècle. Il a d'eux cette souplesse d'esprit qui se plie à tous les sujets et qui sait les approfondir en paraissant les effleurer. Sa plume court légèrement sous les doigts, conduite par une volonté sûre, et sa virtuosité se joue à l'harmonieux clavier des nuances. Il procède plus de Sainte-Beuve que de Hegel et son criterium, s'il en a un autre que l'indépendance, est difficile à définir. Ne cherchez pas en ses écrits l'influence d'une méthode restrictive, car nul plus que lui ne répugne à faire évoluer ses idées autour d'un immuable pivot. Il s'assimile, pour ainsi dire, avant d'envisager une œuvre, la personnalité de son auteur, et possède de larges vues d'ensemble qui lui permettent de préciser les impressions qu'il reçoit des hommes et des choses.

En lisant les quatre séries de ses « *Études de Littérature et d'Art* »,

nous sommes, non pas étonnés, mais bien charmés, de l'abondance des aperçus et d'une telle netteté de jugement. Familier avec toutes les époques, avec toutes les manifestations de l'art, qu'il s'agisse de Bernard Palissy ou d'Ibsen, de Racine ou de Puvis de Chavannes, de Watteau ou d'Anatole France, M. Gustave Larroumet continue la tâche poursuivie en ce siècle par cette grande expansion critique dont Sainte-Beuve donna le signal, et à laquelle ont pris part, en ces derniers temps, une pléiade d'écrivains soucieux d'indiquer toutes les tendances et tous les mouvements artistiques. Parmi ces historiens du Beau, M. Gustave Larroumet s'est conquis une place d'autant plus enviable qu'il ne s'apparente à aucun de ceux dont il est devenu le pair.

Son succès, si grand et si rapide, a eu de progressives et marquantes étapes, qu'il convient d'énumérer rapidement, car elles caractérisent l'homme non moins que l'écrivain. Ses études touchaient à leur fin quand la guerre éclata. Engagé volontaire, il risque sa vie, à dix-sept ans, comme maréchal des logis de dragons, et fait le coup de feu aux francs-tireurs, à l'armée de la Loire. Après la guerre, il vient à Aix pour hâter sa convalescence et profite d'un séjour de deux ans dans le Midi pour préparer sa licence-ès-lettres, qui lui vaut une chaire de Rhétorique au collège Bourbon d'Aix. L'année suivante, il quitte la Provence, sur le conseil de son maître Eugène Benoist, et prend coup sur coup à Paris ses deux agrégations de Grammaire et de Lettres.

Mais la philologie ne pouvait suffire à son esprit toujours soucieux de connaissances nouvelles. « Je suivais », dit-il lui-même, « les représentations de la Comédie Française et de l'Odéon aussi assidûment que les cours de la Sorbonne, et j'avais pris un goût très vif pour le répertoire de Marivaux. » Voilà un sujet tout trouvé pour sa thèse de doctorat. Il se met à l'œuvre sans tarder et écrit, sur l'auteur de « *l'Épreuve* », une étude magistrale, couronnée par l'Académie Française, et à la suite de laquelle il est nommé maître de conférences de Littérature française à la Sorbonne, sur la demande de la Faculté des Lettres.

Dès qu'il eut pris possession de sa chaire, son enseignement fut très remarqué, non seulement des étudiants, qui en apprécièrent tout de suite la franche saveur, mais aussi d'une foule mondaine et lettrée qui ne tarda pas à suivre assidûment les cours exempts de pédantisme du jeune et brillant professeur. Ce furent là les premiers succès oratoires du futur conférencier, auquel en étaient réservés tant d'autres qui, on le sait, ne devaient pas médiocrement contribuer à consacrer sa réputation.

Il nous reste, avant de terminer cette étude, à rappeler brièvement la carrière administrative de M. Gustave Larroumet. Lui-même raconte tout au long, dans la remarquable préface dont il a fait précéder son livre : « *L'Art et l'État en France* », comment, choisi comme chef de cabinet, en 1888, par M. Édouard Lockroy, alors Ministre de l'Instruction publique, il eut, quelques mois plus tard, la surprise d'être nommé Directeur des Beaux-Arts, en remplacement de Castagnary. Et si le public a peut-être oublié le haut fonctionnaire que fut M. Larroumet, pour ne plus considérer que l'écrivain, tous les artistes, en revanche, se rappellent le tact et l'impartialité dont il leur donna maintes preuves, en ces difficiles fonctions.

LARROUMET (Gustave), professeur, conférencier et critique d'art. Ancien directeur des Beaux-Arts. Membre de l'Institut. Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Bibliographie : *Marivaux, sa vie et ses œuvres* d'après de nouveaux documents. Ouvrage couronné par l'Académie Française. *La Comédie de Molière*, l'auteur et le milieu. *Études d'Histoire et de Critique dramatiques. Études de littérature et d'art. Nouvelles études* (2e et 3e série). *Discours sur la vie et les travaux du duc d'Aumale,* prononcé à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux Arts le 30 octobre 1898.

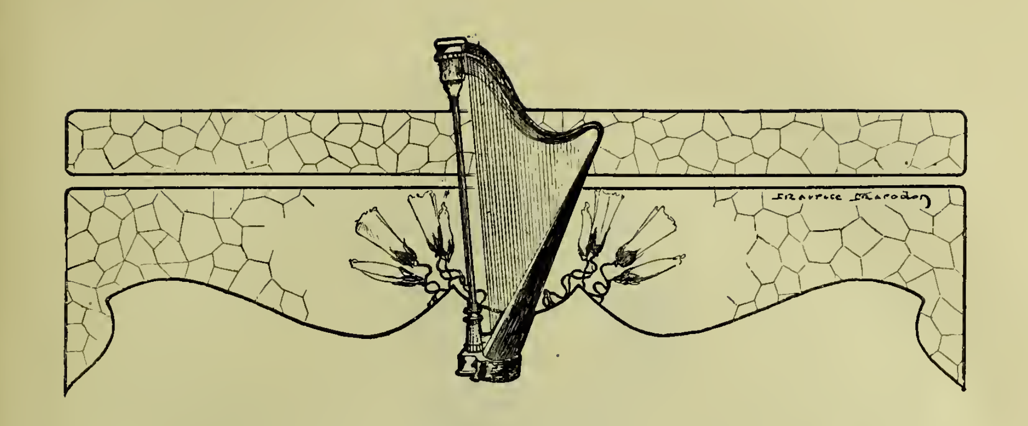
M. Larroumet est officier de la Légion d'honneur.



Cher Monsieur Mariani,

Vous me jugez digne de figurer au Portique d'Esculape! Je vous remercie de grand cœur. Je suis rarement malade et je n'ai pas encore besoin d'être remonté, mais on ne saurait prendre trop de précautions pour conserver force et santé. Votre vin renferme ces deux grands biens; il est aussi délicieux que salutaire. Quant à votre album, déjà si nombreux, il ne contient que vos amis et toutes ces têtes forment un choix. A ces deux titres, je suis très fier d'y entrer.

Gaston Larroumet



J. L. LASSALLE



Par la mâle énergie de son visage, le chanteur Lassalle, quoique Lyonnais, semble issu de race Provençale. En son regard, brille cette parcelle de soleil qui chatoie, comme un éclat de pierrerie, aux yeux des méridionaux. Un rayonnement de chaude tendresse auréole sa tête brune. Et les quelques rares fils blancs qui veinent d'argent sa chevelure, sa moustache cavalièrement retroussée, sa barbe séparée en fourche, n'ont nullement amoindri l'harmonie forte de ses traits. Sa physionomie demeure en parfaite concordance avec l'impulsive jeunesse qui émane de lui, sur la scène aussi bien que dans la vie.

M. Lassalle n'est pas seulement servi par un organe merveilleux, par une voix chaudement timbrée, dont la souple et grave modulation parvient à exprimer toutes les nuances, à parcourir toute la gamme des divers sentiments humains : fougue, héroïsme, passion, folie... Le chanteur, en lui, se double d'un acteur qui, par la savante justesse d'un jeu et d'une mimique sobres, excelle à mettre en valeur toutes les subtilités d'un rôle, à incarner des personnages ou, mieux encore, des caractères. Hamlet, Guillaume Tell, Nélusko sont autant de figures dissemblables que Lassalle a représentées sous les aspects qui leur sont propres. Il lui répugne de sacrifier une intention à une note, une attitude à un tour de force vocal. Mais l'étonnant est qu'il arrive à concilier ses dons de virtuosité avec les préoccupations purement scéniques, sans

que jamais les uns puissent être nuisibles aux autres. Et cette dualite dans la perfection classe Lassalle au rang des artistes hors pair. On a peine à discerner ce qu'il convient d'admirer et de louer le plus hautement en lui. Car ses mérites de chanteur et de tragédien se secondent et s'équivalent.

M. LASSALLE ne peut se targuer d'aucun *premier prix*, par cette raison qu'après une année passée au Conservatoire, il quitta l'établissement sans prendre part aux concours où se dispensent les hiérarchies du talent. Ce cas particulier n'est-il pas un beau sujet de méditation pour les glorieux « *promus* » d'hier ou de demain?

La Belgique, ce tremplin de nos célébrités lyriques, fut, il y a trente ans, choisie par LASSALLE pour son coup d'essai. Et il convient de rendre hommage à la perspicacité des Belges qui accueillirent par un succès ce débutant déjà remarquable. Encouragé, LASSALLE ne quitte pas le Nord : de Liège, il passe à Lille, à la Haye, à Bruxelles où il crée l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas.

En ce rôle complexe, que Faure avait si magistralement interprété à l'Opéra, quelques années auparavant LASSALLE fut jugé digne de rivaliser avec son célèbre devancier! L'émule devait, d'ailleurs, par la suite, assumer la lourde tâche de remplacer le maître, lorsqu'il disparut de notre première scène lyrique. Le seul fait d'avoir été acclamé après Faure, à l'Opéra, dans le rôle de Nélusko, de l'*Africaine*, n'atteste-t-il pas, mieux que tout éloge, le talent de LASSALLE?

Parmi ses plus notables créations, citons l'*Esclave*, à Ventadour, et *Dimitri*, à la Gaité, qui s'intitulait alors, de par un caprice de la Ville de Paris : *Opéra-National-Lyrique* !... Et personne ne songeait à remarquer le pompeux pléonasme qui resplendissait, en belles lettres de feu, au fronton du théâtre...

Les triomphales tournées de M. LASSALLE, à l'Étranger, l'ont trop fréquemment ravi à notre admiration. Peut-être nous est il permis d'espérer que nous reverrons prochainement, sur la scène de l'Opéra, la prestance élégante, la physionomie mâle et expressive de l'artiste qui est l'interprète attitré de nos musiciens préférés et qui concourut tant de fois avec eux à nous faire apprécier le charme des exaltations artistiques.

LASSALLE (JEAN-LOUIS), né à Lyon, en 1847. Entre au Conservatoire en 1867. Ne prend point part aux concours. Débute à Liège, dans les *Huguenots* (19 novembre 1868), où il jouait le le rôle de Saint-Bris. Interprète *Hamlet* (1871), dans différentes villes du nord et du midi.

Débute à l'Opéra le 9 juin 1872, dans le rôle de *Guillaume Tell*. Il reprend ensuite l'*Africaine*. Puis va créer l'*Esclave*, à Ventadour, en 1874, et le *Dimitri*, de Victorin Joncières, pour l'inauguration du Théâtre Lyrique (Gaité), le 5 mai 1876.

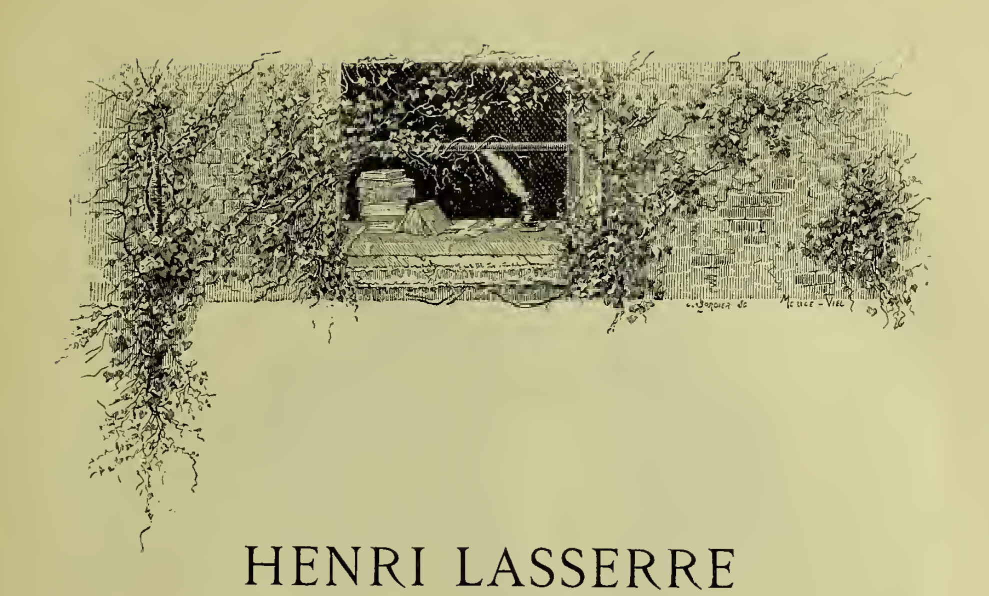
Lors du départ de M. Faure, LASSALLE était tout désigné pour lui succéder, à l'Opéra (1876). Il crée à cette époque un grand nombre de rôles, entre autres : le *Roi de Lahore* (1877), le *Tribut de Zamora* (1881), *Françoise de Rimini* (1882), *Henry VIII* (1883), *Patrie* (1886), *Ascanio* (1890), etc.....

Entre temps, la réputation de LASSALLE se consacrait à l'Étranger, grâce à de fréquentes tournées.



Je recommande à mes camarades chanteurs le programme que voici :
Une bonne voix ; bien posée
Une bonne méthode de chant.
Une bonne diction,
Le tout arrosé, chaque jour, d'un bon verre de vin Mariani.

J. Lassalle



HENRI LASSERRE

Au nombre de ces élus, qui sont comme les dépositaires de la tradition et comme les défenseurs d'une Église qu'aucune persécution ne put abattre, se trouve cet homme de bien, cet homme de cœur qu'est M. Henri Lasserre, l'auteur de *Notre-Dame de Lourdes* et de *Bernadette*. Cet homme admirable, qu'un miracle sauva de la cécité et qu'une foi ardente mena continuellement jusqu'au bout de ses travaux, demeure comme le type le plus noble et le plus convaincu de l'écrivain religieux. Les écrits de M. Henri Lasserre ont l'humilité même de l'homme. La même sérénité qui illumine ses yeux éblouissants et rajeunis, la même noblesse qui donne à toute sa personne comme un cachet d'insolite gloire, étendent à ses livres cette harmonie de pensée, cette sagesse des discours vraiment dignes d'un croyant, d'un inspiré, d'un chrétien, d'un apôtre.

M. Henri Lasserre, dans un de ses plus beaux livres, nous a raconté les étapes de sa guérison. Rien n'est plus miraculeux ni plus élevé que ce récit. La foi divine y éclate réellement rehaussée de la plus vive reconnaissance. On peut dire que c'est un livre d'histoire et d'action de grâce. On conçoit aisément qu'après un tel miracle — car il y eut vraiment miracle — M. Henri Lasserre se soit consacré entièrement à la glorification de Notre-Dame de Lourdes. En reconnaissance du bienfait inestimable, il se fit son historien. La seule onction de son eau salutaire avait guéri la vue de M. Lasserre ; celui-ci essaya, à son tour, de guérir, par le monde, bien des maux physiques et moraux. Pour

cela, il lui suffit de propager le culte de la Vierge apparue dans la grotte de Lourdes à Bernadette.

Et son œuvre a été entendue.

Les éditions de ce livre de foi ardente se sont multipliées. Le nom de Notre-Dame de Lourdes, son culte et ses croyances ont été portés sur toute la terre. L'ouvrage compta plus de cent éditions françaises, et il a eu l'honneur d'être traduit dans toutes les langues, dans tous les dialectes, dans tous les idiomes, voire les plus obscurs. *Soixante-sept* traductions différentes ont répandu parmi les peuples et les peuplades la bonne parole de M. LASSERRE Comme un fils pieux et plein d'amour pour la mère qui l'a sauvé, celui-ci a élevé à Notre-Dame de Lourdes cette admirable cathédrale d'un livre pur, noble, empreint d'extase et de joie céleste et qu'il faudrait, pour bien comprendre, ne lire complètement, qu'après s'être à son tour baigné aussi les yeux de l'eau de la Jouvence divine.

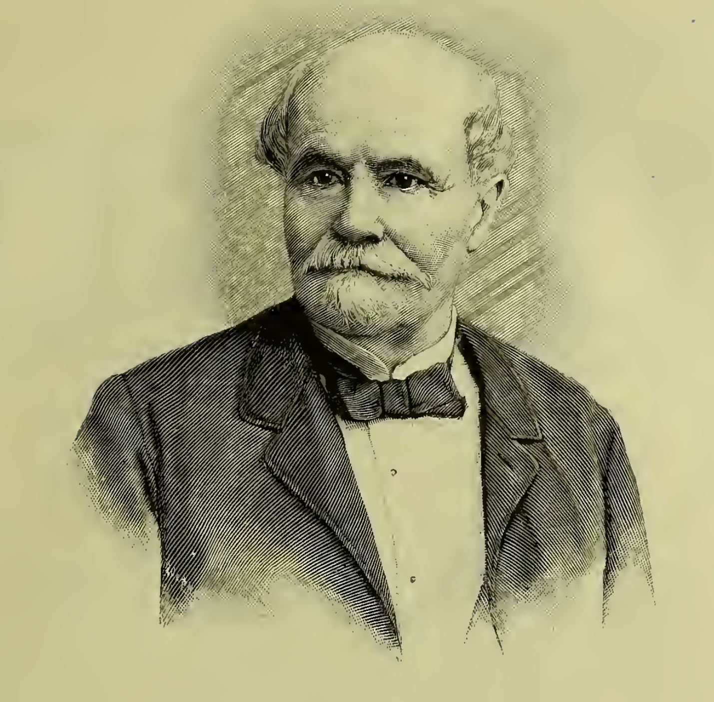
Et le succès a été grand, inouï, inimaginable, c'était le succès de Dieu lui-même, dispensant à sa puissante mère le don de guérir les aveugles, les paralytiques, les sourds, les misérables. Le succès a été si grand que le Saint-Siège lui-même n'y est pas resté sourd : « Recevez nos félicitations, bien cher Fils. Gratifié jadis d'un insigne bienfait, vous venez, scrupuleusement et avec amour, d'accomplir le vœu que vous avez fait : vous venez d'employer vos soins à prouver et à établir la récente apparition de la très clémente Mère de Dieu; et cela d'une telle manière que la lutte même de l'humaine malice contre la miséricorde divine sert précisément à faire ressortir avec plus de force et d'éclat la lumineuse évidence du fait. » PIE IX, PAPE.

M. HENRI LASSERRE ne s'arrêta point à ce premier livre. Son zèle chrétien, si bien encouragé, ne fit, au contraire, que grandir. Après *Notre-Dame de Lourdes*, ce furent les *Épisodes miraculeux de Lourdes; Bernadette; le Curé de Lourdes*, *Mgr Peyramale;* etc...

Réfugié dans la retraite de cette solitaire campagne des Bretoux, près des rives de la Dordogne, en communion constante avec le souvenir vénéré de son admirable père, le docteur Lasserre de Monzie, ancien chirurgien-major de la marine, l'écrivain achève, dans la méditation et le repos, quelques dernières œuvres. En ces Bretoux où le bruit du monde et de sa gloire parviennent à peine, M. LASSERRE peut achever dans la prière, le travail et la pensée, une vie si noblement partagée entre toutes les luttes de la croyance, du catholicisme et de la vertu. Sa tâche a été haute, superbe, consolatrice et bienfaisante.

LASSERRE (PAUL-JOSEPH-MARIE de Monzie), littérateur français, né à Carlux (Dordogne) le 2 février 1828, d'une famille originaire de Bourgogne, vint faire ses études de droit à Paris. Il les terminait en 1851 au moment où les événements du 2 décembre lui inspirèrent une brochure apologétique : *L'Opinion et le coup d'État* (1841, in-18). Il collaborait dès lors aux deux journaux de M. Granier de Cassagnac, *le Réveil* et le *Pays* ainsi qu'à la *Revue du monde catholique*. Il fut le rédacteur en chef du *Contemporain*, se consacra à la défense de la cause polonaise, se rendit à Rome et contribua à obtenir du Saint Siège la condamnation des massacres de Varsovie. Combattit violemment l'ouvrage de M. Renan : *La Vie de Jésus*. Se livra tout entier, enfin, après sa guérison, à la propagande en faveur de N.-D. de Lourdes. M. HENRI LASSERRE a publié : *L'Esprit et la chair*, philosophie des macérations (1859). — La *Pologne et la catholicité* (1862). — *Les Serpents* (pamphlet politique, 1862). — *L'évangile selon Renan* (1862). — *Le treizième apôtre* (1864). — *Notre-Dame de Lourdes* (1864). — *Les Épisodes miraculeux de Lourdes. Bernadette. Le curé de Lourdes, Mgr Peyramale*, etc. *Mois de Marie de Notre Dame-de Lourdes, Lettres de Henri Lasserre, L'Auteur du Maudit. L'Aveugle et sa compagne*, ces deux derniers volumes sont épuisés.

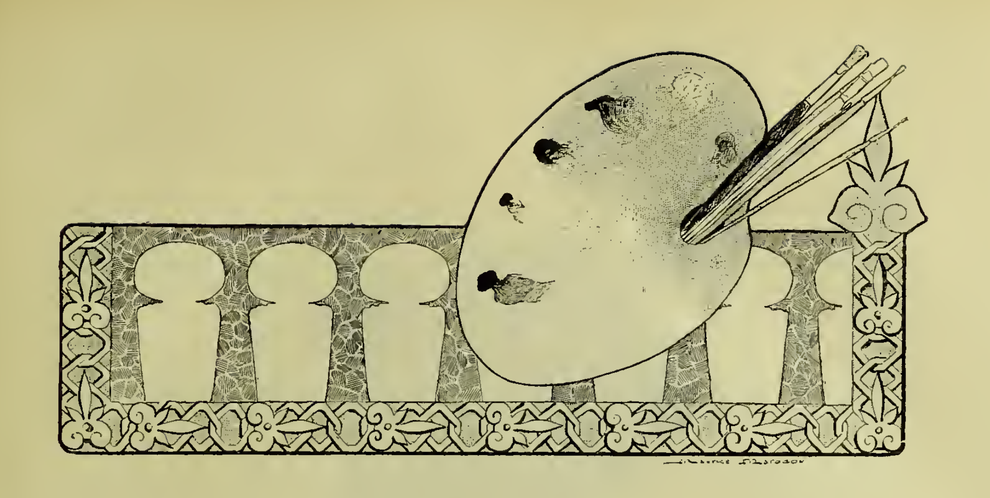
A donné une traduction nouvelle des Saints Évangiles (1887) qui, après avoir reçu l'approbation de plusieurs évêques et l'*imprimatur* du pape, a été interdite par la congrégation de l'Index; mais qui, plus ou moins modifiée, n'en a pas moins eu de nombreuses éditions.



Voici mon portrait pour vos Figures contemporaines : c'est celui d'un vieillard.

Plein de confiance en le témoignage de tant d'hommes éminents ou illustres, je viens de me mettre au régime dont cette élite diverse proclame les vertus. Je m'en trouve bien et nourris le secret espoir de vous envoyer bientôt un autre portrait, qui sera celui d'un homme en voie de rajeunissement. Bénissant alors, avec conviction et gratitude, à tous ceux qui ont leur place dans votre Galerie, je m'écrierai : « Vive le vin Mariani ! ».

Henri Lasserre de Monzie



JEAN-PAUL LAURENS

Peu d'artistes de ce temps ont assis leur renommée sur une suite de travaux ininterrompus d'un caractère aussi élevé, d'une expression aussi convaincue que ce maître qui a noblement vécu dans son atelier, en dehors de toute réclame mondaine, sans chercher un instant ce qui plaît à la foule, tout aux joies austères d'un talent sans défaillances, réalisant et donnant en exemple une des plus belles vies d'artiste qui se puisse concevoir. Ce qui est tout à fait admirable dans sa manière, c'est cette probité de moyens qui s'impose, cette virilité de méthode qui ne transige avec aucune des affectations à la mode. Jean-Paul Laurens continue la tradition de ces beaux peintres italiens qui ne semblaient vivre que pour l'honneur du pinceau.

Il est né, en 1838, à Fourquevaux, à peu de distance de Toulouse, et c'est à l'École des Beaux-Arts de Toulouse qu'il eut ses premiers succès. Le souvenir a dû lui en être particulièrement doux quand il en fut nommé Directeur, il y a quelques années. Le Musée de la cité palladienne possède d'ailleurs plusieurs de ses plus belles œuvres et des mieux faites pour ne le pas laisser oublier dans son propre pays. Je citerai la *Piscine de Bethzaïda* d'un si dramatique effet, avec ses lépreux s'enfonçant dans l'eau sombre, l'*Agitation du Languedoc* d'un si beau sentiment d'épopée populaire et *Saint Jean Chrysostome* qui fait penser aux maîtres espagnols parmi lesquels ce grand artiste compte ses véritables ancêtres. Il devait également occuper une place prédominante dans la décoration de cette salle des Illustres au Capitole qui est comme un musée nouveau des artistes toulousains contemporains.

Mais je me reprocherais d'enfermer la gloire d'un tel peintre dans les merveilles dont il a doté sa patrie. Le nom de JEAN-PAUL LAURENS rayonne haut et loin dans la pléïade des maîtres contemporains, au premier rang de ceux dont nous sommes légitimement fiers pour la France.

En 1863, il débutait au Salon par une *Mort de Caton d'Utique* où sa personnalité se révélait déjà. En 1869, il y obtenait sa première récompense avec *Hérodiade et sa fille*, en 1872 la plus haute avec cette *Mort du Duc d'Enghien* où il donne vraiment la mesure de son art sobre dans la composition, impeccable dans l'exécution et des qualités qui en font, aujourd'hui encore, notre vrai peintre d'histoire.

Il entre dans le domaine longtemps exploité par Robert-Fleury avec l'*Excommunication* et l'*Interdit* exposé en 1895. La première de ces toiles est au Luxembourg et suffit à prouver combien sa conception est différente, dans le même ordre d'idées, de celle de son devancier. Un levain romantique est visible dans l'œuvre du premier, ce qui, pour moi, n'est pas d'ailleurs un reproche. On a toujours le droit d'être de son temps. Dans JEAN-PAUL LAURENS, nous trouverions plutôt une impression, de certaine page d'Augustin Thierry particulièrement émouvante et dramatique par leur écriture sommaire. J'en dirai autant du *Saint François Borgia* exposé en 1876 et qui fait penser à Michelet. Car, pour un peintre aussi solidement peintre et admirable ouvrier que celui-là, c'est faire un éloge de plus que signaler, dans son œuvre, un coin nettement littéraire, et dans le sens le plus élevé du mot.

C'est en 1877 qu'il obtint une médaille d'honneur avec son *État-major autrichien devant le corps de Marceau*, toile que la gravure a rendue rapidement populaire et jamais sentence du Jury ne fut mieux accueillie et confirmée, au même point, par le sentiment public. Le succès des *Emmurés de Carcassonne* en 1879 ne fut pas moins grand et la toile prit tout droit place dans le vestibule de notre Louvre. Le *Pape et l'Inquisiteur* fut aussi une des toiles les plus admirées du salon de 1883. Après avoir cité *la Vengeance d'Urbain VI*, le *Fauste*, *l'Ophelia*, nous arrivons encore à une œuvre maîtresse avec les *Hommes de l'Office* qui figurèrent au Salon de 1889 et que réclama encore le Luxembourg.

En 1894, son tableau *Le Pape et l'Empereur* fit revivre, avec une réalité plastique admirable, une des plus éminentes pages de la vie de Napoléon. C'est encore un des exemples les plus complets de cette sobriété de méthode, dans la peinture historique, qui en fait lui-même un véritable historien.

En dehors de ses tableaux qui enrichirent tant de musées fameux, JEAN-PAUL LAURENS a fourni des travaux considérables à la décoration contemporaine. Il y a très heureusement, à mon avis, éclairci sa palette. L'Hôtel de Ville possède déjà une de ses plus belles toiles : *La Voûte d'Acier* qui figura au Salon de 1891. Je citerai encore, parmi ses peintures murales, les *Derniers Moments de sainte Geneviève* que possède le Panthéon.

JEAN-PAUL LAURENS, au pinceau vigoureux et précis, est un vrai maître du dessin. Son illustration de *l'Imitation de Jésus-Christ* est d'un grand caractère et empreinte d'une simplicité profonde et inattendue chez un artiste de cette vision nette. Nul n'était mieux désigné que lui pour commenter, avec le crayon, les *Temps mérovingiens*. Il s'y est surpassé.

Une grande figure, au demeurant, que celle de cet artiste d'une si noble probité dans son art et d'une si grande dignité dans sa vie. Le culte que lui vouent à jamais ses élèves — demandez à Henri Martin — est le plus bel éloge de l'homme qui se puisse ajouter à la glorification du peintre. Cet accord du caractère et du talent vaut bien qu'on le signale aujourd'hui.





Monsieur Mariani

Tout ce qu'on peut dire en bien de votre excellent vin de Coca ne sera jamais de trop — Il est fameux !

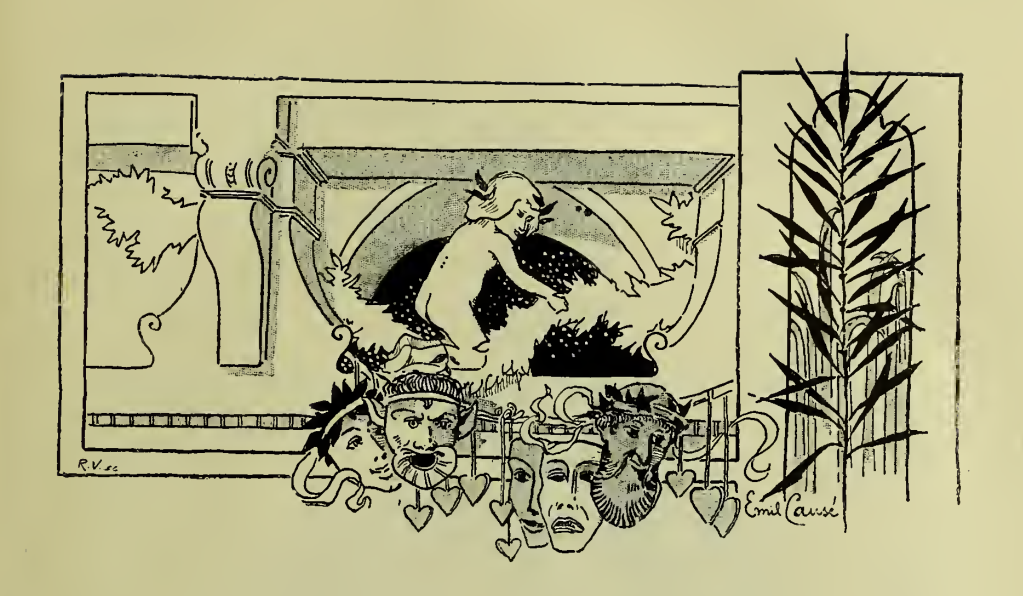
J. P. Laurens

L.

(souvenir de comédiante)

offert à Mr Mariani

J. P. Laurens



HENRI LAVEDAN



Henri Lavedan n'est pas qu'un dramaturge et qu'un conteur exquis, c'est aussi un moraliste de race, bien fait pour continuer, au théâtre, ce que les philosophes et les épistoliers entreprirent, dès Montaigne et Agrippa d'Aubigné, dans le domaine des lettres françaises. Un dialogue serré, vif, empreint d'une allure alerte et spirituelle donne à la majorité de ses livres, de ses contes et de ses pièces cette légèreté gracieuse et cette gravité d'observation qui l'a fait remarquer, de bonne heure, parmi les mieux doués de nos auteurs nouveaux. Henri Lavedan possède les dons multiples de l'élégance et de la finesse, et il les possède, ces dons, au suprême degré, en héritier fidèle d'ascendants nationaux, en homme capable d'estimer, à sa juste valeur, un beau trésor littéraire légué par les ancêtres. Le charme délicat qui émane de plusieurs de ces divins *Proverbes* d'Alfred de Musset, l'émotion intense de certaines pages du vieux Murger ne trouvent-elles pas, aujourd'hui, une sorte d'écho attendri et prolongé dans la *Catherine* de M. Lavedan; et, dans *Viveurs*, dans le *Nouveau Jeu*, est-ce que tout le fin génie aristophanesque de nos comiques du dix-septième siècle ne trouve pas à exercer encore sa bonhomie mordante ? Certes et voici bien une surprise! Frôler Molière, Regnard, Marivaux, Meilhac et Halévy, Augier et si sincèrement conserver ce jugement solide, cette conception forte

et grave du grand La Bruyère. Voilà qui indique une possession certaine du sens moral, une profonde connaissance des autres et de soi-même, mille qualités exceptionnelles bien rares aujourd'hui chez nos écrivains.

Observateur, M. Lavedan l'est délicieusement, en homme dont la contemplation des choses n'a point faussé le jugement et qui sait très bien deviner quels fils ténus, imperceptibles mais dominateurs, dirigent toutes les passions des marionnettes humaines. Dès sa première heure de collaboration à *la Vie Parisienne*, se devina ce fin talent de lettré et d'artiste, bien fait pour la raillerie tranquille et le charme rapide de l'impression. Une élégance native perçait sous la moquerie acerbe et la plupart de ceux qui se sentirent atteints par les indiscrétions de Henri Lavedan durent reconnaître, chez l'adversaire, cette nuance de courtoise alliée à ce bon sens pénétratif qui lui valut plus tard ses succès de dramaturge.

Bientôt parurent les articles composant *La Haute, les Nocturnes, leur Beau physique*. La netteté du dialogue, le choc heurté des impressions multiples, la justesse des saillies, la vérité de tout ce qui était rapporté là, firent remarquer vivement le jeune auteur. Il fut désormais voué à écrire du théâtre. D'un voyage au lac Majeur, il rapporta le manuscrit *Une famille*, son premier succès à la Comédie Française. Mais ce n'était là qu'un début. Des triomphes devaient suivre : le *Prince d'Aurec*, son chef-d'œuvre! que le Vaudeville avait entrepris de lui jouer sans trop de conviction et qui surpassa toutes les espérances ; *Deux Noblesses*, *Viveurs* et enfin ses deux dernières pièces ; *Catherine*, *le Nouveau Jeu*. Pendant que *Catherine* triomphe chaque soirée à la Comédie Française, le succès du *Nouveau Jeu* ne s'interrompt point aux Variétés. Voilà bien ce double et riche talent de Lavedan capable à la fois de se manifester d'une façon sérieuse et d'une façon légère. *Catherine*, c'est la comédie *un peu vieux jeu* bien faite pour plaire et amener l'émotion honnête ; *Le Nouveau Jeu*, c'est, au contraire, le tableau bien tracé de quelques-uns des spectacles de la vie mondaine. L'Académie Française, qui naguère couronna le manuscrit d'*Une Famille*, ne peut faire autrement que d'accepter, au nombre de ses membres, le fin moraliste, l'auteur dramatique précieux que se trouve être M. Lavedan. Son art est celui d'un homme soucieux de beauté et de bonté et dont toute la méchanceté apparente ne vient que de la colère qu'il éprouve à assister aux spectacles continuels de la bassesse et de la duplicité contemporaines. De temps à autre M. Lavedan se retire en Orléanais, sa patrie d'enfance, la terre où s'écoula sa jeunesse et qu'il aime à cause de son air tranquille et provincial, reposant et doux, bien fait pour la méditation. C'est de là sans doute qu'il nous enverra de nouveaux contes, de nouvelles comédies, de nouveaux chefs-d'œuvre...

LAVEDAN (Henri), né à Orléans le 9 avril 1859, commença ses études au petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin que gouvernait en ce temps-là l'autorité paternelle de Mgr Dupanloup. Vers la fin de l'Empire, le comte Léon Lavedan revint à Paris et plaça son fils à l'école Bossuet, une institution ecclésiastique de la rue d'Assas. La guerre de 1870 vint à être déclarée. M. Léon Lavedan, qui avait entrepris de publier le journal *le Français*, resta le plus longtemps possible dans la capitale menacée, puis il se réfugia à Tours et à Bordeaux. Et, pendant six mois, le jeune Henri assista aux scènes les plus tragiques. Après la Commune, enfin, Henri Lavedan reintégra le lycée Fontanes. Quelque temps après il débuta au journal le *Monde Parisien* où il envoya de fins instantanés, des poèmes aussi, inspirés de la manière romantique. Ce ne fut que plus tard qu'il entreprit une série plus complète de Dialogues : la *Haute, les Nocturnes, leur Cœur, leur Beau Physique, Le Lit, le Nouveau jeu, les Marionnettes, le Vieux Marcheur*. Puis éclata son goût pour le théâtre et c'est ce qui nous valut :

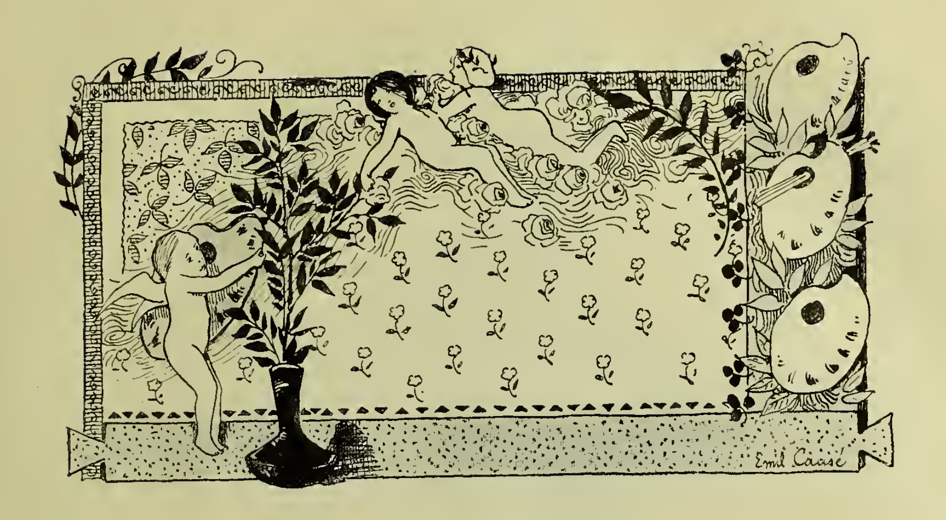
Les Quarts d'Heure, avec Guiche, au Théâtre Libre (1889) ; *une Famille* représentée au *Théâtre-Français* et qui fut couronnée par l'Académie Française ; *Le Prince d'Aurec*, un succès ! et qui eut au Vaudeville plus de cent représentations ; *Deux Noblesses* à l'Odéon, *Viveurs* au Vaudeville, où son observation ironique et sa finesse d'esprit étincelèrent ; enfin *Catherine* qui tient depuis longtemps l'affiche du Théâtre-Français, et le *Nouveau Jeu* que les Variétés n'ont pas encore cessé de jouer.

Romans : *Mam'zelle Vertu*, *Lydie*, *Sire*, *Inconsolables*.



Le vin-Mariani est la boisson favorite des Viveurs et des Marcheurs. Et c'est grâce à l'Elixir que le bon Labosse dut de conserver jusqu'à une vieillesse respectable (?) non-seulement "des matins triomphants" mais des soirs qui n'étaient pas non plus à dédaigner.

Henri Lavedan



L. LÉVY-DHURMER



Lévy-Dhurmer est un artiste d'esprit juste et subtil, d'âme délicate et profonde.

Ces deux qualités, la profondeur dans le sentiment ou la pensée, l'adaptation compréhensive adéquate à la circonstance et au milieu, nous paraissent l'essence de son talent et lui font réaliser dans son œuvre une synthèse équilibrée d'antinomies.

Ses conceptions et ses rêves sont d'un idéaliste, ce qui ne l'empêche pas de dessiner et de peindre avec une maîtrise au moins égale à celle des plus parfaits réalistes. Et l'œuvre gagne alors, bien établie sur un dessin rigoureux, une puissance inouïe dans l'envolée de l'émotion spirituelle.

Quand nous lui demandâmes des renseignements pour le biographer, son étonnement fut extrême. « On n'a pas de biographie... C'est toujours la même chose : on est jeune, on est dans la dèche, on travaille pour vivre;... puis on rencontre un amateur, on touche un peu d'argent, on peut payer son loyer,... et l'on continue, etc... »

C'est, à vrai dire, là, sa vie, celle extérieure, à laquelle il attache une importance secondaire, donnant son âme à son œuvre.

Il offre cette particularité, c'est qu'il est resté dix ans inconnu à travailler, solitaire, élaborant lentement, et selon l'inspiration, une quinzaine de chefs-d'œuvre, caressés tour à tour d'une touche légère, suivant la préférence du moment, et animés peu à peu des étincelles de sa vie d'âme et de pensée.

« J'étais « potier » pendant ce temps-là; je travaillais chez Clément Massier, au Golfe Juan; et je m'efforçais d'atteindre, dans mon métier même, dans les

couleurs extraordinaires dont le feu revêtait les poteries, la réalisation de mon rêve intérieur. »

Une circonstance le force à abandonner la céramique et il vient à Paris, où il expose ses quinze toiles. Ce fut un étonnement admiratif pour beaucoup, pour certains une révélation.

Ces visages de femme, purs de forme, anges étranges, conscients du mystère, chuchotant du sourire, rayonnant des yeux, suprêmement beaux et tristes sans douleur, apparaissant dans des paysages qui semblaient le prolongement de leur âme, cette tonalité généralement bleu sombre et calme où s'affirment des lueurs d'or, la vie homogène et la parenté des moindres gestes, des plus diverses expressions, révélaient une de ces œuvres qui sont, pour les sensitivités d'élection, la clef des paradis inconnus.

Comment analyser ces tableaux, visions ou réalités, chimères tangibles, âmes vivantes autant qu'imaginaires! L'émotion de profonde paix, devant l'harmonie de *Silence!* L'étrange attrait du sourire de la prêtresse des *Mystères de Cérès!* Quelles adorations muettes et infinies dans le palais d'un vague et précis Orient où « *il était une fois une princesse! Notre-Dame de Penmarc'h* revêt d'humanité la clarté austère des dogmes, et le geste de l'Enfant-Dieu pardonne de toute son âme innocente! La séduction profonde des seuls tons des fruits d'or et des feuillages verts, reflets de la peau du serpent, et la timidité effrayée autant que séduite d'*Ève!* Et ces trois *Bergers* qui vont vers une étoile, hommes qui vont éternellement vers l'Étoile! *Nocturne*, c'est l'âme de la Nuit, amoureuse et chaste, ensorceleuse et pleine de lueurs! *Crépuscule*, où l'or glorieux s'éteint, laissant un défi calme aux lèvres de la femme! Dans *Raillerie*, *Bourrasque*, l'âme est égratignée, sillonnée pour d'idéales fructifications.

Depuis, l'artiste paraît traduire sur sa toile des impressions de vie plus réelle, quoique toujours alimentées du plus pur de son rêve. Les tons jaunes, rouges, verts, noirs, remplacent le bleu et l'or. C'est le pastel délicieux de la *Femme au voile noir*, et la *Femme au collet*, dont le visage n'a plus l'idéal sourire et dont les lèvres ressentent un peu d'amertume.

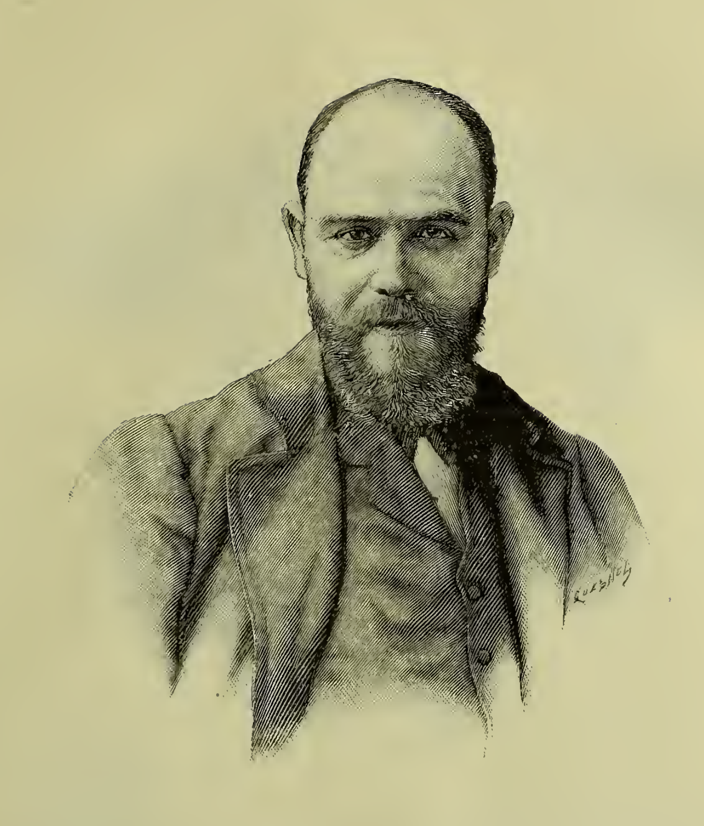
Cette année (1898), au Salon, *Dans la nuit :* dans le fond, c'est une ville imaginaire, pleine de minarets, de tourelles, de lueurs, reflétées dans des canaux lents : c'est la vie; au-devant, une jeune fille, mince et nue, s'avance, vers le rêve, écartant doucement du pied les herbes jolies d'un ruisseau. La symphonie en bleu et or, lune et soleil, persiste, malgré de légers détails de couleur.

« C'est là le fond de moi-même, me dit-il; je voudrais que la vie fût bleu et or, que le soleil brillât dans la nuit, et je m'efforce de réaliser cette antinomie dans mon œuvre, mon but n'étant pas de faire vrai, mais de rendre mon sentiment intime et profond. D'ailleurs, on ne sait pas — et est-il bien nécessaire de le savoir? — pourquoi l'on peint ceci ou cela, la vie ou le rêve. Un soir, on est ému d'une façon sourde par des cheveux blonds sous un reflet de lune, et l'on fait *Nocturne;* on vous a murmuré à l'oreille quelques paroles, qui restent et s'imprègnent, et cela devient *les Mystères de Cérès.* »

L'individu s'efface pour laisser à l'œuvre la place première. Il attend, dans une lenteur active, l'inspiration, et l'homme travaille au gré de l'artiste : méthode forte, harmonieuse et féconde!

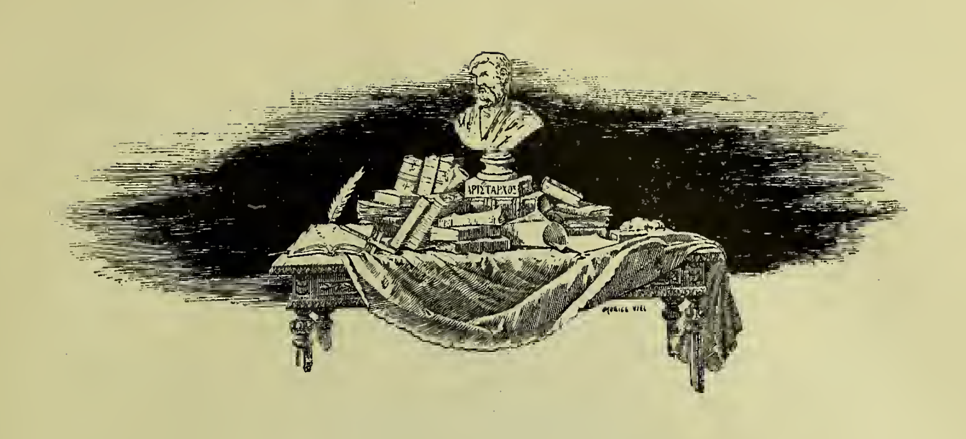
« Et je regarde beaucoup la Joconde, oui, pour me souvenir qu'on peut obtenir des effets énormes avec le moins de gestes possible. Le mouvement n'est pas dans l'essence de l'art. Les choses éternelles sont celles devant lesquelles on peut s'asseoir. »

L. LÉVY-DHURMER est né à Alger, en octobre 1865. Il vint à Paris, où il suivit les cours de dessin de la Ville, le soir. A vingt ans, il va dans le Midi et fait des poteries d'art, au Golfe Juan. Pendant neuf ans, il y élabore une quinzaine de toiles qu'il expose en 1895 à Paris : *Silence*, *Les mystères de Cérès*, *Il était une fois une princesse*, la *Fille à la médaille*, *Maternité*, *Bourrasque*, *Notre-Dame de Penmarc'h*, *Éva*, *Nocturne*, *Ève*, *Raillerie*. *Bergers*, *Crépuscule*, et des *Portraits.* Au Salon de 1896, une *Vierge;* en 1897, *Ève;* 1898, *Il était une fois une princesse*, *Épis nouveaux*, *Dans la Nuit.*





Votre
Généreux Vin,
Monsieur Mariani
donne la Santé
Joie au Cœur
Le Peintre
L. Dhurmer



ÉDOUARD LOCKROY

ORATEUR, journaliste, littérateur, érudit, archéologue, homme politique, économiste, ÉDOUARD LOCKROY est un de ceux dont on peut dire que la carrière fut bien remplie. Depuis trente ans sans défaillance, il combat par la plume, l'épée, la parole, pour la liberté et la justice.

Un Parisien des plus sympathiques, autant à la foule qui admire sa vie active de vaillant lutteur qu'à ses nombreux amis qui savent apprécier ses qualités de droiture et de serviabilité.

En 1860 nous voyons EDOUARD LOCKROY suivre les cours de l'Ecole des Beaux-Arts; puis il part en voyage avec Alexandre Dumas, voyage au cours duquel il va trouver Garibaldi, le patriote italien, et lui offre ses services pour la campagne de Sicile (Expédition des Mille).

Il se rend en Syrie; dans le Liban, il s'efforce de réunir autour de lui un groupe d'opprimés et, à la tête de cette petite expédition, il parvient à délivrer les maronites chrétiens du joug des Druses.

L'Orient l'attire : on le retrouve secrétaire de Renan dans sa mission en Phénicie et en Judée. Il se signale par d'importantes découvertes archéologiques : le Musée du Louvre lui doit trois sarcophages.

A son retour, après cette intéressante jeunesse, il se lance activement dans la mêlée littéraire et politique, et collabore au *Journal littéraire*, au *Figaro*, à *l'Indépendance Belge*, au *Courrier Français*, au *Diable à Quatre*, au *Rappel*.

Nous ne pouvons nous arrêter à toutes les vicissitudes de cette vie agitée et active. Depuis son élection à l'Assemblée Nationale, qui date de 1871,

M. Édouard Lockroy a été tour à tour député, conseiller municipal, ministre et, dans cette dernière fonction, il a pu se livrer à une comparaison des divers portefeuilles. Car il a tenu successivement et porté avec une aisance égale ceux du Commerce, de l'Instruction Publique et de la Marine.

Les questions maritimes ont ses préférences et il les a étudiées avec une réelle compétence, qui est partout reconnue. Ce n'est un mystère pour personne que notre marine est entachée de certaines traditions surannées dont l'abolissement s'impose. M. Lockroy ne s'est pas borné à comprendre la nécessité des réformes grâce auxquelles notre marine retrouvera son prestige ancien. Il a préconisé ces réformes et est parvenu à en obtenir quelques-unes, au prix de toute son activité mise en œuvre. Tenu sans cesse au courant des considérables progrès réalisés par les marines étrangères, de l'unité de suite avec laquelle elles sont formées, il s'est empressé, dès son arrivée au pouvoir, de mettre à profit et d'expérimenter la connaissance pratique qu'il avait acquise. Il a appliqué les idées, si vaillamment émises par lui à la tribune et dans le journal et s'est efforcé d'apporter à notre marine toutes les modifications amélioratives tenacement préconisées. — L'homme d'initiative, en lui, marche de pair avec l'homme d'action. — La vitesse des bâtiments, leur mobilité, leur armement, la formation rationnelle des escadres, facilitée par l'adoption d'une unité de types, la défense des côtes et la création de ports de refuge et de ravitaillement — principalement dans l'île de Corse, si admirablement située, — tels furent les sujets divers de ses préoccupations. — Certains de ses vastes projets ont pu être réalisés. — C'est Lockroy qui est le promoteur, et même le fondateur de l'École supérieure de la marine, dont il a confié la direction à l'amiral Fournier, l'éminent tacticien, dont l'esprit progressif va trouver à s'exercer dans le commandement en chef de l'escadre de la Méditerranée, où l'a appelé la confiance d'Édouard Lockroy.

De celui-ci nous n'avons pu qu'indiquer les principales tendances, en son rôle de réformateur. — La place nous manque pour l'étudier sous son aspect tout différent d'écrivain, d'historien, d'érudit — trois choses qui, pour lui, n'en font qu'une.

On sait d'ailleurs l'estime et l'affection qu'avait pour lui Victor Hugo. Son élégant hôtel est plein de souvenirs du grand poète à la famille duquel il s'est associé : dessins, volumes, manuscrits. Ses vastes salons, nombreux et accueillants, gardent, dans leur décoration, la trace des souvenirs d'Orient[1], des voyages de jeunesse. L'atmosphère en est aimable et claire : un gai soleil pénètre à la belle saison, par les grandes baies de l'atelier-bibliothèque ouvertes sur les feuillages frais des jardins.

LOCKROY (Edouard Simon, dit), né à Paris, le 17 juillet 1840. En 1860, il est à l'École des Beaux-Arts. Voyages en Italie, en Sicile, en Syrie, en Phénicie, en Judée. Collaboration à de nombreux journaux. Commande pendant la guerre un bataillon de marche. Au mois de février 1871, il est envoyé à l'Assemblée nationale par 134.583 électeurs. Il est contraint quelque temps après de démissionner, mais il est aussitôt élu Conseiller municipal. En 1872, à la suite d'un duel avec Paul de Cassagnac, il est condamné à huit jours de prison; en mars 1873, un mois de détention et 500 francs d'amende pour un article. Réélu à la Chambre, en 1875, par 5.700 voix, il est nommé, après le 16 mai, membre de la Commission des 18. Il est une nouvelle fois réélu en 1881. Quatre ans après, le scrutin de liste lui accorde 273.000 voix. Ministre du Commerce, il prépare l'Exposition de 1889. Il obtient, en 1888, le portefeuille de l'Instruction publique. L'année suivante, il se pose en adversaire décidé du Boulangisme, qu'il combat avec opiniâtreté. Nouvelle réélection à la Chambre, dont il devient Vice-Président en 1893. Il est ensuite Président de la Commission du Budget, puis ministre de la Marine, à deux reprises (1893 et 1898). Comme tel, il a suscité des réformes de première importance.

M. Lockroy est également un écrivain distingué. Il est l'auteur d'une intéressante étude historique : *Ahmed le Boucher* et de plusieurs autres ouvrages historiques et littéraires. Signalons, entre autres, ses études sur la Syrie et l'Égypte au dix-huitième siècle.



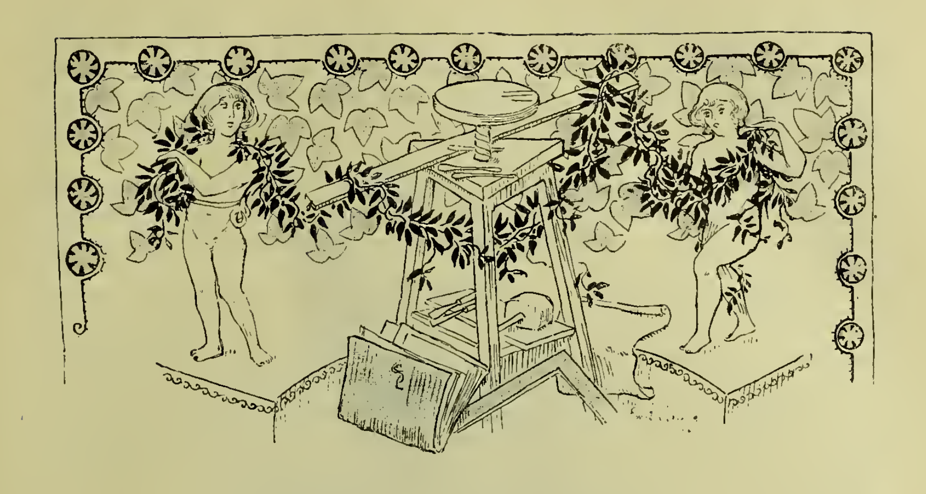
CHAMBRE

DES DÉPUTÉS

Mon cher Mariani,

Puisque votre vin donne la force l'énergie et la santé, faites en donc boire aux ministres du Gouvernement, aux sénateurs aux députés et un peu à tous les Français

Edouard Lockroy



RENÉ MAIZEROY

La silhouette de Maizeroy qu'on peut apercevoir les soirs de grandes premières ou de répétitions générales carillonnées, domine par la stature, par l'élégance et par l'attitude, — car elle est militaire et aussi de gentilhomme mondain, — toute la cohue bigarrée de notre Tout-Paris. Un de ses biographes le dépeint ainsi : « Grand, musclé, il a la poitrine large et les mains fines qui attestent la race. La précoce blancheur de ses cheveux drus semble un œil de poudre et lui fait, comme aux pastels de jadis, le regard plus intense, plus attirant, impose le souvenir de ces beaux officiers de gardes françaises qui raffolaient des dangers et de l'amour. »

Il appartient du reste à une vieille famille lorraine où l'on portait l'uniforme de père en fils. Il est l'arrière-neveu du marquis Jolly de Maizeroy, l'ami du grand Frédéric et l'un des plus renommés écrivains du XVIII[e] siècle.

Il eut une jeunesse errante, avec un père qui était colonel d'artillerie et changeait souvent de garnison, comme tous les officiers de ce temps. Il habita tour à tour Rome et Versailles; il fit ses études au lycée de Metz, puis chez les Jésuites de Toulouse. Il garde toujours l'impression de ces villes d'une pareille mélancolie et hantées toutes quatre de tant de suggestifs souvenirs.

Né en 1856, le jeune baron Jean-René Toussaint entra à Saint-Cyr à dix-

huit ans et il commença à écrire sa première œuvre : *Souvenirs d'un Saint-Cyrien.* Ses premiers parrains dans la littérature furent Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt et Armand Silvestre, et il leur a voué une véritable et fidèle affection. Après quelques années de garnison, il donne sa démission pour se consacrer aux lettres.

Il débuta à la *Vie Moderne* qui fut un des plus artistiques journaux illustrés, puis au *Gil Blas* où il trouve sa véritable voie de nouvelliste. Il y collabora jusqu'à cette année. Le *Journal* et le *Gaulois* se partagent aujourd'hui ses précieux écrits.

Nouvelles, croquis, impressions, romans, se succèdent. On en trouvera plus loin la nomenclature détaillée. Il fut un des premiers à lancer le roman *féministe*, les simples études de cœur et de chair, sans vaines complications de péripéties. Car par « féministe » on a bien compris que nous voulons désigner les œuvres à l'éloge de la femme en tant que femme et non considérée comme inélégante et rageuse revendicatrice... Quel étrange artiste que ce moderne, épris du charme des azalées sauvages, de la mélancolie de la mer, de la dolence des crépuscules, de la pâleur des blondes et surtout de leurs délicieuses perversions d'âme, dont il est le douloureux et vibrant analyste.

Pour avoir une idée complète de cet étrange et berçant talent, il faut lire *l'Adorée*, *la Peau*, toute la série des *Parisiennes* et puis la *Grande bleue*, réunion, selon le mot de Guy de Maupassant, « d'éclatants et si délicats portraits de la mer », où sont exprimées « ses coquetteries les plus subtiles, les charmes les plus féminins, toute la délicatesse de ses nuances, toute la séduction infinie de ses mouvements, son ensorcelante et changeante beauté. »

La mer, les femmes et les fleurs, voilà ce que chante tour à tour, de quoi souffre et de quoi jouit subtilement ce romancier et ce poète.

Il adore aussi la musique et les voyages : Venise et Wagner. Enfin c'est un fidèle croyant de la Légende Napoléonienne.

M. René Maizeroy vient avec le plus vif succès de débuter au théâtre par un drame : « *Papa la Vertu* », en collaboration avec M. Pierre Decourcelles.

MAIZEROY (baron René-Jean *Toussaint*. connu sous le pseudonyme littéraire de *René*), romancier français. Né à Metz, le 2 mai 1856, d'une ancienne famille de militaires qui se signala sous le règne de Louis XV. Un de ses ancêtres maternels est le colonel du Royal-Aunis, Jolly de Maizeroy. Études à Metz et Toulouse. Entra à Saint-Cyr en 1875. Fut sous-lieutenant au 53e régiment d'infanterie en 1877; en 1879, il passe au 113e à Bayonne, où il eut un duel qui fit du bruit. En 1880, il donna sa démission pour se consacrer aux lettres. Ses débuts s'étaient faits pendant qu'il était sous-lieutenant, par les *Noces de Campistron*, nouvelle publiée à la *Réforme*. Ses deux premiers volumes datent de 1880 : *Souvenirs d'un Saint-Cyrien* et *le Capitaine Bric à Brac*. Dans le même genre il a publié : *Au régiment*, 1885 ; *Amours de garnison*, 1886; *la Vie de Soldat*, 1887; *Souvenirs d'un officier*, 1888; et *Billets de logement*, 1888 : Voici la bibliographie de ses autres nouvelles et romans : 1re série, *Amours défendues*. 5 volumes (1884), comprenant *le Droit du mari, le Duc Mignon, la Consolatrice, la Petite Narcisse, les Héritiers*. 2e série : *les Parisiennes : la Dernière Croisade*, 1883, *Deux amies*, 1884, *le Boulet*, 1886, *l'Adorée*, 1887, *Petite Reine*, 1888; *P'tit Mi*, 1889; *la Peau*, 1890; *Papa la Vertu*, 1890; etc. Autres études : les *Malchanceux*, 1880; *le Mal d'aimer*, 1882; *Mire lon la*, 1882; *l'Amour qui saigne* (Bruxelles, 1882); *Celles qu'on aime* (1883); *Celles qui osent*, avec une préface de Guy de Maupassant, 1883 ; *la Joie d'aimer*, 1884; *la Maîtresse de Miss Eva* (1884); *Petites Femmes*, 1885 ; *la Fin de Paris*, 1886; *Bébé Million*, 1886; *Lady Spring*, 1887; *La Première fois*, 1887; *Masques* 1887; *la Grande Bleue* études sur la mer, avec préface de Guy de Maupassant, Paul Bourget, Pierre Loti, P. Bonnetain, Jean Richepin, Paul Arène, 1888; *Vara Konoff*, 1888; *les Passionnées*, 1888; *la Belle*, 1889; *Sensations; Coups de cœur*, 1890; *Pourquoi aimer?* 1890; *La fin de Paris; Des baisers, du sang* 1897.

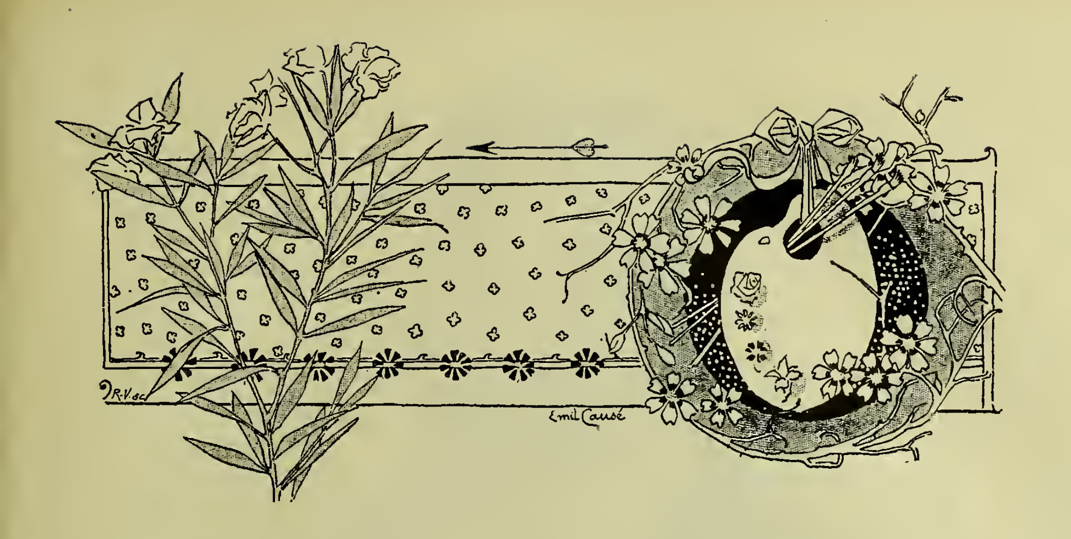
Autres pseudonymes de M. de Maizeroy : Coq Hardy, Mora, Chassagnol, Satorys, Frescata.

A collaboré à la *Vie Moderne*, au *Gil Blas*, au *Gaulois*, au *Clairon*, au *Figaro*, au *Journal*, etc. A longtemps dirigé le *Gil Blas Illustré*.



Le coca Mariani, du vin de Jouvence, quelque chose comme du soleil d'avril en bouteille.

René Maizeroy



HENRI MARTIN



E la pléiade merveilleuse sortie, depuis quarante ans, de Toulouse, cette admirable Patrie d'Art, pareille à une Florence nouvelle, Henri Martin est un des derniers venus et sa jeune gloire est fleurie d'espérances au moins autant que de souvenirs. Et cependant quelle carrière déjà remplie, quels longs et constants efforts vers le Beau, métamorphose constante en attendant la consécration plastique et définitive du Rêve! C'est que, pour ceux qui connaissent ce travailleur infatigable, si largement doué, le noble souci de son art emplit tellement sa vie que les années comptent doubles, comme les campagnes aux soldats. Qu'il s'enferme, en hiver, dans son austère atelier de la rue Denfert-Rochereau, ou qu'il se retire, en été, dans quelque coin perdu du Languedoc les longues périodes de travail auxquelles il s'est habitué nous valent des études où la nature est fouillée jusque dans son âme mystérieuse. Car sa puissance visionnaire lui est est une source généreuse de documentation. Car en ses moindres ébauches, sous les jeux de l'ombre et de la lumière, se trahit le travail obscur de la pensée et quelque chose d'humain se mêle à l'impression vibrante des choses.

C'est en souriant lui-même qu'il parle de son premier tableau qui lui valut le grand prix au concours de l'École de Toulouse : *Les Adieux de Mithridate à son fils*. Il y avait déjà cependant, dans ce travail d'écolier, une promesse. Son premier envoi au Salon fut le *Désespéré*. En 1883, il y obtenait une première médaille avec *Francesca di Rimini* et l'attention se dressait déjà, lourde d'admirations et de jalousies, autour de cet adolescent. *Caïn* fut exposé en 1884, et une seconde récompense, une bourse de voyage, lui fut accordée, en 1885, pour ses *Titans escaladant le ciel*. Sa tragique composition d'*Ugolin* fut soumise au public en 1887. Il y abordait le difficile problème d'éclairer les figures dans l'ombre, et du soleil tamisé entre les murailles et y poursuivant de ses rayons

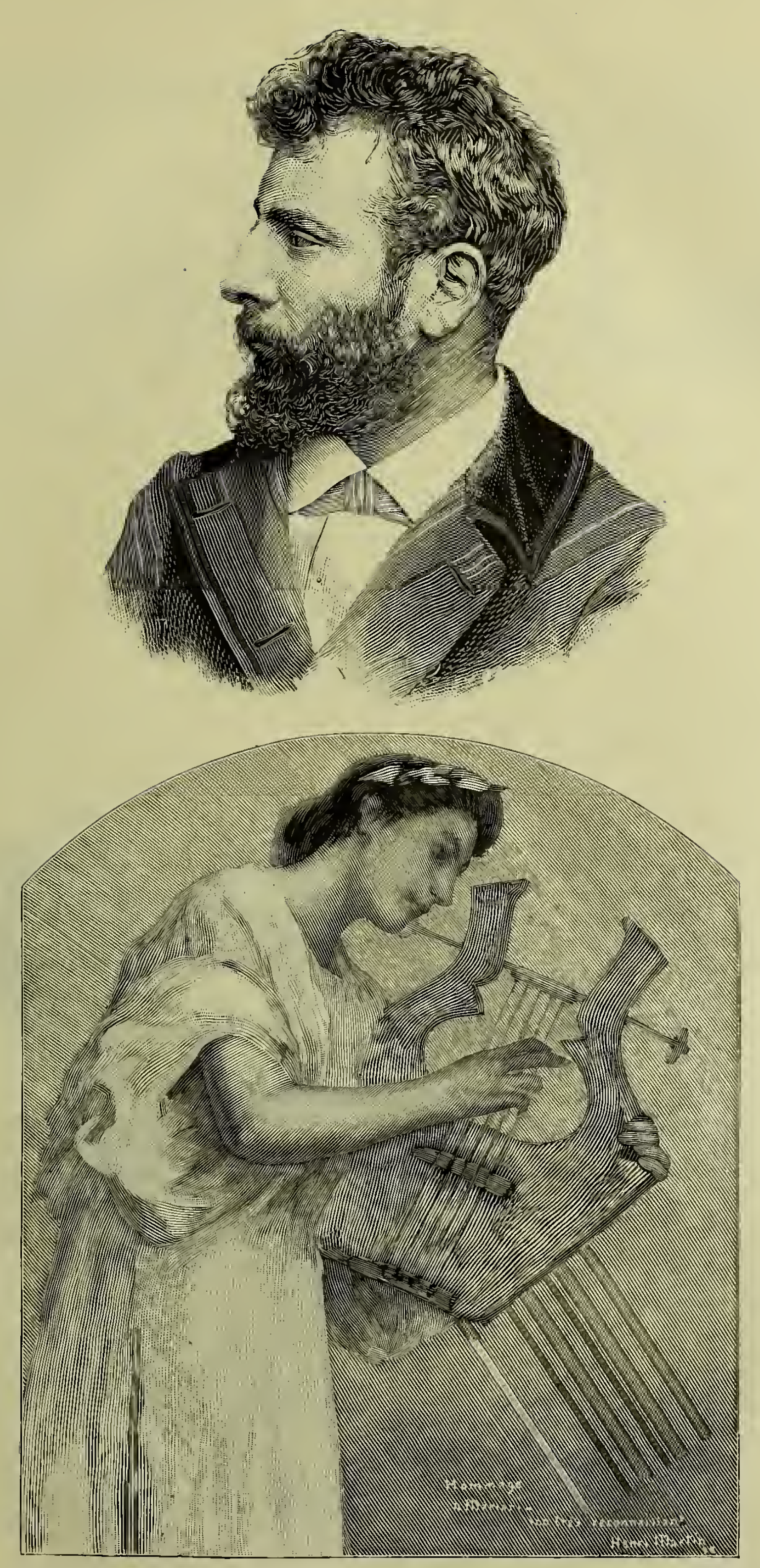
raréfiés, pour ainsi dire, les contours humains. Ce fut d'ailleurs son dernier effort dans la gamme sombre qui l'avait tout d'ailleurs tenté, et où se retrouvait l'impression des œuvres de son maître J.-P. Laurens. Sa *Fête de la Fédération*, exposée en 1889, et qui lui valut une médaille d'or à l'Exposition universelle, marqua une métamorphose absolue de sa manière, pour le public du moins; car, pour ceux qui suivaient déjà passionnément le jeune peintre, de son voyage en Italie datait l'évolution qui soudain éclaircissait sa palette et le faisait entrer dans la grande tradition décorative des maîtres de la couleur. En même temps sa méthode d'exécution picturale se précisait et, il a, lui-même, dans un entretien avec notre ami B. Marcel, l'écrivain subtil de *la Dépêche*, fixé l'ordre d'idées auquel il cédait, en des lignes que je suis heureux de citer puisqu'il y décrit lui-même son précédé : « Ma préoccupation du rendu de l'atmosphère, dit-il, s'augmentait plus tard, après trois mois passés à la campagne, en tête à tête avec la nature. Poursuivant ses divers effets, je fus amené à la peindre différemment. La pleine lumière, éclatante et diffuse, estompant les lignes des personnages et du paysage, m'obligea impérieusement à la traduire comme je pus, mais autrement que par des taches débordantes, par le pointillé, par la décomposition du ton. Je sais, ajouta-t-il, que mon procédé irrite bien des gens. Mais qu'importe le procédé, qu'importe la formule! Je ne prétends pas en avoir découvert une décisive, une définitive. Chaque jour je cherche, je cherche dans tous les sens, voulant trouver mieux... »

Cette profession de foi vaillante donne le secret de la manière adoptée par Henri Martin, en vue de mieux rendre les vibrations de la lumière, lesquelles sont celles même de la vie. Cette manière est si définitive que, dans sa dernière œuvre, le pointillé disparaît et, comme dans certains chefs-d'œuvre de l'art italien, je cite la *Joconde*, la façon de peindre échappe à l'analyse; elle se dématérialise, pour ainsi parler, et voilà qui coupe net aux dissertations inutiles des simples ouvriers d'art.

En 1890, Henri Martin est représenté au salon par son *Carnot à Agen*, en 1891 par cette noble composition : *Chacun sa chimère* qui troubla tant les visiteurs du premier jour. *L'Homme entre le vice et la vertu* fut exposé en 1892, et en 1893 commença cette série de troubadours dont l'artiste a varié déjà plusieurs fois le thème si poétiquement toulousain, et dont le premier exemplaire, pour ainsi parler, figure à la salle du théâtre du Capitole. La noble figure de *la Douleur*, avec son calice et sa couronne d'épines, fut admirée, en 1894, de tous ceux qui demandent, à la peinture, un peu plus qu'une joie rapide des yeux. En 1896 et en 1897, les promeneurs des Champs-Élysées eurent la primeur des merveilleuses frises destinées à l'Hôtel de Ville, et dans lesquelles, à côté de Puvis de Chavannes, mais sans aucune parenté dans les moyens plastiques, il prenait place au premier rang des décorateurs contemporains. Je m'en voudrais de passer sous silence le beau portrait de femme qui accompagna le second de ses envois, un portrait qui restera comme un des plus beaux de nos maîtres nationaux. Le souvenir est encore vivant, pour tous, de *Vers l'Abyme* qui figura au salon de 1897 et l'exposition dernière n'eut pas de fleurs plus délicates, que cette belle composition de *Clémence Isaure* où je signalerai justement cette invisibilité du procédé, cette synthèse plus subtile de l'œuvre du pinceau qui ne permet plus de reprocher, à Henri Martin, l'uniformité d'une méthode.

Henri MARTIN, né à Toulouse en 1860, élève de J.-P. Laurens. Son premier tableau, *Les Adieux de Mithridate à son fils*, lui valut le grand prix au concours de l'École de Toulouse. Son premier envoi au salon, fut *le Désespéré*, en 1883. Puis vinrent ensuite : *Francesca di Rimini* (1re médaille), 1884. *Caïn*, 1885, *Ugolin*. Une bourse de voyage lui fut accordée pour ses *Titans escaladant le ciel*, en 1887.

Chevalier de la Légion d'honneur (août 1898).



« Vision » après un verre de Mariani.

Henri Martin.



JULES MARY



ULES MARY, à peine âgé de quarante-sept ans, peut s'honorer à juste titre d'une œuvre déjà formidable.

Personne, à l'heure qu'il est, n'ignore le nom du grand conteur populaire qui écrivit « *Roger-la-Honte* », et qui eut cette bonne fortune de savoir plaire indistinctement à toutes les classes du public auxquelles il s'est tour à tour adressé. Il connaît à fond le pouvoir communicatif de tous les sentiments humains et fait éprouver à ses lecteurs le charme ou l'émotion qui émane de chacun d'eux. Nous connaissons en outre tels de ses romans, — comme, par exemple, « *les Pigeonnes* », — où, sans faire la part des concessions forcées que réclame le goût du public, il révèle des qualités de stricte observation et une science de l'étude des mœurs qui suffiraient, à elles seules, à lui mériter l'estime des lettrés les plus avisés. Il faut y joindre la verve captivante de tous ses récits, le multiple attrait de son imagination toujours en éveil qui passe, avec aisance, du roman d'aventures au drame patriotique, populaire, ou mondain, et l'on s'explique le grand succès obtenu par chacun des ouvrages de M. JULES MARY, auquel il convient d'adresser cet éloge qu'il a su, malgré un prodigieux et incessant labeur, ne jamais se départir de cette continuité d'intérêt qui est la marque distinctive de son talent.

Car, tout en s'affirmant comme un disciple des grands romanciers populaires qui, particulièrement en cette seconde moitié du siècle, se sont attachés à com-

bler une lacune littéraire, en écrivant des œuvres accessibles à tout le monde, et dont les qualités n'en étaient pas moindres pour cela, il faut reconnaître que M. Jules Mary ne s'est pas borné à marcher sur la trace de ses devanciers, mais qu'il a aussi rénové un genre qui menaçait de tomber en désuétude. — Il serait peut-être intéressant d'expliquer comme quoi la venue de l'école naturaliste, sur laquelle s'est subitement détournée l'attention publique, avait fortement compromis la tâche continuée, depuis Alexandre Dumas père et Eugène Sue, par nombre de leurs imitateurs. Mais cette étude nous entraînerait trop loin et nous devons nous borner à constater la part que M. Jules Mary a prise à l'évolution du roman populaire, dont il a facilité l'extension et créé, pour ainsi dire, le type définitif.

Sa vie, s'il lui prenait un jour la fantaisie de s'autobiographier, pourrait lui fournir la matière d'un de ces récits attachants où il excelle. — Il y raconterait l'étape du jeune homme qui se trouve tout à coup aux prises avec l'existence et voit s'anéantir une à une les illusions forgées sur les bancs du collège provincial. Il y énumérerait toutes les phases de découragement et de misère de l'homme qui, partout rebuté, et las des vaines promenades à travers Paris, au ras des murs, las des douloureuses journées d'abattement où s'émiettent le courage et le désir de vivre, en arrive, à bout de forces et d'espoir, à perdre jusqu'à la conscience de sa valeur et à se laisser assaillir, sans même tenter de l'endiguer, par l'afflux de tous les dégoûts. Car M. Jules Mary a vécu ces heures tristes et les premières années de sa vie sont un édifiant exemple. Ses parents, braves gens peu fortunés qui rêvaient sans doute pour lui quelque paisible situation, l'envoient au collège de Charleville, où il termine ses études. Sur ces entrefaites, la guerre éclate; Jules Mary s'engage, devient sergent, et, fait prisonnier lors de la reddition de Mézières, réussit à s'évader et à regagner son village.

Il n'y reste d'ailleurs pas longtemps; la fièvre de Paris le brûle tant qu'il y débarque, un an après, riche de trente-cinq francs et d'un espoir : faire du théâtre !...

En des pages inoubliables, Alphonse Daudet a raconté, dans *le Petit Chose*, l'arrivée à Paris du débutant de lettres, la déroute de l'adolescent qui se voit brusquement mêlé à l'apeurante multitude de la capitale. Jules Mary a éprouvé cette sensation-là, en posant pour la première fois le pied sur ce pavé qu'il dut battre si souvent par la suite, en quête d'un accident qui pût lui donner le sujet de quelque écho.

Nous passerons sur les cruelles époques de misère qu'il connut à ses débuts, jusqu'au jour où un ami, ému de sa situation critique, l'envoya en province pour diriger un journal. C'est à partir de ce moment que date sa fortune littéraire, qui a amplement compensé tous les déboires primitifs. Mais on se plaît à les évoquer, dans le lointain du passé morne, car ils font plus nettement ressortir la personnalité vaillante de ce triomphant combatif qu'est M. Jules Mary.

MARY (Jules), né à Laumois (Ardennes), le 20 mars 1851. A publié une grande quantité de romans, parus, pour la plupart, en feuilleton dans divers journaux parisiens puis réunis en volumes.

Au théâtre, M. Jules Mary a fait représenter : *Claude et sa femme* (vaudeville en 1 acte, aux Folies-Marigny, 1873). *Le Petit Cousin* (1 acte, Cluny, 1880). *Roger-la-Honte*, drame en 5 actes, tiré du roman, en collaboration avec Grisier (Ambigu, 1888). *Le Régiment* (5 actes, Porte-St-Martin, 1890). *Le Maître d'Armes*, drame en 5 actes, au même théâtre (1892). *La Fée Printemps* (5 actes, Ambigu, 1894). *Sabre au Clair* (drame en 5 actes, Porte-St-Martin, 1894). *La Pocharde* (Ambigu, 1898).



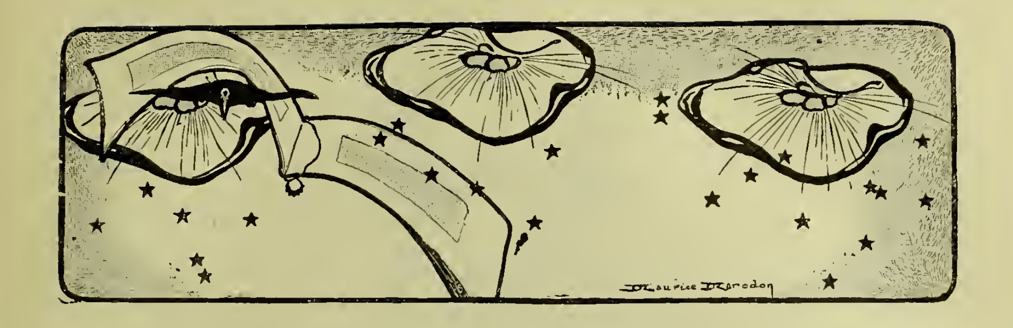
. . . .

Tous se penchèrent, très pâles, le cœur serré
Le docteur se tourna vers la mère
Madame, du courage, votre fille n'est plus!
Tout à coup, la porte s'ouvre sans bruit
et un inconnu apparaît

Il s'approche de la morte, la contemple
un instant en silence, puis, de son manteau,
il tire un flacon de Vin Mariani
– Rassurez-vous, madame, dit-il à la mère.
Et il penche le flacon sur les lèvres
glacées de la jeune fille .....
A ce cadavre le Vin mariani allait-
il donc rendre la vie? .....

(La suite au prochain Numéro)

Jules Mary



LE MARQUIS DE MASSA



C'est un gentilhomme, un soldat et un artiste. Le Marquis de Massa appartient aux trois aristocraties, à celle qui vient du passé (le premier Empire, c'est déjà le passé), à celle qui protège le présent, à celle enfin qui prépare l'avenir.

Sa « dominante », pour employer une expression chère aux classificateurs modernes des caractères, c'est « la politesse ». Nous prenons bien entendu le terme dans toute son étendue. Ce n'est pas une petite qualité, en notre temps, d'être un homme poli; cela naît de la possession d'autres qualités, telles que l'intelligence, la philosophie, le respect de soi et d'autrui, la reconnaissance, enfin le don général d'admirer l'harmonie de la création. Le Marquis de Massa est cet homme distingué et charmant dont la race tend, hélas ! à disparaître... La vue dont il jouit, de la large fenêtre de son cabinet, semble embellir encore, de la noblesse de sa perspective, les vues élevées de son esprit déjà si clairvoyant. Le Marquis habite, en effet, l'aile gauche de ce bel hôtel de la place de la Concorde dont la colonnade fait pendant à celle du ministère de la Marine. Et, de cette fenêtre, on aperçoit la place immense, les Champs-Élysées et les Tuileries et toute la rive gauche, dômes, flèches d'églises et jusqu'à l'insolente tour de 1889, qui prend quelque allure lorsqu'elle est habillée de brouillard. Et du haut de ses chapiteaux, ce gentilhomme, à la façon du moine stylite, regarde grouiller les véhicules modernes transportant, aux quatre coins de la ville, des désirs, des espoirs et des courages; et le marquis sourit avec bienveillance à son temps moderne et fiévreux, de son fauteuil qu'entourent *Ses souvenirs militaires et artistiques*. L'endroit est large et vivant; on y respire mieux qu'en tout autre coin de Paris. C'est un lieu choisi à souhait pour l'étude et le travail. Pour compléter l'histoire du caractère du marquis de Massa, par l'histoire de ses habitations, il convient de lire, au chapitre premier de ses *Souvenirs et Impres-*

sions, la description de l'hôtel où il naquit, boulevard des Italiens, hôtel que Napoléon Ier donna au grand-juge Regnier, duc de MASSA, aïeul du marquis.

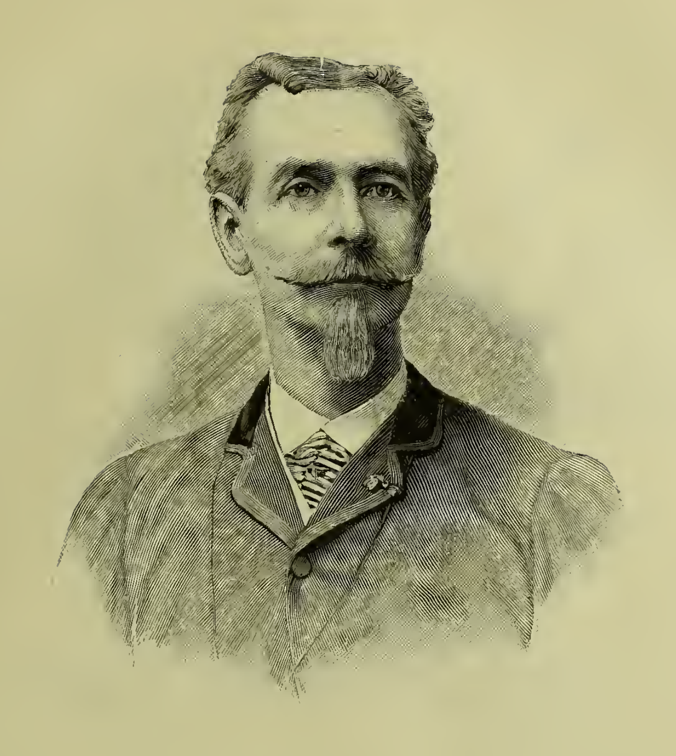
Le Marquis Philippe de Massa y vit le jour en 1831 et y habita jusqu'en 1843. Cinq maisons de rapport remplacent, aujourd'hui, l'hôtel et son jardin. En 1852, le jeune marquis s'engage aux Spahis. Il passe au régiment des Guides en 1856 et s'élève par tous les grades jusqu'à devenir chef d'escadron, après avoir participé aux campagnes d'Italie, du Mexique et à celle de 1870-71. Il fut écuyer de l'Empereur Napoléon III, puis aide de camp du général Bourbaki. Il quitte l'armée active en 1877 ; il est lieutenant-colonel dans la territoriale. Il faut lire ce recueil de *Souvenirs* où il passe en revue les événements et les gens avec cette jolie bienveillance émue dont l'écrivain, comme l'homme, n'aime pas à se départir.

En dehors de ce récent livre, qui parut d'abord au *Figaro*, le MARQUIS DE MASSA a écrit nombre de petites comédies aimables et gracieuses et maintes revues de cercle ou de salon. En novembre 1865, ses *Commentaires de César*, revue en deux actes, furent représentés au Palais de Compiègne avec une curieuse interprétation : la princesse de Metternich, la comtesse de Pourtalès, la marquise de Galiffet, la baronne de Poilly, le Prince Impérial, le baron Lambert, le vicomte Aguado, le comte de Solms, le général Mellinet, le colonel de Galiffet, etc. En 1887, le 23 mai, l'avant-veille du terrible incendie, l'Opéra Comique jouait une revue de lui, *le Cœur de Paris*, dont la distribution mérite d'être rappelée : Mesdames Reichemberg, Marie Magnier, Jeanne Granier, Desclauzas, Simonet, Mily-Meyer, Cerny, B. Boulanger, MM. Coquelin cadet, Baron, Lassouche et Falconnier. Voilà deux distributions peu banales. *Le Cœur de Paris* qui était donné au profit des Œuvres de la Société Philanthropique, fit encaisser 64 000 francs, chiffre notable. Nous donnerons plus loin la nomenclature détaillée des autres ouvrages dramatiques du MARQUIS DE MASSA.

Il a composé un roman qui est une fort jolie chose : *Zibeline*. M. Jules Claretie en a écrit la préface, qui est fort justement élogieuse. Il cite de Barbey d'Aurevilly l'appréciation d'une des pièces du marquis : « Cette pièce lui fait honneur, car elle est charmante et leste et souple, écrite en vers flexibles auxquels la correction n'ôte rien à la grâce. » Et il ajoute : « Ce que le rude critique disait de votre comédie, je le dirai de votre roman. C'est un joli conte de fées, de fées parisiennes, car il y a beaucoup de fées à Paris. C'est même là qu'il y en a le plus. Il y en a de bonnes, il y en a de mauvaises. La vôtre est excellente et elle est charmante... »

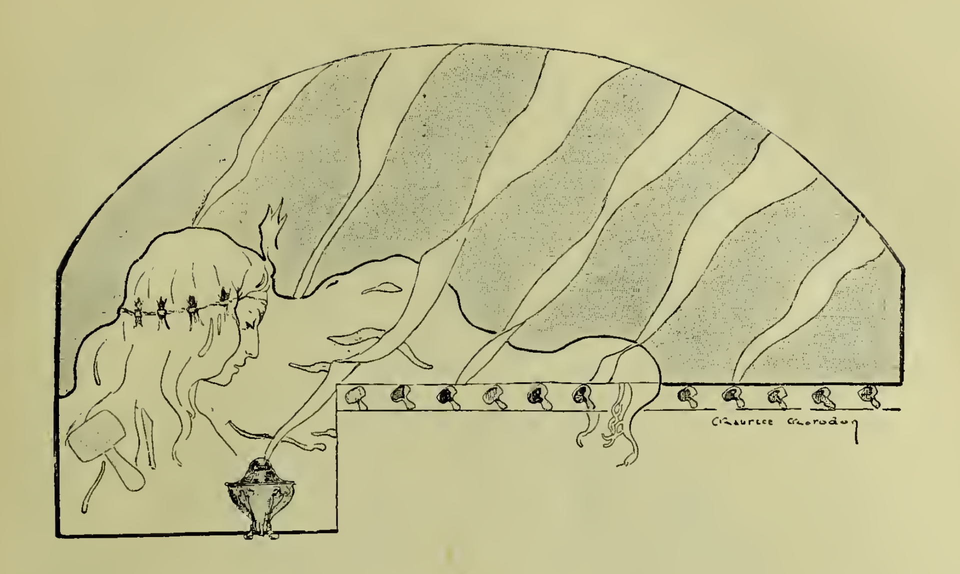
DE MASSA (ALEXANDRE PHILIPPE RÉGNIER, marquis), né le 6 octobre 1831, à Paris; petit-fils du grand juge Régnier, duc de Massa et du maréchal Macdonald, duc de Tarente. Engagé volontaire aux Spahis en 1852 ; officier au régiment des Guides en 1856, écuyer de l'Empereur Napoléon III en 1870 ; chef d'escadron au 5e régiment de chasseurs à cheval en 1871 ; officier d'ordonnance du général Bourbaki à l'armée de l'Est. Il fit les campagnes d'Italie (1859) et de Mexique (1865-67). Il quitta définitivement l'armée en 1877 et publia à Tours son premier volume de comédies de salon; c'est dans ce volume que se trouve les *Commentaires de César*, revue en 2 actes, jouée au Palais de Compiègne en 1865 et dont nous parlons plus haut. En 1865, l'Opéra joue *Le Roi d'Yvetot*, ballet du marquis de Massa, alors au Mexique; *Service en campagne*, un acte à la Comédie Française, 12 mai 1882. Le Théâtre Michel de Pétersbourg joue (15 nov. 1886) *Fronsac à la Bastille*, comédie en vers ; puis le *Mont Ida*, un acte. Le même soir, le cercle de l'Union artistique, donnait la *Czarine*, comédie en un acte en prose, 8 janv. 1887. Au même cercle, tour à tour, *La Cicatrice*; un *Club de femmes* (1879); *Entre nous* (1878) ; *Paris-Auteuil* (27 mai 1883); *A la bonne franquette* (1885) ; au théâtre Michel, en 1874, *Le Dossier* 127. Le 23 mai 1887, à l'Opéra Comique, la veille de l'incendie : *le Cœur de Paris* (voir plus haut la distribution). En 1888, *La Bonne aventure*. En 1891, au Cercle de l'Union Artistique : *Floréal*, revue en 5 tableaux. En 1893, *Zibeline*, roman, couronné par l'Académie, prix de Jouy (chez Ollendorff); en 1894, *la Revue quand même* en 3 actes, avec Jolivet, J. Normand, Ricard, de Sauvigny, Boussenot et Georges Ohnet; en 1897 (chez Calmann Lévy) : *Souvenirs et Impressions* (1840-1871).

Chevalier de la Légion d'honneur; commandeur de l'ordre royal d'Isabelle la Catholique.



Le vin Mariani mène à tout, même à la notoriété, puisque son usage seul me permet de figurer en si bonne compagnie littéraire et artistique.

Philippe de Massa



ANTONIN MERCIÉ



M. Antonin Mercié est un magicien. La vertu de Pygmalion anime son ciseau. Dès qu'il frappe la pierre ou qu'il modèle le plâtre, l'immortelle vision de Galatée s'éveille du sépulcre de la mort, écarte les bras et prend figure. Le génie grec ne s'est pas évanoui tout entier, nos sculpteurs en ont gardé la pure ligne traditionnelle. A l'impeccabilité de la forme, ils ont ajouté la tendresse du sentiment, la finesse de la vie, et, cela nous a valu encore de beaux bas-reliefs, de beaux monuments, de beaux groupes, de belles cariatides.

Au nombre de ces hommes d'élite, M. Antonin Mercié se détache, bien à part.

On le sent tellement dominé par l'inspiration, tout entier livré à la grandeur du sujet conçu que, tout aussitôt, s'évanouit la pensée d'un art vulgaire pour laisser place à la splendeur réalisée de l'œuvre d'émotion. Admirez ces divers sujets : *David avant le combat; le Génie pleurant*; *la statue de Guillaume Tell*; alors vous concevrez la magnificence si diverse avec laquelle l'artiste sait animer la pierre! Dans ces trois motifs, M. Antonin Mercié a, pour ainsi dire, donné l'impression saisissante de son talent. David, le génie Guillaume Tell, ont certainement occupé son esprit bien avant qu'il n'ait donné, dans le marbre, le premier coup de ciseau!

Avant d'entreprendre l'édification quelconque d'une œuvre, M. Antonin Mercié y *pense* longtemps à l'avance. C'est dire si le caractère vivace des physio-

nomies, le jeu des muscles, la courbe des torses se trouvent être rendus avec une exactitude presque historique! Son *Meissonier*, son *Victor Hugo*, sont des preuves saisissantes de cette probité d'art.

Les fidèles, qui ont franchi le seuil du grand atelier du boulevard Saint-Michel, savent que Mercié ne vit que dans cette communion continuelle de l'art. Qui l'a vu causant à un visiteur, continuant à travailler et cherchant dans la pose du modèle celle qui lui conviendra le mieux, a pu apprécier en Mercié cette rare pénétration de l'œuvre par l'artiste et de l'artiste par l'œuvre!

Le style, dans les statues de Mercié, suivant les motifs, passe du grave au léger et du sévère au charmant, sans effort, sans recherche disgracieuse. Tout, pourvu qu'il y ait motif à beauté, l'intéresse également. Sa Diane est impeccable de forme, d'une vraiment belle tenue antique. La grâce des membres, la perfection entière du corps, sont adorables. Le visage mutin et hautain garde une finesse dominatrice. Au temps de Praxitèle, une telle bouche eût remporté, à Mégare, le prix du baiser. On connaît les figures sévères destinées au tombeau du grand Michelet; on connaît de lui enfin une *Junon vaincue*, une *Judith* et un *Gloria victis* tous les trois admirables. Et bien d'autres œuvres encore! Mais pouvons-nous les énumérer toutes ? Est-il possible de dire, sans un commentaire sur chacun, tous les marbres, tous les bronzes, tous les plâtres dont ce grand statuaire nous a dotés? Certes non. Car chacun d'eux comporte, en soi, un caractère expressif différent. Une seule chose les relie : un souci constant, soutenu, de vérité, de beauté, de noblesse. Comme le groupe de *Laocoon*, sans cependant être de la même main, ne laisse pas d'avoir certains rapports avec le *Torse antique*, le *Taureau Farnèse* ou les *Deux Gladiateurs*, ainsi les œuvres de Mercié ne s'éloignent pas du voisinage de celles de Jouffroy, de Falguière et de Paul Dubois. Au même titre qu'eux, Mercié est notre grand Statuaire; il appartient à notre époque. Mais son origine est dans le passé. Ses œuvres, d'un modernisme exquis ou grave, sont aussi d'un archaïsme traditionnel, tout antique. Il est assez inexplicable de le dire; il est plus inexplicable de chercher dans les marbres de Mercié une définition de l'homme. Winckelmann ne disait-il pas que la beauté parfaite est comme l'eau, qui n'a aucune espèce de saveur particulière. Eh bien! cette beauté-là est la même que celle qui anime les statues d'Antonin Mercié. On ne peut que l'admirer, sans s'efforcer de lui trouver d'autres raisons que celles du talent et de l'inspiration.

MERCIÉ (Marius-Jean-Antonin), statuaire français, membre de l'Institut, né à Toulouse le 30 octobre 1845, élève de Falguière et de Jouffroy. 1[er] prix au concours de Rome en 1868. La même année, débute au Salon avec un médaillon de jeune fille. En 1872 envoya de Rome : *David*, statue en plâtre; *Dalila*, buste en bronze. A exposé depuis: *Gloria victis* (au square Montholon); *Le loup, la mère et l'enfant* (bas-relief de bronze en 1875); *David avant le combat* (marbre, en 1876); *Fleur de mai* (buste en plâtre); *Le Génie des arts* (colossal haut-relief qui remplaça, aux Tuileries, le Napoléon III lauré de Barye); *Junon vaincue;* le modèle en plâtre du bas-relief destiné au tombeau de *Michelet* (1879); celui du bas-relief destiné au monument *Arago; Judith* (1880); *Quand même* (1882); *Le Souvenir* (1885; marbre pour tombeau); *L'art; La justice*, groupe destiné à l'Hôtel de ville de Paris; *Le Roi Louis-Philippe et la Reine Amélie* (groupe pour tombeau, 1886); *Génie pleurant* (plâtre, en 1887); *Fragment de tombeau* (1888); *La Peinture* (marbre, 1890); *Victor Hugo* (buste pour le Sénat); *La pénitence* (1891); *La toilette de Diane* (marbre); *Le Regret*, marbre pour le tombeau de Cabanel (1892); *Guillaume Tell*, plâtre pour la ville de Lausanne; *M. Thiers*, statue pour la ville de Saint-Germain en-Laye; *Victor Massé*, statue pour la ville de Lorient; *Monument Meissonier* (1895, au Louvre, dans le jardin de l'Infante); *Monument Faidherbe* (1896, à Lille); *Tombeau de Madame Carvalho; Éveil de l'Afrique*, statuette, 1897; *Le fruit défendu*, 1898. M. Mercié a fait de la peinture. En 1883 : une *Vénus*; 1884 : *Léda;* 1885 : *Michel Ange étudiant l'anatomie*. L'Institut a décerné, en 1887, à Antonin Mercié le prix biennal de 20.000 francs. A été élu à l'Académie des Beaux-arts le 13 juin 1891, en remplacement de Chapu. Est professeur à l'École nationale des Beaux-arts. A obtenu une 1[re] médaille en 1872, une double médaille d'honneur en 1874 et 1878. Chevalier de la Légion d'honneur en 1872, officier le 29 juillet 1879; commandeur le 29 octobre 1889.





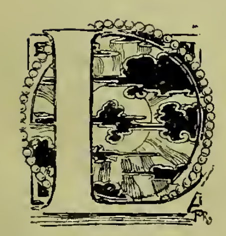
Le meilleur éloge que
je puisse faire du
vin Mariani.

A. Mercié



MONSEIGNEUR MEUNIER

ÉVÊQUE D'ÉVREUX



A présence de Mgr Meunier, en cet album où figure aussi Mgr Sueur, qui fut un de ses prédécesseurs à l'évêché d'Évreux, peut être prise comme un symbole de la réciproque estime que se sont vouée ces deux hommes éminents, unis par de communes tendances et par une semblable élévation de sentiments.

De haute taille, corpulent, mais sans lourdeur, grâce à l'élégance de ses gestes, à l'aisance de son attitude. Une physionomie qui serait Bourbonnienne, n'étaient la finesse des traits et la vivacité du regard. Le front haut, sans bosses ni méplats, annonce une âme méditative. Sous l'accentuation de l'arcade sourcilière, les yeux s'abritent, chauds, expressifs, miroirs où se sont reflétées, confondues en une même lueur, la bonté et la franchise, la volonté et l'intelligence. Le nez est fort, à peine busqué; la bouche, nettement dessinée, se relève légèrement aux confins, ce qui est un signe d'indulgence. Le menton, quelque peu replet, s'arrondit sans empâtement. Un port de tête dont la noblesse n'est nullement arrogante. — Tel apparaît, en toute l'attractive distinction de sa personne, le nouvel évêque d'Évreux, Mgr Meunier.

Fils et petit-fils de soldats, Mgr Meunier est né à Calvi, en Corse, voici bientôt cinquante-cinq ans. De par son tempérament, il est bien de la patrie des Bonaparte, des Paoli et des Sebastiani. Mais le sang chaud et vigoureux que son pays a infusé en lui, n'exalte son cœur que pour la Pitié. Ce compatriote du plus grand de nos héros militaires a employé toutes les forces combatives de sa

race à guerroyer contre cet adversaire malheureusement invincible qui a nom la Misère humaine.

Une anecdote s'impose ici, qui honorera mieux qu'aucune apologie l'âme foncièrement compatissante et charitable de Mgr Meunier.

Tout jeune enfant, il vit un jour, au lycée de Maubeuge, où il était élève, un mendiant plus délabré que Job et grelottant sous des haillons sordides. Sa pitié instinctive s'émut à ce spectacle à tel point que, quittant, d'un élan spontané, sa tunique de lycéen, il la tendit sans hésiter au pauvre homme tout interdit. La légende rapporte d'ailleurs que cet exploit ne lui valut qu'une punition sévère. Sa charité, depuis lors, a été mieux récompensée. Mais ce petit fait est de ceux qui caractérisent un homme.

Les hasards de la carrière militaire exercée par son père, amenèrent, à l'âge de neuf ans, le futur évêque d'Évreux dans le diocèse d'Arras, où il entra à l'institution de Mgr Haffreingue, à Boulogne-sur-Mer. Il trouva là un professeur bien fait pour comprendre et pour développer sa vocation : les leçons du savant P. Halluin lui furent un précieux enseignement. C'est auprès de ce maître qu'il acquit une grande part de l'expérience qui devait par la suite seconder si utilement ses vertus morales.

En toutes les cures où il a passé, Mgr Meunier a laissé un vivant souvenir de sa charité et de son dévouement. Lorsqu'il quitta Guignes, où il était vicaire, il n'est pas un habitant de ce village qui n'ait apporté son offrande à la souscription ouverte pour offrir un présent au prêtre que tous aimaient et vénéraient sincèrement.

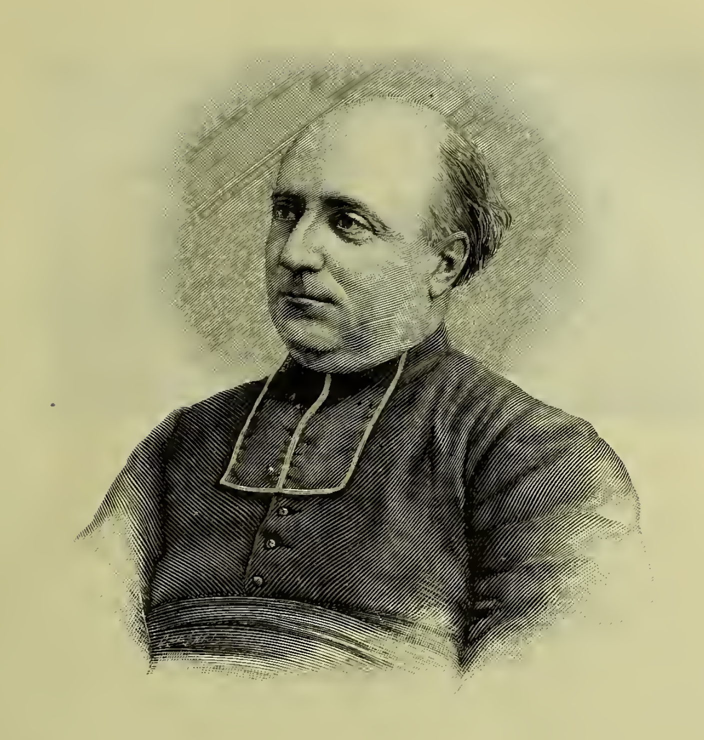
Là ne se bornent pas les titres de Mgr Meunier à l'admiration de ceux qui le connaissent. Ses hautes qualités de cœur ne doivent pas faire oublier que, sous l'apôtre excellemment bon et compatissant, se dissimule la modestie de l'historien érudit, du prédicateur qui anime de toute sa vibrante éloquence les vérités théologiques et les préceptes de morale. Et la personnalité de Mgr Meunier contraint quiconque est à même d'en apprécier la dualité à partager son respect en deux parts égales : l'une, qui va au Prélat, accomplissant si noblement sa mission chrétienne; l'autre, adressée à l'écrivain, au distingué Commentateur que plusieurs sociétés savantes s'honorent à juste titre de compter parmi leurs membres.

Monseigneur MEUNIER (Philippe), évêque d'Évreux, né à Calvi (Corse), le 10 janvier 1844. Après son ordination, il fut nommé professeur à l'institution de Mgr Haffreingue, puis secrétaire particulier de cet évêque.

Successivement vicaire à Guignes, curé de Marconne, doyen d'Hesdin. Secrétaire et rédacteur des conférences diocésaines, pendant quatorze ans, il écrivit l'histoire du village de Marconne, celle d'Hesdin, et une *Monographie de sainte Austreberthe*. Il fonda une sélection d'histoire locale à la Bibliothèque d'Hesdin.

C'est en cette dernière paroisse que le choisit Mgr Sueur, archevêque d'Avignon, pour l'associer à son épiscopat, comme vicaire général de son diocèse.

Mgr Meunier a été nommé évêque d'Évreux en remplacement de Mgr Colomb, au mois de mars 1898. Il est chanoine d'Avignon et d'Arras, archidiacre de Sainte-Anne et de Saint-Véran.

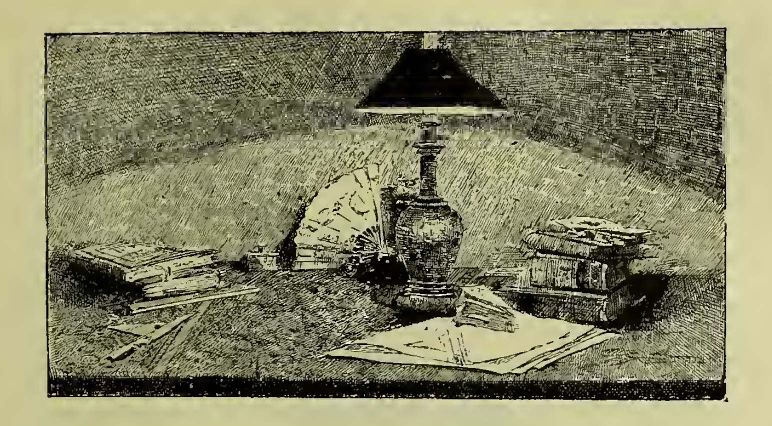


Avignon

Convalescent, je dois grande reconnaissance au beau soleil de Provence et à l'excellent vin Mariani qui se mettent à deux pour m'apporter la santé

+ Philippe
Evêque d'Evreux

A Monsieur Mariani



OCTAVE MIRBEAU

Si la cause du Journalisme avait besoin d'être plaidée, on ne pourrait mieux la défendre qu'en faisant simplement l'apologie des hommes qui, comme Octave Mirbeau, ont employé tous leurs efforts à démontrer la possibilité de la justice humaine.

Des hommes tels que lui, en effet, suffisent amplement à maintenir le prestige de leur profession. Ils sont l'édifiant exemple qu'il convient d'opposer à la mauvaise foi des calomniateurs.

Dès l'enfance, si nous en croyons le *Journal* des Goncourt, Mirbeau « avait, par bravade, la manie de se jeter sous les pieds des chevaux ». Il a fait mieux depuis, mais c'est là un détail typique qui indique nettement que, chez cet iconoclaste passionné, l'impétuosité est innée, instinctive et, partant, toujours prête à se manifester comme une vertu naturelle, contre laquelle toute réaction serait inutile. Mirbeau, en naissant, a été marqué au cœur du fer rouge de la Révolte, comme d'autres le furent au front du sceau de la passivité. Le sang qui bouillonne dans ses veines charrie des parcelles de chaux vive. — « Dès qu'il s'irrite, il écrit, a dit M. Léon Daudet. Et comme le sens de la langue française est en lui, le nerveux et splendide écrivain qu'est Mirbeau trouve sans effort ni peine les mots les plus tortionnaires, les plus corrosives épithètes, l'art d'organiser sa véhémence en pages solides et

durables, dont plusieurs rappellent invinciblement ce que nous avons de meilleur en ce genre, depuis d'Aubigné jusqu'à Saint-Simon ».

C'est aux heures d'indignation violente, sous le coup des fougueuses colères qui détendent brusquement ses muscles, comme un ressort, et le font se précipiter, prétinant tout sur son passage, vers l'idéal de justice qu'il a soudainement entrevu, qu'OCTAVE MIRBEAU nous apparaît en sa personnelle attitude, admirable non moins que rare, de champion forcené et résolu à tout braver pour le triomphe de sa cause, qui est celle du Beau et du Vrai. Et nous ne pouvons nous défendre d'une sympathie admirative pour cet excessif du sentiment, qui ose avoir de belles haines et de franches vénérations ; qui a l'audace de clamer tout ce qu'il sent, tout ce qu'il pense ; qui sait garder à carreau son indépendance et se plaît, comme son ancêtre Chamfort, à défier les idées reçues, « qui ont convenu au plus grand nombre ». Nous nous sentons attirés vers ce Roland qui ne craint pas de briser sa Durandal, en essayant de pourfendre l'inébranlable roc des préjugés ; vers ce penseur compatissant, qu'affolent les injustices et les hypocrisies d'une morale étroite ; nous approuvons ce courageux, qui ne verse pas d'inutiles larmes et ne se confond pas en regrets superflus, mais se rue au plein des mêlées et lutte pour le bon combat. Nous aimons, en un mot, ce révolté terrible et doux, ce réfractaire téméraire qui, selon l'expression de Catulle Mendès, déchire, « à grands gestes de belluaire peut-être fou, l'énorme toile d'araignée sociale ».

On sait l'œuvre d'OCTAVE MIRBEAU. Pamphlétaire, il a épanché sa virulente ironie sous une forme incisive et durable. Il a trouvé, pour caractériser des hommes et des choses, d'étonnantes expressions, de plaisants paradoxes qui mettent à nu les caractères, les ridicules et les aspects. MIRBEAU, pour tous ceux qu'il attaque, est un *gêneur*, car il est bien rare que les rieurs ne soient pas de son côté. « Il est de ceux qu'on ne fait pas taire et se brouillerait avec son meilleur ami plutôt que de retenir l'élan de sa pensée. »

Entre autres caractères louables, chez MIRBEAU, il faut noter son dédain des coteries et des écoles. Il se vante personnellement de n'appartenir à aucune, d'écrire et de penser selon son tempérament, sans autre préoccupation que celle de rester toujours un habile tourneur sur style, sachant conserver à la phrase un relief simple et précis. — Nul souci, chez lui, du genre déterminé, qui ne pourrait qu'être un obstacle au libre essor de sa pensée.

Toutes ses œuvres, romans ou pièces, se ressentent de cette complète indépendance. Avec *Sébastien Roch*, MIRBEAU a écrit l'une des études les plus magnifiques de franchise et de hardiesse qui aient marqué l'évolution de notre littérature vers la vérité, si cruelle qu'elle puisse être. Avec les *Mauvais Bergers*, il a doté notre théâtre d'une œuvre de grande envergure, où passe le souffle tragique et lyrique des plus vigoureux dramaturges de notre race...

MIRBEAU (OCTAVE), romancier, auteur dramatique et journaliste français. Né à Paris.

Ses œuvres les plus importantes sont : le *Calvaire*, *l'Abbé Jules*, *Sébastien Roch*, *Le jardin des Supplices*, etc...

Il a fait représenter, en 1897, au théâtre de la Renaissance, un drame en trois actes, *les Mauvais Bergers*, où Sarah Bernhardt fit une création inoubliable, dans le rôle de Madeleine.

Une autre pièce de MIRBEAU, l'*Épidémie* a été jouée peu de temps après au théâtre Antoine.

Nous ne pouvons citer tous les journaux auxquels collabora M. OCTAVE MIRBEAU. De l'*Écho de Paris*, il passa au *Journal*, où il donne, depuis quelques années, des articles très remarqués.



A M. Mariani,
qui avec le vin de Coca, donne de la joie
aux plus tristes, de l'espoir aux plus désespérés
Octave Mirbeau.





MAURICE MONTÉGUT



Allons, viens, mon ours, mon pauvre ours!

« Je t'avais élevé pour les combats du cirque, devant dix mille spectateurs, pour les grands périls, les radieuses victoires; j'avais rêvé pour toi des triomphes, des éclats de fanfares, les trépignements d'une foule.

« On n'a même pas voulu te laisser combattre: on t'a refusé l'entrée de l'arène. »

Ce sont les lignes par quoi débute la préface de *L'Arétin*, ce drame qui fit tant de bruit. Cette préface porte le juste titre : *Histoire d'un ours*. M. Maurice Montégut avait déjà, avec *Les Noces noires*, *le Fou*, *l'Hercule*, drames en vers, appris à connaître le métier d'auteur dramatique. Il jura, ces pièces enterrées dans des livres, de ne plus rimer pour la rampe. Serment d'ivrogne. Il fit l'*Arétin*. Jamais drame n'eut si tragique histoire. Né d'une lecture de Philarète Chasles, ce grand oublié, il fut destiné à Sarah Bernhardt (fin 1882). Le poète Général Pittié présenta M. Maurice Montégut à la grande tragédienne et la voix d'or eut de beaux accents touchants. M. Montégut crut que *c'était arrivé*. Il reçut des lettres de félicitations; celle de Banville est à citer : « En ce qui concerne *Arétin*, bravo. J'en suis mille fois heureux. Mais à dire le vrai je n'ai jamais été inquiet. Pour les poètes organisés comme vous l'êtes, la circonstance favorable vient nécessairement tôt ou tard; mais il vaut mieux que ce soit tôt! Vous êtes né pour produire des drames en vers comme un oranger des oranges et le théâtre ne sait pas se refuser aux vrais producteurs. » Quand on songe que ces

lignes sont de l'auteur de *Florise*, de *Deïdamia*, de *Diane au bois*, ces purs chefs-d'œuvre jamais joués, on reste pensif et M. Montégut aurait tort de trop se plaindre. Mais continuons l'histoire de l'ours. Sarah fut infidèle et vola vers d'autres poètes.

Un an se passa. Le paysagiste A. Güillemet vit le drame, le porta chez Albert Wolff, une puissance. Wolff lut, appela l'auteur et lui conseilla l'Odéon. Notre auteur en avait déjà tâté pour ses autres pièces et tenait peu à entrer de nouveau en relation avec le terrible La Rounat. Mais allez donc refuser une chance d'être joué, si mince soit-elle. La Rounat l'accueillit à bras ouverts pour se payer la petite satisfaction d'éconduire plus durement. La lettre par laquelle il indiquait les causes du refus était tellement cynique et injurieuse qu'elle fut rendue publique et excita une très vive polémique (février 1884). Sarcey, Chapron, plusieurs autres critiques prirent la défense de M. Montégut, qui, dans une brillante chronique (*Écho de Paris*, 26 mars 1884 : *les Paralysés*), indiquait les moyens de gêner les poètes. Une idée merveilleuse lui traverse l'esprit à cette époque : « Et la Comédie Française ! » Restait, en effet, la Comédie Française. M. Coquelin lit *l'Arétin*, indique des changements à faire et promet de jouer le rôle. M. Henri Lavoix, lecteur officiel, lit la pièce, puis M. Decourcelles, autre lecteur. Tous deux tombent d'accord pour conseiller... l'Odéon. Encore ! La Rounat était mort, vive M. Porel. Mais M. Porel remercia M. Montégut... En février 1886, M. Maurice Montégut publia son drame et sa préface calibano-documentaire.

Mais, à nous entendre, M. Maurice Montégut aurait écrit ce seul *Arétin*. Que nous serions loin de la vérité. Consultez plutôt le bulletin bibliographique qui termine cette petite étude. L'œuvre du jeune écrivain (il n'a pas 40 ans) comprend, outre les quatre drames cités plus haut et *Lady Tempest*, poème dramatique de 6.000 vers : dix romans et plus de cinq cents nouvelles, réunies en une douzaine de recueils, après avoir égayé ou ému les lecteurs du *Gil Blas*, de l'*Écho de Paris*, du *Journal*, du *Figaro*, du *Gaulois*, etc. Citons le *Mur* qu'on peut considérer comme un de ses meilleurs romans. C'est un peu un livre de souvenirs d'enfance. M. Montégut était tout jeune pendant le Siège et la Commune, mais il était à Paris et les impressions se gravèrent ineffaçablement dans son jeune cerveau.

Le style de M. Montégut prosateur est vif, simple, dramatique ; on sent sa tendance à voir et à montrer des scènes de vie.

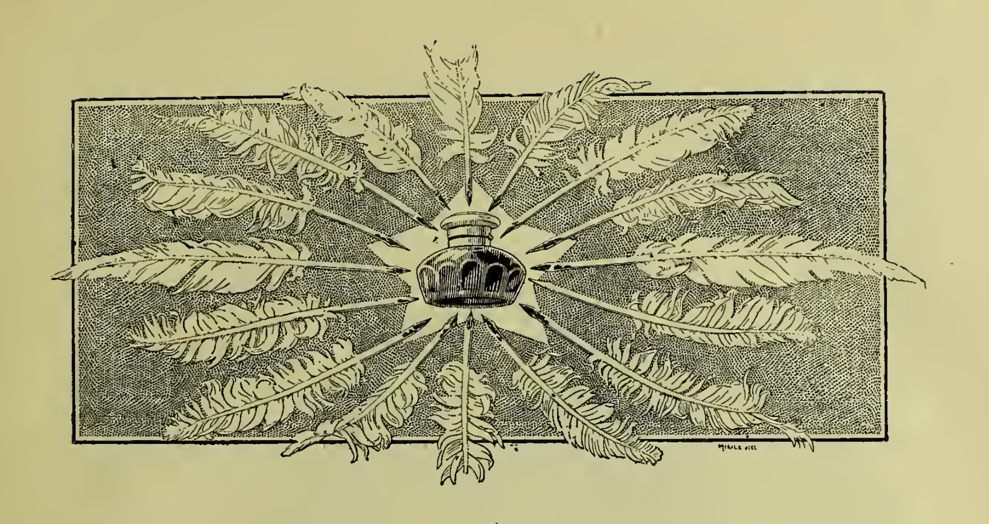
Mais nous avouerons (et M. Montégut nous approuverait) une légère préférence pour le poète et le dramaturge en vers.

MONTÉGUT (Maurice) né à Paris. Débute à 18 ans par un volume de vers, la *Bohême sentimentale,* qui attira sur le jeune auteur l'attention des lettrés. Sarcey fit sur ce livre une conférence à la Salle des Capucines. Très nombreux furent les journaux qui analysèrent le premier ouvrage auquel, six mois plus tard, succéda un autre volume de poésies *Les Romans Tragiques.* A 20 ans, *Les Contes d'amour et de hasard.* A 22 ans, à la Bibliothèque Charpentier : *Lady Tempest,* grand poème dramatique que Flaubert estimait hautement. Depuis, année par année, chez Charpentier, Dentu, Ollendorff, Flammarion, dix romans, dix recueils de nouvelles, quatre drames ; collaboration de dix ans au *Figaro,* au *Gil Blas*, au *Gaulois,* au *Journal,* etc. Il y a publié plus de cinq cents nouvelles et continue... Bibliographie : Poésie : *La Bohême sentimentale, Les Romans tragiques.* Drames en vers : *Lady Tempest ; Les Noces Noires ; Le Fou ; L'Hercule ; L'Arétin* (augmenté d'une longue préface : *Histoire d'un ours*). Livres de nouvelles : *Entre les lignes ; l'Ile muette ; Romantique Folie ; Carabas ; Déjeuners de soleil ; Don Juan à Lesbos ; Madame Tout le Monde ; Mademoiselle Personne ; Feuilles à l'envers ; Les contes de la chandelle.* Romans : *La faute des autres ; la peau d'un homme ; L'œuvre du mal ; les six Monsieur Dubois ; L'Envie , Le Mur ; Le Bouchon de paille ; Dernier cri ; Le Geste ; Rue des Martyrs.* Les deux actes en vers des *Noces Noires* ont été joués au théâtre Cluny en 1880.

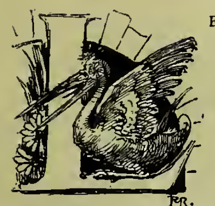


Magicien Mariani,
Béni sois-tu, trois fois béni !
Je bois ton vin, vin d'or bruni,
Je bois, et je suis rajeuni
– Comme, jadis, le Grand Anni-
Bal, tu fonds le glacier jauni.
Par ton vin, l'Hiver est banni ;
Jamais plus, d'amoureux honni
Ni devant le Commandeur, ni
Lorsque survient un Rimini,
Ni quand le cor de Hernani
Sonne la mort dans l'infini,
Grâce à ton vin, Mariani !!

Maurice Montégut



XAVIER DE MONTÉPIN



Le plus populaire des romanciers contemporains est, par contraste, un homme d'une parfaite distinction, à qui l'âge n'a rien enlevé de son élégance, bien qu'il lui interdise les sports dont il fut toute sa vie un amateur passionné. Après ses romans, ses chiens et ses chevaux furent en effet l'objet de ses préoccupations favorites, sans compter la natation dont il fut un des adeptes les plus fervents. Il est bon de dire qu'il fut un des plus forts et des plus hardis nageurs de son temps, et que plus d'une fois il sauva des baigneurs imprudents, sur les plages de Bretagne et de Normandie où il passe habituellement la belle saison. Ceci n'est pas du roman, mais n'en est pas moins une belle et bonne réalité dans l'histoire de sa vie.

Comme son nom l'indique, il est d'origine essentiellement aristocratique, fils du comte de Montépin et neveu du Pair de France du même nom, et naquit au château de Frotey, dans la Haute-Saône.

En sortant du collège, sa famille qui le destinait à la diplomatie ou à l'administration, lui fit faire son droit. Quand il eut fini, on l'attacha au ministère de l'Intérieur.

Mais ce fut une attache dont il se débarrassa au bout de quelques mois. Tandis que les siens projetaient pour lui un avenir peuplé d'ambassades et de préfectures, lui rêvait à des projets de romans, à des scénarios de drames, qui s'échafaudaient dans sa cervelle. La littérature le guettait.

Il débuta par quelques contes et nouvelles qui passèrent inaperçus, et qui ne pouvaient encore faire prévoir le talent si personnel de cet écrivain puissant. Mais tout d'un coup, à dix-huit ans, il se révéla au public par un grand roman qui eut un succès considérable, et dont le titre était : *Les Chevaliers du Lansquenet.* Ce fut son véritable début, et il n'en pouvait souhaiter de plus heureux.

Depuis lors, il a écrit des centaines de volumes et de pièces de théâtre, presqu'autant qu'Alexandre Dumas, dont il fut à la fois l'élève et l'ami. C'est un travailleur acharné ; il le dit lui-même :

— Le travail, c'est mon plaisir et c'est ma vie.

Et malgré son âge, il continue à toujours travailler : l'heure des « Homélies de l'Archevêque de Grenade » n'a pas encore sonné pour lui.

Cette existence de travailleur, si bien remplie, ne fut interrompue qu'une fois : au moment où la guerre éclata, en 1870.

M. Xavier de Montépin était alors maire de la petite commune de Frotey, qui se trouve située au point d'intersection des routes de Villersexel et de Belfort, c'est-à-dire à deux pas de la frontière.

Il fit de son mieux son devoir de bon Français, dans les circonstances les plus pénibles peut-être que l'on rencontre dans notre histoire ; il essaya d'organiser les paysans de sa commune en vue de la résistance à l'envahisseur.

Il fut fait prisonnier par les Prussiens. On sait avec quelle cruauté ils se conduisirent à l'égard de ceux qui résistaient sans porter l'uniforme des troupes régulières. M. de Montépin fut sur le point d'être fusillé. Heureusement pour lui, on délibéra sur son sort, et on préféra le garder comme otage. C'est ainsi qu'il fut envoyé à Brême, dans l'Allemagne du Nord, d'où il ne revint qu'au moment de la signature de la paix.

A cette époque, il lui eût été facile d'entrer dans la vie politique par la députation : il préféra revenir à sa table de travail, et se consacra de nouveau à ses romans, à ses drames, à ses chevaux et à ses chiens, dont il n'a pas été distrait depuis.

MONTÉPIN (Comte Xavier-Aymond de). — Né au château de Frotey (Haute-Saône) en 1829. — Auditeur à l'École des Chartes, il se mêla un moment à la politique ; en 1848, fonde le *Canard* et collabore aux journaux anti-révolutionnaires, *Le Lampion* et *Le Pamphlet;* mais il abandonne bientôt la politique pour se consacrer entièrement à la littérature.

Nous ne pouvons donner ici, faute de place, la bibliographie complète des œuvres de M. Xavier de Montépin ; elle est considérable. — La plupart de ses romans, avant de paraître en volumes, ont été publiés en feuilletons, presque toujours avec un gros succès, dans les principaux journaux de France. — Il a tiré de ces romans un grand nombre de pièces. Nous citerons particulièrement :

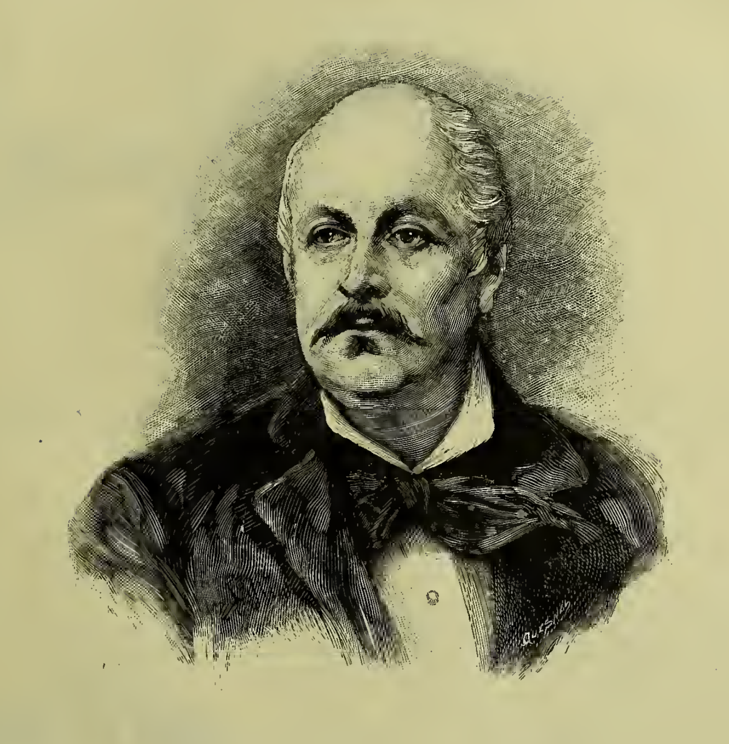
Romans. — *Les Chevaliers du Lansquenet, Les Viveurs d'autrefois* (1848). *Les Amours d'un fou, Le Brelan de Dames* (1849). *La Reine de Saba, Un roi de la mode, Le Fils de famille, Les Valets de Cœur, L'Auberge du Soleil d'Or* (1852-53). *Les Amours de Vénus, Les Filles de Plâtre* (étude poursuivie et condamnée comme contraire aux mœurs) (1856). *Un Amour maudit, Les Marionnettes du Diable* (1861). *Les Pirates de la Seine,* 5 vol. avec plusieurs suites. *Les Enfers de Paris* (1865). *La Voyante, Le Médecin des Pauvres, Le Médecin des Folles, Sa Majesté l'argent* (1877). *Les Drames du Mariage* (1878). *Les Filles de Bronze, Le Dernier duc d'Hallali* (1883). *Les Amours de Province* (1884). *Les Débuts d'une Étoile* (1888). *Le Gros lot, La Porteuse de Pain, Trois millions de dot, La Mendiante de Saint-Sulpice* (1891-92). *Marâtre, La Joueuse d'orgue, Les Deux Alice,* — etc., etc...

Théâtre. — Au Vaudeville : *Les trois baisers ; Les Fleurs animées ; Les Etoiles.*

A la Porte-Saint-Martin : *Le connétable de Bourbon ; Le Vol à la Duchesse.*

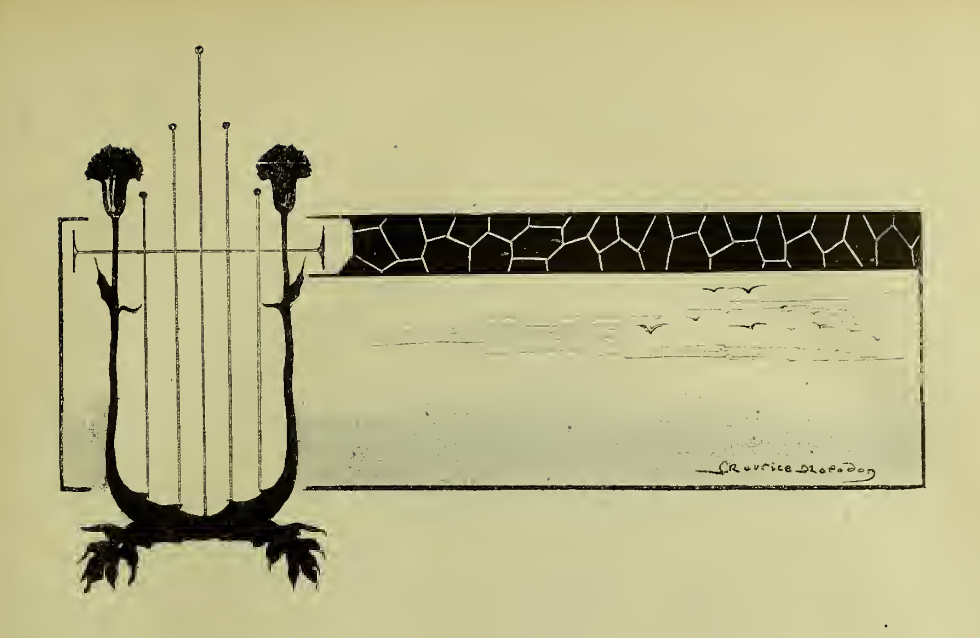
A la Gaîté : *L'Homme aux figures de cire ; Bas-de-Cuir ; Le Moulin Rouge.*

A l'Ambigu : *Les Chevaliers du Lansquenet, Les Viveurs de Paris ; La Nuit du vingt septembre ; La Sirène de Paris ; La Magicienne du Palais-Royal ; Tabarin ; La Porteuse de Pain ; La Policière ; Le Médecin des Folles ; La Mendiante de Saint-Sulpice ; La Joueuse d'orgue,* etc., etc.



Puisque le Vin Mariani est un remède, on peut souhaiter d'être malade pour lui devoir la guérison

Xavier de Montépin



LE
COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU



Représentant d'une vieille famille de France dont le goût chevaleresque pour toutes les choses d'honneur n'a pu s'atténuer au contact d'une société moderne, le comte R. de Montesquiou a su trouver, dans l'expression de la poésie, un refuge à son activité et à sa noblesse ancestrale. Longuement préparé par des siècles de guerre, de tournois, de piété, son esprit, dès l'enfance, s'orienta vers la poésie. Ainsi, pour l'honneur des races, se poursuit la tradition. Ce poète, qui, au nombre de ses aïeux, compta le maréchal de Montluc, le maréchal de Montesquiou, le général de Montesquiou à qui l'on doit la conquête de la Savoie, plusieurs membres de l'Académie et cet abbé de Montesquiou-Fezensac, qui fut ministre de Louis XVIII, ne devait pas rester inactif et muet dans la grande poussée littéraire et artistique par quoi, aujourd'hui, se peuvent manifester brillamment encore les esprits distingués.

D'une extrême délicatesse, d'une élégance verbale poussée quelquefois jusqu'au maniérisme, mais que toujours sauve l'originalité, le comte Robert de Montesquiou créa, pour s'exprimer, une sorte de langage vraiment personnel, où, à travers les joailleries de mots, le luxe coloré des syllabes, l'âme ardente étincelle et songe, d'une infinie jeunesse. A l'instant où l'expression de la poésie française se modifiait jusqu'à une liberté de forme qui épouvanta d'abord les traditionnalistes, mais qui, par la suite, apparut rationnelle, normale, d'une

clarté presque positive, il publia son premier recueil de vers : *Les Chauves-Souris*. Un poète de belle inspiration s'y révélait, issu par la finesse des romantiques les plus subtils, les plus passionnés de mystère, de demi-nuances : Gérard de Nerval et Marcelline Desbordes-Valmore.

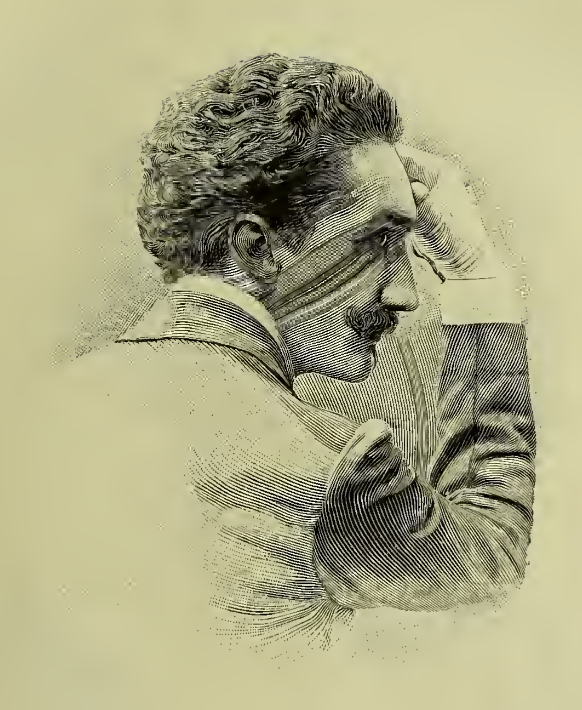
Tout de suite, M. de Montesquiou acquit de précieuses amitiés. Son talent, mis en doute par d'aucuns, rencontra auprès de MM. Anatole France, Georges Rodenbach, Octave Mirbeau, un appui connaisseur et éclairé. Les *Chauves-Souris* eurent, dans une certaine mesure et dans un monde précieux d'artistes, de puissants partisans. Les polémiques auxquelles leur publication donna lieu attira l'attention des lettrés sur l'auteur. D'illustres amitiés achevèrent d'atténuer les querelles. M. de Montesquiou fut reçu chez M. Edmond de Goncourt, au grenier d'Auteuil, et Verlaine se prit, lui aussi, d'affection pour le gentilhomme-poète.

L'année suivante parut, sous la signature du comte Robert de Montesquiou, un recueil nouveau de poésies : *le Chef des Odeurs suaves*. Ce sont des strophes en l'honneur des fleurs, mais des fleurs glorieuses, vénéneuses, terribles à la façon de celles que Baudelaire célébra; ce sont aussi des fleurs printanières et pures, très douces, telles que les premières communiantes en portent dans leurs mains, le jour du Seigneur. Les admirations alors s'expliquent. On conçoit l'intérêt que M. de Goncourt, épris de japonisme; que M. Octave Mirbeau, passionné de toutes les flores du jardin des supplices; que M. Rodenbach, si étrangement artiste en dentelles de givre, se soient complus à ces bizarres arabesques de rêve et de vision d'Orient. Un tel succès encouragea le maître nouveau. Avec *les Hortensias bleus*, une nouvelle forme de ce talent neuf s'exprima nettement. Le poète y célébrait encore les fleurs, mais cela dans une langue désormais classique. Des vers ingénus, tendres, très jeunes s'y rencontrèrent à côté d'autres plus sombres, plus sonores, d'une mélopée inconnue et barbare; le public les aima et M. de Montesquiou, définitivement fut reçu au rang des poètes. M. Remy de Gourmont traça son masque à côté de ceux de MM. Henri de Régnier, Kahn et Griffin. Le poète qui avait écrit les *Hortensias bleus*, l'homme qui avait aidé Verlaine, méritait bien cette place.

Chez lui, M. de Montesquiou est le collectionneur réputé qui se complaît à toutes les manifestations de l'art, pourvu qu'elles fussent originales et qu'un peu de pittoresque s'y remarque. M. de Montesquiou est l'admirateur des plus audacieux : le lithographe Odilon Redon, le poète Stéphane Mallarmé, les Japonais, les écrivains de la Décadence de Rome sont ses auteurs favoris. M. de Montesquiou les fréquente beaucoup et bien souvent; à travers ses propres poèmes, c'est leurs visages antiques et mystérieux, semblables à celui du sphinx, qu'on aperçoit. Mais de Montesquiou, comme le fils de Laïus, possède le secret de répondre aux énigmes : celui des beaux vers. Avant tout il est poète, et poète de France, de bonne race, de bonne maison, de belle expression.

MONTESQUIOU (comte Robert de), né à Paris. A publié successivement plusieurs volumes de vers, d'une forme originale et neuve : *Les Chauves-Souris, le Chef des Odeurs suaves, les Hortensias Bleus, le Parcours du rêve au souvenir, Les Autels privilégiés*, études sur des maîtres anciens ou des artistes contemporains.

Le comte de Montesquiou fut l'instigateur des fêtes données à Douai, le 13 juillet 1896, en l'honneur de l'exquise Marceline Desbordes-Valmore.



Nommez Mariani! Nommez Mariani!
Avec ce vin divin je n'en ai pas fini.

Robert de Montesquiou.



ALPHONSE MUCHA

MUCHA est un des artistes modernes arrivés le plus rapidement à la notoriété, un de ceux qui ont su le mieux plaire au public et se faire consacrer par la mode.

Il y a trois ans, on connaissait encore à peine ce nouveau roi de l'affiche, de l'estampe et de la décoration, dont on voit aujourd'hui le nom sur tous les murs et dont les éditeurs recherchent la collaboration. Ce furent les affiches dessinées pour le théâtre de La Renaissance, *Gismonda*, *Sarah Bernhardt*, qui le lancèrent. Dès la parution de ces premières œuvres, MUCHA attira violemment l'attention des amateurs qui se disputèrent bientôt ses moindres croquis.

Une légende courait qui contribua à servir la réputation du jeune peintre. Léon Deschamps a raconté, dans un numéro de *La Plume* consacré à MUCHA, les fantaisistes propos qu'on se chuchotait alors. Nous lui laissons la parole :

« En passant à Prague, Sarah Bernhardt avait été séduite par le génie d'un bel et jeune étranger, rencontré là-bas, par hasard. Et comme notre Sarah nationale a tous les dons, elle avait pressenti la vogue future du jeune peintre et l'avait attaché avec des chaînes d'or, à sa personnalité artistique, à son théâtre. Quant à l'homme, personne ne le connaissait. On le cachait dans un souterrain luxueusement meublé. La grotte de Monte-Cristo en réduction ! »

Malgré cette première réputation d'être invisible, MUCHA finit par se répandre dans le monde. Ses affiches couvraient les murs ; les maîtres commençaient

à reconnaître en lui un rival. Il quitta l'atelier qu'il occupait rue de la Grande-Chaumière et s'installa rue du Val-de-Grâce dans un merveilleux local qu'il habite encore.

Le poète Paul Redonnel nous a décrit cette habitation :

« Au fond d'un spacieux et verdoyant jardin demeure l'artiste morave. L'atelier est tel que les goûts et les passions de ce dernier le souhaitent; et je comprendrai tout à l'heure le réel bonheur du peintre de vivre là, lorsqu'il me dira :

« — Je suis ici comme dans un cloître... »

« Tout d'abord, Mucha me détaille la beauté et le silence de la végétation qui empêche les regards de se borner aux toitures des maisons voisines. Et pendant qu'il se plaint doucement que l'automne soit si près, les luxueuses affiches piquées aux murs tendus d'étoffe rouge rutilent ou splendoient.

« Je lui fais part de mon impression, tandis que mes yeux se fixent sur une sorte d'idole extraordinaire, laquelle me paraît être le superbe dieu lare, occulte protecteur du maître de céans.

« C'est un angelot, paraît-il, et en un bois très dur, naïvement sculpté, que le peintre a fait venir de Hongrie ».

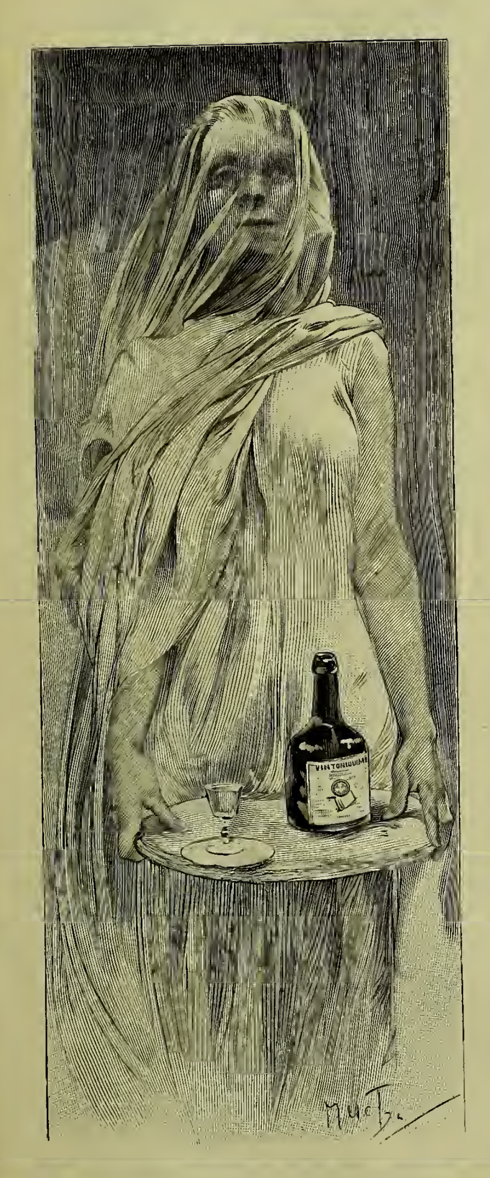
On peut reconnaître à la description de cet intérieur le caractère oriental du jeune maître : Alphonse Mucha possède, en effet, peu des qualités ou des défauts que nous goûtons d'ordinaire chez les artistes de notre race. Il lui manque souvent l'émotion, la « furia » des sentiments, qui nous charment chez tant d'autres. Malgré cette absence de ce qui fait ordinairement la vie d'une œuvre, ses estampes n'ont aucune froideur. Il remplace par une élégance naturelle, une connaissance profonde de son métier, un merveilleux instinct de composition et une science de la décoration innée, ce que les autres obtiennent en exprimant les passions.

Il y a dans toutes les productions d'Alphonse Mucha, une perfection de moyens rare, une entente de la distribution des lumières et de l'harmonie des lignes qui sont peut-être la plus intéressante expression de son talent.

Telles œuvres nous étonnent par la hauteur de vues de l'artiste qui vit dans un monde supérieur au nôtre et froid pour nous; telles autres nous prennent au cœur et nous font vibrer de toute une humanité surgie frissonnante. Il est encore une autre manière de s'imposer en art, c'est par un grand sentiment de la décoration, où le métier prend, il est vrai, plus d'importance, mais qui recèle aussi une émotion, une émotion tout intellectuelle, purement esthétique.

Cette émotion est celle qui s'inscrit dans les créations de Mucha. Elle fait de ce dernier un exquis décorateur, un illustrateur original, et de son œuvre une chose rare et agréable.

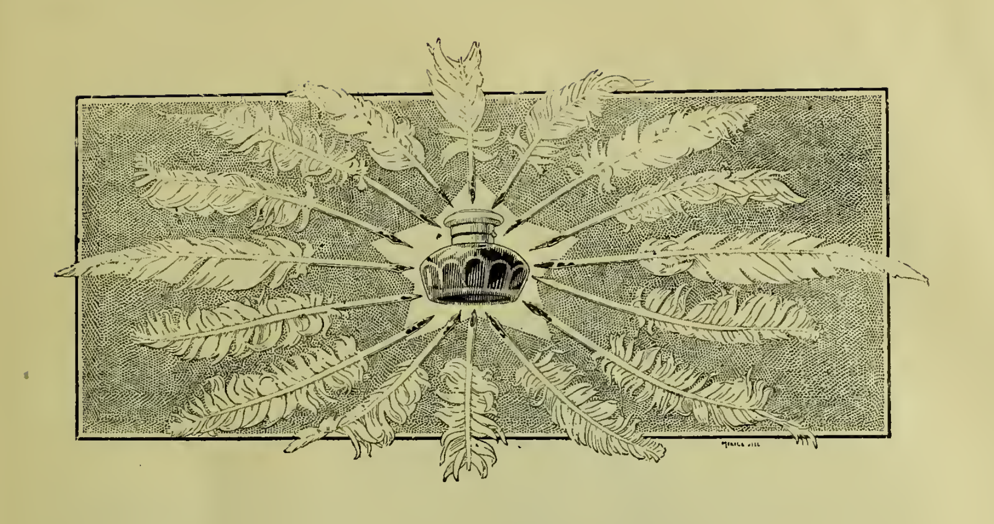
MUCHA (Alphonse-Marie), est né à Francica, petite ville de Moravie (Autriche), le 24 juillet 1860. Tout jeune il quitta son pays, voulant être peintre. Il suivit, à Munich, les cours de l'Académie des Beaux-Arts, travaillant à côté pour vivre. De Munich, il passa à Vienne, puis à Paris. La fortune ne semblait point lui vouloir être clémente. Saisi de la nostalgie du pays natal, il reprend le train, mais est obligé de s'arrêter avant destination, faute d'argent, dans un village perdu de Moravie, dont le châtelain, le comte Khuen Emmasof, aperçoit par hasard ses dessins. Le comte lui fait alors décorer son château et, satisfait du travail, renvoie Mucha à Paris, avec une petite pension lui permettant d'achever ses études. Après quelques années de dur labeur, Mucha vit venir le succès consacré par les affiches suivantes, particulièrement : *Amants*, *Lorenzaccio*, *la Dame aux Camélias*, la *Samaritaine*, le *Salon des Cent*, *Gismonda*, *Sarah Bernhardt*, *Médée*, et ses illustrations de l'*Histoire d'Allemagne*, chez Colin.





Les momies elles mêmes
se dressent et marchent
quand elles ont bu
du Vin Mariani!

Mucha



NADAR

A vingt-deux ans à peine, Nadar débuta dans les lettres, vers 1842. C'était alors une belle époque. Théophile Gautier, Léon Gozlan et Henry Murger écrivaient en ce temps-là de bien exquises et bien amusantes choses, MM. Constantin Guys et Gavarni en dessinaient de fort belles; Nadar vint qui, lui, en écrivit, en dessina et finalement en photographia de fort charmantes, de fort drôles et aussi de fort typiques. On peut dire de Nadar qu'il résuma en lui seul tout le charme, tout l'esprit et tout le rire d'une époque. Et quelle époque! Celle précisément qui abondait le plus en grands talents de tous les genres. Car, ne l'oublions pas, Nadar fut cet homme heureux qui eut l'honneur de voir et d'entendre Victor Hugo et Frédéric Lemaître, Daumier et Eugène Delacroix, Meyerbeer et Lamartine.

Dans ce songe merveilleux de renaissance artistique et intellectuelle, dans cette île magnifique d'imagination shakespearienne où plus d'un rêvait d'être Prospéro, Nadar se contenta d'être le bon et charmant Caliban. Il fut le rire malicieux et sonore, le bon rire rabelaisien des joyeux jours ; il fut aussi le sourire respectueux et doux; il fut toujours enfin, et sous toutes les formes, la verve comique et drôle, philosophique et bonne des heures plus sombres. Nadar sut amuser. Et, ce ne devait pas être facile, réellement, d'amuser le monde de ce temps-là! Un monde farci de drames, de pantomimes, de récits d'enlèvements et d'échelles de soie; un monde surchauffé de révolutionnaires, de poètes chevelus et d'enfants sérieux!

Dès son arrivée à Paris, NADAR ne manqua point d'essayer cette bonne plume à laquelle il serait redevable plus tard d'un peu de gloire et de beaucoup d'amitiés. *La Vogue, le Négociateur, l'Audience*, eurent la primeur de ses écrits. Ensuite, NADAR devint le secrétaire de plusieurs personnages de marque; il accomplit dans le nord de la Prusse un petit voyage mouvementé qui ne fut pas sans lui valoir quelques désagréments, particulièrement à Eisleben où notre compatriote fut interné pendant quelques semaines sous le vague prétexte sans doute que son esprit était trop léger et ses paroles trop vives.

C'était là un beau début. NADAR ne manqua point de l'utiliser à son retour à Paris, en fondant un atelier de photographie.

Entre temps, NADAR n'abandonna ni la palette ni la plume. Il continua la série de ses étonnantes interprétations littéraires et artistiques. La caricature lui ouvrit un champ remarquable. Qui ne se souvient de ce fameux *Panthéon Nadar* publié vers 1854 et qui eut un universel succès?

Le caricaturiste du *Charivari*, du *Journal pour rire*, du *Boulevard*, journal satirique dirigé et illustré par NADAR, n'altéra en rien le talent de l'écrivain. Relisez *Quand j'étais étudiant*, ce charmant recueil de jeunesse, plein de brio, d'humour, avec parfois la note douce et mélancolique, le *Miroir aux Alouettes* avec de si charmants souvenirs sur le *Clichy en* 1850 et sur les *Zigzags dans Londres*.

Rappelez-vous enfin ces étonnantes tentatives d'aérostation auxquelles NADAR consacra son temps, son énergie et sa fortune. Ce caricaturiste, cet écrivain célèbre était aussi un disciple de Montgolfier. N'a-t-il pas, l'un des premiers, si ce n'est le premier, rêvé de cette navigation aérienne dirigeable par le moyen d'hélices et qu'on a reprise tant de fois depuis. NADAR alla jusqu'aux expériences. Il s'enleva à Paris, avec toute une société de compagnons de voyage, à l'aide du ballon *Le Géant* les 4 et 18 octobre 1863. La première fois, il tomba à Meaux, la seconde à Neubourg dans le Hanovre. D'autres ascensions suivirent : à Bruxelles le 26 septembre 1864, à Lyon en 1865. Cet homme intrépide a consigné dans plusieurs brochures les accidents mouvementés de ces différents voyages : *Mémoires du Géant*, *A terre et en l'air* (1864); le *Droit au vol* (1865). Ce dernier livre surtout ne manque point d'à-propos ni de finesse. Le titre, paraphrasant une des plus célèbres utopies de Proudhon, était fait pour tromper. Inutile de dire qu'il ne s'agissait là que de « vol » aérien. L'auteur le disait d'ailleurs dans une jolie préface : « Messieurs les voleurs sont priés de nous excuser, si l'allèchement d'un titre ambigu et décevant venait à leur coûter un franc, qu'ils seront toujours à même de nous reprendre. »

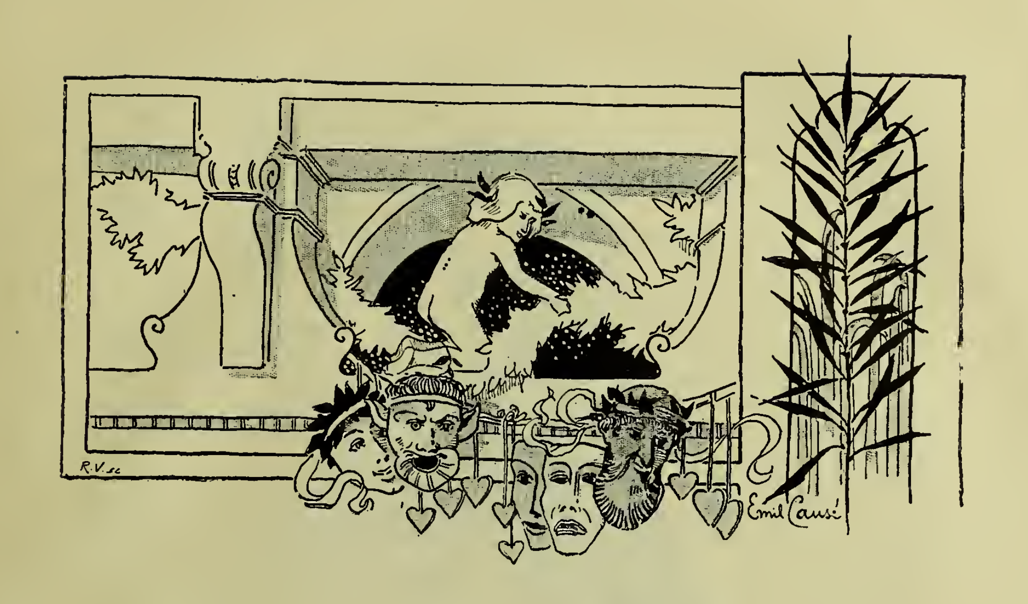
M. NADAR participa au lancement des ballons français pendant la guerre de 1870. Après la guerre, ce grand travailleur éprouva le besoin de se reposer en se consacrant tout entier aux sciences et aux lettres. A 76 ans, l'esprit vif, le cœur toujours vaillant, NADAR dut reprendre « l'objectif ». Il installa en plein Marseille, ses nouveaux ateliers de photographie, se dénommant fièrement « le doyen des Photographes Français ».

NADAR (FÉLIX TOURNACHON dit), dessinateur, littérateur et aéronaute, né à Paris le 5 avril 1820, d'une famille d'anciens libraires lyonnais, alla étudier la médecine à Lyon, commença à écrire dans les journaux de cette ville : *Le Journal et fanal du commerce, l'Entr'acte lyonnais.* M. NADAR fonda *La Revue Comique* (1849). Il publia successivement : *La Robe de Déjanire* (1841); *Quand j'étais étudiant* (1857); *Le Miroir aux Alouettes* (1858); *Pierrot ministre, par un pair sans ouvrage* (1847) et *Pierrot Boursier* (1854), pantomimes qui furent données, la première aux Funambules et la seconde aux Folies-Nouvelles. Puis : *Les Ballons en* 1870, *ce qu'on aurait pu faire, ce qu'on a fait* (1871, in-18); *Histoire buissonnière* (1877); *l'Hôtellerie des Cocquecigrues*, notes au crayon (1880); *Sous l'incendie* (1882); *La Passion illustrée sinon illustre de N.-S. Gambetta selon l'évangile de St-Charles Laurent* (1882); *Le général Fricassier* (1882); *Le Monde où l'on patauge* (1883).



Sans votre Élixir de longue vie, mon bon Mariani, peut être à l'heure présente n'aurais je pas à vous remercier de mes 76 ans sonnés. — Et en vérité, quelles que soient ses tristesses, les amertumes, la Vie nous est bonne tant qu'il nous reste la suprême douceur d'avoir à aimer... —

Marseille, janv. 97. *Nadar*



GEORGES OHNET



Nom aimé du public et qui, par un rare privilège, a su plaire indifféremment à toutes les classes de lecteurs. Et ce nom, au bas d'un feuilleton ou sur une colonne Morris, est un sûr garant de succès, qui suffit à faire doubler le tirage d'un journal ou les recettes d'un théâtre.

Tous ceux qui ont sonné à la porte de l'hôtel qu'il habite, avenue Trudaine, connaissent la courtoisie de M. Georges Ohnet. Quelques marches gravies, et l'on est de suite introduit dans son cabinet de travail. On se sent là chez un homme de goût. M. Ohnet s'est entouré de bibelots et d'objets d'art et il aime à reposer ses yeux sur quelque fine statuette ou sur un tableau rare, dans les courts loisirs que lui laisse, entre deux étapes à travers la Société contemporaine, son infatigable imagination, toujours disposée à partir à la conquête du nouveau.

Car l'œuvre de M. Georges Ohnet est bien à lui et il peut revendiquer chacun des mérites qu'elle possède. Par une conciliation habile, il a su faire, en ses romans, la part de l'imagination et celle de la vérité, sans sacrifier l'une à l'autre. Sa personnalité se dégage nettement de son œuvre, car la ligne de démarcation y est bien perceptible entre la fiction et la réalité. M. Ohnet ne se borne pas à faire une tâche servile de photographe, en transplantant, de la vie dans le roman, des sujets tout faits, sans y rien ajouter de son propre fonds. Il

semble au contraire avoir pris pour devise cette définition dont Bacon et, après lui, Diderot, firent le principe de tout art : « *Homo additus naturæ* ». M. Ohnet n'a, en effet, recours à la réalité que pour donner plus d'exacte vraisemblance aux personnages qu'il crée et aux différents milieux où il les fait évoluer. Son esprit inventif se charge du reste et l'imagination a, en ses livres, le rôle prépondérant. C'est elle seule qui fait naître les situations dramatiques et conduit l'intrigue pas à pas, de façon à tenir le lecteur sous le charme d'une progression d'intérêt sans défaillances.

C'est par le journalisme que M. Ohnet débuta, après avoir abandonné sa robe d'avocat, rarement revêtue. Cinq années durant, il rédigea simultanément, au *Constitutionnel*, le bulletin politique et le feuilleton dramatique. La férule n'étant pas de son goût, et les Échos parlementaires ne lui fournissant guère l'occasion d'émettre des idées personnelles, il délaissa la critique et l'information et se mit à écrire lui-même pour le Théâtre. La tâche lui fut facile, car ses qualités d'action s'appropriaient à merveille aux exigences de la scène. Sa première pièce *Régina Sarpi*, qu'il fit jouer au théâtre Historique, eut la chance de rencontrer l'interprète que nécessitait son intensité dramatique, en cette admirable artiste qui a nom Marie Laurent. L'accueil favorable que le public fit à cette pièce encouragea l'auteur à persévérer, et il donna l'année suivante une Comédie en 4 actes, *Marthe*, représentée avec succès au Gymnase.

Malgré ces tentatives heureuses, Georges Ohnet connut bientôt les longues attentes dans les antichambres directoriales, et, par lassitude, renonça temporairement au théâtre. C'est alors qu'il s'adonna au genre qui devait consacrer sa réputation. En 1880, il apporta à l'éditeur Ollendorf son premier roman, *Serge Panine*, qui inaugurait la série, aujourd'hui célèbre, des *Batailles de la vie*. Ce coup d'essai fut un coup de maître. Le roman, couronné par l'Académie Française, eut bientôt une vogue considérable, qui plaça du coup M. Ohnet au premier rang des romanciers contemporains.

Ses œuvres présentent cette particularité que chacune d'elles nous le montre sous un jour nouveau. Écrivain toujours égal à lui-même, Georges Ohnet n'en aime pas moins à faire preuve de complexité. Après nous avoir séduit ou ému par quelque histoire passionnelle (*Le Maître de Forges*, par exemple), il se plaît à nous intéresser à une doctrine philosophique magistralement exposée, comme dans *le Docteur Rameau*. De là, en ses livres, une diversité attrayante, qui les rend accessibles à tous. Ce n'est pas le moindre éloge que l'on puisse faire de son œuvre.

OHNET (Georges), né à Paris, le 3 avril 1848. Petit-fils par sa mère du Dr Blanche, le célèbre aliéniste. A commencé ses études à Sainte-Barbe et les a terminées au Lycée Bonaparte. S'est fait ensuite recevoir avocat, a plaidé, puis, le barreau n'étant pas sa vocation, s'est jeté dans le journalisme et s'est adonné entièrement au roman.

BIBLIOGRAPHIE. Sous ce titre général : Les Batailles de la vie, M. Ohnet a publié : *Serge Panine* (1880), ouvrage couronné par l'Académie Française. *Le Maître de Forges* (1881), *La Comtesse Sarah* (1883), *Lise Fleuron* (1884), qui est l'œuvre préférée de l'auteur. *La Grande Marnière* (1885). *Les Dames de Croix-Mort* (1883). *Volonté* (1888). *Le Docteur Rameau* (1889). *Dernier Amour* (1890). *L'Ame de Pierre* (1890). *Dette de Haine* (1891). *Nemrod et Cie* (1892). *Le Lendemain des amours* (1893). *Le Droit de l'Enfant* (1894). *La Dame en Gris* (1895). *L'Inutile Richesse* (1896). *Le Curé de Favières* (1897). *Les Vieilles rancunes* (1897). *Le Roi de Paris* (1898), qui a paru en feuilleton dans *Le Journal*.

Georges Ohnet a publié en outre un recueil de nouvelles, *Noir et Rose* (1887) ; un court roman, *la Fille du Député* (1895).

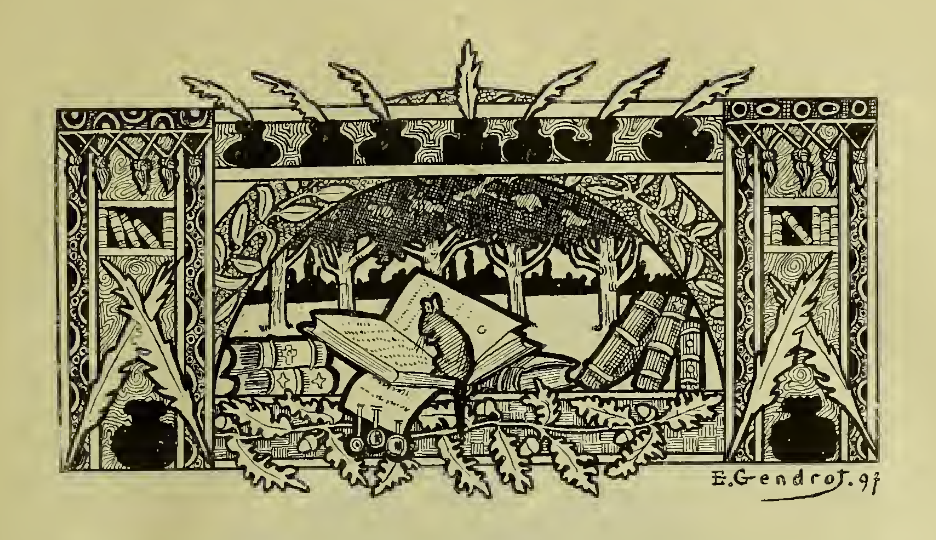
THÉATRE. M. Ohnet a écrit un grand nombre de pièces, tirées, pour la plupart, de ses romans : *Régina Sarpi*, drame en 5 actes, représenté au Théâtre Historique. *Marthe*, comédie en 4 actes, au Vaudeville. *Serge Panine*, pièce en 5 actes, au Gymnase (1882). *Le Maître de Forges*, en 4 actes, au même théâtre (1883). Cette pièce eut 300 représentations. *La Comtesse Sarah*, *La Grande Marnière*, *Dernier Amour*, *Le Colonel Roquebrune* avec Coquelin aîné dans le rôle du colonel du premier empire.

M. Georges Ohnet est Chevalier de la Légion d'honneur, depuis le 10 juillet 1885.



Pour parler du vin Mariani sans répéter ce que chacun en a dit, il faudrait le critiquer. Et c'est impossible : il a toutes les vertus.

Georges Ohnet



ÉMILE OLLIVIER



Démosthène Ollivier, qui fut représentant du peuple, eut six enfants. L'aîné, Émile, après de brillantes études faites à Sainte-Barbe, et qu'il dut compléter seul à cause de la modicité des ressources de son père, fit son droit. Il était avocat à dix-neuf ans. Il acquit bientôt parmi les nouveaux venus une réputation d'éloquence, et fut reçu avec honneur parmi les amis de son père, tous républicains ardents et mêlés aux menées révolutionnaires.

En 1848, Émile Ollivier fut envoyé à Marseille par Ledru-Rollin, comme commissaire du gouvernement, et réprima les émeutes. Mais sa modération lui valut son rappel et sa relégation au poste de préfet de Chaumont. Destitué par le cabinet Léon Faucher, sous la présidence du prince Louis-Napoléon, il refusa sa réintégration après la chute du ministère, à cause de la situation de son père qui siégeait parmi les membres les plus avancés du Parlement.

Après le coup d'État, son père étant condamné à la déportation, puis simplement exilé, son frère Aristide, journaliste républicain, ayant été tué en duel à Montpellier par M. de Ginestous, journaliste légitimiste, Émile Ollivier se remit à plaider. Ses succès au barreau lui méritèrent d'être appelé comme candidat de l'opposition aux élections de 1857, dans la 3e circonscription de la Seine. Il fut élu contre Garnier-Pagès.

Mêlé aux discussions sur les lois de sûreté générale, sur l'expédition d'Italie, sur le régime de la presse, il fit partie du fameux groupe des Cinq. Réélu en 1863, il fit un remarquable rapport pour soutenir la loi des coalitions qu'il jugeait démocratique et progressiste dans une mesure inespérée. Cette attitude modérée,

à l'endroit du gouvernement, détermina une certaine froideur entre lui et ses amis politiques. Sa séparation d'avec la gauche fut consommée au cours de la session 1866-1867, et il se rallia aux promesses libérales de la lettre impériale du 19 janvier.

Après les élections de 1869, où Bancel l'emporta sur lui à Paris, mais où il fut nommé dans le Var, il triompha de l'opposition que faisait Rouher aux réformes progressistes, et le renversa. Le 27 décembre, l'empereur le chargea de constituer un ministère parlementaire, dont la liste parut au Moniteur du 2 janvier 1870, comme chef de cabinet avec le portefeuille de la justice et qui fut baptisé par l'opinion : le Ministère des honnêtes gens. Les principaux actes du Ministère Ollivier sont : le décret d'amnistie en faveur de Ledru-Rollin, la convocation de la Haute Cour de justice pour juger le prince Pierre Bonaparte, les poursuites exercées contre Henri Rochefort et la mise à exécution du jugement, la révocation de M. Haussmann, enfin son projet de Constitution destiné à transformer l'Empire autoritaire en gouvernement parlementaire et libéral. Cette modification à la loi fondamentale de l'État est soumise à l'épreuve d'un plébiscite qui, le 8 mai 1870, donne sept millions et demi de suffrages.

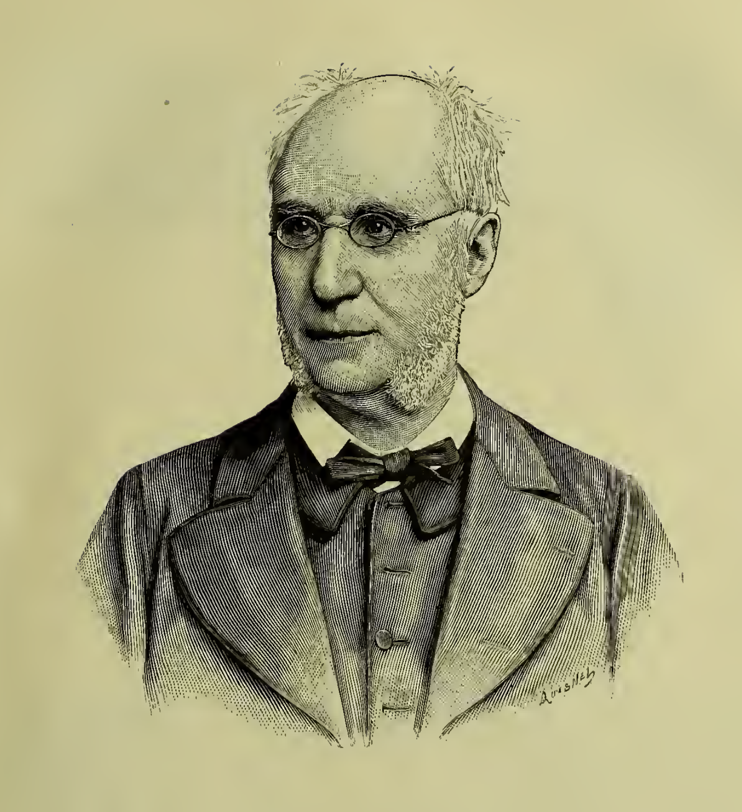
C'est alors que survinrent les événements qui déterminèrent la guerre. Après la falsification de la dépêche d'Ems, ÉMILE OLLIVIER dut la proposer aux Chambres « d'un cœur léger, c'est-à-dire d'un cœur que le remords n'alourdit pas, parce que le gouvernement avait tout fait pour éviter la guerre, que sa cause était juste et confiée à l'armée française ». (Discours du 15 juillet 1870). Après les premiers revers, le ministre convoqua extraordinairement, par décret de l'impératrice régente, le Sénat et le Corps législatif. Au début de la séance (9 août) l'Assemblée ayant voté, sur la proposition de M. Clément Duvernois, un ordre du jour déclarant le Cabinet « incapable de pourvoir à la défense du pays », M. Émile Ollivier donne sa démission et se retire à Fontainebleau, puis en Italie, où sa santé le retint jusqu'en 1873. Il revint à Paris pour prononcer l'éloge de son prédécesseur, Lamartine, à l'Académie française, où il avait été élu le 7 avril 1870. Quelques mots de louange sur Napoléon III, qu'il refusa de biffer, furent cause qu'on ne lui permit pas de lire son discours, qu'il publia en 1878. E. Ollivier, chargé de répondre à Henri Martin qui remplaçait Thiers, ne put davantage prononcer son discours parce qu'il y blâmait l'ancien président de la République. M. Martin a été reçu par X. Marmier, et l'Académie, dans sa séance du 5 mars 1874, décida par 20 voix contre 6 que la réception de l'ancien ministre de l'Empire serait définitivement ajournée, mais qu'elle le considérait comme reçu.

Il a échoué aux élections de 1876 et de 1877 et 1885 dans le Var.

Depuis lors, il a écrit dans sa retraite de Passy des livres, des articles, sur les événements auxquels il a été mêlé. Marié une première fois à la petite-fille aînée de Listz, dont il eut un fils, M. Daniel Ollivier, il a épousé, en secondes noces, Mlle Gravier, arrière-petite-nièce du bailli de Suffren.

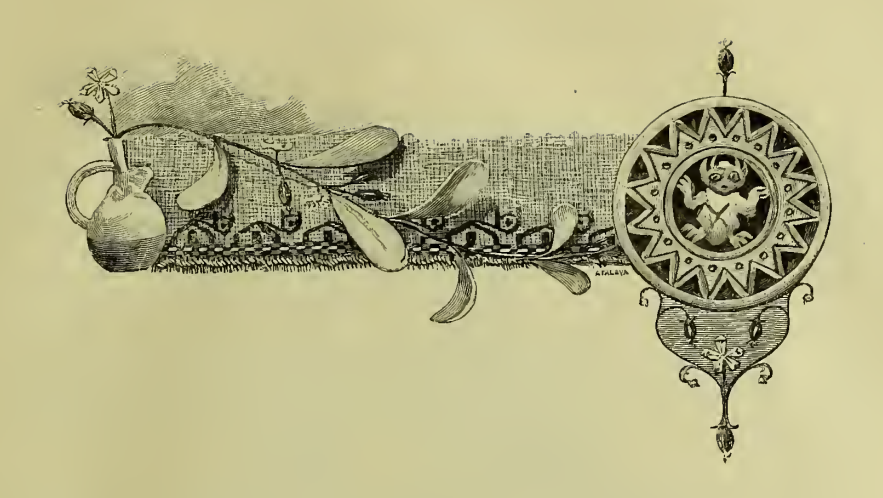
OLLIVIER (OLIVIER-ÉMILE). — Né à Marseille, le 2 juillet 1825. Études à Paris. Avocat en 1847. Est nommé peu après par Ledru-Rollin commissaire général de la République dans les Bouches-du-Rhône (février 1848). Préfet de Chaumont et destitué la même année. Député en 1857, 1863, 1869. Ministre le 27 décembre 1869. Renversé le 9 août 1870. Membre de l'Académie Française, le 7 avril 1870.

BIBLIOGRAPHIE. — Fonde en 1856 la *Revue pratique de droit français*. — *Commentaire sur les saisies immobilières et ordres*, 1859. *Commentaire de la loi du 25 mai 1864 sur les coalitions*. 1864, in-8°. *Démocratie et liberté*, 1867 in-8°. *Le 19 Janvier* 1869 in-18. *Une visite à la chapelle de Médicis*, 1872 in-18. *Principe de conduite* 1875, in-18. *L'Église et l'État au concile du Vatican*, 1878, 2 vol. in-18. *M. Thiers à l'Académie et dans l'histoire*, 1878, in-18. *Le Pape est-il libre à Rome*. 1882, in-8°. *Le Concordat est-il respecté*, 1883, in-18. *Nouveau manuel de droit ecclésiastique français*, 1885, in-18. *1879 et 1889*, 1890 in-18. *Michel-Ange*, 1894. *Marie Magdeleine*, roman 1896. *L'Empire libéral*, 1er vol. 1895; 2e vol. 1897.



C'est au docteur Fauvel
que je dois d'avoir connu le vin Mariani
ce cordial des jours de combats oratoires

Emile Ollivier



XAVIER PAOLI



AVIER PAOLI, bien connu des Parisiens, est un de ceux à qui incombe la difficile tâche de recevoir les hôtes illustres, qui chaque année, au retour de la période hivernale, viennent passer quelque temps en l'un des pittoresques coins de la côte méditerranéenne. Cette mission de recevoir les souverains n'est pas des plus aisées, si l'on songe à ce qu'elle comporte de tact, de vigilance, de courtoisie. Doué de ces qualités indispensables, M. PAOLI s'acquitte à merveille de ses délicates fonctions. Pendant toute la durée de leur séjour en France, il escorte les souverains, s'ingénie à les entourer d'attentions et de prévenances. Il est l'ange gardien des têtes couronnées et veille, sans qu'il y paraisse, à leur complète sécurité. Ses offices savent, à l'occasion, se faire modestes et réservés. Il exerce sa surveillance au moyen d'habiles stratagèmes, qui ne portent nullement atteinte à l'indépendance et à la liberté d'action des augustes personnages dont il a la garde. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ceux-ci lui aient voué une reconnaissante sympathie dont ils lui donnèrent, maintes fois, le précieux témoignage.

De taille moyenne, avec, dans toute sa personne, cette aisance qui est la marque de la vraie distinction, exempte de toute affectation guindée; correct, mais avant tout affable et simple, tel apparaît M. XAVIER PAOLI. Il est de la lignée des charmeurs par qui, dès l'abord, on se sent instinctivement attiré. Son geste est sobre, sa voix timbrée au diapason de la douceur. Il a cette qualité, rare par le temps qui court, de ne jamais parler de lui, de n'aimer guère qu'on en parle. Au demeurant, dans la vie privée, l'homme le moins *protocole* du monde, très apprécié par les amis, triés sur le volet, qu'il compte dans tous les milieux.

Il a d'ailleurs l'art de se concilier la sympathie universelle. Les nombreux souverains, à la personne desquels il fut attaché, lui ont non seulement prodigué les félicitations flatteuses, mais ont tenu aussi à lui prouver plus spécialement leur estime par des attentions tout à fait dépourvues du caractère officiel. C'est ainsi que la Reine Victoria qui, en chacun de ses séjours à Nice, se montra très touchée des soins de M. Paoli, eut la charmante idée de lui adresser, en guise de remerciement, une invitation particulière, à l'occasion de son jubilé. « Cet excellent Paoli, dit un instantané du *Figaro*, à la fois si serviable et si réservé, incarne, pour la Reine d'Angleterre, toute notre administration française. C'est lui qu'elle trouve à l'arrivée du bateau et c'est encore lui qu'elle trouve au départ du train... Le Reine, en l'invitant personnellement, prouve qu'elle sait reconnaître les bons offices qu'on lui rend, qu'entre mille manières de les récompenser, elle distingue, très à propos et très délicatement, celle qui convient. »

La malheureuse Impératrice d'Autriche, qui mourut récemment de façon si tragique, et qui fit, au cap Martin, de fréquentes stations, ne tarissait pas d'éloges à l'adresse de M. Paoli. Il n'allait jamais, en effet, à l'encontre de ses désirs. On sait que l'Impératrice était une marcheuse infatigable et aimait les longues promenades, le long des routes ensoleillées de notre Provence. Mais, pour la bonne Élisabeth, ces excursions n'avaient de charme qu'autant qu'elle se sentait libre et affranchie de toute surveillance apparente. M. Paoli était donc obligé d'avoir recours à d'ingénieuses ruses, dont voici la plus typique :

Au cours d'une de ses promenades, l'Impératrice d'Autriche rencontra, sur une route, des cantonniers qui, malgré la chaleur torride, cassaient les cailloux sans relâche. Apitoyée par ce spectacle, Élisabeth s'arrêta brusquement et, s'adressant à l'un des travailleurs, le questionna longuement, lui fit narrer sa dure existence de misere et finalement lui remit, avant de s'éloigner, une généreuse obole...

Or, ces cantonniers, vous l'avez deviné, n'étaient autres que des agents du service de M. Paoli postés par lui en observation et chargés de veiller sur la personne de l'Impératrice !

Ajoutons, en terminant, que M. Paoli fut si douloureusement impressionné en apprenant la fin soudaine de l'Impératrice, qu'il partit immédiatement à Genève, pour rendre un dernier hommage à l'auguste épouse de François-Joseph et « pleurer la souveraine qu'il connaissait, qu'il respectait tout particulièrement. » — Cette attention toucha si vivement l'Empereur, qu'il fit aussitôt parvenir à M. Paoli, par l'intermédiaire du général Paar, aide de camp de S. M., un télégramme où il lui exprimait sa reconnaissance en termes affectueux et émus.

PAOLI (Xavier), commissaire spécial des chemins de fer, attaché, en qualité de délégué, au ministère de l'Intérieur. Né à la Porta (Corse) en 1835. Est le descendant du célèbre général Paoli, qui, vers la fin du siècle dernier, suscita en son pays une patriotique agitation. Par sa mère, il est allié à la famille du général Tiburce Sebastiani, qui porte un nom glorieux dans l'histoire de la Corse. Entra dans la police spéciale des chemins de fer en 1866. A occupé successivement les postes de Saint-Quentin, Modane, Nice et Paris. Dix ans après son entrée dans l'administration, fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur, sur la proposition du duc Decazes, pour services exceptionnels rendus au Ministère des Affaires Étrangères.

Parmi les souverains à la personne desquels il fut attaché, il convient de citer : LL. MM. la Reine d'Angleterre, l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche, le Roi de Suède Oscar II, l'Impératrice Douairière de Russie, la Reine régente et Reine Wilhelmine de Hollande, le Roi et la Reine de Saxe, le Roi de Portugal, etc., etc...

A été décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers (chiffre exact : 27).

A reçu des Souverains une multitude de souvenirs, qui forment une collection des plus intéressantes.

Officier de la Légion d'honneur depuis le 4 septembre 1893, M. Paoli ne tardera pas, nous l'espérons, à être promu Commandeur.



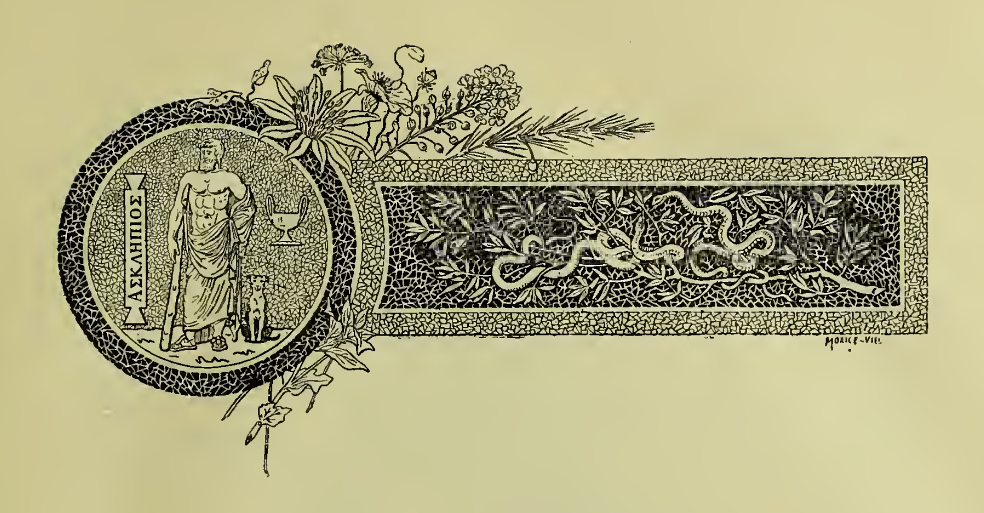
Ministère

de l'Intérieur.

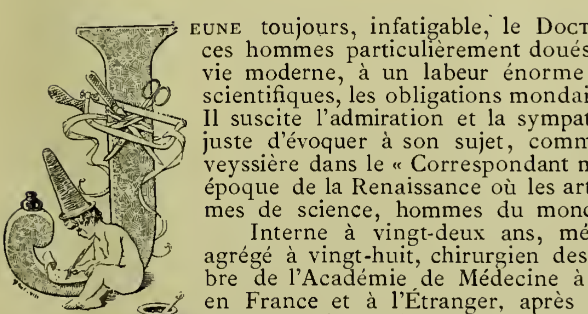
C'est à l'excellent vin Mariani que je dois la santé robuste, l'activité et l'éner=
=gie que chacun admire en moi ; il m'a véritablement donné une seconde jeunesse.

Grâce à lui j'ai pu remplir sans fatigue, avec une endurance remarquable, les délicates et fatigantes missions qui, depuis plusieurs années me sont confiées par le Gouvernement auprès des différents Souverains venant hiverner sur le littoral. Reconnaissant, je ne cesse de bénir Mariani, et Vive à jamais son excellent tonique !

Paoli



LE DOCTEUR S. POZZI



Jeune toujours, infatigable, le Docteur S. Pozzi est l'un de ces hommes particulièrement doués qui savent allier, dans la vie moderne, à un labeur énorme et à d'importants travaux scientifiques, les obligations mondaines, les relations amicales. Il suscite l'admiration et la sympathie; et il nous paraît très juste d'évoquer à son sujet, comme l'a fait le Docteur Laveyssière dans le « Correspondant médical », cette merveilleuse époque de la Renaissance où les artistes étaient à la fois hommes de science, hommes du monde, hommes d'action.

Interne à vingt-deux ans, médaille d'or à vingt-cinq, agrégé à vingt-huit, chirurgien des Hôpitaux à trente, membre de l'Académie de Médecine à quarante, bientôt célèbre en France et à l'Étranger, après avoir instauré à l'Hôpital Broca (ancien *Hôpital Lourcine*) un service de Chirurgie admirable et unique, le Docteur Pozzi vient enfin d'entrer dans la voie politique, comme sénateur de la Dordogne.

L'inauguration de son nouveau service gynécologique doit être considérée comme d'une importance capitale pour l'avenir des Hôpitaux de Paris.

Convaincu que l'influence de l'état moral sur la maladie physique était autre chose qu'un aphorisme banal, le Docteur Pozzi voulut rendre pratique cette formule et multiplia ses démarches avec une persuasive obstination, jusqu'à ce que satisfaction fut donnée à son vouloir charitable et qu'il eût obtenu du Conseil municipal la reconstruction de son service. C'est à son autorité scientifique, à sa puissante initiative, à son zèle persévérant que ses malades doivent de bénéficier d'une hygiène perfectionnée et de soins assidus et délicats dans une installation toute nouvelle qui pourra servir de point de départ à une véritable révolution dans l'arrangement futur des Hôpitaux. Son but est de

rendre l'Hôpital *aimable* et de lui enlever le caractère de prison grise, qu'il a trop longtemps conservé.

C'est là véritablement sa création. Il a trouvé en son architecte un artiste compréhensif et docile à ses conseils. Ses relations dans le monde artistique lui ont permis d'associer à son œuvre charitable des peintres comme Dubufe, Bellery-Desfontaines, Giraud, Lauzet, Gérardin, etc., qui ont déjà couvert ou couvriront les murs des salles et des corridors de grandes fresques, qui, avec les palmiers et les fleurs, donnent à la maison un aspect élégant et esthétique et créent une atmosphère de vie harmonieuse, douce, équilibrante, propice à la vitalisation des organismes débilités.

Une autre initiative du Docteur Pozzi à l'Hôpital est l'organisation d'une caisse de secours dirigée par des Dames patronnesses, fondée en 1893, qui a depuis lors recueilli plus de 75.000 francs et distribué près de 30.000 après la constitution d'un fonds de réserve. Les dames visitent les malades, distribuant des vêtements et des secours. L'institution charitable s'occupe aussi du rapatriement des convalescentes de province, du paiement des loyers en retard, du placement des jeunes filles, de la garde des enfants.

L'idée, ainsi réalisée par le Docteur Pozzi, semble, du reste, devoir se propager, et un conseiller municipal, M. Strauss, actuellement sénateur, a fait au Conseil une proposition tendant à établir des Comités de dames patronnesses pour les autres Hôpitaux. On doit espérer que l'action de l'administration pourra obtenir ce qu'a créé l'initiative privée.

Ainsi l'Hôpital Broca est devenu le service d'hôpital le plus attrayant de Paris, comme il était déjà le plus important des services gynécologiques de la capitale. Le jour où la Faculté créera enfin une chaire de gynécologie, le Docteur Pozzi recueillera sans doute le fruit de ses persistants efforts pour propager cette science dans notre pays.

Une des œuvres les plus utiles du Dr Pozzi, une des plus importantes au point de vue patriotique, a été l'organisation du Congrès français de chirurgie en 1885.

La persistante activité qu'il a dépensée en qualité de secrétaire général de ce Congrès n'avait d'autre but que de contrebalancer l'influence scientifique envahissante de Berlin, de réunir les forces scientifiques de tous les chirurgiens français et aussi d'attirer à Paris les chirurgiens étrangers, en particulier ceux de langue française, Belges, Suisses, Canadiens, etc. Le premier congrès a eu lieu en mars 1885.

Il y en a un tous les ans. En qualité de secrétaire général, le Docteur Pozzi a longtemps dirigé la publication des travaux du Congrès, qui actuellement est en pleine prospérité.

Au Sénat, le Docteur Pozzi s'occupe surtout de questions d'hygiène, d'assistance, d'instruction publiques et aussi des questions coloniales dont il a compris l'intérêt si puissant pour l'avenir de notre pays.

Les préoccupations scientifiques et politiques ne l'empêchent pas de cultiver la littérature et les arts. Il est l'ami des poètes et des artistes, apprécie et collectionne les tableaux et les bibelots. Ses collections de terres cuites de Tanagra et de médailles grecques sont particulièrement remarquables.

Partagé entre mille occupations, alerte et précis, rayonnant de cette force aimable, de cette maîtrise qui ne pontifie pas, le Docteur Pozzi est un de ces hommes en qui se perpétue la jeunesse et pour qui la multiplication de leur individu dans les diverses voies de l'activité humaine, physique, morale, intellectuelle, est un élixir de jouvence, d'équilibre et de force.

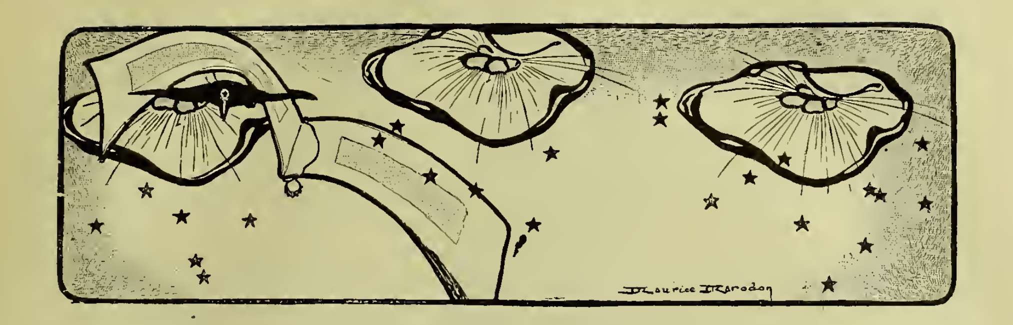
Dr Samuel POZZI, né à Bergerac, le 3 octobre 1846. — Élève de Broca, il se livre d'abord particulièrement à des études d'anthropologie. Il obtient la médaille d'or des Hôpitaux en 1872. Professeur agrégé à la Faculté en 1875. Chirurgien du Bureau Central en 1877. Attaché à l'Hôpital Lourcine devenu plus tard l'Hôpital Broca en 1883, il s'applique à la gynécologie et accomplit des travaux considérables couronnés par un magistral *Traité de gynécologie clinique et opératoire*, qui a été traduit en quatre langues. Secrétaire général et fondateur du Congrès français de Chirurgie. Membre de l'Académie de Médecine. Président, en 1888, de la Société d'Anthropologie. Membre des principales Sociétés savantes de France et de l'Étranger, célèbre dans les cinq parties du monde. Officier de la Légion d'honneur. Conseiller général de la Dordogne en 1894. Sénateur en 1898.



SÉNAT

Je remercie Mr Mariani de son excellent vin fortifiant. "Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci."

V. Nozzi



MADAME RACHILDE



Rachilde est le moins bas-bleu de tous les bas-bleus. Je ne vois pas, dans les littératures, de femmes capables de lui être comparées, à moins que ce ne soit dans celle d'un monde nouveau et impossible où Edgar Poë serait Roi, Brantôme Grand-Évêque, et d'Aurevilly sénéchal d'armées. Rachilde, figurez-vous une princesse scandinave qui aurait passé sa prime jeunesse à considérer l'étendue énigmatique des grands fjords blancs et mornes, puis qui serait venue en exil, subitement, ici, à Paris, où elle aurait acquis un cachet un peu gouailleur et un peu moqueur fort peu en harmonie avec ses premiers goûts. Son art d'une puissance ténébreuse singulière et profonde, s'ensoleille à certaines heures des éclats de sa gaieté. Elle-même se raille de souffrir et de rêver. Elle possède l'attitude délicieusement narquoise de la vie en même temps que la cérébrale et mystérieuse beauté du songe. Ses livres sont exquis et étranges. Dès qu'on en ouvre les feuillets, le vertige attirant de l'inconnaissable s'en exhale. Rachilde était impossible au dix-huitième siècle, le temps des Madame du Deffand et des Mademoiselle Necker : à notre, époque Rachilde s'explique très bien : petite *Diabolique* parue après la lettre et qui a bien grandi depuis Barbey d'Aurevilly. Si, dans l'intimité, Rachilde apparaît un peu bourgeoise plutôt, un peu sédentaire et pondérée, sauf aucunes des excentricités que vous semblez devoir découvrir dans ses livres, c'est que, sous la modestie de son langage et de ses manières

perce la femme réfléchie qu'elle est au fond. Derrière la placidité ou la moque-rie de sa figure, la Méditation abstraite ou la Pensée extraordinaire de l'Au-delà dissimulent jalousement l'expansion de leur essor. « Je n'ai aucune envie de gloire ni de tapage, dit-elle, mon seul bonheur serait d'habiter une maison qui n'aurait ni portes ni fenêtres, où l'on n'entrerait jamais et, d'où je ne sortirais pas... » Elle-même, dans le *Démon de l'Absurde*, ce petit livre à couverture d'une grisaille sans tapage où se cache plus d'une perle, a décrit l'étrangeté du *château hermétique*, où elle désirerait vivre! *Démon de l'Absurde!* il y a bien des choses à y louer et à y blâmer; depuis *le Concile féerique* de Laforgue rien ne sut impressionner autant que *la Parade Impie*. Quant aux *Vendanges de Sodome*, ce sont d'impérissables pages. *Volupté* est peut-être, mis en scène, l'exemple le plus saisissant qui soit de tragique quotidien.. La *Voix du sang* qui vit la rampe au *Théâtre d'art*, est une page supérieure. Quant au *Vendeur de Soleil* il faudrait le jouer après *Axël* ou avant *l'Intruse*. Au théâtre, Rachilde apparaît bien davantage et avec plus d'intensité la *flatteuse d'Atroce* qu'elle tend à être toujours, dignement, très dignement. Vous souvenez-vous de cette préface impertinente où elle défend Shelley. On a reproché à Rachilde de n'être pas naturelle. Et ne l'est-elle pas, dans *Monsieur Vénus?* livre préfacé par Maurice Barrès. — Sans affectation aucune de psychologie, Rachilde a donné, dans *Le Tiroir de Mimi Corail* un recueil de contes éminemment modernes, pimpants et primesautiers. Autres sont : *le Mordu* et l'*Animale*, ici Rachilde est moins petite-fille du seigneur de Brantôme, et se retrouve, séductrice et captivante chatte aux yeux de turquoises, entourée de bibelots et de fleurs, s'étirant nonchalamment dans les jungles sans issue de l'Impossible et de l'Effroyable, s'étirant avec une lassitude languissante dans les fourrés inextricables du Néant et de l'Imprévu.

Telle est la Rachilde des livres. La Rachilde de la vie privée est bien plus simple. Rachilde est une femme d'intérieur fort tranquille. Depuis sept ans qu'elle est mariée, elle n'est jamais sortie pour une promenade de plus de trois heures, sans son mari. Son bonheur est d'écrire. Si l'on s'étonne de la voir si profondément enfouie dans ses rêves, c'est, dit-elle doucement, « parce que j'ai eu beaucoup de chagrins dans ma jeunesse, et surtout dans mon enfance. » Cela rend extrêmement raisonnable, les chagrins! Maintenant Rachilde, par le travail, se console de ce lointain passé. Et le travail n'est pas perdu. Loin de là! Il nous aide, au contraire, à vivre et à aimer l'auteur.

RACHILDE (Madame Alfred Vallette), est née en 1861 ; est la petite-fille de l'ancien Directeur du *Courrier du Nord*, Urbain Peytain et la fille d'un officier supérieur de cavalerie, le commandant Joseph Eymeric, aide de camp du général Lapassé, en 1870. Madame Rachilde écrit depuis l'âge de 15 ans. Voici les principales œuvres de cet auteur parues jusqu'ici : *Monsieur de la Nouveauté* (roman); la *Femme du* 159e (une plaquette); *Monsieur Vénus* (roman, à sa 15e édition); *Queue de Poisson* (une plaquette); *Histoires bêtes* (nouvelles); La *Virginité de Diane* (roman); *A mort* (roman); *La Marquise de Sade* (roman); *le Tiroir de Mimi Corail* (nouvelle); *Madame Adonis* (roman); L'*Homme roux* (roman); *Le mordu* (roman); *Minette* (roman); La *Sanglante ironie* (roman); *le Démon de l'Absurde* (nouvelle); L'*Animale* (roman); *La Princesse des Ténèbres*, les *Hors nature*, *l'Age Sexuel* — 1898 (sous le pseudonyme de Jean de Chilra). Madame Rachilde a plusieurs fois abordé le théâtre avec succès. Ses principales pièces sont : *Madame la mort* (drame en 3 actes); *Le vendeur de Soleil* (pièce en un acte); *la Voix du sang* (pièce en un acte), etc... Collaboratrice assidue du *Mercure de France*, la Revue des Deux Mondes des Jeunes, fondée et dirigée avec talent et vaillance par son mari, M. Alfred Vallette.



Les Décadents
n'ont pas d'talent
me dit-on!
Oh! que nenni!
Moi, je dis
qu'ils ont du génie

C'est des vers libres

Dans le fond
Car les plus épuisés
Se sont refaits
(Et nous refont)
Avec un flacon
De vin Mariani.

Rachilde



HENRI DE RÉGNIER

GRAND, svelte, l'allure imposante, le monocle rivé continuellement dans l'orbite de l'œil, M. HENRI DE RÉGNIER se prodigue dans les salons où il est de bon goût de parler poésie et où il est de meilleur goût encore d'y inviter ceux qui en sont les maîtres. Gendre de M. de Hérédia, présenté dans la littérature française par M. Ferdinand Brunetière lui-même, ancien habitué de ce grenier d'Auteuil où M. de Goncourt aimait à le compter parmi les siens, l'auteur d'*Aréthuse* est un favori du succès et des honneurs. Il a su se faire accueillir favorablement dans un monde élégant et rare, fait de mondains artistes et de causeurs d'esprit. Venu d'un pays de chimères et de vagues brumes flottantes, de quelque Thulé impossible ou de quelque morne Elseneur, il a su charmer et intéresser même les derniers admirateurs de Banville et de Leconte de l'Isle. C'est un Hamlet heureux, mais un Hamlet plein de la séduction aristocratique des vieilles cours solennelles, un Hamlet où il y aurait aussi un peu de Lauzun mêlé.

Il semblerait, en effet, que M. HENRI DE RÉGNIER soit le descendant de quelques-uns de ces gentilshommes-poètes, épistoliers, recherchés et puristes tels qu'il s'en rencontrait à la cour de Louis XIV, aux belles heures de Saint-Cyr et de Trianon. La distinction de son langage et la haute noblesse des images de ses pensées, le font s'apparenter à ces auteurs parfaits des mémoires de l'époque ainsi qu'aux harmonieux ciseleurs des tragédies du temps. Il y a en lui cette perfection un peu hautaine et grave qui caractérisait si bien les Saint-Simon et les Scudéry en même temps que cette limpidité de style que nous admirons aujourd'hui encore, après des siècles, dans les charmants chefs-d'œuvre de La Fontaine et de Théophile. Pourtant, une légère mélancolie s'est ajoutée à ces dons.

Soit que M. H. de Régnier s'exprime dans cette prose bien proportionnée

et somptueuse qui se déroule à nos yeux ainsi qu'une tapisserie éteinte où de vives couleurs éclateraient; soit qu'il se plaise à nous charmer de ses poèmes où la sonorité des musiques les plus belles s'unit à la charmante séduction des allégories transparentes les plus claires, toujours il nous laisse cette impression de mélancolie qui semble l'accompagner partout ainsi que le regret pesant d'un merveilleux et d'un lointain passé.

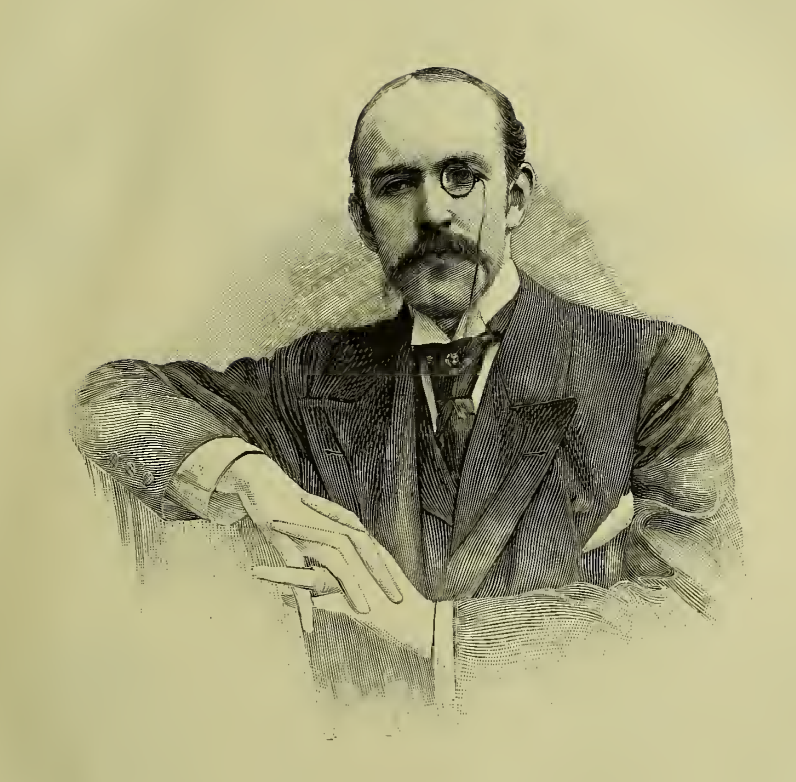
Bien que hanté de la continuelle préoccupation des mythologies qui déguisaient si bien les idées les plus téméraires des poètes classiques, M. de Régnier ne l'est pas au point d'avoir méconnu ce siècle où il lui a été donné de vivre. Le puissant Hugo, le parfait Baudelaire, le sonore de Hérédia, le subtil Stéphane Mallarmé ont rencontré, en l'auteur d'*Épisodes*, un passionné admirateur. Et l'image même des merveilleux châteaux où son esprit habite, aux heures où il rêve au dix-septième siècle, n'est pas suffisamment apparente pour qu'elle empêche de lui laisser apercevoir les tourelles délabrées de manoirs hermétiques et les vieilles murailles des monastères où sa pensée aime à se retirer de temps à autre pour y vivre, dans l'intimité du Livre, de longues heures de volupté, d'étude et de méditation. Des fenêtres de ces domaines, il admire toutes les plaines, et il reconstitue les mythes fabuleux.

Ainsi les sites où il se complaît sont-ils aussi variés que rares.

Tour à tour guerrier ou idyllique, sonore de bruits de bataille ou humilié de bucolique bonheur, M. de Régnier se complaît dans un monde de lances antiques et de miroirs aussi bien que dans de frais décors de campagnes frustes et fraîches, à l'image de celles où Horace et André Chénier se perdirent plus d'une fois. C'est dire que cet écrivain d'une philosophie élevée et grave, comme préoccupé constamment de la recherche des plus hautes raisons des choses et comme alourdi aussi du legs glorieux d'aïeux féodaux, ne dédaigne point les beautés calmes de la nature ni la simplicité touchante des prairies. Et, bien qu'il soit le barde qui tressa le poème merveilleux d'*Aréthuse* et qui inscrivit, en exergues, au-dessus des treize portes de la Ville, les routes différentes des passions il est aussi le faune naïf qui éveilla, sous ses doigts inspirés, les voix des *Roseaux de la flûte* et de *La Corbeille des Heures*.

Son lyrisme est délicieux et recherché quelquefois, aussi bien qu'épique et que solennel en d'autres instants. Éternelle inconstance du poète qui veut qu'un même homme écrive le colossal *Satyre* et les frêles *Chansons des rues et des bois* ou qu'un autre soit l'impeccable et sonore aède des *Poèmes anciens et romanesques* à la fois que le fabuliste exquis et raffiné des *Odelettes*. Ainsi que ses contemporains et que ses amis les beaux poètes Francis Viélé Griffin et Émile Verhaeren, M. Henri de Régnier nous séduit par mille attraits de son style ainsi que par la trame ingénieuse de ses pensées. Avant tout il honore le génie de la langue française.

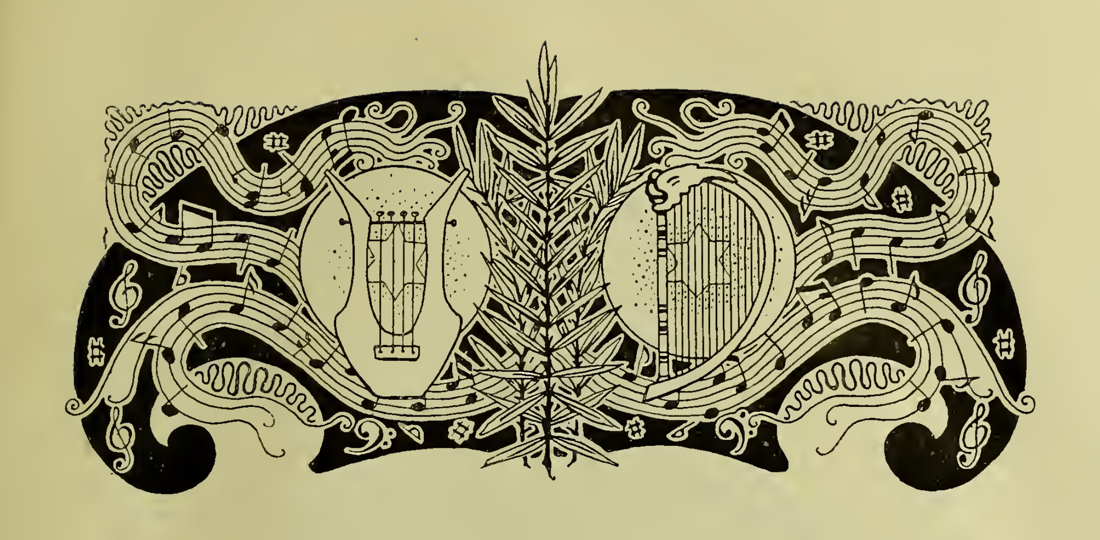
RÉGNIER (Henri de), poète français, né à Honfleur le 28 décembre 1865 débuta dans les lettres en collaborant à diverses publications de l'époque dite décadente et symboliste et où MM. Paul Verlaine, Mallarmé, Huysmans, Barrès, Adam, Griffin, Merrill et Kahn faisaient paraître leurs premier écrits. M. de Régnier prit une part active à la lutte qui sépara un instant, vers ce temps-là, ces écrivains nouveaux de leurs devanciers, et, dans la *Revue Indépendante*, la *Basoche*, les *Entretiens politiques et littéraires*, les *Ecrits pour l'Art*, la *Vogue*, il se montra un partisan passionné de toutes les innovations et de toutes les libertés qui mirent si bien en honneur les qualités verbales de la poésie. M. de Régnier, successivement publia : *Les lendemains, Apaisement, Sites, Episodes, Poèmes anciens et romanesques, Tel qu'en songe, Aréthuse*, les *Jeux rustiques et divins* en poésie ; et les *Contes à soi-même, le Bosquet de Psyché, le Trèfle noir*, la *Canne de jaspe*, en prose. M. de Régnier a été décoré de la Légion d'honneur en 1897, et certainement une place l'attend, à l'Académie française, entre le fauteuil de Chateaubriand et celui du comte Alfred de Vigny. *La Revue des Deux Mondes*, l'*Echo de Paris*, *le Mercure de France*, et les meilleures publications nationales ou étrangères discutent, commentent ou reproduisent, comme des œuvres dignes du plus grand intérêt et d'admiration, la plupart des parfaits poèmes de l'écrivain nouveau. Le théâtre, non plus, ne le laissa pas insensible et M. Lugné-Poë, directeur de « L'Œuvre » a eu l'honneur de monter *La Gardienne*.



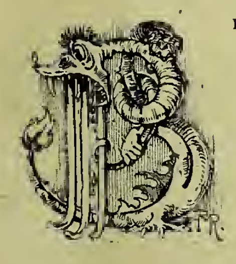
à Mr Mariani

Par qui notre heureuse époque a
Goûté tes bienfaits, ô coca!

Henri de Régnier



ERNEST REYER

ien qu'il soit né à Marseille, M. Ernest Reyer n'a ni l'accent ni le type d'un Marseillais. Tournure d'officier de cavalerie, ce qui fait que, dans l'intimité, ses amis l'appellent Colonel. Mais on l'appelle aussi l'auteur de *Sigurd* et de *Salammbô*, ce qui est plus glorieux pour lui.

Artiste de conscience et de conviction, Reyer n'a jamais dévié de la voie où il s'est engagé, n'a jamais fait d'avances au public, et, sans se prodiguer à la foule, il a laissé tranquillement ses œuvres s'imposer peu à peu à l'admiration des amateurs. De là vient peut-être cette réputation de sauvagerie, de brusquerie et d'humeur un peu difficile qu'on lui a faite et qu'il n'a pas essayé de détruire; mais ces farouches aspects ne sont chez lui qu'un masque pour se garer des indiscrets et des flagorneurs, et se changent vite en une cordiale affection, qui n'a rien de banal, pour ceux dont il a éprouvé l'amitié solide et qui sont en ferme communion d'idées avec lui sur les principes et le but de l'art musical.

Après un séjour de quelques années en Algérie, auprès d'un de ses oncles qui occupait un poste élevé dans la Trésorerie de l'Armée, le jeune Reyer vint à Paris contre le désir de ses parents qui le destinaient à la carrière administrative. L'amitié de Théophile Gautier, qu'il avait connu à Alger, lui fut d'un grand secours; c'est sous la direction de sa tante, Mme Louise Farrenc, compositeur de grand mérite et savant professeur, qu'il put achever ses études musicales à peine ébauchées jusque-là.

La protection de Théophile Gautier lui permit de faire exécuter au Théâtre Italien une Ode-Symphonie orientale avec chœurs et soli, le *Selam*, dont

l'illustre Théo lui avait fourni le poème : œuvre de jeunesse dans laquelle de piquants effets d'orchestre et une certaine originalité d'inspiration furent très remarqués. Peu d'années après, en 1854, fut donné au Théâtre-Lyrique un petit opéra comique avec chœurs, intitulé *Maître Wolfram*, dont le livret, signé de Méry, était en réalité de huit ou dix auteurs et dont la musique avait un charme très appréciable : elle ne ferait certainement pas mauvaise figure aujourd'hui, sur la scène de l'Opéra Comique, à côté des *Noces de Jeannette* et du *Chalet*.

En 1858, M. Reyer faisait représenter à l'Opéra un grand ballet imaginé par Th. Gautier et dansé par Mme Ferraris, *Sakountala,* mais dont les décors furent détruits dans un incendie. Trois ans après, il donnait au Théâtre Lyrique cette partition si colorée, si poétique et si dramatique de *la Statue*, qui le mettait en pleine lumière et fixait sur lui l'attention du monde musical.

Presque aussitôt après la *Statue*, Reyer, que Berlioz avait fait connaître à Bénazet, l'impresario du Théâtre de Bade, écrivait pour cette scène internationale un *Érostrate* qui obtint là-bas le plus vif succès, et qui n'en aurait pas moins à Paris s'il était monté sérieusement. Il le fut déplorablement en 1871; Reyer dut retirer son opéra, dont ni le public ni certains musiciens n'avaient discerné, dès lors, les très grandes beautés.

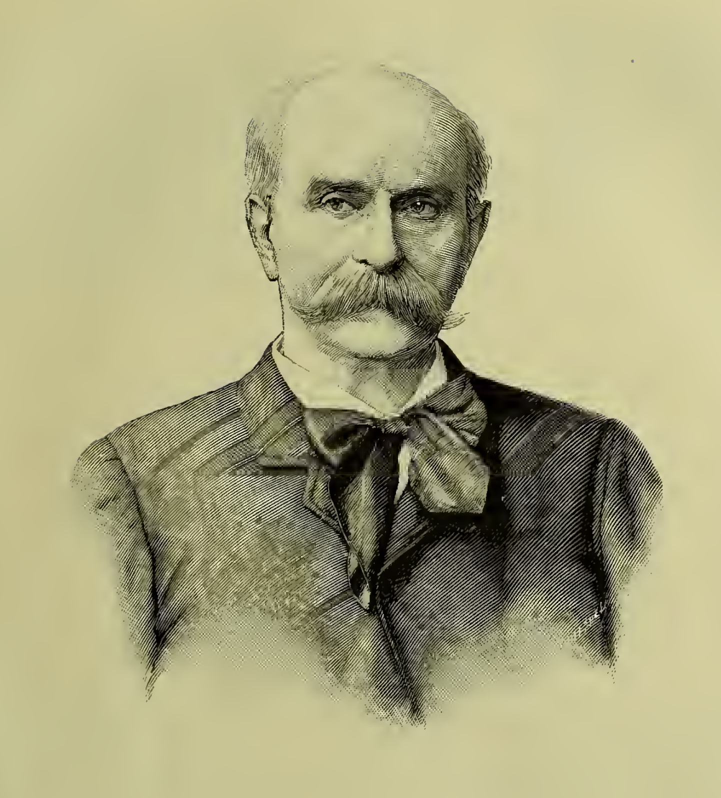
Voici maintenant les vingt années d'attentes et de démarches vaines pendant lesquelles Reyer, malgré l'éclatant succès de sa *Statue*, ne put faire agréer au directeur de l'Opéra, qu'il s'appelât Perrin, Halanzier ou Vaucorbeil, certain grand opéra : *Sigurd*, auquel il travaillait lentement, désespérant de le voir jamais représenter, et qu'il donna, en désespoir de cause, aux directeurs de la Monnaie. Il suffit, à présent, de citer ce nom de *Sigurd* pour évoquer le souvenir d'une des œuvres capitales de l'art musical en cette fin de siècle. Quand on fit revenir de Bruxelles cette œuvre (juin 1886), les directeurs de l'Opéra demandèrent à Reyer des coupures, ce qui amena entre eux une brouille prolongée.

Le même fait se reproduisit pour *Salammbô*, qui dut partir pour Bruxelles (février 1890), avant de venir triompher à Paris (mai 1892), sous les auspices de l'admirable tragédienne lyrique Mme Rose Caron, qui semble l'interprète née de la musique de Reyer.

Ces deux œuvres magistrales, qui durent d'abord surprendre un peu le public, tant elles flattaient peu son goût invétéré pour les banalités vocales et les creuses formules, fixèrent peu à peu son attention, puis soulevèrent son admiration par la force de la conception dramatique et la délicieuse poésie qui s'en dégage. Trois qualités maîtresses distinguent ces œuvres : d'abord, le charme et la saveur de l'idée mélodique absolument personnelle; ensuite l'exacte appropriation de la musique à la parole, à la situation dramatique, enfin la richesse et le coloris de cette instrumentation, où l'on retrouve l'influence de ses deux maîtres préférés Weber et Berlioz, mais sans emprunt ni imitation servile.

Lu sur un Album cette phrase de l'auteur de *Sigurd :* « Les Italiens et les Allemands aiment la musique; les Français ne la détestent pas... »

Ernest REYER est né à Marseille. Il est venu jeune à Paris, qu'il n'a quitté que pour des voyages. Ses œuvres principales sont chronologiquement : *la Messe en Ré ; le Selam*, symphonie orientale en collaboration avec Théophile Gautier, au Théâtre Italien (1852); *Maître Wolfram*, opéra comique, représenté au Théâtre Lyrique (1854); *Sakountala*, grand ballet en six actes, à l'Opéra (1858); *la Statue*, opéra en quatre actes, au Théâtre-Lyrique (1861); *Érostrate*, opéra en six actes, à l'Opéra (1871); *Sigurd*, opéra en quatre actes (Bruxelles 1884, Paris 1886); *Salammbô*, opéra en cinq actes (Bruxelles 1890, Paris 1892). Doyen de la section musicale de l'Institut, où il succéda, en 1876, à Félicien David. Inspecteur général de l'Enseignement musical en France; Rédacteur musical au *Journal des Débats*. Commandeur de la Légion d'honneur.



à Monsieur Mariani

Que je voudrais qu'après avoir bu six bouteilles
De votre admirable Coca
La femme du voisin me glissât à l'oreille
Quelle verte vigueur, tudieu! ce vieux coq a!

E. Reyer



THÉODORE RIVIÈRE



QUARANTE ans sonnés, qui apparaissent à peine sous l'énergique rudesse des traits. Ce visage tourmenté, où toutes les lignes attestent la volonté et la puissance, s'éclaire d'une douceur triste, car le regard est un miroir où se réfléchissent des visions. Mais le relief méplat du front surmonte la cavité des yeux comme l'élan vigoureux d'une tour, et corrige ce qu'ils peuvent avoir de trop vague et de trop rêveur. Sur cette physionomie, toute de virile assurance, l'âme semble avoir débordé, comme pour la couler au moule vaste des plus mâles idées, alliées aux plus chimériques extases.

Toute la force de Rivière est faite de méditation et de fanatisme. Il est, en ce temps où le souci de la facture tient lieu d'inspiration, un des très rares artistes qui se complaisent encore à méditer longuement leur œuvre, avant de la réaliser, et qui n'estiment pas avoir atteint à la Beauté, quand ils ont seulement fait preuve d'une impeccable science technique et d'une rigoureuse méthode.

Rivière appartient à cette élite d'artistes qui consacrent toute leur vie à un exclusif idéal. A dix-huit ans, il quitte Toulouse, sa ville natale, espérant trouver à Paris un milieu propre à ce besoin de dépense intellectuelle qu'il sent déjà gronder en lui. Reçu, dès son arrivée, à l'École des Beaux-Arts, il interrompt ses études pour faire son volontariat. C'est de son retour, en 1878, que datent ses débuts au Salon. La statue qu'il y exposa, intitulée *La Musique*, fut très remarquée. Un coup d'œil avait suffi aux connaisseurs pour pressentir, en cette œuvre, la personnalité de Rivière, qui, disciple direct de la perfection plastique des Grecs, ne s'en affirma pas moins comme l'un des plus originaux rénovateurs des procédés de la Statuaire.

De par cette originalité même, Rivière éprouva de bonne heure le besoin de

travailler seul, sans tutelle et sans école, en communion constante avec sa propre conception d'art, qu'il parfait à l'étude des antiques. Aussi séjourne-t-il fort peu dans chacun des ateliers où il passe, excepté dans celui d'Antonin Mercié qui, pendant cinq ans, l'aide de ses précieux conseils et de l'intérêt qu'il lui porte.

Car, on ne saurait trop le répéter, cet artiste ne procède que de lui-même, par la fougue de sa pensée. Et si, pour la réaliser tout entière, il est amené à s'étayer d'une impeccable pureté de formes, il ne voit là qu'un moyen de parvenir plus sûrement à son but, c'est-à-dire de traduire plus fortement l'idée dominante qui, selon lui, caractérise le chef-d'œuvre. Sa puissance d'imagination est telle qu'il reste personnel, jusque dans l'interprétation d'un rêve étranger. C'est plus que de la pénétration, si compréhensive soit-elle, la manière dont il s'assimile le génie visionnaire de Gustave Flaubert. Aux prises même avec une si colossale érudition, il y ajoute encore de son propre fonds. Et la hardiesse dont Rivière a fait preuve, en s'inspirant d'une œuvre comme *Salammbô*, au risque, s'il était resté au-dessous de sa tâche, d'essuyer un échec terrible, est, à elle seule, le fait d'un grand artiste, digne de la consécration que lui a value une telle entreprise et une telle œuvre.

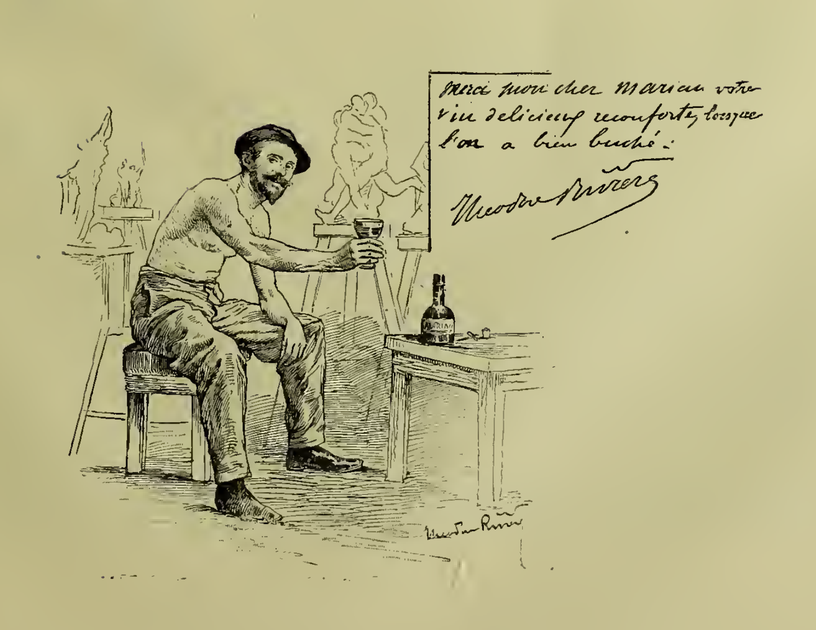
Hanté, depuis de longues années, par la magistrale reconstitution de Flaubert, Rivière avait déjà fait, en 1887, un voyage en Algérie, d'où il était revenu avec beaucoup d'enthousiasme et quelques vagues idées. Trois ans après, alors qu'il est encore en pleine lutte avec les difficultés des débuts artistiques, il est invité par un de ses amis à aller passer quelques jours à Tunis, où le résident général lui fait obtenir, dès son arrivée, la commande d'un buste du Bey. De plus en plus émerveillé par ce pays, où il retrouve toute la splendeur, à peine altérée, de sa vision rétrospective, il se fait donner une misson scientifique à Nabeul, ce qui lui permet de pousser plus loin ses études et ses recherches. Et chacune d'elles lui est une révélation. Paysages, mœurs et costumes, c'est toute la résurrection plastique de Flaubert, c'est toute la vie d'un peuple qui lui apparaît nettement. Sa conception précisée s'offre à la réalisation. C'est alors qu'ayant accepté, pour pouvoir rester plus longtemps en Tunisie, de professer le dessin au Séminaire de Carthage, il façonne par longues journées l'*Ultimum Feriens* et la *Salammbô chez Mathô*, deux groupes qui firent sensation quand il les rapporta à Paris.

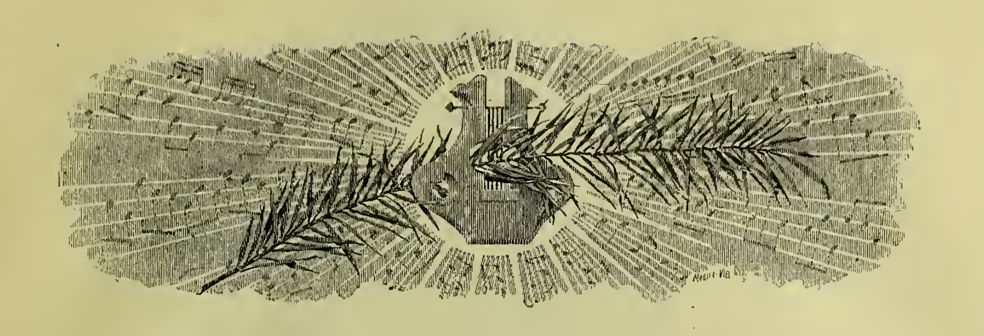
Par la petite dimension de ces deux œuvres, traitées avec autant d'ampleur et de mouvement qu'une sculpture monumentale, par la recherche des matières employées qui rehaussent l'ordonnance de la composition, Théodore Rivière s'apparente aux plus grands des sculpteurs tanagréens et des Florentins de la Renaissance. Il a leur extraordinaire science du détail, alliée à l'harmonieuse sérénité des plus belles statues grecques. « Nul ne sait comme lui, dit Armand Silvestre, masser les matières par des ensembles dont l'œil est ravi. Nul n'accroche avec plus d'éclat l'étincelle d'une pierrerie à une statuette... Il a donné à sa pensée une forme inoubliable, il a ouvert à la sculpture un champ nouveau. »

On se souvient du succès qu'il obtint aux Salons derniers, avec le *Vieux Marin breton et sa fiancée*, et deux merveilles d'expression dramatique, son groupe de *Charles VI et Odette*, qui lui a valu la première médaille, et *les Huns*, cette vibrante page d'histoire, qu'Eugène Delacroix et Gustave Doré eussent tous deux voulu signer. Par de telles œuvres, Rivière a conquis, dans la glorieuse phalange des sculpteurs modernes, une place prépondérante.

RIVIÈRE (Théodore), sculpteur français, né à Toulouse, en septembre 1857. Il vint à Paris à dix-huit ans et suivit quelque temps les cours de l'École des Beaux-Arts. Il débuta au Salon en 1878 et fut admis, la même année, dans l'atelier d'Antonin Mercié. Il a donné, depuis lors : une *Orientale après la Danse du Sabre* (1882), statue grandeur nature; un *Djinn*, esprit du mal (1885); une *Baigneuse* (1887), statue grandeur nature; un *Parsifal* et une *Renommée, l'Appel de l'Élu* (1889); un portrait (1890); *Ultimum Feriens* (1894), un groupe magistral, exécuté pendant son séjour en Tunisie et qui est actuellement au Luxembourg : *Mathô vaincu* (1894); *Salammbô chez Mathô* (1895), le groupe que l'on peut à juste titre considérer comme son chef-d'œuvre; *Le Vœu* (1896) groupe bronze, marbre et ivoire; *Charles VI* et le groupe *d'Attila*, en 1897. Il a en outre exposé une grande quantité de bustes et de statuettes, et a envoyé au Salon de 1884 une statue : *Le Baiser de Danton*, qui ne fut pas admise par raison politique. M. Rivière a obtenu une mention honorable en 1882 et une autre en 1885; une troisième médaille en 1894, une deuxième en 1895 et une première en 1897.




Merci mon cher Mariani votre
vin délicieux réconforte, lorsque
l'on a bien buché.
Théodore Rivière



EDMOND ROSTAND

A deux pas des fortifications, rue Alphonse de Neuville, un joli et coquet hôtel, à façade élégante, d'une très douce coloration rouge brique, percée de larges baies dont la principale éclaire une vaste bibliothèque, ornée de nombreux objets d'art. C'est là que travaille l'auteur de *Cyrano de Bergerac*.

On connaît, tout au moins par les innombrables portraits qui retinrent les Parisiens aux devantures des libraires, la physionomie de M. Edmond Rostand. Les yeux rayonnent d'une ironie quelque peu malicieuse, dont sa conversation se ressent agréablement. Au demeurant, un homme du monde, qui sait affubler son esprit de la plus exquise courtoisie. D'extérieur toujours très correct, ce n'est pas seulement « moralement qu'il a ses élégances », comme s'en targue Cyrano.

Que dire de M. Rostand écrivain, que l'on ne sache! L'étoile sous laquelle il est né brille rarement pour les artistes. Jeune encore, il connaît la popularité, cette avant-coureuse de la gloire! Il parvint au succès, sans franchir nulle étape de luttes et de déboires. Imaginez un Albert Glatigny, qui serait aussi un héros des romans d'Octave Feuillet. Il semble que la Fée maligne qui présida à sa naissance ait voulu, en bonne marraine, lui donner tous les dons possibles, de telle sorte que l'éloge étant devenu banal, on ne puisse que s'extasier devant la prestigieuse fortune d'un poète aussi exceptionnellement favorisé. Et si quelques envieux, — ceci n'est qu'une simple hypothèse, — s'étonnèrent des louanges prodiguées à M. Edmond Rostand, il faut avouer, en toute justice, qu'il rendait la tâche facile.

Il n'est pas aisé de faire de lui un portrait littéraire ressemblant. D'abord, parce que son talent a été apprécié comme il convenait par des juges compé-

tents; puis aussi parce que les poètes échappent à toute analyse. Les vers ne sont pas faits pour être pesés dans la commune balance. Par l'habileté de la facture, ceux de M. Rostand sont un enchantement. Le rythme ondule avec une fastueuse souplesse, les mots « sonnent comme des éperons ». Les rimes rares se suivent par couples et savent étonner sans choquer. Les images, en feu d'artifice, éclatent et fusent jusqu'à la pensée, qu'elles éclairent en profondeur. Lisez plutôt la déjà célèbre profesion de foi de Cyrano.

« Jamais, dit le maître critique Catulle Mendès, le lyrisme héroï-bouffon n'avait rayonné avec plus d'abondant et d'éblouissant et d'inextinguible brio »...

Nous pourrions invoquer de même le témoignage des plus éminents Aristarques, dont l'avis fait autorité sans vouloir être autoritaire. Toutes les notabilités du feuilleton dramatique consacrèrent à l'unanimité le succès de *Cyrano*. Et la pièce alla aux nues, acclamée, non pas seulement du Tout-Paris, mais de Paris tout entier. La foule voulut donner tort à ceux qui lui déniaient toute clairvoyance artistique, en fraternisant avec eux pour acclamer un vrai poète. Depuis la mémorable première d'*Hernani*, on n'avait pas vu pareille soirée d'enthousiasme littéraire.

Mais le triomphe de *Cyrano* ne doit pas faire oublier les victoires antérieures remportées par M. Rostand. Rappelons brièvement son œuvre. Les *Romanesques*, qu'il fit jouer à la Comédie-Française en 1894, attirèrent sur lui l'attention. Cette comédie suffirait à justifier l'appréciation de Catulle Mendès : « M. Edmond Rostand n'est pas éloigné de ressembler à un Régnard ivre d'Hugo, de Henri Heine et de Banville. » Banville n'eût-il pas signé cette délicieuse vision qu'est *la Princesse lointaine*, où, dans un décor de mirage, s'évoque une féerique légende, cortège de rêve qui évolue au milieu des minarets verts et des dômes ensoleillés de l'orientale Tripoli, cette « cité d'azur et d'or ». Pour interpréter une telle œuvre, il fallait une artiste comme Sarah Bernhardt, dont la voix caressante murmura le rythme berceur et chantant des vers de M. Rostand. C'est presque une légende aussi que cette *Samaritaine*, où l'épisode évangélique est retracé en toute sa belle simplicité. Auprès du public parisien, que l'on dit pourtant si sceptique, ce tendre poème dialogué trouva un accueil enthousiaste.

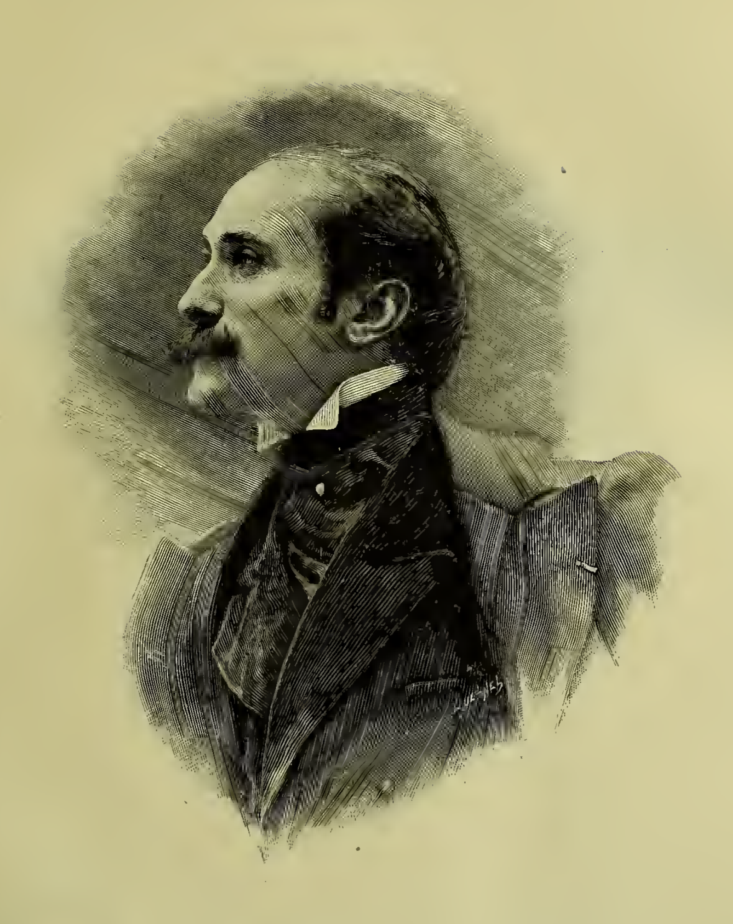
En quatre étapes successives, M. Rostand est parvenu à la célébrité. Classé désormais au premier rang de nos poètes dramatiques, il a le droit d'avoir en vue, pour ses pièces passées et futures, autre chose qu'un chiffre énorme de représentations : comme Sapho, il peut augurer qu' « on parlera de lui dans l'avenir ». M. Rostand ne s'est pas contenté de nous dire, il nous a prouvé aussi, par son propre exemple, qu' « une grande jeunesse ardente et poétique se lève » pour le prochain siècle. Et nous devons tous applaudir à la fortune méritée de ce poète de trente ans, qui écrit des vers et un chef-d'œuvre en moins de temps qu'il n'en fallait à l'auteur du *Pédant joué*, — ce « fou de génie », selon l'expression de Charles Nodier, — pour faire un mot ou tuer un homme.

ROSTAND (Edmond), poète dramatique, né à Marseille le 1er avril 1868. Après avoir fait ses études au collège Stanislas, il débuta au théâtre par le *Gant rouge*, à Cluny en 1888. Il fit jouer *les Romanesques*, à la Comédie-Française (1894); *la Princesse lointaine*, à la Renaissance (1895); *la Samaritaine*, au même théâtre (1897); et enfin *Cyrano de Bergerac* à la Porte-Saint-Martin (1897), avec M. Constant Coquelin pour principal interprète. — Cette pièce obtint un succès considérable et fut traduite en plusieurs langues.

Le soir de la première représentation de *Cyrano*. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts remit à M. Rostand la croix de Chevalier de la Légion d'honneur.

Mme Rosemonde Rostand est un poète distingué, qui a publié un volume de vers d'un sentiment délicat et charmant.

M. Rostand a été Lauréat du prix Toirac (4000 fr.), à l'Académie Française, pour *les Romanesques*. Ce prix est réservé à la meilleure pièce jouée dans l'année à la Comédie-Française.



à Mariani

dont j'ai toujours un flacon sur
ma table de travail.

Celui-là n'a rien bu de péremptoire qui
N'a
Bu qu'un Kola banal ou qu'un vague quinqui-
Na !

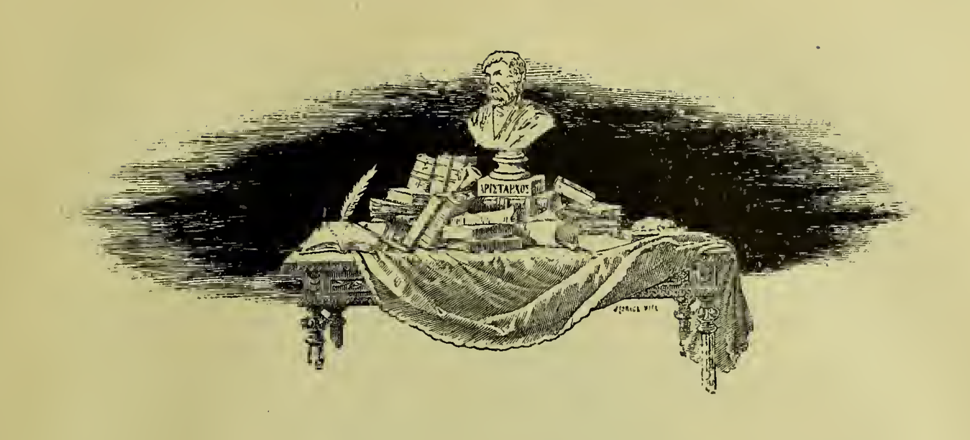
Ni bisque ni piment, pour qui se maria,
Ni
Gingembre n'ont jamais valu le Maria —
Ni !

Et c'est pourquoi je chanterai, Mariani,
Que
Ton vin est digestif, réconfortant, toni-
que ;

Et sans fin je ferai répéter à l'Echo
Qu'à
Tout élixir, toujours, je préfère ton Co-
ca !

Edmond Rostand





J. DE SELVES

PRÉFET DE LA SEINE.



Dans les salons de l'Hôtel de Ville, si magnifiquement décorés par les maîtres de la peinture contemporaine, M. de Selves reçoit, hâtivement, un grand nombre de personnes, avec une affabilité pleine de grâce et de charme, donnant à chacun le mot d'espoir, se prodiguant aimablement en promesses qui, il faut le dire, sont presque toujours tenues.

La simplicité d'allures, sans pose ni morgue administrative, l'accueil bienveillant, l'élégance à la fois décorative et vivante du Préfet de la Seine, lui ont valu l'universelle admiration de ses administrés. Il est peu de nos chefs qui aient, au même degré que M. de Selves, la sympathie et la confiance du public : chacun s'accorde à les trouver fort méritées.

Sa physionomie pleine de finesse et de bienveillance, dénote l'ardente sollicitude, le souci constant du bon ordre et du bon fonctionnement des importants services dont il est la tête.

Ses éminentes qualités intellectuelles, son esprit vif et éclairé, font de lui un administrateur de premier ordre, et ceux qui l'ont vu présider une séance du Conseil municipal, ont pu se faire une idée schématique de sa manière d'administrer. Une grande impartialité d'abord, une grande franchise d'opinion, l'amour de la clarté dans le débat, beaucoup de souplesse pour suivre les sinuosités des divers discours et de tact pour ramener les digressifs à la question. Avec une admirable fermeté de poigne et une dignité calme, il manie les diverses opinions et les humeurs particulières des conseillers, comme un

chef d'orchestre impeccable, soucieux de l'effort d'ensemble et du résultat accompli. Et sa tâche, pour faire vibrer à l'unisson toutes ces cordes adverses, nous paraît empreinte d'une plus grande difficulté : car les instrumentistes n'ont qu'un désir, celui de jouer juste et en mesure, tandis que les conseillers souvent se soucient fort peu des dires et des gestes de ceux qui ne sont pas de leur avis. Les divergences d'opinions politiques créent des désaccords et des dissonnances que l'autorité préfectorale a pour mission d'harmoniser et de fondre en un tout homogène et vivant. M. DE SELVES s'en acquitte admirablement.

Toute sa carrière est un vivant témoignage de sa valeur sociale : A peine avait-il achevé ses études classiques et commencé son droit, que la guerre fut déclarée. Il partit comme lieutenant dans le premier bataillon des mobiles de Lot-et-Garonne. Son héroïque conduite au combat de Chartres le fit nommer capitaine. Puis il fut appelé dans les services administratifs du ministère de la Guerre à Tours, et suivit le Gouvernement à Bordeaux. Nommé adjoint à l'Intendance, il fut chargé, en cette qualité, de diriger l'une des sous-Intendances de Toulouse, de Montauban et d'Aurillac. Il est inutile de dire avec quel zèle et quel dévouement il accomplit ses fonctions en cette douloureuse période.

Dix ans de Préfectorat ont rendu M. DE SELVES populaire dans plusieurs de nos départements.

De ces modestes emplois administratifs il s'éleva rapidement, favorisé moins par la chance que par son talent et sa connaissance profonde de la vie administrative, et fut successivement nommé préfet du Tarn-et-Garonne, de l'Oise, de Meurthe-et-Moselle, et de la Gironde, où il laissa en partant les plus vifs et les plus sincères regrets. Mais la capitale dévoratrice de grands hommes devait l'arracher à toutes ces provinces qui le chérissaient, et il fut appelé, le 1er février 1890, à la tête de l'important service des Postes et Télégraphes qu'il transforma, et auquel il imprégna une sorte de vie nouvelle et bien organisée.

Cette même année il fut choisi pour présider le Congrès International télégraphique réuni à Paris, et l'on s'accorda à voir dans cette distinction autre chose qu'un simple hommage de politesse rendu par les congressistes étrangers au pays qui les accueillait. Tous avaient voulu témoigner leur estime, non pas au Préfet, mais à l'homme.

L'année suivante, M. DE SELVES fut délégué au Congrès International de Vienne, où toutes les puissances ayant adhéré à la Convention postale étaient représentées.

Enfin, c'est en 1896, le 23 mai, qu'il fut appelé aux hautes fonctions qu'il exerce avec la maîtrise que l'on sait.

Cet esprit distingué, ce cœur généreux qu'est M. DE SELVES trouve, en somme, facile la lourde tâche qui lui incombe, puisant, dans son amour de la France et dans son sentiment de la justice, les forces et les lumières nécessaires à l'accomplissement de ses fonctions.

On ne peut que souhaiter de le voir demeurer longtemps en son poste, et l'on ne peut qu'espérer de lui pour l'avenir une abondante moisson de sages réformes et l'impulsion féconde que peut donner à la marche des choses un esprit en qui la sapience et la vigueur sont alliées.

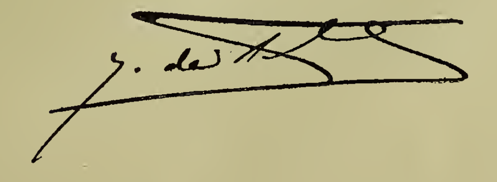
DE SELVES (JUSTIN-GERMAIN-CASIMIR), né à Toulouse le 19 juillet 1848. Lieutenant de mobiles pendant la guerre. Bâtonnier des avocats en 1878, à Montauban. Conseiller municipal dans la même ville. Préfet du Tarn-et-Garonne (1880-1882), de l'Oise, de Meurthe-et-Moselle, de la Gironde. Directeur des Postes (1890). Préfet de la Seine en remplacement de M. Poubelle, nommé ambassadeur de France auprès du Saint-Siège (1896). M. de Selves a été promu Commandeur de la Légion d'honneur, en 1890.



Cabinet
du
Préfet de la Seine

Monsieur Mariani

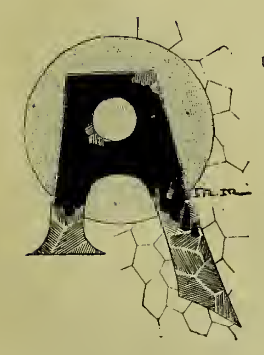
je lève mon verre de vin Mariani, pour boire à Paris et à vous-même





MONSEIGNEUR SUEUR

ARCHEVÊQUE D'AVIGNON.



UPRÈS de l'antique Palais où les Papes tinrent jadis leur cour, en Avignon, et à proximité aussi de la grandiose cathédrale de Notre-Dame des Doms, où, dans la religieuse ambiance d'un art lointain, qu'évoquent des fresques effacées et des ogives effritées, dorment deux grands pontifes du quatorzième siècle, — s'érige la résidence archiépiscopale où siège, depuis plus de deux années, le très éminent Prélat, M[gr] SUEUR.

Tous ceux qui ont eu l'honneur d'une entrevue avec l'Archevêque d'Avignon ont voué une respectueuse admiration à ce pur Croyant dont la foi s'éclaire de toutes les lumières de la science. Il faut l'avoir vu en son cabinet de travail, au milieu des trois grandes bibliothèques qui alimentent son esprit d'une philosophique substance, pour être persuadé qu'on ne saurait trop louer la culture intellectuelle et l'indulgente bonté qui se concilient en son âme et concourent à l'ennoblir. Grâce à ces deux vertus morales, il achève promptement la conquête des sympathies qui, dès l'abord, lui sont instinctivement acquises. Car sa physionomie décèle la noblesse intime de ses sentiments.

Un front ample et bien découvert, des yeux où luit une pitié infinie, que dissimule à peine l'ombrage de deux épais sourcils en accent circonflexe, un nez droit, à l'arête fine, une bouche qui pourrait paraître dédaigneuse, si le regard n'était pas là pour en démentir l'expression, un port de tête qui atteste la

franchise et la droiture et, dans l'ensemble de ce « facies », que l'on dirait taillé, dans un marbre poli, par un ciseau hardi et sûr, un rayonnement de bonté et d'intelligence qui domine tout le visage et lui confère une attirance indéfinissable, — tel est le portrait qui reste gravé en la mémoire de ceux qui ont approché Mgr SUEUR.

Dès sa sortie du grand séminaire, il exerça les fonctions de professeur de mathématiques et de philosophie au collège de Montreuil-sur-Mer, où il avait été élève, puis au grand séminaire d'Arras. La science est un bon grain qui germe selon le champ où il est semé. En certaines natures, loin de diminuer ou d'annihiler la Foi, la science la fortifie et l'étaie. Les exemples sont fréquents, depuis Racine et Lamartine jusqu'à l'admirable Pasteur, des penseurs, philosophes ou savants que l'équilibre de leur esprit conduit à une foi plus intense. Mgr SUEUR nous a prouvé que ceux-là méconnaissent la religion, qui la croient incompatible avec la raison.

Toutes deux peuvent, selon lui, s'être d'un mutuel secours. Et il a donné raison à sa théorie, en mettant au service de la Foi, qui est son égide, toute l'activité pratique de son esprit fortement trempé. Il s'efforce d'affranchir l'Église de certaines routines survivantes qui sont une arme pour ses plus acharnés adversaires. Nettement, il s'est déclaré comme un partisan du progrès, partout où il est nécessaire. Tout récemment Mgr SUEUR a pris hardiment la défense d'une noble initiative, que n'ont pu faire échouer certaines oppositions préconçues. L'honneur de cette entreprise revient à l'une de ces vaillantes religieuses qui sont toujours prêtes à braver les risques et les partis pris pour le triomphe d'une cause qu'elles croient sérieusement utile au prestige de l'Eglise. On sait les violentes polémiques suscitées entre catholiques, par le livre de la Mère Marie du Sacré-Cœur : *les Religieuses enseignantes et les nécessités de l'Apostolat*, et par l'œuvre à laquelle concluait cet ouvrage : la fondation d'une école normale de religieuses, permettant à l'enseignement congréganiste de soutenir la concurrence avec l'enseignement officiel, donné dans les établissements de l'État. Mgr SUEUR fut le premier à approuver et à patronner cette louable idée, tendant à élever le niveau de l'enseignement religieux et à lui ramener un grand nombre d'adeptes. Et, comme la mère Marie du Sacré-Cœur appartient à son diocèse, il crut devoir aller plaider sa cause au Vatican et fit tout exprès le voyage de Rome. Il en rapporta l'assurance que le Saint-Père était, en principe, favorable à l'œuvre de l'éminente fille de Notre-Dame.

En maintes autres occasions, Mgr SUEUR a affirmé ses tendances progressistes, son esprit d'ordre et d'organisation. Tout de suite, il prit rang parmi les membres les plus zélés et les plus influents de l'Épiscopat. Très aimé des Méridionaux, qu'il étonna par son activité, l'Archevêque d'Avignon consacre les rares loisirs que lui laisse sa bienfaisance à des études qui lui sont chères. L'amour du bien et de la science, telles sont les deux passions qui se partagent la vie de ce prélat qui doit être classé parmi les plus éminents dignitaires de l'Église.

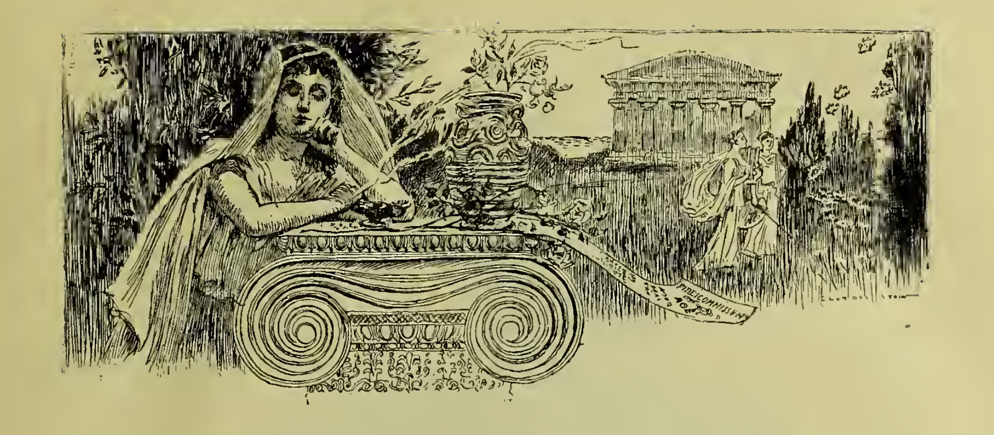
MONSEIGNEUR SUEUR (Louis-François) né à Campigneul-les-Petites (Pas-de-Calais), le 21 mai 1841. Fut tout d'abord professeur de philosophie et de mathématiques au Collège de Montreuil-sur-Mer. De là, il passa au grand séminaire d'Arras en qualité de professeur. Il ne tarda pas à devenir supérieur de ce séminaire. En 1892, Mgr Williez, nouvellement promu à l'Évêché d'Arras, l'associa à son administration et le nomma vicaire général de son diocèse. Deux ans plus tard, Mgr Sueur était élevé à la dignité épiscopale, par décret du 29 janvier 1894. Préconisé le 18 mai suivant, il fut sacré le 5 août dans la cathédrale d'Arras.

Après dix-huit mois de séjour en Normandie. Mgr Sueur était désigné pour aller occuper à Avignon le siège archiépiscopal (30 mai 1896). Son diocèse tend de plus en plus à devenir un diocèse modèle.



Monsieur Mariani, Votre vin est un merveilleux réconfortant ; grande est sa renommée mais son efficacité est plus grande encore. Ainsi que le soleil de notre Provence, il fait chanter les poètes et redonne force et santé au corps.

† L. François Arch. d'Aix.



SULLY-PRUDHOMME

TROIS poètes, — et non des moindres, — de la pléïade Parnassienne semblent, par la réunion des dons innés qui leur sont propres, former un ensemble d'art qui établit impérieusement l'harmonie et la perfection de la forme poétique créée par eux. Leurs seuls efforts eussent amplement suffi à attester l'individualité de l'École Parnassienne, lors même que l'œuvre grandiose de Leconte de Lisle ne serait pas là comme un exemple représentatif de cette individualité. A chacun de ces trois chefs de la phalange néo-romantique, on peut attribuer un rôle particulier, qu'il est aisé de définir au moyen d'équivalences. Si, par exemple, dans cette trinité, Mendès et Hérédia figurent le Geste et le Verbe, c'est en SULLY-PRUDHOMME que doit logiquement s'incarner la Pensée.

Toute son œuvre est là pour justifier ce choix. Une haute philosophie s'en dégage, qui se communique spontanément à notre âme et la contraint à chercher au delà des apparences concrètes. Le poète s'émeut au spectacle des choses et nous impose son émotion, nous la suggère, pour ainsi dire, avant même que de l'exprimer. Car sa sensibilité se révèle lentement, par un habile crescendo de déductions progressives. Rarement, il nous initie de prime abord à sa pensée. Elle se cache, puis se dévoile peu à peu à notre anxiété, et nous apparaît enfin en sa nudité impeccable. Et nous restons éblouis devant cette splendide vision, qui nous impressionne peut-être d'autant plus qu'elle s'était longuement fait prévoir.

Cette sensibilité, qui confère à l'œuvre de SULLY-PRUDHOMME une valeur propre, n'a pas besoin pour s'exercer d'être stimulée par quelque grande conception abstraite, dont l'interprétation doive être nécessairement philosophique.

Le poète des *Vieilles Maisons* excelle, au contraire, à extraire des idées les plus humbles en apparence le sens supérieur que toutes portent en elles. Il sait *voir* et sa vue dépasse les limites de convention. Il élargit à l'infini le cercle étroit où sont emprisonnées les idées qu'a stigmatisées un absurde brevet de matérialité. Il n'est rien, selon lui, que l'on doive envisager sous un angle immuable et que l'on ne puisse élever à une signification supérieure. Toute chose se prête à une double compréhension et la nature est un Janus dont l'une des faces est invisible pour la généralité des hommes.

Tel est l'ordre des sentiments qui ont déterminé le génie de M. SULLY-PRUDHOMME. Peut-être l'étude approfondie de Lucrèce a-t-elle été pour quelque chose dans ce critérium, qui fut aussi celui de l'admirable auteur du *De natura rerum*. Mais SULLY-PRUDHOMME eût-il ignoré Lucrèce, que sa personnalité ne se fût pas autrement dirigée. — Instinctivement, il eût été le philosophe ému qu'aucune manifestation extérieure ne peut laisser impassible et qui cohobe toute sensation à l'alambic de la pensée. Lucrèce n'a pas été pour lui un initiateur, mais bien un de ces esprits frères qui nous font voir plus loin en nous-même. — Il s'est senti en pleine communion d'idées avec le poète latin, à tel point qu'il a presque fait œuvre personnelle en le traduisant. Cette traduction du *premier livre de Lucrèce* est en quelque sorte le prélude des *Épreuves* et de la *Justice*.

A vingt-six ans, après avoir renoncé successivement à l'École Polytechnique et à la bureaucratie, SULLY-PRUDHOMME publie ses « Juvenilia » et atteint du premier coup à une définitive maîtrise. On sait l'enthousiasme de Sainte-Beuve, à l'apparition de ces *Stances et Poèmes*, parmi lesquels il en est d'autres que le *Vase brisé* qui méritaient de devenir classiques. Mais quel poète n'a son « Vase brisé » ou son « Midi, roi des étés ?... »

Avec la *Justice*, SULLY-PRUDHOMME a écrit l'une des plus magnifiques œuvres poétiques qui honorent notre siècle. — Cette ascension vers l'idéal synthétique du beau et du bien, cette hantise du droit des hommes au bonheur égalitaire, marquent le terme d'une évolution philosophique qui peut être considérée comme complète et raisonnée. Les précédentes œuvres de SULLY-PRUDHOMME faisaient d'ailleurs pressentir cette expansion de pitié compatissante :

> Je connus mon bonheur et qu'au siècle où nous sommes,
> Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,
> Et depuis ce jour-là, je les ai tous aimés,

avait-il déjà dit, en un sonnet célèbre. Et nous nous laissons gagner par cet amour attendri qu'il a voué à l'Humanité. Notre admiration se fait par là plus fraternelle pour ce penseur et ce poète, qui s'en est tenu à la pitié, comme à la plus expressive formule de toute conception philosophique, comme à la définitive doctrine vers laquelle doivent se concentrer notre ambition et notre espoir.

SULLY-PRUDHOMME, né en 1839; prépare l'Ecole Polytechnique; entre au Creusot, puis dans une étude de notaire, qu'il abandonne bientôt.

BIBLIOGRAPHIE. — *Stances et poèmes*, 1865; *Les Épreuves, les Écuries d'Augias, Croquis italiens*, 1866-1868; *Traduction du premier livre de Lucrèce*, avec une préface, 1866; les *Solitudes*, 1869 : *Impressions de la Guerre*, les *Destins*, la *Révolte des Fleurs*, 1872; *la France*, 1874; *les Vaines Tendresses*, 1875; le *Zénith*, paru dans le « Parnasse contemporain », la *Justice*, 1878; le *Prisme*, 1886; le *Bonheur*, 1888; *L'expression dans les Beaux-Arts*, 1890; *Réflexions sur l'art des vers*, 1892; *Discours de réception à l'Académie française*, 1882. Articles dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de Paris* sur Pascal. M. SULLY-PRUDHOMME a obtenu le prix Vitet à l'Académie Française en 1878. Membre de l'illustre Assemblée depuis le 8 décembre 1881. Ce fut Maxime du Camp qui l'y reçut.

M. SULLY-PRUDHOMME est Commandeur de la Légion d'honneur et membre du Conseil de cet ordre.



Au vin Mariani.

Tu passes en vertu les sources de Jouvence ! —
Tes flots, don d'Esculape, œuvre exquis de ses soins,
Font reculer la Mort, devant eux sans défense.
Cet album, nos portraits, nos vers en sont témoins :
Tu rajeunis les fronts d'un quart de siècle au moins,
Fils d'un dieu, sans compter, tu leur en fais l'avance.

Sully Prudhomme



JULES THOMAS



ULES THOMAS est toujours resté l'un des plus sincères fervents de l'Art antique, dans toute sa belle simplicité, et les théories émises par la nouvelle école, tendant à révolutionner les procédés de la Statuaire n'ont pas eu d'influence sur lui. Non pas qu'il ait aveuglément le respect des traditions, au point de répudier le progrès des idées modernes pour s'astreindre à une imitation étroite et servile. C'est, au contraire, avec le plus grand éclectisme qu'il sait se plier aux exigences de tous les sujets. Très érudit, l'étude des Classiques a laissé à son esprit un précieux document, par lequel n'est nullement gênée la libre allure de son inspiration à haute envolée. Procédant en cela des grands sculpteurs français des dix-septième et dix-huitième siècles, un même moyen d'exécution lui suffit à réaliser les plus diverses expressions de la Beauté. Il aime, comme Pierre Puget, à se mesurer avec des ouvrages de vastes proportions, et c'est par une patiente et savante attaque qu'il arrive à triompher de la matière rebelle, à en dégager des formes parfaites de souplesse et de mouvement. Et son œuvre, comme celle de l'auteur du « *Diogène* », est empreinte d'une plastique sérénité qui n'en exclut jamais la vie.

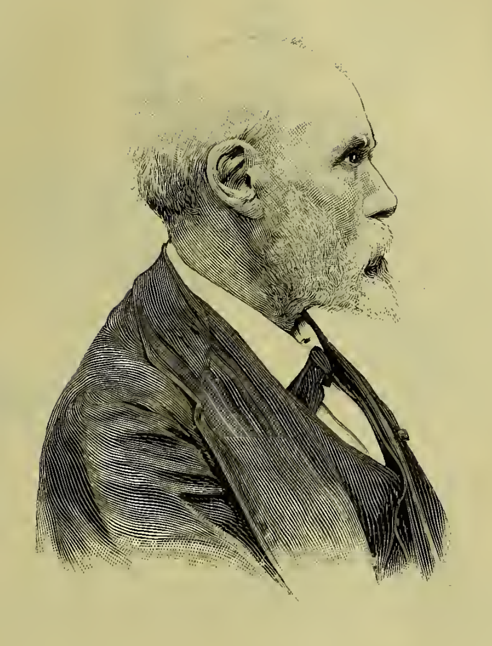
M. THOMAS a appliqué à la sculpture ce souci de l'harmonie des lignes qui a été fort bien qualifié par Ingres : « la probité de l'art ». Il excelle, en effet, à concilier la justesse de la facture avec celle de la pensée, et ses œuvres les

plus différentes valent par cette concordance. De là, en tous les motifs qu'il traite, une eurythmie sans défaillances qui force l'admiration.

Abordant tous les sujets, historiques ou légendaires, allégoriques ou fabuleux, avec une égale maîtrise, M. THOMAS a accompli un labeur considérable, dont sont la preuve maintes statues dispersées dans toute la France. Nos monuments parisiens comptent plusieurs de ses œuvres, et il n'est personne qui ne connaisse les belles *Cariatides* qui ornent le grand escalier de l'Opéra, le *Christ en Croix* du Panthéon, la statue de *Mlle Mars*, à la Comédie Française, et surtout ce *Virgile*, actuellement au Luxembourg, que l'on peut à juste titre considérer comme un des chefs-d'œuvre de M. THOMAS. Par la grandeur de l'attitude et l'effet général de l'ajustement, cette statue est le digne pendant de la fameuse composition d'Ingres : « Tu Marcellus eris »... Le sculpteur est allé aussi loin que le peintre dans la profondeur de l'expression. Le front, par d'habiles saillies, indique la méditation, et tous les détails de cette figure sont aussi heureusement compris. Les accessoires jetés aux pieds du poète sont d'une correction de style qui contribue à l'élégance et à la justesse de l'ensemble.

La nomenclature qui fait suite à cette brève étude donnera une idée de la puissance productive de M. JULES THOMAS. Une de ses œuvres cependant, la statue de *Monseigneur Landriot*, qui lui valut la Médaille d'Honneur, mérite une mention spéciale, parce qu'elle est un exemple de la perfection à laquelle peut atteindre l'Art, même lorsqu'il n'est pas secondé par l'ampleur de la conception. Et c'est lorsqu'il est aux prises avec l'aridité de la sculpture officielle, qu'un artiste peut le plus hautement, le plus noblement affirmer la force et la souplesse de son talent.

THOMAS (GABRIEL-JULES), né à Paris le 10 septembre 1824. Il obtint, en 1848, le 1er grand prix de Rome, avec son *Philoctète partant pour le siège de Troyes*, ronde bosse. Voici la liste de ses œuvres principales, avec les dates d'exposition : *Général Marceau* (1855), statue en pierre (Pavillon de Rohan). — *Virgile* (1861), statue marbre, actuellement au Musée du Luxembourg. — *La Lapidation de saint Étienne* (1862), tympan de la porte principale de Saint-Étienne du Mont. — *Lucien Bonaparte* (1864), statue en bronze, monument de la famille Bonaparte à Ajaccio. — *Mlle Mars* (1865), statue marbre, (Comédie Française). — *Saint Denis* (1867), statue marbre (Église Saint-Denis du Saint-Sacrement). — *La Force* (1857), fronton en pierre (Louvre). — *La Religion consolant le Prince et la Princesse Stourdza* (1868), monument funéraire à l'Église Grecque de Baden-Baden. — *La Pensée* (1870), statue marbre (Musée de Rennes). — Les *quatre parties du Monde* (1872), statues en bois (Restauration de la Galerie dorée de l'Hôtel de Toulouse, Banque de France). — *Le Drame et la Musique* (1873), cariatides en marbre de couleur et en bronze (Grand Escalier de l'Opéra). — *Christ en croix* (1876), bronze (Panthéon). — *Vierge et l'Enfant Jésus* (1876) (Cathédrale de la Rochelle). — *Perraud, statuaire*, buste (1877). — *Auguste Dumont, statuaire* (1878), buste marbre (Institut). — *L'Air* (1878), statue en pierre (Fontaine du Palais du Trocadéro). — *Ernest de Brunswick* (1879), statue marbre (Monument Brunswick, à Genève). — *Monseigneur Landriot* (1880), statue marbre (Cathédrale de la Rochelle). — *Paul Abadie* (1880) marbre. — *Le Baron Taylor* (1882), statue marbre (Cimetière du Père-Lachaise). — *M. de Seilligny* (1883), statue marbre. — *Arrivée de sainte Madeleine et de saint Lazare en Provence* (1883), Tympan d'une porte latérale de la Cathédrale de Marseille. — *La Bruyère* (1885), statue marbre (Chantilly). — *W. Bouguereau* (1885), buste marbre. — *La Philosophie et la Poésie* (1886), statues en pierre. — *La Marne* (1886), bas-relief céramique, décoration d'une cheminée de la Salle des Fêtes à l'Hôtel de Ville. — *Monument Funéraire de Louis Thuillier* (1887), à Alexandrie. — *L'Architecture* (1888), statue marbre (Musée Galliera). — *Saint Michel* (1892), statue cuivre repoussé (monument de Jeanne d'Arc à Rouen). — *Homme combattant un serpent* (1894), groupe bronze (muséum d'Histoire naturelle). *L'Air*, statue marbre, 1898. M. THOMAS a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur en 1867, Officier en 1883. — Il a obtenu au Salon la Médaille d'Honneur, en 1880. — En 1875, il a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de Barye. Professeur à l'École des Beaux-Arts.



Cher Monsieur Mariani

Honneur à votre excellent vin,
que je trouve aussi agréable
que réconfortant.

G. J. Thomas



LE COMTE ALBERT VANDAL



côté des Champs-Élysées, en plein Paris mondain, M. ALBERT VANDAL s'est créé une retraite où travaillerait à l'aise un bénédictin. Et ce contraste est bien celui qui se retrouve dans la personne et dans les œuvres du jeune académicien; figure fine et mobile, aspect élégant, accueil bienveillant et même cordial.

Dans ses œuvres, il ne se contente pas d'accumuler l'érudition indispensable à tout travail historique, mais qui, seule, est insuffisante. Les faits mis au jour doivent encore être présentés sous une forme élégante ; un beau style est le complément indispensable de tout travail d'histoire. D'ailleurs, le style n'implique-t-il pas une exposition plus nette, plus vive, plus ordonnée et plus limpide des faits? Et c'est pourquoi les œuvres de M. VANDAL se sont trouvées être du ressort de l'Académie Française : l'art dans la forme y égale la solidité dans le fonds.

En sa personne, nous retrouvons ce même mélange de contrastes : sa jeunesse fut mondaine, vraiment jeune ; avant d'être un travailleur, un compulseur d'archives, il vécut de la vie parisienne, puis il voyagea, ce qui est la meilleure méthode pour apprendre à connaître les hommes. Comme il eut de très bonne heure le goût de l'histoire, ses facultés d'observation se développèrent. Et il est de fait que l'histoire ayant l'homme pour élément

primordial, il est impossible de la connaître, de l'écrire, de la comprendre, sans avoir la connaissance intime de l'homme et des ressorts passionnels qui le font agir. Or, on ne fait pas une pareille étude dans les livres : il faut la pratiquer sur le vif, sous peine d'aboutir à des conclusions erronées lorsqu'on extrait la philosophie des événements.

La preuve flagrante de la supériorité de l'historien qui a vu et su voir la vie, qui a vécu lui-même, se trouve dans l'exemple même de M. VANDAL; ses recherches historiques ayant porté sur la question d'Orient, il fut un des premiers, par la déduction logique des faits, à prévoir l'alliance franco-russe, il fut un des intellectuels qui la préparèrent avant toute action politico-diplomatique. Ici donc, les événements se sont chargés de donner raison à l'historien.

Le père de M. VANDAL avait l'habitude de lui lire fréquemment des pages de Thiers, et c'est là qu'il puisa le goût de l'histoire; ce fut plus qu'un goût, ce fut une véritable vocation. Son père, haut fonctionnaire sous le second Empire (il fut Directeur général des Postes) désirait lui voir embrasser la carrière administrative. M. VANDAL fit son droit jusqu'au doctorat inclusivement, voyagea, et publia un récit de son voyage en Suède qui eut dès son apparition un joli succès auprès du public. Il entra au Conseil d'État, tout en continuant cependant à étudier l'histoire. Mais son nom appartenait trop au précédent régime politique pour qu'il pût réussir à son gré dans la carrière où il était engagé, bien que lui-même ne se fût jamais mêlé de politique active. Il démissionna et put se livrer entièrement à son penchant pour l'histoire.

Son maître fut M. Sorel, qui le guida dans ses premiers travaux et le mit dans la voie qu'il a suivie depuis, et aussi M. le duc de Broglie. Ainsi que Taine, ils l'accueillirent, auprès d'eux, le conseillèrent, discutèrent ses idées. Aussi a-t-il pour eux, pour la largeur de vues dont ils lui ont donné la preuve, une vive admiration.

En histoire, l'un de ses auteurs favoris, son dieu presque, est Michelet, dans les six premiers volumes de son Histoire de France; il aime surtout l'évocation historique; il aime à voir revivre des hommes dans le milieu qui leur fut familier, et c'est pourquoi, logiquement, son goût en littérature le porte de préférence vers Flaubert, Théophile Gautier, Pierre Loti.

Sa compétence spéciale en ce qui concerne la question d'Orient fit qu'on lui offrit une chaire à l'École des sciences politiques; là, il parle des matières qui le passionnent à un public jeune, prompt à l'enthousiasme, et c'est pour lui une vraie joie.

Dernièrement, il fit à l'hôtel des Sociétés savantes une conférence sur les Arméniens. Il y prononça un mot qui eut autant de fortune qu'un livre, lorsqu'il appela Abdul-Hamid : le « Sultan rouge ».

VANDAL (Comte ALBERT). — Né à Paris le 7 juillet 1853. Études au lycée Condorcet. Lauréat d'histoire générale en 1870. Licencié en droit en 1873, docteur en 1879. Auditeur au Conseil d'État en 1877; démissionne en 1886.

Prix Bordin à l'Académie Française en 1882; Grand prix Gobert en 1893 et en 1894. Élu membre de l'Académie française par 24 voix sur 29, le 10 décembre 1896, en remplacement de Léon Say.

Ouvrages principaux. — *En Karriole à travers la Suède et la Norwège*, 1876; *Louis XV et Élisabeth de Russie*, 1882, prix Bordin; *Marie de Gonzague, reine de Pologne*, 1883; *le Pacha Bonneval*, 1885; *Une ambassade française sous Louis XV, la mission du marquis de Villeneuve*, 1887; *Napoléon et Alexandre Ier* (Grand Prix Gobert), divisé en trois parties, formant chacune un volume : I. *De Tilsitt à Erfurt* — II,. 1809. *Le second mariage de Napoléon*. — III. *La Rupture*. — *Étude sur Louis XIV et l'Égypte*, 1888. — Collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, *Revue Historique*, *Revue bleue*, *Revue d'Histoire diplomatique*, le *Journal des Débats* et à l'*Histoire générale* publiée sous la direction de MM. Lavisse et Rambaud.

Professeur à l'École des sciences politiques depuis 1883.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1894.



Napoléon vivrait encore, si l'on eût découvert de son temps le vin de Coca Mariani et s'il avait eu la précaution d'en glisser quelques flacons dans son nécessaire de campagne,

et si Napoléon vivait

Mariani serait prince de Coca!

Albert Vandal



VAPEREAU



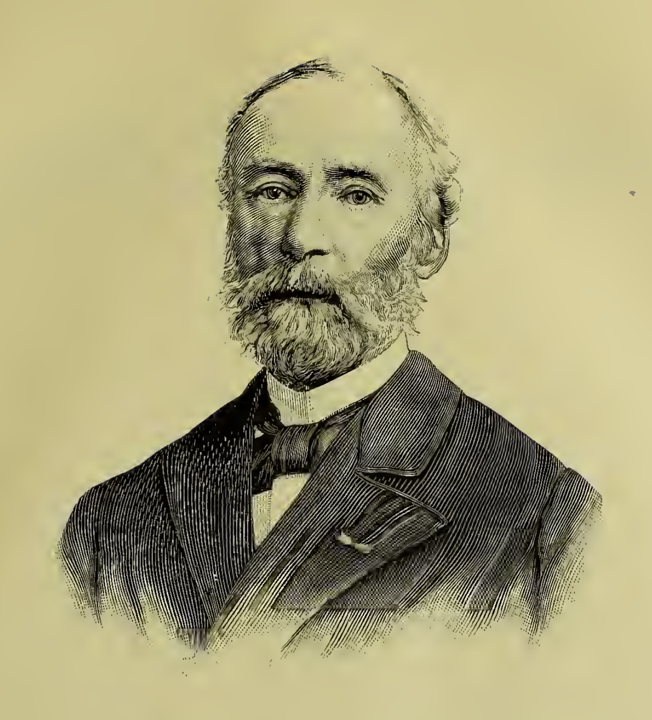
Le mérite littéraire de M. Vapereau se double d'une modestie très rare et d'une sereine ténacité dans le travail. M. Vapereau est un sage et un homme d'un esprit sagace autant qu'approfondi. Il s'est cependant toujours tenu éloigné de la vanité des lettres avec cette bonhomie et cette assurance dont Sainte-Beuve lui enseigna certainement le secret.

Voici, en effet, un historien et un philosophe d'une valeur incontestable. Toute sa vie il se consacra aux travaux de la pensée et de l'instruction, avec une constance et une fidélité qui n'ont jamais failli; et, pourtant, le voici parvenu à une vieillesse honorable sans avoir jamais connu la renommée bruyante des réputations hâtives. Il est ainsi certains hommes qui consacrent une existence entière à élever des monuments qui honorent la linguistique ou la littérature, et il n'est donné qu'à un petit nombre d'apprécier leur travail et d'admirer leur œuvre. M. Vapereau est au rang de ces hommes choisis. Depuis l'âge de vingt-trois ans, il s'est adonné au professorat, à la politique et à la bibliographie. C'est auprès de Littré, de Larousse et d'autres savants historiens de la langue, des œuvres et des hommes de la France qu'il importe de le placer, avec reconnaissance. Pourtant M. Vapereau ne la mérite pas seulement pour avoir élevé ce monument considérable qu'est le *Dictionnaire universel des Contemporains*. Semblable, en cela, à M. Taine, il a quelquefois su délaisser l'aride fréquentation des bibliothèques pour se recueillir dans le spectacle plus intime des hommes et de la vie. A part ses articles de sociologie et d'économie politique, M. Vapereau, sous le pseudonyme de G. Valtour, nous a, en effet, dotés d'un recueil de pensées choisies de la plus fine observation. Il a su de ce labeur en retirer un jugement plus expérimenté sur les êtres et sur les choses de toutes sortes. Le travail de l'encyclopédiste a servi l'éducation du penseur. Les maximes qu'il a composées sont, toutes, d'une morale saine et ingénieuse; l'esprit en est naturel et la concision classique. On demeure surpris d'une telle netteté dans les jugements,

et il semblerait que ce soit là un retour aux épistoliers du dix-septième siècle ou aux écrivains frondeurs et charmants du dix-huitième. L'art de La Rochefoucauld et de La Bruyère y coudoie celui de Champfort et de Rivarol. La douceur tendre d'un Vauvenargues, la limpidité transparente d'un Joubert s'y unissent à toute la multiple et mordante causticité d'un Balzac ou d'un Alexandre Dumas fils. A son début dans les lettres, M. Vapereau fut, durant quelque temps, le secrétaire principal de Victor Cousin. Il collabora même, avec cet homme illustre, aux travaux importants que ce dernier publia sur les *Pensées* de Blaise Pascal. Cette circonstance de sa vie explique assez ses tendances vers une philosophie vive et pleine de finesse. Il faudrait vraiment que ce petit livre de G. Valtour soit entre les mains de tous. Chacun y gagnerait pour son compte et les plus humbles y puiseraient des conseils et des consolations : « Le moraliste étudie l'homme en lui-même et le peint d'après les autres ; ce qui fait qu'en général il le connaît bien et le flatte peu ». M. G. Vapereau a été ce moraliste sagace et exemplaire. Il a étudié les travers et les défauts de ses contemporains, dans son petit livre de pensées, avec la même clairvoyance et le même naturel que, dans son *Dictionnaire*, il étudia leurs œuvres et leurs productions successives. Dans ce petit recueil, l'auteur a réuni près de 1200 maximes. Parmi tant d'étincelles de l'esprit le plus pétillant et le plus aimable beaucoup seraient à citer ainsi que des perles vraiment rares que l'on choisirait parmi toutes celles d'un collier étincelant. Le cœur humain n'a plus de secrets pour M. Vapereau; et il commente toutes les faiblesses et tous les défauts avec l'indulgence d'un homme qui sait bien aussi tout ce qu'il y a de pardon et de générosité par le monde. Ce n'est pas pour rien qu'il a donné des éditions annotées du *Discours sur la méthode* et qu'il a commenté, d'aussi belle façon, les *Précieuses ridicules, le Bourgeois gentilhomme* et *les Femmes savantes.* Pourtant M. Vapereau n'a tiré de tant de verve et de tant de talent aucun orgueil.

M. Vapereau a été un avocat distingué, un préfet digne d'éloges, un professeur remarquable et un publiciste parfait. Voici que c'est encore un philosophe et un conseiller, un maître de la morale et de l'éducation. Quelle vie fut donc employée avec autant de conscience et avec autant de noblesse?

VAPEREAU (Louis-Gustave), littérateur né à Orléans, le 4 avril 1819, École normale en 1838. Reçu agrégé de philosophie en 1843, il professa cette classe de 1842 à 1852. Mis en disponibilité en 1852, il revint à Paris, tout en donnant des leçons, il acheva son droit, se fit recevoir avocat et inscrire au barreau en 1854, puis se consacra tout entier aux travaux littéraires. Nommé préfet du Cantal, le 14 septembre 1870, il s'employa activement à faire concourir ce pays, éloigné du théâtre de la guerre, à l'œuvre de la défense nationale. Il passa le 26 mars 1871 à la préfecture de Tarn-et-Garonne. Rentré dans l'Université, comme inspecteur général de l'Instruction publique (enseignement primaire) depuis le 23 janvier 1877, il fut remis à la retraite par suppression d'emploi au 1er avril 1888 et nommé inspecteur général honoraire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1878. C'est à lui que l'on doit la rédaction, plusieurs fois remaniée, du *Dictionnaire universel des Contemporains* (gr. in-8° à deux colonnes, 1re édition 1858); M. Vapereau a aussi en grande partie rédigé le *Dictionnaire universel des littératures* (1876, gr. in-8, à 2 col.). Il a donné, pendant 11 ans, sous le titre de l'*Année littéraire et dramatique* (1859-1869), une revue annuelle des principales productions de la littérature française. Il a complété ce travail en publiant, en outre, 2 volumes d'*Eléments d'histoire de la littérature française* (1883-1885). M. Vapereau a encore fourni à la *Liberté de penser* des études sur *la colonie de Mettray*, le *Divorce*, la *Réforme pénitentiaire* (1847-1849); au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, quelques articles sur des questions touchant à la fois au droit et à la philosophie; à l'*Encyclopédie générale*, l'article *Allemagne;* à l'Encyclopédie pédagogique, l'article *Littérature française*. Il a collaboré, sous son nom ou sous divers pseudonymes à la *Revue de l'Instruction publique*, à la *Revue française*, au *Manuel général de l'Instruction primaire*, aux *Nouvelles*, à l'*Illustration*, etc...

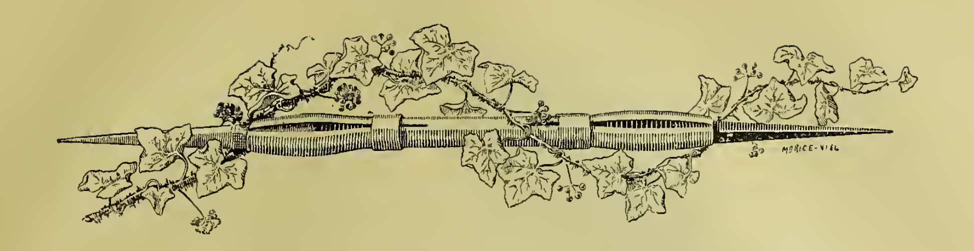


DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DES CONTEMPORAINS
PAR
G. VAPEREAU

J'ai, pendant quarante ans, par dix fois réuni
De nos célébrités le pénible inventaire,
Quand l'Album des clients du vin Mariani
Fait des Contemporains un vrai Dictionnaire.

Je t'ignorais alors, ô Coca salutaire;
Mais, désormais, de ta vertu muni,
Et rajeuni,
Combien d'éditions en jouant je vais faire!

G. Vapereau



DANIEL VIERGE



Vierge a mieux fait que d'être un rénovateur et son œuvre a tous les aspects d'une véritable innovation. Que l'on considère ce qu'était, avant qu'il ne le vint bouleverser de fond en comble, l'art terne de l'illustration, asservi à de traditionnelles formules, enserré par d'étroites techniques auxquelles devait s'inféoder la personnalité des artistes, — art en quelque sorte secondaire dont Vierge a fait, en le transformant, une des plus importantes manifestations de l'esthétique moderne, capable, non seulement d'atteindre, mais même de contribuer souvent à l'immortelle beauté des conceptions qu'elle interprète et des textes qu'elle commente. Et, à constater les résultats de la révolution accomplie par Vierge et par ses disciples, on appréciera la place qu'il convient de lui assigner dans l'histoire de l'Art contemporain.

Fils d'un artiste renommé en Espagne, Vierge, né à Madrid, vient à Paris à l'âge de seize ans et débute au *Monde Illustré*, sur la recommandation de Charles Yriarte, au moment où la guerre vient d'être déclarée. L'année terrible va lui être une occasion de révéler cette puissance visionnaire, grâce à laquelle il devait transfigurer le dessin d'actualité et l'élever à la hauteur d'un tableau savamment ordonné. Il apporte, en effet, à la représentation des événements de chaque jour un tel souci du mouvement et de la vie, dans le groupement des personnages et la vérité des détails, que chacune des pages qu'il signe présente toutes les apparences d'une mise en scène imaginée. Les spectacles auxquels il assiste prennent, quand il les reconstitue, l'allure d'une évocation qui surpasse la réalité. C'est par là qu'il s'apparente au prodigieux Goya qui sut donner, lui aussi, aux événements dont il fut le témoin, l'intensité d'étranges visions.

De par cette faculté intuitive qui assimile, en ses œuvres, la part de l'in-

vention et celle de l'observation DANIEL VIERGE était bien l'illustrateur qui convenait au large génie d'un Hugo ou d'un Michelet. Il a, comme eux, le don de construire des ensembles, de synthétiser le passé en de vastes résurrections, de faire revivre toute une époque par la suggestion d'un aperçu caractéristique. A l'aise avec tous les sujets, historiques ou fantastiques, qu'il s'agisse de l'*Homme qui rit* ou de *Quatre-vingt-treize*, de *Notre-Dame de Paris* ou des *Contes Extraordinaires* d'Edgard Poë, il traduit avec la même exacte vraisemblance les impressions qu'il reçoit de la réalité des faits et de la fiction des idées. « Tout ce que la poésie française, l'histoire et le roman ont créé de plus beau dans ce siècle, » dit M. de Hérédia, « Vierge l'a senti et compris et l'on ne sait, en tournant les pages de l'Histoire de Michelet et de tant de volumes du grand Hugo, ce qu'il faut le plus admirer de la prodigieuse fécondité de l'artiste ou de la souplesse et de la merveilleuse variété de son génie. »

Cette variété se manifeste surtout dans les illustrations qu'il fit pour des ouvrages Espagnols. Son *Pablo de Segovie* est un chef-d'œuvre de couleur locale où le pittoresque des costumes, des paysages et des mœurs, où les fabuleuses odyssées d'un héros si aventurier que Dumas père ne l'eût pas désavoué, ont permis à son imagination, éblouie par les richesses du pays natal, une expansion merveilleuse. Mais c'est surtout dans le grand ouvrage qu'il prépare actuellement, l'illustration de *Don Quichotte,* que VIERGE va pouvoir attester toute la fougue tendre et féroce, altière et gueuse, de sa race. Parti sur la trace du Chevalier de la Triste Figure, il l'a suivi, avec Cervantès pour guide, dans toutes ses perégrinations. Et il a rapporté de ce voyage, une série de croquis, (*Sur la piste de Don Quichotte*) qui suffisent à justifier l'impatiente curiosité avec laquelle tous les artistes attendent la publication d'une œuvre qui s'annonce comme magistrale.

Frappé soudainement de paralysie, VIERGE, condamné par tous les médecins, revint graduellement à la vie. Sa main droite refusant tout service, il s'appliqua patiemment à se servir de la main gauche. Ses dessins, moins nombreux, y ont gagné une certaine sûreté de touche qui ne nuit en rien à leur valeur. Le relief, sobre et réfléchi, s'accuse par la seule netteté du trait, que rehaussent des ombres rares. VIERGE a donné ainsi une nouvelle note de son talent, plus pleine et plus accentuée, dans la manière de Daumier, de Doré ou de Menzel.

Comme ce dernier, auquel il est d'ailleurs comparable sous plus d'un point, VIERGE a fait accomplir à la gravure sur bois des progrès marquants, les procédés de l'ancienne école de gravure ne suffisant plus à interpréter les œuvres des nouveaux dessinateurs. Chaque graveur osa faire preuve d'une originalité qui, marchant de pair avec celle de l'artiste, contribua à la mettre en valeur. A tous les titres DANIEL VIERGE est donc bien, comme on l'a dit, « le Père de l'illustration moderne. »

VIERGE (DANIEL), né à Madrid, est le fils du célèbre Vierge Urrabiéta, dont la réputation est grande en Espagne. Daniel Vierge a illustré les œuvres de Michelet, d'Hugo, de Quevedo, d'Edgard Poë; il termine l'illustration du *Don Quichotte*.

Nous ne pouvons citer tous les journaux auxquels VIERGE a collaboré. Pendant plusieurs années, il fut le dessinateur attitré du *Monde Illustré*.

L'œuvre de VIERGE est considérable : elle comprend des centaines de croquis de voyage, de scènes pittoresques prises sur le vif ou imaginées, commentant les spectacles qu'il a vus ou ceux que, d'après un texte, reconstitue son esprit visionnaire.




Dans
l'olympe il
chante ta gloire
et proclame bien
haut, qu'à toi seul
Mariani, il doit d'être
fort.
VIER.



J.-B. WECKERLIN



ECKERLIN ! Ce nom ne semble-t-il pas un carillon de cloches joyeuses, rythmant, aux blanches nuits de Noël, la procession des villageois vers l'église qui brille au loin, comme un fanal illuminé sur un grand océan de neige. Il évoque aussi, ce nom, les rondes en plein champ, dansées au clair de lune, les longues veillées hivernales, auprès d'un âtre flambant clair, les rustiques légendes en qui s'incarne l'âme populaire, — l'âme populaire, toute imprégnée d'une tendresse poétique, enluminée de naïveté, de mystère et de joliesse.

WECKERLIN est un des rares artistes, — rares aux deux sens du mot, — qui nous ont initié à la spéciale beauté des chants et des traditions qui survivent en nos campagnes. — Il est avec Charles de Sivry, Bourgaut-Ducoudray et quelques autres, l'un des précieux botanistes qui vont cueillir la fleur d'idéal, partout où elle pousse, et se gardent bien, en la cueillant, de déflorer sa pureté. Et ils nous livrent leur trouvaille, en toute sa suavité première, fleurant bon ce parfum de terroir qui grise délicieusement tous ceux qui le respirent.

Qui de nous ne s'est laissé prendre au charme berceur et doux des chants populaires, à la tristesse ou à la gaieté de ces exquises légendes d'amour, gauches parfois, mais d'une gaucherie savante et impressionnante. En toutes nos provinces de France, les mêmes chansons se retrouvent, avec de sensibles variantes, car chaque région a son caractère propre, ses coutumes modernes, ses traditions passées, dont nos anciens refrains ne sont que le reflet.

WECKERLIN a noté les curieuses assonances de ces simples poèmes, les étranges mélodies qui accompagnent ces « lieds ». Et les retouches qu'il y a

apportées ne dénaturent en rien leur primitive saveur. Car le très érudit et très habile musicien qui est en lui se double d'un artiste compréhensif et délicat. Les harmonies qu'il a brodées sur ces rustiques thèmes populaires sont comme un écrin destiné à faire ressortir la beauté d'un joyau finement ciselé.

Le délicieux annotateur de nos Chansons populaires ne doit cependant pas nous faire oublier le savant symphoniste de *la Naissance du Christ.* A qui apprendrons-nous que WECKERLIN est un maître de la fugue et du contre-point? De son enfance, passée au pays alsacien, il a gardé une impression vivace, dont sa musique se ressent quelquefois intensivement. Sa *Symphonie de la Forêt*, ses *Poèmes de la Mer* ont d'autres mérites que celui d'une technique parfaite. En ces œuvres, il se révèle comme un puissant traducteur de la nature, et se souvient d'avoir humé autrefois l'air salubre des forêts vosgiennes.

Rares sont les musiciens qui, comme WECKERLIN, peuvent se vanter de connaître à fond l'histoire de la musique. Nul artiste ne sait mieux que lui la genèse de son art. Trois ouvrages de critique musicale sont là pour affirmer sa réelle compétence. Elle est à ce point réputée que toutes les commissions créées pour les expositions ou pour l'étude de quelque question spéciale ne manquent jamais de recourir à la proverbiale érudition de WECKERLIN.

La bibliothèque du Conservatoire, à la garde de laquelle il est préposé depuis plus de vingt ans, s'est d'ailleurs ressentie de son initiative. WECKERLIN ne s'est pas contenté de classer et de cataloguer : il a d'abord extrait des rayons où se pressent les partitions de toutes espèces celles qui ont appartenu à des personnages historiques; et cela forme aujourd'hui une splendide collection de reliures, aux armes de Louis XIV, Mme de Maintenon, Louis XV, Louis XVI, etc.

Il y a aujourd'hui, en la bibliothèque du Conservatoire, pléthore de partitions, de portraits et de manuscrits autographes. Ce qui n'empêche nullement WECKERLIN d'être à l'affût de toutes les bonnes occasions qui peuvent amener, en ses vitrines, quelque rareté musicale.

WECKERLIN (JEAN-BAPTISTE-THÉODORE), né à Guebwiller (Alsace), le 9 novembre 1821. Presque aussitôt après son arrivée à Paris, il entre au Conservatoire, dans la classe d'harmonie d'Halévy et dans la chasse de chant de Ponchard, le père. Ne concourt pas pour le prix de Rome. En 1847, il fait jouer au Conservatoire *Roland,* grande scène historique. Il a donné depuis lors : *L'Organiste,* opéra-comique, au Lyrique (1852). *Après Fontenoy. Le Sicilien*, de Molière, opéra qui devait être représenté à l'Opéra-Comique et ne l'a pas été, par suite de l'incendie du théâtre. *La Marche des Fées*, opéra comique, 4 actes, avec Clairville. *Tout est bien qui finit bien. La Laitière de Trianon. Les Revenants Bretons. Nanette,* Théâtre Blanc (1897).

M. WECKERLIN a fait jouer au théâtre de Colmar trois opéras comiques en dialecte alsacien.

Musique d'orchestre : *La Naissance du Christ.* oratorio en trois parties; *L'Inde,* ode-symphonie avec soli et chœurs; la *Symphonie de la Forêt;* les *Poèmes de la Mer,* ode-symphonie; plusieurs pièces pour musique militaire.

Musique vocale : *Échos du temps passé*, trois volumes; les *Soirées Parisiennes,* six chœurs à voix mixtes; vingt-quatre chœurs à deux ou trois parties pour voix de femme; un recueil intitulé les *Poètes français*; six *quatuors* de salon pour voix mixtes; les *Chansons populaires des provinces de la France,* en collaboration avec Champfleury; *Rondes et Chansons populaires pour les enfants; Chansons populaires de l'Alsace. Échos d'Angleterre. Album de Grand-Maman,* etc., etc.

Musique religieuse : trois messes et divers morceaux.

Parmi les pièces inédites se trouvent deux symphonies, cinq suites d'orchestre, trois ouvertures, des solos pour divers instruments, quatre-vingts morceaux de piano à deux et à quatre mains, plus de cinq cents mélodies.

Enfin trois ouvrages d'histoire et de critique : *Histoire de la chanson populaire en France; Anciennes chansons populaires françaises; Musiciana.*

M. WECKERLIN est le fondateur de la société Sainte-Cécile, qui donna longtemps des concerts de musique classique.

Préposé à la bibliothèque du Conservatoire, en 1869, il devint sous-bibliothécaire en 1872, et bibliothécaire en 1886, en remplacement de F. David.

M. WECKERLIN est membre du jury des concours du Conservatoire. Il a été promu Chevalier de la Légion d'honneur le 5 août 1884, et est, en outre, décoré de divers ordres étrangers.



Mon cher Monsieur Mariani

L'eau de Jouvence n'était que de la petite bière à côté de votre célèbre vin de coca, qui régénère les jeunes et les vieux, tandis que l'eau de Jouvence ......

Les plus illustres geographes sont encore à se demander si la Fontaine de Jouvence était au Paradis terrestre tandis que le vin Mariani liqueur divine est, comm chacun le sait, au 41 Boulevard Haussmann

J. B. Weckerlin



FERNAND XAU

S'il est possible qu'un journal soit, à la fois, la représentation exacte de l'œuvre d'un homme et de l'œuvre d'une époque; s'il est permis à un quotidien de pouvoir s'offrir comme le miroir fidèle, à la fois de son directeur, de son temps et de son pays, certes c'est bien là le cas du *Journal*.

La Renommée aux cent voix qui, si souvent, multiplie ses échos en faveur d'hommes et de choses dont le mérite fait défaut, s'appliquait bien cette fois à une manifestation utile de lettrés, d'artistes, de poètes. M. Fernand Xau n'avait pas moins fait que de grouper, en un beau faisceau intellectuel, les plus variés et les plus aimés des talents. Tout de suite il rencontra de la sympathie. Comment n'en point accorder à un homme qui, pour la modique somme d'un sou, fournit chaque jour, à des milliers de lecteurs, des œuvres de François Coppée et d'André Theuriet, de Pierre Loti et de Mme Adam, de Séverine et d'Alphonse Allais, de Jean Lorrain et de Paul Adam, d'Émile Zola et de Jules Claretie, de Henry Becque et de Catulle Mendès! Peu de quotidiens présentent le confortable du *Journal*. M. Xau en le fondant fit un coup d'audace. A côté des vieux talents reconnus mais déjà vétérans de la littérature, il admit quelques jeunes plus obscurs et qu'il a certainement contribué à mettre en lumière. Au lieu des sempiternels articles académiques et roides, des chroniques politiques difficilement accessibles, M. Xau donnait des contes, des contes et encore des contes. En même temps qu'un quotidien exact de faits-

divers, le *Journal* devenait un quotidien bellement populaire, dans le sens noble du mot, où chacun trouverait, à son lever, un peu de rêve, un peu d'espoir, un peu de bonheur; dont l'impression émue demeurerait toute une journée, couvrant de sa joie sereine la peine de l'heure. M. Xau se multiplia. Il augmenta les surprises, il découvrit les belles œuvres et au même rez-de-chaussée il trouva le moyen de donner *Gog*, de donner *Paris*, de donner *la Femme et le Pantin*, de donner le *Mystère des foules*.

M. Xau était le Villemessant de la nouvelle génération. Il le fut et l'est demeuré.

Mais ce Villemessant nouveau n'a-t-il pas à la fois la bonhomie d'un Girardin et la grande expérience d'un Armand Carrel!

Si fait, M. Xau a tout cela. Et il a bien autre chose encore. Il a son amour immodéré des lettres, son souci de bien faire et de bien dire, sa valeur personnelle d'écrivain.

Est-ce que, chaque fois qu'un grand événement politique, social et d'ordre général s'est passé dans le pays, M. Xau est resté sourd? non point. Pour un jour, la littérature, sans perdre sa place bien conquise, ne restait plus seule, et M. Xau en articles courts, concis, mais nets et bien pensés, exprimait alors la grande douleur et la grande joie de tous. Il félicitait ou il blâmait. Il était heureux ou mécontent du mal ou du bien fait à son pays. Sans animosité ni fougue, il examine l'heure présente, combine, discute, prévoit les modes d'action future. Et son jugement est, en toutes choses, raisonnable, parce qu'il est raisonné.

Comment pourrait-il en être autrement d'un homme qui, chaque jour, est en communion avec le génie de la France et qui se trouve fréquenter au milieu des esprits les plus nobles de son pays?

Un journal ne vaut que par son directeur. M. Xau, réellement, fut, par son initiative, sa bonne entente, son esprit de modération, sa clairvoyance appliquée au choix de collaborateurs divers, un homme utile et un bienfaiteur de la pensée.

Parti d'une jeunesse studieuse pour aboutir aux divers bureaux de rédaction qui devaient précéder le cabinet directorial, Fernand Xau dut beaucoup à son travail, à sa ténacité, à son caractère conciliateur. Débuter au *Phare de la Loire* pour aboutir rue Richelieu à la colossale entreprise que l'on sait, voilà une belle réalisation de rêve! Plus d'un collaborateur de journal provincial voudrait être assuré d'une destinée semblable! Mais pour tous, n'est-ce point là une illusoire légende des *Mille et une Nuits* et quelques-uns ne sont-ils point persuadés que beaucoup d'imagination se mêle à la réalité de ce songe accompli?

Une chose rare dans les lettres, dans le journalisme surtout : M. Xau n'a pas d'ennemis. Sa bonne volonté et le charme de son accueil ont eu raison de tous les regrets et de tous les doutes. Avec conviction et certitude, M. Xau continue son œuvre de travail, de pensée et de vérité. Entre temps, il donne des fêtes ou il préside, dans les concours félins, à la destinée de charmants angoras.

XAU (Fernand), né en 1852, à Nantes (Loire-Inférieure). Destiné à l'industrie. La vue d'un journal décida sa vocation. M. Xau, jeune homme, écrivit à la *Lorgnette*, un petit journal local. Il fonda le *Foyer*, collabora à diverses publications nantaises. Puis vint à Paris, où il fut secrétaire de M. Laisant. Se trouva mêlé à la *Cravache* avec Sarcey, Caran d'Ache, Sapeck, Richepin, Ponchon, Bouchor, etc... Donna des articles remarqués au *Télégraphe*, aux *Droits de l'homme*, de Rochefort, au *Mot d'Ordre*, au *Radical*, à la *Marseillaise*, à l'*Homme libre*, en collaboration avec Aurélien Scholl, au *Voltaire*, au *Gil Blas*, puis en dernier lieu à l'*Écho de Paris*. Fonda le *Journal* en septembre 1892.



Quelques uns veulent bien me reconnaître une activité qui n'a pas faibli. Si le cerveau est encore bon, si le corps est toujours solide, c'est à votre vin que je le dois, mon cher Mariani, car il a soutenu mes forces intellectuelles et développé mes forces physiques. En vous envoyant, avec grand plaisir cette attestation, je ne fais que rendre un juste hommage à la vérité.

Fernand Xau

24 mai 1897

Propriétés du Vin Mariani

Le Vin Mariani *est un tonique diffusible, dont l'action est immédiate, et s'étend à l'économie tout entière, sans être localisée à un seul organe, à l'estomac. Entraîné dans le système circulatoire, il réveille sur son passage les fonctions ralenties de chaque organe.*

*
* *

« *Tandis que les autres toniques amènent à la longue, par leurs propriétés astringentes, l'échauffement et la constipation, le* Vin Mariani *réalise ses salutaires effets sans produire aucun trouble des fonctions digestives; il les stimule, exerce une action vivifiante sur la muqueuse stomacale, et à ce titre remplace avantageusement les préparations de Kola et de quinquina.* » — Dr Mallez. (Gazette des Hôpitaux.)

*
* *

Le Vin Mariani *répare les pertes de substance.*
Aucun réconfortant ne régénère avec autant de sûreté les sujets débilités.

*
* *

L'épuisement musculaire et cérébral, conséquence du surmenage, de l'excès du travail ou des plaisirs, est rapidement guéri par l'emploi du Vin Mariani; *la convalescence est abrégée, le retour des forces est activé et définitif.*

*
* *

Il convient admirablement aux femmes épuisées par la maternité, dont il rétablit les fonctions et supprime la dépression nerveuse.

*
* *

Le Vin Mariani *exerce une action protectrice sur les organes respiratoires.*
*Il est le remède souverain de l'enrouement, de la grippe, et de l'*influenza.
Administré sous la forme de grogs dont l'éminent Dr Fauvel a apprécié, durant plus de vingt ans, l'efficacité souveraine, il suffit dans la plupart des cas à enrayer la grippe, le rhume et la bronchite à leur début.

*
* *

Grog au Vin Mariani (*Formule du Dr Fauvel*) : *deux tiers de vin pour un tiers d'eau, sucrer à volonté, chauffer jusqu'au moment de l'ébullition, et absorber très chaud.*

*
* *

Pendant les grandes chaleurs si déprimantes, un tiers de Vin Mariani dans deux tiers d'eau (de préférence l'eau d'Évian, source Cachat), constitue la boisson la plus rafraîchissante et la plus tonique.

*
* *

Ni trop alcoolique, ni trop sucré, le Vin Mariani *peut être pris à tous les âges, convient à tous les tempéraments, et ne constipe jamais.*

*
* *

Tous les adeptes des sports, marcheurs, cyclistes, coureurs, chasseurs, explorateurs, alpinistes le reconnaissent comme l'excitateur vital par excellence; nulle préparation ne peut lui être comparée pour développer la vigueur et entretenir l'endurance.

*
* *

Le Vin Mariani *est d'une saveur exquise; sa chaleur douce et veloutée, son parfum délicat en font un vin de dessert et un apéritif de premier ordre. Conservé en cave, il acquiert, comme tous les vins naturels, une délicatesse de goût et un bouquet incomparables. C'est le cordial favori des gourmets qui lui réservent un rayon de choix dans le compartiment de leurs vins préférés. Presque toutes les Maisons souveraines d'Europe font de régulières et importantes demandes de Vin Mariani.*



